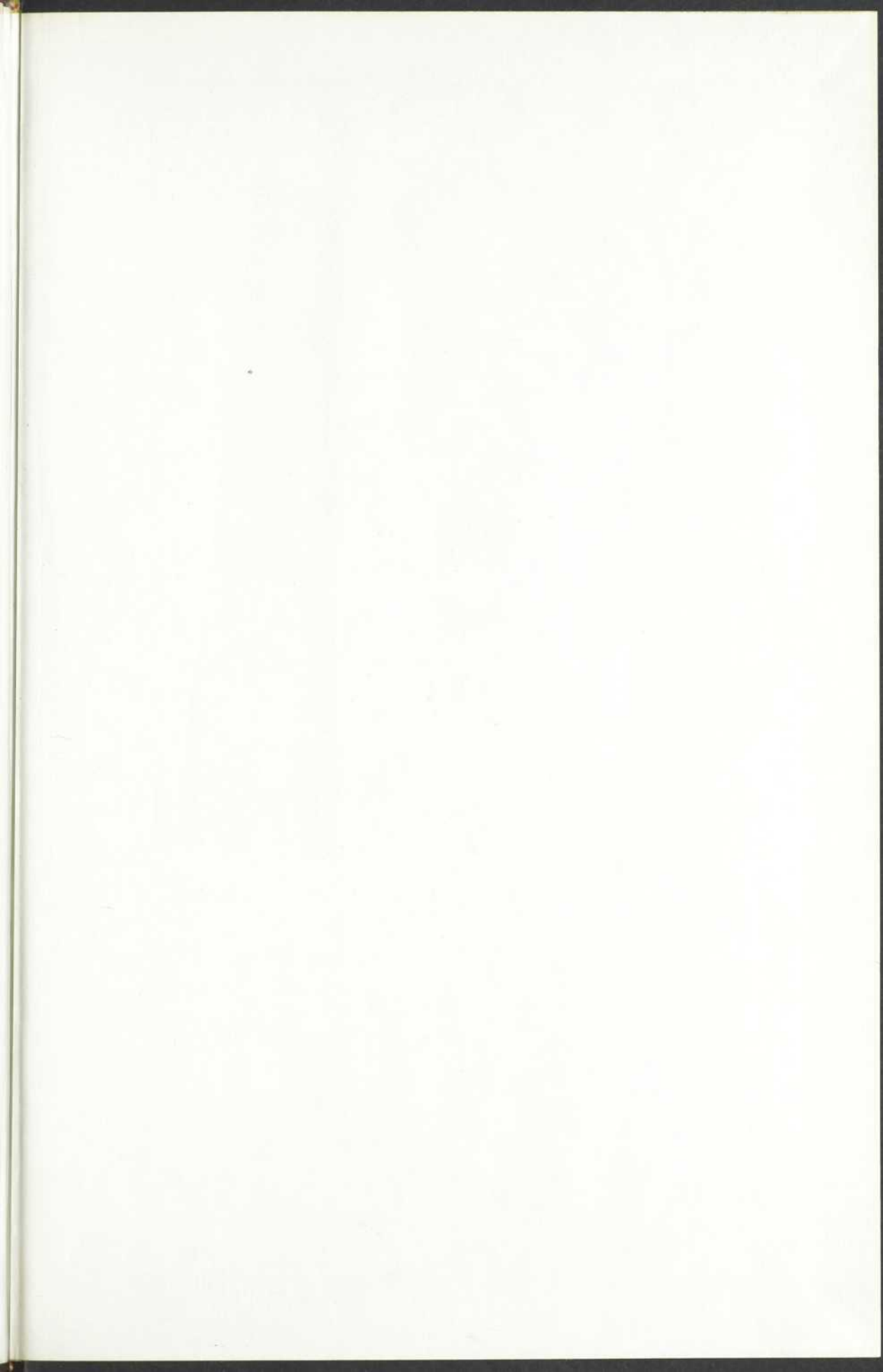


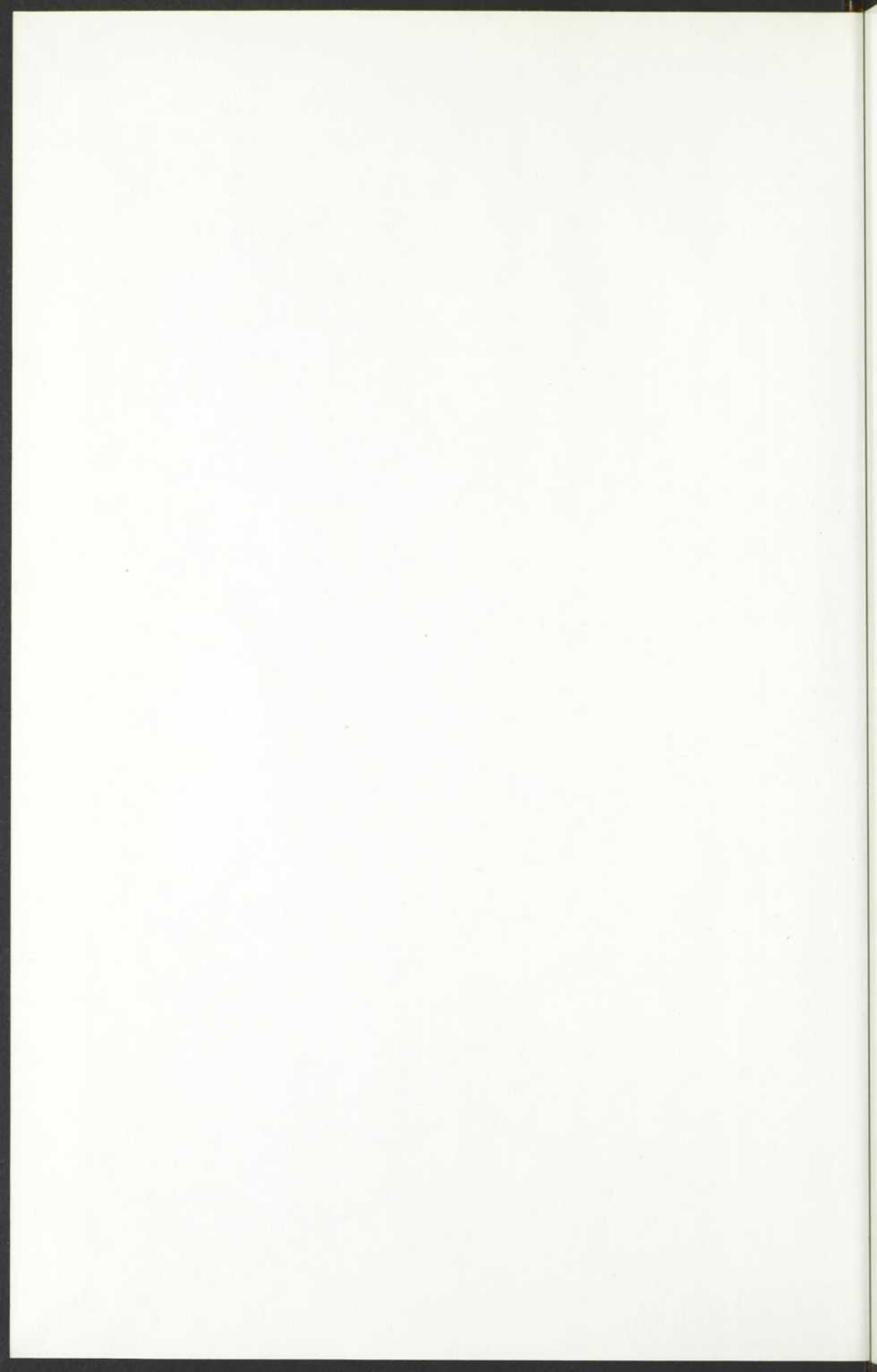
[Blank white label]

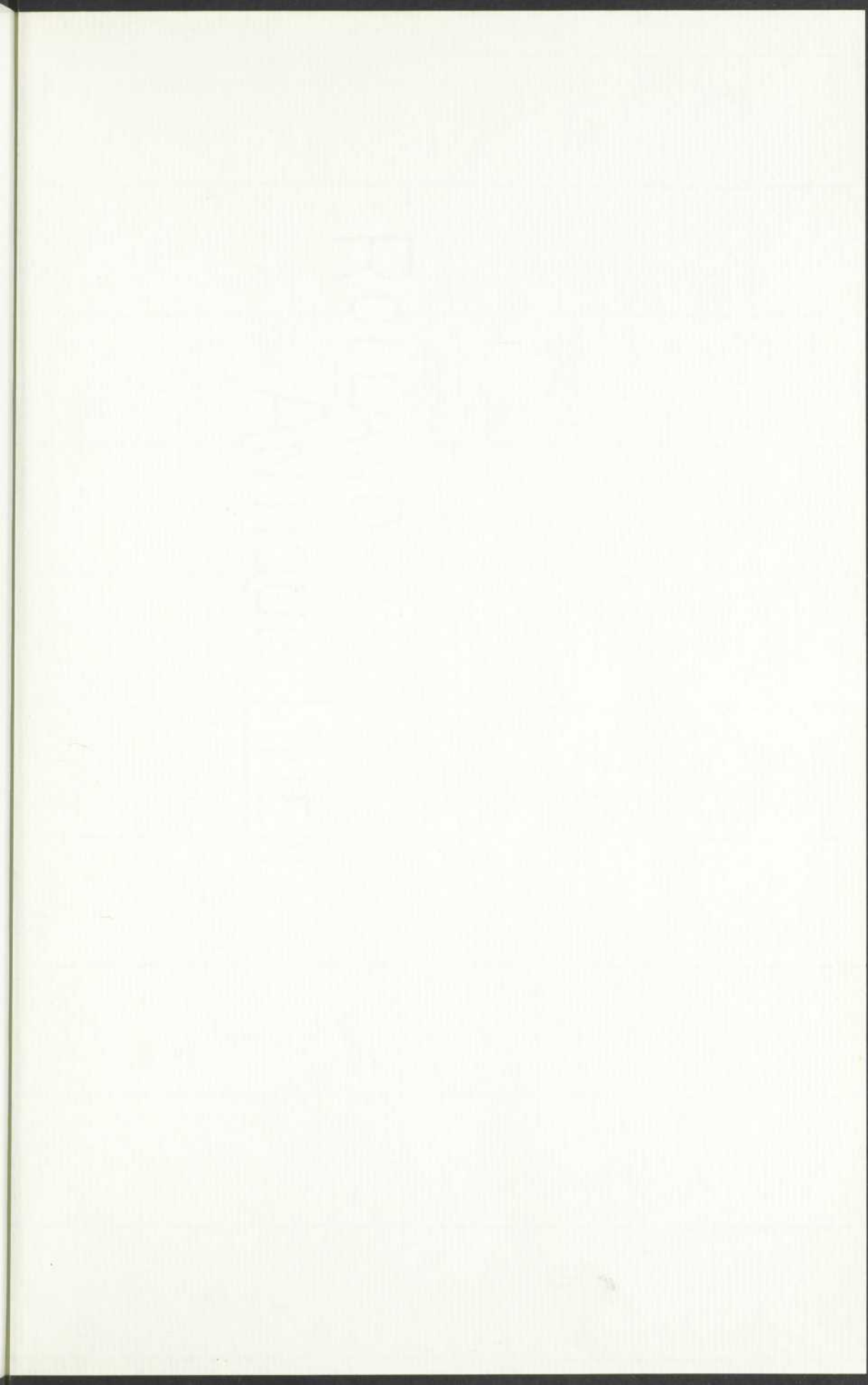
[Blank white label]



Bibliothèque Nationale du Québec







FOR THE
MEMBER

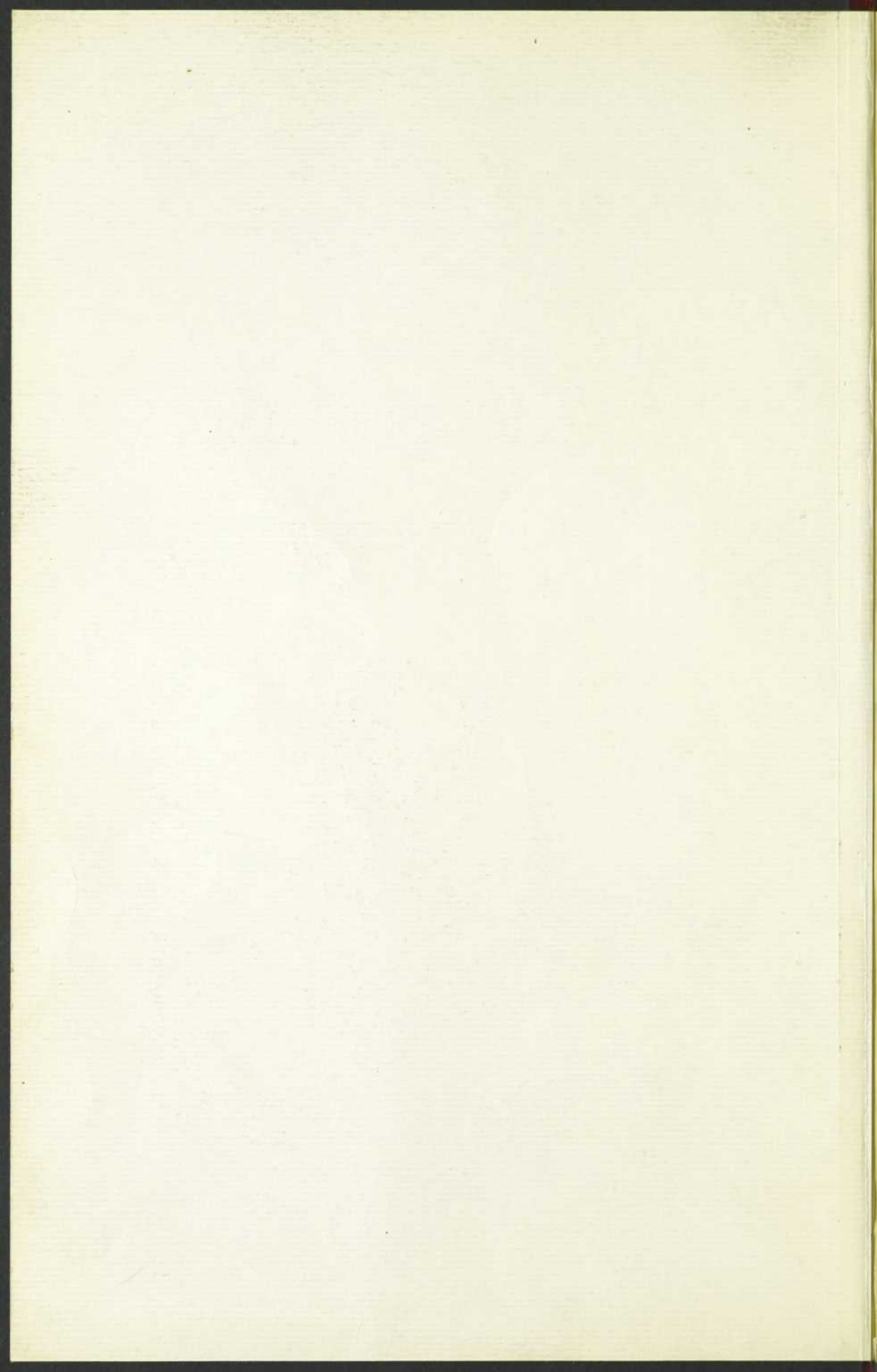
MADELEINE GLEASON - HUGUENIN

Portraits de femmes



M. Deverchère

AOÛT 1938



C. Dr. Bouché,

À son excellent administrateur

qui, si souvent - j'en suis sûr -
nous aide à surmonter la
crise, par son courage & sa bienveil-
lance, j'espère ce sera pour l'entière
sua j'espère.

Me décline Huguenin

30 août. 1938

TOUS DROITS RÉSERVÉS, Canada, 1938

FC
26
F4 M34
1938

Edition hors commerce

FABRIQUÉ AU CANADA
MADE IN CANADA

MADELEINE HUGUENIN

PORTRAITS
DE
FEMMES

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE



ÉDITIONS LA PATRIE

ELABORATION

152012-111A2



B. Q. R.
NO. 1588

152012

OFFRANDE . . .

A tous ceux qui m'ont fait le don de leur confiance et de leur entr'aide, j'offre l'hommage de ce travail consacré aux femmes de nos foyers qui, aux côtés des hommes, ont marché dans les mêmes sillons pour créer d'abord une héroïque Nouvelle-France et l'aider ensuite, sous l'action et l'influence des événements religieux et civils, à devenir un Canada français, l'un des plus beaux dominions de l'Empire Britannique, fidèle à son Roi George VI, et à sa douce et courageuse Reine, Elisabeth d'Angleterre.

J'offre mes sentiments reconnaissants:

A Son Eminence, le Cardinal Rodrigue Villeneuve, qui m'accorda en des termes d'une bienveillance exquise la permission de publier la photographie de sa vénérable mère.

A l'Honorable Sénateur Raoul Dandurand, Membre de l'Institut de France (sciences morales et politiques), et le protecteur le plus délicatement bienveillant des Lettres au Canada où Lettres il y a. Fondateur du lycée français à Montréal, occupant une large place dans les milieux politiques, nationaux et internationaux.

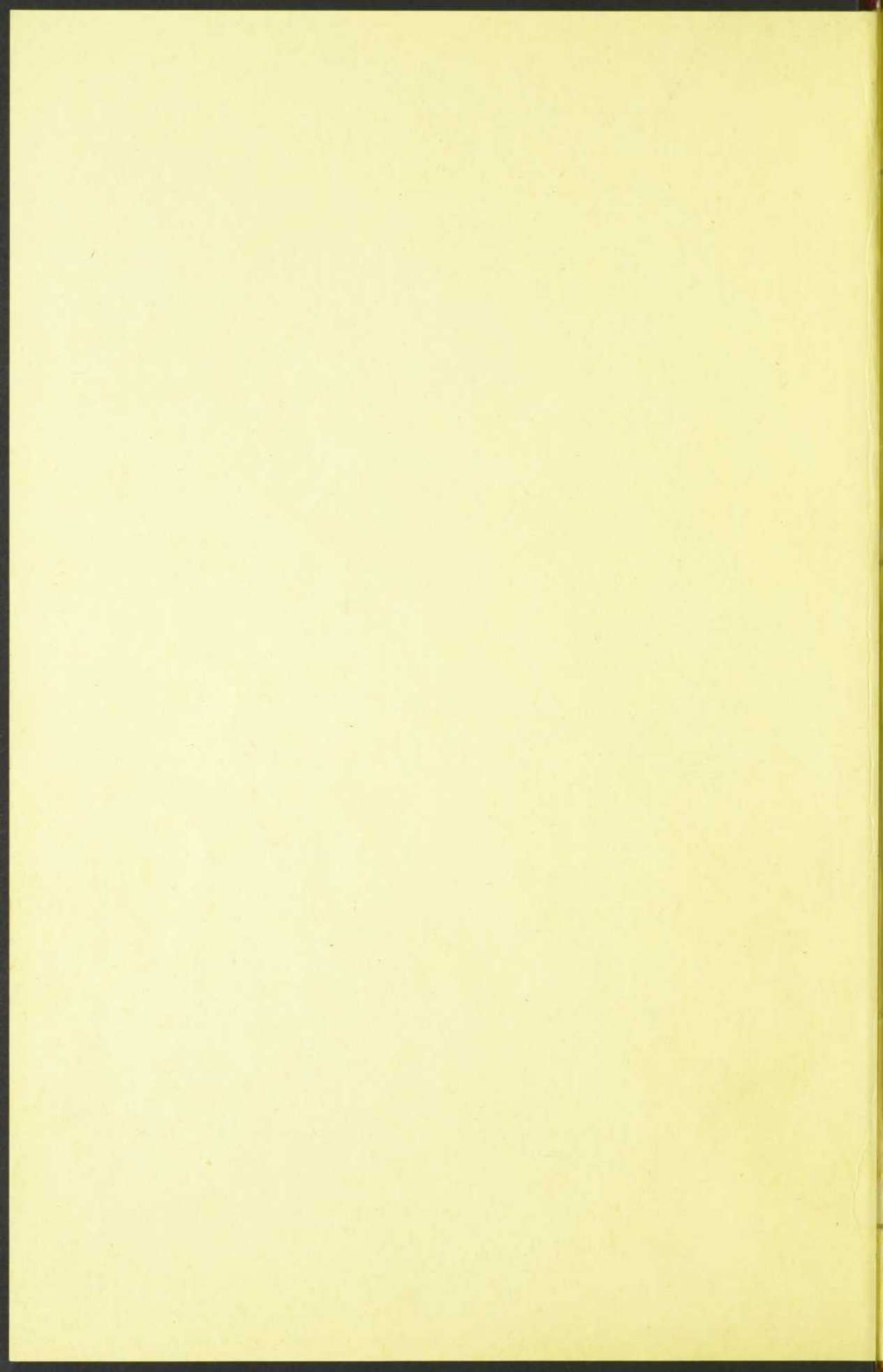
A l'Honorable Maurice Duplessis, le rénovateur de notre Canada français, et l'animateur de toutes les formes saines, de notre pays catholique et français.

A l'Honorable Secrétaire Provincial, le docteur J.-Albiny Paquette, Ministre de la Santé et protecteur attiré des Lettres et des Arts en notre province française.

Au Dr Albert LeSage, doyen de la Faculté de Médecine de l'Université de Montréal, dont le dévouement m'a permis d'écrire ce livre, avec la chaleur et la sincérité que l'on voudra bien y trouver.

Remerciements à tous nos archivistes Roy, Massicotte, de la Bruyère, Fauteux, Daveluy, à mes amies très attentives: Madame Timmins de Montréal, Madame Joseph Gagnon de Chicoutimi et Mesdames Renée des Ormes, A. Martin, Paquette, Y.-B. Macé, Jeanne Frey, Jeanne de Broin et tant d'autres; à ceux à qui, plus encore, je dois cette oeuvre, qui ne sera pas, je le souhaite, la dernière qui évoquera encore les femmes, et les jeunes pleines de beauté, d'esprit, de verve, et resteront avant tout des femmes honnêtes et chrétiennes, bien et fortement éduquées, dignes d'être les mères des grands Canadiens de bientôt et de plus tard.

MADELEINE





NOTRE GRACIEUSE SOUVERAINE

La connaître nous apprend à l'aimer. Elle naquit en un château séculaire, du style "Reine Anne" dans les vallons Hertforshire, en Écosse. Dernière fille d'une famille de dix enfants, du quatorzième comte et de la comtesse Strathmore et de Kinghorne, de la plus ancienne et de la plus pure noblesse écossaise.

A dix ans elle parlait sa langue et la nôtre avec une semblable perfection. André Maurois a relaté sur elle qui était alors princesse d'York, un touchant incident qui lui fut raconté par le Maréchal Lyautey après l'Exposition coloniale tenue à Paris sous la direction du héros du Maroc. Le duc et la duchesse d'York y représentaient la Grande-Bretagne.

Dans le plus pur français, la future Reine demande au maréchal de les recevoir dans la cordialité d'une salle de thé dont l'aspect l'avait charmée. Son désir exprimé avec une grâce charmante fit la conquête immédiate de Lyautey et les princes d'Angleterre entourèrent le grand soldat d'Afrique.

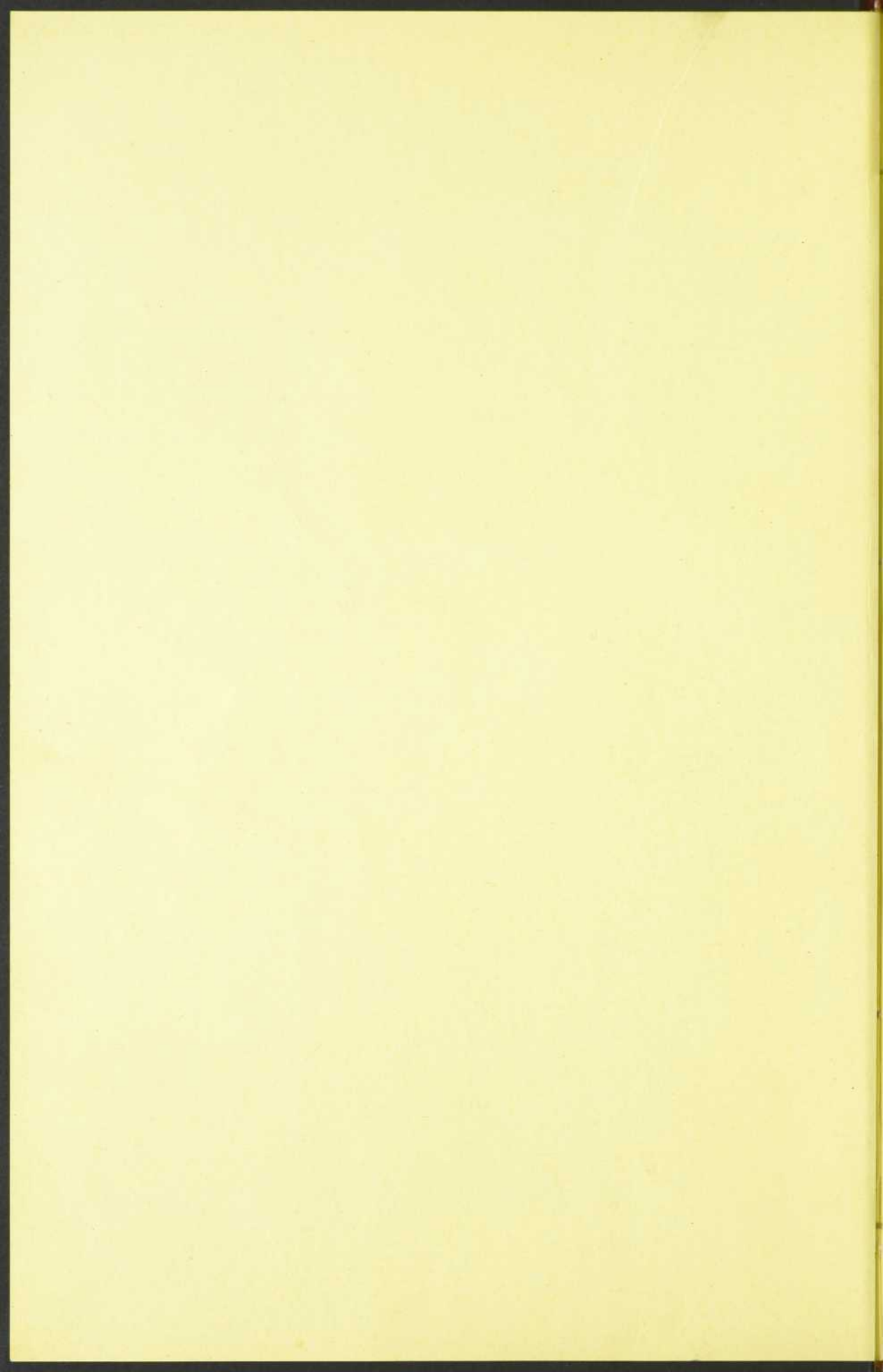
Alors la princesse lui fit maints compliments s'attachant à un fait de la carrière du fameux chef colonial, et avec un doigté, un charme, une grâce unique. Elle évoquait pour lui cette radieuse fille de Savoie, duchesse de Bourgogne et dauphine de France, que les chroniques de S.-Simon ont révélée dans son éclatante personnalité à la rendre inoubliable. Tout-à-coup, Elisabeth d'York se tournant vers Lyautey lui demanda avec ferveur : "Maréchal, j'ai une faveur à vous demander et n'est-ce pas que vous allez me l'accorder?" Lyautey qui aurait voulu mettre le monde aux pieds de cette princesse exquise dont le charme l'enchantait, se sentit néanmoins pincé d'une extrême inquiétude. Il fit malgré tout bonne contenance, s'inclina et dit simplement : "À vos ordres, Altesse".

Alors de plus en plus gentille et éblouissante, Elisabeth, telle une petite fille caline, implora : "Le soleil est entre nous et me brûle les yeux, m'empêchant de vous voir. Dites-lui de s'en aller. Il sait qu'à vous rien ne résiste. Il vous obéira". À cet instant précis un gros nuage enveloppa le soleil et les yeux rieurs de cette nouvelle duchesse de Bourgogne, se fixant larges ouverts sur Lyautey, elle dit avec la plus spirituelle simplicité : "Merci, maréchal".

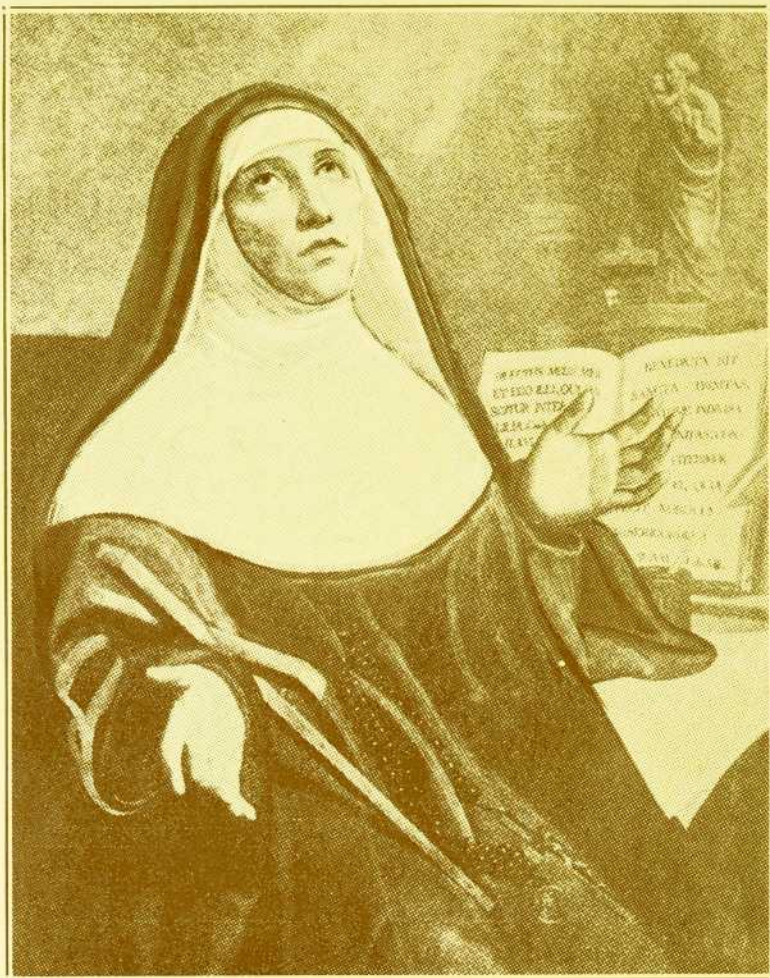
Lorsque les mains patriciennes de la douce et spirituelle Reine de notre Canada se seront posées sur ces "Portraits de femmes", elle aura tout de suite le désir de connaître les femmes de son royaume. Et en lisant les souffrances, les privations, les sacrifices accomplis pour rester françaises dans un pays anglais, fidèles à leurs souvenirs et à l'Empire, mais gardant éperdument en leur âme la fierté et la joie d'avoir conservé le souvenir de leurs aïeux, traduisant leurs sentiments par ces mots d'une femme de la lignée de Madeleine de Verchères : "Nos cœurs restent à la France, mais notre fidélité et nos bras sont à l'Angleterre et garants de l'honneur canadien".

Pour vous défendre, ô notre Souveraine, il y aura toujours notre indéfectible fidélité, ce bouclier invincible de nos amours et de nos respects.

En Province de Québec - Canada



NOS GRANDES FONDATRICES
ET
L'HISTORIQUE DE QUELQUES FONDATIONS



LA VÉNÉRABLE MÈRE DE L'INCARNATION FONDATRICE DES URSULINES DE QUÉBEC

L'une des plus héroïques femmes du Nouveau-Monde qui ait apporté chez nous, à Québec, le premier flambeau de la civilisation, est bien la vénérable Marie Guyart de l'Incarnation, (Madame Joseph-Claude Martin) surnommée la Thérèse du Nouveau-Monde. Cette femme remarquable à tous égards s'est acquis des droits innombrables à la reconnaissance du Canada français. Lorsqu'elles vinrent ici fonder un pays civilisé et chrétien, elles n'ignoraient rien des périls qui les y attendaient... les récits des voyageurs étaient aussi véridiques que terribles.

Dès 1608, Champlain avait choisi les Ursulines et les Soeurs Augustines (Hôtel-Dieu) pour civiliser et christianiser les peuplades sauvages qui habitaient ce pays et pour éduquer les enfants des Français établis en Nouvelle-France où la vie était perpétuellement menacée par les guerriers sauvages. Car ici, la civilisation était difficile plus qu'en aucun autre pays. Communiquer avec la France constituait un effort terrible. Les bateaux de ce temps n'avaient rien de ceux d'aujourd'hui: les voyageurs obligés à séjourner sur la mer des mois et des mois, ne savaient à quel moment on pourrait atterrir d'un côté ou de l'autre de ce redoutable Atlantique. Seulement, tel était l'esprit de foi que des Jésuites d'abord, des religieuses ensuite, s'embarquèrent avec confiance et sérénité, laissant le plus beau pays du monde pour venir habiter une contrée où le nécessaire était souvent inconnu. Mais rien n'arrêtait l'élan de ces apôtres qui voulaient conquérir un Canada à la France, des peuples hérétiques à la foi du Seigneur.

Une jeune dame riche, Madeleine de Chauvigny, Madame de la Peltrie, habitait aussi la ville de Tours, en cette belle Touraine que l'on nomme le Jardin de la France. Toutes deux se jugèrent. Madame de la Peltrie, héritière d'une belle fortune, raconte à la Mère Marie de l'Incarnation que son désir ardent, était d'employer son héritage à la fondation d'une maison nécessaire à la colonie naissante du Canada dont on se préoccupait fort en France, en ce moment où la pieuse Anne d'Autriche donnait l'exemple d'une foi qui touchait au mysticisme. Comment la tâche de Champlain, dans un pénible recrutement, s'en trouva facilitée.

L'Angélique Mère de la Troché, âgée comme Madeleine de Chauvigny (Madame de la Peltrie) vint se joindre à ses deux compagnes. Cette jeune religieuse du Monastère de Tours, tout comme Marie de l'Incarnation, d'une frêle santé, aspire à devenir l'institutrice des petites sauvagesses.

Avant de quitter leur douce patrie, les trois fondatrices sont mandées à la cour de France et reçues par la Reine Anne d'Autriche qui leur témoigne son admiration, sa générosité et son amitié. Le fils de Marie de l'Incarnation, Charles Martin, fit ses adieux à cette mère qu'il ne reverrait qu'au Ciel. Elle le laissa à la garde des Jésuites. Plus tard il devint bénédictin et longtemps supérieur d'une maison de son Ordre.

En mettant le pied sur la terre canadienne, les religieuses embrassèrent la terre; elles allèrent prier à la chapelle de la Recouvrance, où la messe fut dite. Avant de s'embarquer à Dieppe, elles avaient recruté une nouvelle Ursuline Madame Cécile Richer de Sainte Croix, ainsi que trois Hospitalières destinées à fonder l'Hôtel-Dieu de Québec sous les auspices de la duchesse d'Aiguillon, nièce du Cardinal de Richelieu.

Après avoir accepté l'invitation de dîner chez le pieux gouverneur au Château Saint-Louis, les Pères Jésuites les amenèrent à Sillery, où elles trouvèrent une chrétienté florissante. Elles y rencontrèrent des petites filles indiennes, objet de leur première délection. Puis elles vinrent s'installer dans leur modeste réduit de la basse-ville où elles vécurent trois ans dans un saint labeur. Elles apprirent la langue huronne et divers dialectes afin d'apprendre aux petites Indiennes, la religion d'abord, ensuite les premiers éléments d'une civilisation qui saura bientôt les combler d'aise.

1642 est une date mémorable, celle où les religieuses entrèrent dans le monastère qu'elles n'ont plus jamais quitté, presque au centre de Québec, en pleine forêt vierge, entouré d'un immense parc. Au fur et à mesure, des maisons s'élevèrent sur ce terrain ménageant toujours l'endroit d'un jardin ou cour de récréation où des milliers et des milliers d'enfants ont reçu leur éducation. Au cours des trois siècles passés, les religieuses restèrent à leur poste pour poursuivre l'oeuvre de Marie de l'Incarnation.

En 1650 la première maison devint la proie des flammes et en 1682 un nouvel incendie causa le même ravage. On hospitalisa les religieuses et les enfants le mieux possible. Maison après maison s'édifia le monastère.

Madame de la Peltrie qui n'avait jamais quitté Québec, avait passé son existence dans une petite maison sise dans un coin du parc des Ursulines. Elle mourut en 1671 et le 30 avril 1672 la Mère de l'Incarnation mourut en odeur de sainteté, et depuis en maintes circonstances son intervention céleste a encore étendu sa protection sur l'oeuvre des Ursulines.

De 500 à 550 enfants, dit l'Annuaire de la maison, fréquentent les classes chaque année, les pensionnaires (200), demi-pensionnaires (250 enfants), les externes (100). L'École Normale dans une maison séparée, avec environ cent élèves, forme un pensionnat distinct de Normaliennes, sous la direction de Mgr le Principal auquel sont adjoints des professeurs nommés par le gouvernement, mais aux religieuses est confié l'éducation morale de ces élèves, éducation considérée comme la plus noble fonction de l'Ursuline.

Les Ursulines de Québec jouissent de par toute l'Amérique d'une réputation extraordinaire. Elles ont fondé des missions ici au Canada; quelques-unes exercent leur mission protectrice aux États-Unis, lesquelles, je le crois, sont venues directement de France. Et partout où elles s'installent, elles reçoivent tous les respects et toutes les admirations.





LA DUCHESSE D'AIGUILLON FONDATRICE DE L'HÔTEL-DIEU DE QUÉBEC

En l'an 42, St-Augustin fonda la première communauté de femmes, connues depuis sous le nom d'Augustines. Leur congrégation régulière, dite de la Miséricorde de Jésus prit plus tard un grand développement en France. St-Vincent de Paul lui-même la préconisa. Louis XIII lui donna en 1638 des lettres patentes et la tourmente révolutionnaire passa sur les Augustines sans les déraciner.

Les Hospitalières avec les Ursulines de Québec sont les toutes premières religieuses missionnaires non seulement au Canada mais encore au monde entier. Avant elles, les religieuses connaissaient l'exil du siècle mais ne savaient rien de la patrie civilisée pour traverser des mers lointaines, connaître des pays sauvages, où il fallait aller conquérir des âmes à Dieu et des pays neufs à la patrie.

La fondation remonte à 1639, soit la même date que celle des Ursulines.

Ici elles trouvèrent tout de suite à exercer leur action admirable; des pauvres, des malades, des infirmes les attendaient. Après avoir établi l'Hôtel-Dieu de Québec en 1639 les Filles de St-Augustin ont fondé l'Hôpital Général de Québec en 1693, l'Hôtel-Dieu de Lévis en 1892, l'Hôtel-Dieu de Roberval en 1918 et l'Hôtel-Dieu de Gaspé en 1926.

Lorsqu'en 1632 l'Angleterre rendit le Canada à la France les Jésuites revinrent les premiers reprendre leur mission de souffrir pour le rachat des pauvres et des sauvages. Ils écrivirent en France et décrivirent avec émotion, combien le complet dénuement rendait leur vie pénible, insistant surtout sur la nécessité d'un hôpital.

Lues à la Cour ces lettres émeuvent tout le monde et inspirent à la Duchesse d'Aiguillon, nièce du cardinal de Richelieu, riche et puissante personne, de fonder elle-même un hôpital à Québec. Elle s'adresse au cloître des Hospitalières de Dieppe et en obtient le secours nécessaire. Puis elle envoie de France les ouvriers et les matériaux nécessaires à la construction d'un hôpital et dès 1638 les fondements de l'Hôtel-Dieu sont jetés, ainsi est né le doyen des hôpitaux du Canada.

Et le 1er août 1639, les religieuses entrent dans la maison bâtie par leur admirable fondatrice. Madame d'Aiguillon put concevoir une légitime fierté de toutes ces fondations issues de sa grande piété et de sa belle générosité. L'Hôtel-Dieu s'est transformé avec les époques qu'il a traversés. Con-

tigu à l'université de Laval, il y recrute tous les médecins, spécialistes, cliniciens et leur assure le principal pour l'enseignement clinique. Depuis sa création, l'Hôtel-Dieu a reçu plus de deux cent mille malades, et au moins quatre cent mille clients des cliniques.

La première Canadienne qui se soit consacrée à Dieu par les vœux de religion est une Hospitalière, la fille de Robert Giffard, seigneur de Beauport, et le grand ami, presque le frère de Juchereau-Duchesnay, comme il est relaté dans ce volume au portrait de Madame Elzéar Duchesnay écrit par elle-même.

L'Hôpital Général de Québec fut fondé par Monseigneur de St-Vallier afin de servir d'asile aux vieillards et aux invalides indigents. Il lui fallait préparer un groupe d'Hospitalières pour traiter ces pauvres gens. Il alla frapper à l'Hôtel-Dieu de Québec et le premier avril 1693 Soeur Louise Soumande de St-Augustin vint, avec quatre Hospitalières élues pour cette fondation, prendre possession du monastère de Notre-Dame des Anges sis aux bords de la rivière St-Charles, lequel monastère n'était autre que le cloître habité précédemment par les Récollets.

En 1714, Mgr de St-Vallier pria les soeurs de l'Hôpital Général de joindre à leur oeuvre, le soin des aliénés. Ils y furent traités jusqu'à la fondation de l'Asile de Beauport, soit pendant plus d'un siècle.

De 1725 à 1868, l'Hôpital Général eut le double mérite d'être un hospice largement ouvert à l'infortune et une maison d'éducation admirable. Le pensionnat supportait l'hospice. Quand il ne fut plus nécessaire d'agir ainsi les classes se transformèrent vite en dortoirs. Mais avant ce changement, deux mille élèves avaient bénéficié de l'excellence de l'éducation fournie par les Soeurs de l'Hôpital Général.

Plus tard vint l'Hôpital du Sacré-Coeur pour les enfants trouvés et les épileptiques, qui complétait le soin à donner à toutes les infortunes et assurait la protection de tous les infortunés.

Il resterait bien des choses à écrire sur les divers Hôtels-Dieu de la province. Chacune de ces fondations étant autonome, elles feront le sujet d'autres "Portraits de femmes".





JEANNE MANCE

(1606-1673), co-fondatrice de Montréal et de l'Hôtel-Dieu.

Toute la documentation sur Jeanne Mance étant épuisée par les historiens, nous empruntons tant au Père le Jeune, oblat de Marie-Immaculée, tant aux pages magnifiques écrites par Mademoiselle Claire Daveluy, l'historienne par excellence de cette grande fondatrice, le court historique que voici auquel nous ne saurions rien ajouter d'inédit.

Elle naquit à Langres le 12 novembre 1606, fille de Charles Mance et d'Elisabeth Emmonot.

A l'âge de sept ans, Jeanne se consacra à Dieu. Elle connut la Nouvelle-France par les Relations du Père Paul le Jeune. Le 30 mai 1640, elle se rend à Paris où son cousin l'abbé Dolbeau, chanoine de la Sainte-Chapelle, l'accueillit et seconda ses démarches. Elle consulta le Père jésuite Saint-Jure et le Père Rapine, récollet. Ce dernier lui conseilla de rendre visite à Mme Claude de Bullion.

Celle-ci exigea que Jeanne tût son nom et lui fit don de 60,000 livres pour établir un hôpital à Ville-Marie, en assignant 1,000 livres pour sa pension viagère.

"Elle lui donna en outre plusieurs bijoux de dévotion de grande valeur et son portrait enrichi d'agate fine, d'or, de perles, qu'elle laissa en mourant à la communauté". Jeanne Mance vit souvent M. de la Dauversière et reçut son approbation pour l'oeuvre de l'hôpital.

Elle s'embarqua à La Rochelle sur un petit voilier : le bâtiment abordait à Québec le 8 août 1641. M. de Maisonneuve hiverna à Québec avec ses colons. Mme de La Peltrie s'attacha à Jeanne et la suivit à Ville-Marie en 1642. A l'automne de l'année 1645, l'hôpital de Saint-Joseph était construit en bois, mesurant 60 pieds de long sur 24 de large. L'installation est à peine terminée que les Iroquois commencent leur guerre d'embuscade aux alentours : en 1643, 1644, 1645, ils ont fait des morts et des blessés.

En 1649, Jeanne Mance traverse l'Océan une première fois. Rendue à Paris, elle demande une entrevue à M. Olier, qui l'engage à faire visite aux Associés dont il ne restait que neuf sur quarante-cinq. Ceux-ci acceptent de passer un acte devant notaire par lequel ils se faisaient tous donation mutuelle entre vifs, jusqu'au dernier survivant et ils excluaient leurs héritiers naturels de toute prétention à cette succession : M. Olier fut élu directeur en remplacement de M. de la Marguerie. Mlle Mance assurait ainsi l'avenir de son entreprise. On lit dans le Journal des Jésuites : "Le 8 septembre 1650, arriva le dernier vaisseau où était M. d'Ailleboust le jeune, Mlle Mance et, le 25, partit de Québec la barque de Montréal."

En 1651, elle est sur le point d'être capturée, étant seule à l'hôpital; elle sauve la vie à Chiquot scalpé par les Iroquois. En même temps elle ouvre ses portes aux catéchumènes algonquins, hommes, femmes et enfants. Elle offre 22,000 livres à M. de Maisonneuve qu'elle détermine à traverser la mer pour recruter des défenseurs de la place : il s'embarque en 1652. A son retour, il ramena 103 colons. Aussitôt commence l'agrandissement de l'hôpital : le corps de logis mesure 30 pieds de long sur 30 de large, destiné à servir de chapelle et de salle pour hommes.

Jeanne avait reçu 100 arpents de terre en retour des 22,000 livres accordées à M. de Maisonneuve: elle les distribua en concessions aux familles Demers, Descarries, Leduc, Le Moyne, Menier, Ducharme. En 1658, M. de Queylus, curé de la capitale, envoya de Québec deux Religieuses Hospitalières à Ville-Marie. La Directrice fut bien étonnée de ce procédé singulier: elle les reçut avec beaucoup d'égards, leur assigna une chambre, sans vouloir toutefois leur permettre le soin des malades. Le 29 septembre 1658, elle confia la gérance de l'hôpital, non aux deux Hospitalières, mais à Marie Poumain, veuve de M. de LaBordelière; et elle partit pour la France chercher la guérison d'un bras qu'elle s'était fracturé 18 mois plus tôt.

A La Flèche, elle exposa la situation et la tentative de M. de La Dauversière, qui lui promet trois Hospitalières comme compagnes de retour. A Paris, elle propose à la duchesse d'Aiguillon une fondation d'Hospitalières à Ville-Marie comme à Québec: la nièce de Richelieu s'y dérobe, tandis que Mme de Bullion soutiendra l'initiative de M. de La Dauversière.

M. de Bretonvilliers, successeur de M. Olier décédé en 1657, lui fait consulter la science médicale qui ne donne aucun espoir de guérison. Le 2 février, à l'issue de la messe, il lui met entre les mains un récipient qui contenait le cœur de M. Olier: elle se sent guérie instantanément. Pour s'assurer du prodige, le Supérieur lui fait écrire de sa main malade cette déclaration: "Jésus, Marie, Joseph! Le 2 février 1659, en la chapelle du séminaire, après la sainte messe, j'ai écrit ces mots de ma main droite, de laquelle je n'avais eu aucun usage, depuis deux ans, — Jeanne Mance."

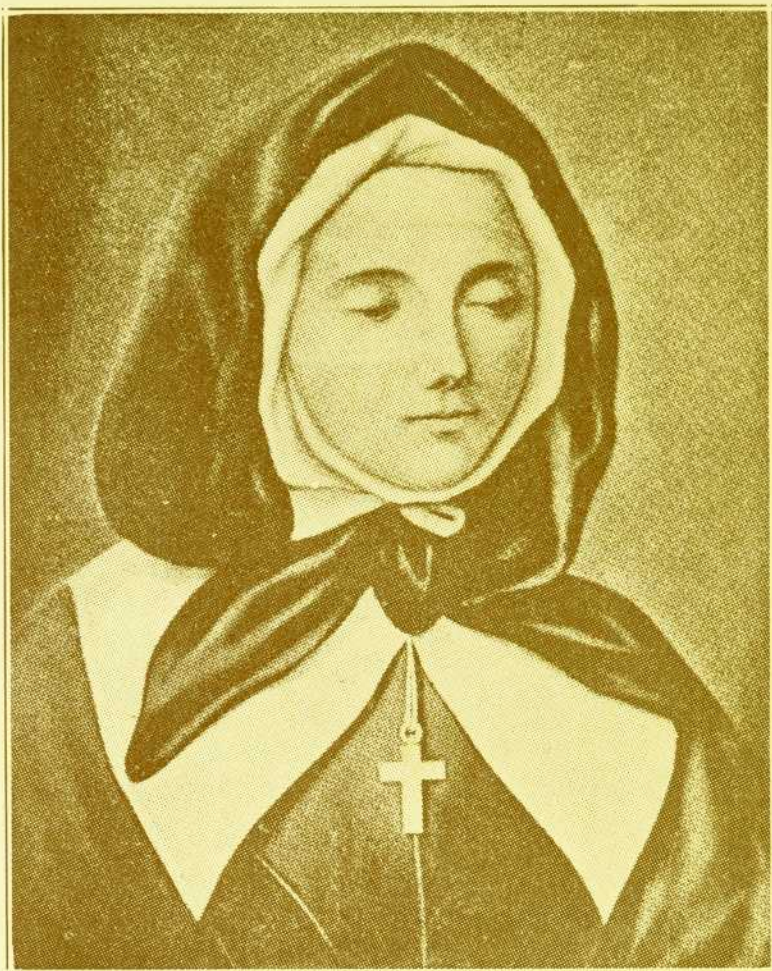
Les Associés se réunirent souvent en présence de Mgr Laval, qui allait se rendre à son Vicariat apostolique au mois de juin, et l'on conclut au départ des Hospitalières de La Flèche. Jeanne Mance versa un capital de 22,000 livres entre les mains de M. de La Dauversière, afin de garantir à ses filles une rente annuelle de 1,000 livres.

La peste ayant éclaté dans le vaisseau où prenait place Mlle Mance, celle-ci pouvait à peine se mouvoir lorsqu'elle entra à Québec. Le 2 octobre, le Vicaire apostolique autorisé par écrit les Hospitalières à s'établir à Montréal. Les tristes événements de 1660 fournirent l'occasion aux colons d'apprécier leurs dévoués services.

"Le 20 septembre 1662, partit le dernier vaisseau, où était Mlle Mance" (Journal des Jésuites). Elle put constater à Paris la disparition successive des Associés. Le 9 mars 1663, le Séminaire de St-Sulpice devenait seul propriétaire de l'île entière de Montréal. "Le 25 mars 1664, un vaisseau de Normandie, conduit par le sieur Filis, arriva, où était Mlle Mance." (Journal des Jésuites)

Elle fut inquiétée, après le décès de Mme de Bullion, comme ayant mal géré les affaires de son établissement. L'on prétendit que la Bienfaitrice inconnue avait désapprouvé le remplacement des 22,000 livres par les 100 arpents du domaine de la Compagnie. On voulait obliger le Séminaire à reprendre le terrain et à restituer la somme. Cependant le Conseil privé du roi décida en faveur de Jeanne Mance. Ainsi l'Hôtel-Dieu s'est trouvé propriétaire de ce fief de Nazareth, source de revenus jusqu'à nos jours. Jeanne Mance mourut le 18 juin 1673.





LA VÉNÉRABLE MARGUERITE BOURGEOYS FONDATRICE DE LA CONGRÉGATION DE NOTRE-DAME

Marguerite Bourgeoys était née à Troyes, France, le 15 avril 1620. Elle vint à Montréal avec le grand fondateur de Ville-Marie en 1635, fonda la première école et subséquemment le premier ordre religieux éducationnel de la future grande Cité. La Congrégation de Notre Dame, qui est encore aujourd'hui la maison progressive, initiatrice de toutes les méthodes pédagogiques et universitaires qui développent chez la femme la haute éducation qui affermit son action sociale et met en lumière ses dons intellectuels.

Tout ce que Marguerite Bourgeoys y avait posé, établi, rendu possible, ses religieuses l'ont poursuivi avec une fidélité et un courage qui leur font honneur. Afin que dans cette courte analyse soient bien consignés les faits divers passés au cours des ans par la Vénérable Mère Bourgeoys, nous avons demandé à la Mère-Archiviste de cette remarquable communauté de nous en fournir le détail que nous inscrivons ici, avec notre hommage reconnaissant. Et ce précis est clair, complet, rayonnant :

1657 - 1938

L'Institut de la Congrégation de Notre-Dame a été fondé par la vénérable Marguerite Bourgeoys en avril 1657. Dans cette période de 281 ans, la C. N. D. a compté 4,810 religieuses professes dont 2,804 sont à l'oeuvre dans 192 établissements.

L'Institut n'a qu'une administration générale dont la résidence est à la maison-mère, à Montréal, un seul noviciat, à la maison-mère, à Montréal.

Depuis 1932, la Congrégation de Notre-Dame a fondé deux missions au Japon et obtenu du Saint-Siège l'autorisation d'ouvrir à Fukushima, un noviciat pour les Japonaises.

L'Institut se divise en huit provinces à la tête desquelles se trouve une supérieure provinciale.

L'histoire de la Congrégation de Notre-Dame comprend cinq périodes :

1657 à 1700 — Fondation de l'Institut; première école, missions ambulantes; dix missions permanentes. Lettres patentes du Roi. — Approbation des Constitutions.

1700 à 1760 — Décès de Mère Bourgeoys. La C.N.D. a ses cadres bien posés qu'elle ne fera que développer selon les temps et les circonstances. Mère Bourgeoys a tout prévu et tout commencé. A la fin de la domination française, la Congrégation a 20 établissements.

1760 à 1844 — Période d'adaptation au nouveau régime; aucune permission de se recruter, au début. Dans la suite, l'extrême pauvreté de la communauté et du pays en général détermine les évêques à ne permettre que 80 religieuses professes.

1844 à 1900 — Epoque de large expansion au Canada et aux Etats-Unis. Mgr Bourget lève toute interdiction concernant le nombre de sujets à admettre au noviciat.

1900 à 1938 — Fondation de nouveaux établissements. Adoption d'une pédagogie répondant mieux aux besoins modernes. C'est l'époque des écoles normales primaires et supérieures, des écoles d'enseignement secondaire.

La Congrégation de Notre-Dame a cinq collèges classiques : Marguerite-Bourgeoys, Montréal; Notre-Dame-des-Anges, Ottawa; Notre-Dame de Bellevue, Québec; Notre-Dame, Staten Island, N.Y.

Une trentaine de maisons donnent le cours Lettres-Sciences ou High School, correspondant aux quatre premières années d'enseignement secondaire ou collège classique. Une école normale supérieure : Institut Pédagogique, Montréal. Sept écoles normales primaires : Jacques-Cartier (section féminine), Montréal; Classico-Ménagère, Saint-Pascal; Joliette; Marguerite - Bourgeoys, Sherbrooke, Saint-Jean-de-Québec, Baie Saint-Paul, Charlevoix; Notre-Dame-des-Flots, Iles de la Madeleine.

Depuis plus d'un siècle l'enseignement est bilingue dans tous nos établissements qui donnent l'instruction et l'éducation à 60,000 élèves.

Marguerite Bourgeoys, au temps de Maisonneuve, parut à tous une femme d'une extraordinaire énergie et d'une extrême affabilité. Son énergie a survécu dans la fondation, et l'oeuvre n'a cessé de progresser avec allégresse comme si le sourire de la grande fondatrice ne s'y était immuablement gravé.





MÈRE LOUISE SOUMANDE DE ST-AUGUSTIN FONDATRICE DE L'HÔPITAL-GÉNÉRAL DE QUÉBEC

L'Hôpital-Général de Québec fut fondé en 1693, par Monseigneur de Saint-Vallier, second Évêque de la Nouvelle-France, pour servir d'asile aux vieillards et aux invalides indigents.

La Révérende Mère Louise Soumande de Saint-Augustin, Religieuse Hospitalière de la Miséricorde de Jésus, de l'Hôtel-Dieu de Québec, fut choisie par le Prélat Fondateur pour l'établissement de cette Oeuvre de charité et de bienfaisance.

Le 1er avril 1693, n'étant pas encore âgée de trente ans, elle vint, avec quelques compagnes, prendre possession de la nouvelle Fondation. L'humble et sainte Fondatrice avait un beau naturel, de l'esprit, du jugement, beaucoup de piété, elle était fort courageuse; son amour pour la régularité allait loin. Elle affligeait son corps par de continuelles mortifications, ne manquant aucune occasion de se renoncer, de s'humilier. Animée du véritable esprit de sa vocation, elle soignait les malades avec la tendresse d'une mère.

Dans les débuts de sa Fondation, elle connut de rudes épreuves. Sa confiance était inébranlable envers la Sainte Vierge et saint Joseph, à qui elle avait une dévotion spéciale. Voyait-elle sa Communauté dans un entier dénuement, elle répétait : "Notre Père... donnez-nous notre pain quotidien..." et toujours elle ressentait l'effet de ces paroles.

D'un caractère éminemment religieux, elle possédait toutes les qualités nécessaires pour bien gouverner et elle le fit avec une bénédiction particulière.

Monseigneur de Saint-Vallier reposait une pleine confiance dans la capacité de la Mère Saint-Augustin pour la conduite des affaires et l'affermissement de l'oeuvre qu'il avait tant à coeur. Il lui donnait dans toutes les occasions des marques particulières de son affection paternelle.

Elle était aussi fort estimée de Monseigneur de Laval. En un mot, les talents exceptionnels et les belles qualités de la Révérende Mère Saint-Augustin lui avaient acquis le respect et la confiance de tous ceux avec qui elle était en rapports. Les personnes les plus haut placées témoignaient avoir pour elle une singulière bienveillance. De ce nombre était M. le Marquis de Vaudreuil, gouverneur-général, Madame la Marquise, et MM. Raudot, père et fils, intendants.

La vénérée Mère devait être enlevée bien tôt à l'estime générale et à l'affection profonde de sa famille religieuse. Elle décéda le 28 novembre 1708, n'étant âgée que de 44 ans.

L'Oeuvre qu'elle avait si solidement établie devait subsister et continue à rendre aujourd'hui encore de grands services à l'humanité souffrante.

Peu après la mort de la vénérée Fondatrice, Mgr de Saint-Vallier demanda aux religieuses de son Hôpital-Général de joindre à leur Oeuvre le soin des aliénés. Ils y furent traités jusqu'à la fondation de l'Asile de Beauport, soit pendant plus d'un siècle.

De 1725 à 1868, l'Hôpital-Général eut le double mérite d'être un hospice largement ouvert à l'infortune et une maison d'éducation admirablement dirigée. Il trouvait dans cette dernière oeuvre des ressources pour soutenir la première. Quand ce moyen de subsistance ne fut plus indispensable, les religieuses supprimèrent leur pensionnat pour jeunes filles et convertirent les classes — où s'étaient succédé environ deux mille élèves — en salles pour les pauvres de plus en plus nombreux.

A différentes époques, sous l'ancien régime comme sous le nouveau, l'Hôpital-Général hébergea nombre de malades atteints de maladie contagieuse.

A l'époque du siège de Québec, 1759-1760, à cause de sa situation hors les murs, le Monastère était regardé comme un asile invulnérable. On venait de toutes parts s'y réfugier. Les blessés français et anglais furent reçus et traités sans distinction de races, ni de religion.

Plus tard, ce furent de pauvres incendiés, les sinistrés de Saint-Roch et de Saint-Sauveur, qui y cherchèrent un abri dans la seule Maison échappée au fléau dévastateur.

L'Hôpital-Général a subi des agrandissements en 1843 et en 1913. A cette époque, outre l'augmentation des lits pour les malades pauvres, on a ménagé des chambres privées pour les Dames âgées ou malades.

Quelques chambres dans l'aile occupée jadis par l'illustre fondateur, qui y décéda en 1727, servent encore aujourd'hui de lieu de retraite aux membres du clergé.

L'Hôpital-Général de Québec a fondé deux Maisons : l'Hôtel-Dieu du Sacré-Coeur de Jésus de Québec, en 1873; l'Hôtel-Dieu Saint-Vallier de Chicoutimi, en 1884.





MÈRE D'YOUVILLE LA VÉNÉRABLE FONDATRICE DES SOEURS GRISES DE LA CHARITÉ

Le 15 décembre 1701 naquit à Varennes, Marguerite Dufrost de Lajemmerais, du mariage de Christophe Dufrost de Lajemmerais, originaire de Merdréac, France, dont la famille comptait comme l'une des plus honorables du Canada où elle s'était exilée depuis 1687. Il était un vaillant guerrier, un vrai Breton dont l'on pouvait dire "que son cœur était comme le granit où rien ne s'efface de ce que l'on y a gravé". Sa mère, Renée de Varennes, fille de René Gauthier de Varennes et petite-fille du sieur Boucher de Boucherville. Très jolie, instruite et bien née, Marguerite de Lajemmerais fut accueillie dans le monde avec beaucoup d'empressement et d'admiration. Elle épousa M. d'Youville, d'une famille nombreuse mais sans fortune. Elle dut s'installer dans la famille de son mari et y subir le mauvais caractère d'une belle-mère revêche. Aux tracasseries de cette dame vint s'ajouter l'indifférence voire la froideur de son mari, on la vit vite s'éloigner des plaisirs du monde et se recueillir dans la prière et l'accomplissement de ses devoirs. Le sieur d'Youville mourut en 1730 et sa jeune femme resta seule et pauvre au foyer avec deux enfants. Elle se mit courageusement au travail pour gagner sa vie et celle de sa famille et tout en regardant grandir ses enfants, elle sentait monter en elle une vocation insistante pour la retraite, l'oubli de soi et la consécration de ses jours aux malheureux et aux malades. Toute sa vie fut ardue et pénible. Aucun sacrifice ne lui resta étranger pour arriver à parfaire des besoins de charité et son intense désir de créer du bonheur autour d'elle, de consoler et de soulager.

Lorsque l'idée de fonder une communauté religieuse dominait entièrement son esprit et son âme, elle laissait encore indécise son associée Louise Thaurur de la Source, mais ce pieux dessein pénétra de plus en plus profondément son associée avec laquelle elle cimentait publiquement son association pieuse, à laquelle s'adjoignit presque simultanément deux autres associées : Catherine Demers et Catherine Cusson qui menaient déjà la vie dévote. Madame d'Youville ne sacrifia pas ses enfants à son idéal religieux, mais si douce fut son action que tous deux étaient prêtres lorsqu'elle prit l'habit de Soeur de la Charité.

Les assises sérieuses de la nouvelle institution originent de 1738 lorsque Mme d'Youville loua une maison dans Montréal près les Récollets. Elle y entra le jour de la Toussaint, accompagnée des soeurs fondatrices dont nous avons donné plus haut les noms. L'hôpital Général de Montréal fut confié et même donné à Madame d'Youville dont l'institution grandissait grâce aux libéralités de toute la population conquise à l'oeuvre par le respect inspiré par sa fondatrice et la charité intense qu'elle dépensait au secours de tous les malheureux. L'humilité et la bonté de la vénérable fondatrice inspiraient à tous le besoin de se dévouer aux causes qu'elle protégeait. Et de jour en jour, d'année en année, l'Institution des Soeurs Grises se peupla de nouvelles sujettes attirées par tout ce bien à faire. Leurs biens progressèrent et occupent aujourd'hui des territoires dans tout le pays canadien et s'étend même outre la 45e ligne. Voici d'ailleurs un exposé que la Révérende Mère Léonie Ferland a bien voulu nous transmettre et que nous plaçons ici pour l'édification de tous et qui démontre comment une humble femme pauvre, sut élever deux enfants jusqu'à la prêtrise, payer les dettes d'un mari indigne et, déchargée des responsabilités matérielles, créer ensuite une oeuvre et l'élever à la plus haute perfection. Accomplir enfin, elle qui fut pauvre et misérable, l'action immense de faire riche le bien des pauvres.

Les Soeurs Grises de Montréal (Soeurs de la Charité de l'Hôpital Général de Montréal) ont 67 MISSIONS réparties en SIX PROVINCES, dont une province (RELIGIEUSE) aux États-Unis et une autre dans les territoires du Nord-Ouest Canadien. Un total de 1445 religieuses vivantes, joint à celui des six Communautés-soeurs donne le beau chiffre de 5300 Soeurs Grises.

NOM ET DATE DE FONDATION DES COMMUNAUTÉS - SOEURS :

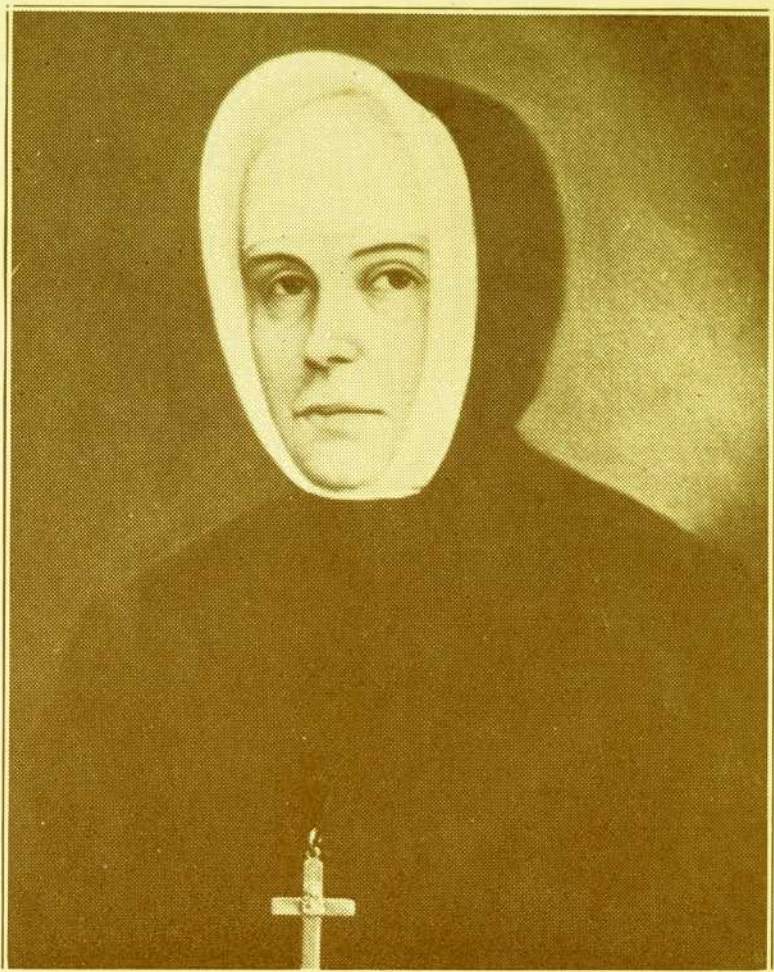
Soeurs de la Charité de l'Hôtel-Dieu de St-Hyacinthe.....	1840
Soeurs Grises de la Croix (Ottawa).....	20 février 1845
Soeurs de la Charité de Québec.....	22 août 1849
Soeurs de la Charité de l'Hôtel-Dieu (Nicolet).....	18 août 1886
Soeurs Grises de l'Immaculée Conception (Pembroke).....	1926
Soeurs Grises du Sacré-Coeur (Philadelphie - États-Unis).....	1926

RAPPORT GLOBAL DU PERSONNEL ET DES OEUVRES DE L'INSTITUT HÔPITAL GÉNÉRAL DE MONTRÉAL (SOEURS GRISES) 1er juillet 1927 - 1937.

PERSONNEL LAIC	
Chapelains résidents.....	34
Professeurs laïcs.....	21
Employés.....	9256
PERSONNEL MÉDICAL	
Médecins.....	134
Gardes-malades.....	9493
Pensionnaires.....	775
OEUVRES	
Vieillards.....	11,065
Étudiants protégés.....	226
Élèves pensionnaires.....	1,624
Aveugles.....	2,233
Enfants indiens.....	9,172
Malades à l'hôpital.....	719,388
Orphelins.....	10,844
Élèves externes.....	9,120
Épileptiques.....	168
Enfants au berceau.....	6,730
Nombre total de lits à la disposition des oeuvres.....	10,155
Total des jours d'hospitalisation.....	13,692,537
Baptêmes d'enfants.....	7,190
Baptêmes d'adultes.....	1,523
Conversions.....	3,501
Adoptions légales.....	
Opérations chirurgicales.....	375,690
Consultations gratuites.....	1,701,919
Prescriptions remplies.....	4,167,127
Pansements.....	5,291,572
Visites à domicile.....	197,390
Repas gratuits.....	2,361,485
Familles assistées.....	34,559
Veilles à domicile.....	15,397
Morts ensevelis.....	8,285

Et du Ciel, Marguerite Dufrost de Lajemmerais protège la sublime institution qu'elle a laissée entre les mains des incomparables religieuses qui suivent sa règle et son exemple.





MADAME GAMELIN LA FONDATRICE DE L'INSTITUT DE LA PROVIDENCE

Naquit à Montréal, du mariage de Antoine Tavernier et de Josephite Maurice, le 19 février 1800 et épousa en 1823 Jean-Baptiste Gamelin de la même cité. En 1827, survint la mort de M. Gamelin, et puis celle de l'enfant né de ce mariage. Alors la pieuse femme se voua entièrement aux oeuvres religieuses et charitables et se préoccupa avant tout des femmes âgées et infirmes. En 1828 elle avait réussi à installer un petit refuge et en 1831 elle acquit, rue St-Philippe, un immeuble assez grand pour y loger confortablement ses protégées, puis plus tard, un généreux bienfaiteur donna à l'oeuvre une maison sise rue Ste-Catherine et St-Hubert, appelée "La maison jaune". En 1841, cette institution fut incorporée par acte de la Législature sous le titre de "Corporation de l'Asile des Femmes âgées et infirmes". Madame Gamelin était signataire de la pétition ainsi que des femmes pieuses de l'époque qui furent ses amies et les protectrices de son institut: Mmes Nolan, Lacroix, Cuvilliers, Fabre, Viger, Berthelot s'intitulèrent les "dames de la Providence". Des sommes considérables furent recueillies par Mgr Bourget, les patronnesses, des hommes pieux et charitables, pour donner à la nouvelle fondation l'aide matérielle que réclamait le nombre de ses réfugiées et les progrès marqués de la nouvelle communauté. Cependant, l'oeuvre qui avait pris naissance en 1827 n'était pas encore régulièrement constituée, l'asile incorporé n'était qu'une branche, la première de cet arbre qui, en peu d'années, devait servir d'ombrage et de refuge à tous les besoins de l'humanité souffrante. Ce fut encore en 1844, que Mgr Bourget donna la sanction définitive, créa la nouvelle communauté sous le nom des Soeurs de la Providence, avec le pouvoir d'ajouter à ses fondatrices citées plus loin et qui

prononcèrent des vœux immédiats, un noviciat où accoururent de tous les coins du pays, des femmes avides de faire le bien aux pauvres et aux malades et de s'enrôler dans la communauté des Soeurs de la Providence qui poursuivent leur action vigilante avec une activité qui a rendu leur oeuvre accessible au point qu'elle était, il y a déjà trente ans, classée par un écrivain anglais comme la communauté qui n'était peut-être pas la plus riche en sujets religieux, institutions et oeuvres du monde entier, mais certainement la plus considérable de toutes les Amériques. La sainte et vénérable femme qui a créé cet admirable organisme au service de la religion et de l'humanité souffrante, est morte à Montréal le 23 septembre 1851. Ses restes reposent à l'Asile de la Providence, dans une petite salle érigée en chapelle. Son tombeau enfoncé dans le mur est scellé dans le plâtre et la chaux, humble comme le coeur de cette femme incomparable. Morte à 51 ans, elle a accompli cette fondation en 28 années de magnifique abnégation, d'un travail surhumain, soutenue par une intelligence qui dépassait celle de nos grands savants, de nos illustres hommes d'état. L'Institut de la Providence atteindra sa centième année en 1944, anniversaire de sa consécration définitive par l'évêque de Montréal.

Voici maintenant un tableau dressé à notre prière par la Révérende Soeur Jeanne de Canti, la secrétaire-générale actuelle de la Communauté à la Maison-Mère de la rue Fullum. L'éloquence des chiffres confirme les avancés de l'écrivain anglais précité sur la puissance de cette oeuvre prodigieuse et miraculeuse.

SUPÉRIEURES GÉNÉRALES DE L'INSTITUT
DES SOEURS DE CHARITÉ DE LA PROVIDENCE DE MONTRÉAL

1844 — 1938

Mère Gamelin, fondatrice; Mère Caron, co-fondatrice; Mère Philomène, Mère Amable, Mère Marie-Godefroy, Mère Marie-Antoinette, Mère Marie-Julien, Mère Amarine, Mère Praxède de la Providence.

MAISONS EXISTANTES DE L'INSTITUT
DES SOEURS DE CHARITÉ DE LA PROVIDENCE DE MONTRÉAL

(par ordre d'ancienneté)

Providence Maison Mère, 2311 rue Ste-Catherine Est, Montréal (1); Asile de la Providence, 551 rue Ste-Catherine Est, Montréal; Hospice Notre-Dame des Sept-Douleurs, Lapratrie, P.Q.; Providence Ste-Elisabeth, Ste-Elisabeth, comté de Joliette, P.Q.; Institution des Sourdes-Muettes, 3725 rue St-Denis, Montréal; Maison de la Providence, St-Paul, comté de Joliette, P.Q.; Orphelinat St-Alexis, 1469 rue St-Denis, Montréal; Salle d'Asile St-Vincent de Paul, 980 rue Visitation, Montréal; Orphelinat St-Joseph, 351 Avenue North, Burlington, Vermont; Maison de la Providence, Mascouche, comté de l'Assomption, P.Q.; Hôpital Ste-Eusèbe, Joliette, P.Q.; Académie de la Providence, Vancouver, Washington; Hôpital St-Joseph, Vancouver, Washington; Maison de la Providence, St-Vincent de Paul (Isle Jésus), P.Q.; Maison de la Providence, Côteau du Lac, P.Q.; Académie St-Vincent, Walla Walla, Washington; Hôpital Ste-Famille, St. Ignatius, Montana; Hôpital St-Joseph, Trois-Rivières, P.Q.; Hôpital St-Jean de la Croix, Port Townsend, Washington; Maison de la Providence, Wallace, Idaho; Maison de la Providence, St-Tite, Providence du Sacré-Coeur, St-André Avellan, P.Q.; Hôpital de la Providence, Wallace, Idaho; Maison de la Providence, St-Tite, comté de Laviolette, P.Q.; Hôpital Ste-Elisabeth, Yakima, Washington; Hospice Drapeau, Ste-Thérèse de Blainville, P.Q.; Hospice St-Vincent de Paul, 253 avenue Lake, Manchester, N.H.; Hôpital Columbus, Great Falls, Montana; Hôpital St-Ignace, Colfax, Washington; Providence Ste-Elisabeth, 1691 Boulevard Pie IX, Maisonneuve, Montréal; Mission St-Bernard, Grouard, Alberta; Hospice Auclair, 4220 avenue Henri-Julien, Montréal; Hôpital St-Johnsbury, St. Johnsbury, Vermont; Hôpital St-Paul, Vancouver, Colombie Anglaise; Hôpital St-Eugène, Cranbrook, Colombie Anglaise; Hospice Gamelin, 1440 rue Dufresne, Montréal; Mission St-Augustin, Peace River, Alta; Providence Bourget, 3500 rue Ontario Est, Montréal; Ecole St-Joseph, Cluny, Alta; Hôpital du Sacré-Coeur, 3300 Boulevard Gouin Ouest, Cartierville, Montréal; Orphelinat de la Providence, New Westminster, Colombie Anglaise; Mission St-Henri, Fort Vermillion, Alta; Mission St-Martin, Lac Wabaska (Desmarais P.O.) Alta; Hôpital de la Providence, Oakland, Californie; Hôpital St-Joseph, Kenora, Ont.; Providence Ste-Genève, 4078 avenue Delorimier, Montréal; Hôtel-Dieu, Valleyfield, P.Q.; Jardin de l'Enfance, St-Joseph, Joliette, P.Q.; Hôpital de la Providence, Everet, Washington; Académie Notre-Dame de Lourdes, Wallace, Idaho; Hospice St-Antoine de Padoue, St-Lin des Laurentides, P.Q.; Maison de la Providence, Ste-Marguerite du Lac Masson, P.Q.; Maison de la Providence, Ste-Adèle, comté de Terrebonne, P.Q.; Mission St-François-Xavier, Lac Esturgeon (Calais P.O.) Alta; Lacombe Home, Midnapore, Alta; Hôpital St-Joseph, Fairbanks, Alaska; Orphelinat St-Thomas, Great Falls, Montana; Providence St-Joseph, Shédiac, N.B.; Hôpital du Sacré-Coeur, Medford, Oregon; Hôpital Notre-Dame, North Battleford, Sask.; Hospice Ste-Anne, 198 Old Bergen Road, Jersey City, N.J.; Hôpital du Sacré-Coeur, 222 avenue Laurier, Hull, P.Q.; Hôpital Ste-Marie, Timmins, Ont.; Mission St-Bruno, Jossard, Alta; Hôpital St-Joseph, Lachine, P.Q.; Maison de la Providence, 287 rue Eleanor, Montréal; Hôpital Hospice de la Providence, Chandler, comté de Gaspé, P.Q.; Ecole du St-Rosaire, Moxee City, Washington; Maison de la Providence, Cap d'Espoir, comté de Gaspé, P.Q.; Providence St-Enfant-Jésus, 5001 rue St-Dominique, Montréal; Couvent St-Louis, Winooski, Vermont; Providence St-Victor, Beloeil, P.Q.; Hospice Notre-Dame, L'Assomption, P.Q.; Ecole Normale de Ste-Ursule, Ste-Ursule, comté de Maskinongé, P.Q.; Hôpital St-Patrice, Missoula, Montana; Hôpital St-Jean-de-Dieu, Washington; Hôpital St-Joseph, Portland, Oregon; Académie St-Joseph, Yakima, Washington; Hôpital de la Providence, Lanoraie, P.Q.; Hôpital St-Vincent, Portland, Oregon; Académie St-Joseph, P.Q.; Maison de la Providence, De Smet, Providence, Seattle, Washington; Providence du Sacré-Coeur, St-André d'Argenteuil, P.Q.; Maison de la Providence, De Smet, Idaho; Hôpital Ste-Marie, Walla Walla, Washington; Hôpital Ste-Marie, Astoria, Oregon; Ecole St-Michel, Olympia, Washington; Hospice St-Vincent de Paul, Valleyfield, P.Q.; Maison de la Providence, St-Thomas, comté de Joliette, P.Q.; Académie du Sacré-Coeur, Missoula, Montana; Hôpital du Sacré-Coeur, Spokane, Washington; Hôpital Ste-Marie, New Westminster, B.C.; Hôpital Ste-Claire, Fort Benton, Montana; Académie St-Joseph, Sprague, Washington; Hôpital St-Pierre, Olympia, Washington; Hôpital St-Joseph du Précieux-Sang, Rivière du Loup, P.Q.; Providence Notre-Dame de Grâce, 4441 Boulevard Décarie, Montréal; Hôtel-Dieu de l'Assomption, Moncton, N.B.; Mont St-Vincent, 4831 — 35e avenue Sud-Ouest, Seattle, Washington; St. Joseph's Home for the Aged, 707 E. Mission Avenue, Spokane, Washington; Hospice de la Providence, Louiseville, P.Q.; Hôpital de la Providence, 11140 rue Notre-Dame Est, Montréal-Est; Ecole Ste-Famille, 1815 West Roxbury St., Seattle, Washington; Ozanam Home, 1812 South Yakima Avenue, Tacoma, Washington; Hôpital du Sacré-Coeur, McLennan, Alta; Ecole du Sacré-Coeur, 4530 rue McKinley, Tacoma, Washington; Lewis Memorial Maternity Hospital, 3001 South Michigan Avenue, Chicago, Ill.; Hôpital de la Providence, Fort St. John, Colombie Anglaise; Ecole St-Georges, Mont Rolland, comté de Terrebonne, P.Q.; Hôpital Général du Christ-Roi, 4000 Boulevard LaSalle, Verdun, Montréal; St. Joseph's General Hospital, Dawson Creek, Colombie Anglaise; St. Benedict's School, Roundup, Montana; Our Lady of Providence Residence, 1804 Centre Street South, Calgary, Alta; St. Mary's Training School, Route 1 — Case Postale 24, Des Plaines, Ill.; Providence Hospital, High Prairie, Alta; Ecole Ste-Thérèse de l'Enfant Jésus, Friendental, Alta; Providence Hospital, Anchorage, Alaska.

Nous tenons à mentionner ici et à saluer d'un hommage admiratif l'Institution des Sourdes-Muettes qui, au point de vue scientifique, a inauguré dans l'éducation et la guérison des Sourdes-Muettes quelquefois aveugles — des méthodes d'enseignement si merveilleuses qu'elles obtinrent des résultats qui touchent au miracle.

Ceux et celles qui en 2038, continueront ces pages écrites dans l'histoire du Québec, raconteront sans doute des faits qui aujourd'hui dépassent notre imagination mais qui révéleront encore à l'humanité ce que la Foi, l'Espérance et la Charité peuvent écrire de providentiel et de surhumain dans la vie humaine spiritualisée et miraculisée.

(1) Le siège de l'administration générale d'abord établi à l'Asile de la Providence — maison de fondation de notre Institut (1843) — fut transféré à la Maison Mère actuelle, 2311 rue Ste-Catherine Est, en juin 1888.



RÉVÉRENDE SOEUR SAINTE-ANNE
FONDATRICE DE L'INSTITUT DES SOEURS DE SAINTE-ANNE

Ce fut au mois de mai 1838 qu'une institutrice, Esther Sureau-Blondin, mûrie par l'expérience et la piété se présentait devant le grand fondateur, Monseigneur Ignace Bourget pour lui exposer un projet d'une grande élévation éducationnelle et religieuse. Elle souhaitait réunir dans une communauté des jeunes filles qualifiées pour y remplir un rôle d'éducation et d'abnégation.

Monseigneur lui dit, avec une profonde sagesse : "Essayez".

Elle essaya et réussit.

Dans Vaudreuil, elle installa l'Institut des soeurs de Ste-Anne, en l'an de grâce 1850. Ame élevée, douée d'un courage invincible, la future fondatrice avait fait d'excellentes études au couvent de son village natal, Terrebonne, et par quinze années d'enseignement acquit l'art d'instruire dans la plus sûre méthode pédagogique. La vaillante femme soutenue par son ordinaire dévoué à la cause s'adjoignit des compagnes désireuses de travailler pour Dieu et en Dieu.

Le 8 septembre 1850 en la fête de la Nativité de la Ste-Vierge, dans l'église de Vaudreuil, sous la présidence de Mgr Bourget, la profession religieuse des cinq premières élues : Sr Ste-Anne, Sr Marie de la Conception, Sr Marie de l'Assomption, Sr Marie-Michel et Sr Marie de la Nativité. L'humble maison des débuts à Vaudreuil appartenait au domaine seigneurial. La propriétaire était Marie-Josephte de Lotbinière Harwood, dont ses tenanciers, témoins de ses charités, disaient "qu'elle avait fait le voeu de pauvreté". L'année suivante la nouvelle communauté fondait un pensionnat à

Ste-Geneviève. A St-Jacques de l'Achigan elle avait entre temps accepté la succession des Dames du Sacré-Coeur. Puis les besoins devenant plus pressants, elles se rapprochèrent des grands centres et achetèrent à Lachine, la grande résidence de Lord Simpson où elles installèrent définitivement leur Maison-mère et leur premier pensionnat. Sans rien abandonner de la sollicitude accordée aux premières fondations, elles s'installèrent à Lachine de façon à combler toutes les demandes du public qui se montrait de plus en plus généreux et fier de la Communauté qui avait vu le jour dans des comtés ruraux et faisait aussi rapidement la gloire des ordres canadiens.

De l'Atlantique au Pacifique, des plaines glacées de l'Alaska aux villes populeuses de la Nouvelle-Angleterre se répand la "bonne nouvelle". Il arrive fréquemment que là où les Soeurs de Ste-Anne tiennent une maison d'école, s'ajoute encore un couvent où l'enseignement supérieur vient doubler la valeur de l'enseignement et lui apporte une puissance plus considérable. Deux noviciats, l'un à Lachine, le Mont Ste-Anne, l'autre à Victoria, en Colombie, assurent une recrue annuelle de cinquante à soixante professes. Les religieuses enseignantes ont subi une série de cours, d'examens, de diplômes, de degrés universitaires, de certificats de compétence, etc, elles suivent aussi des cours universitaires de philosophie, de littérature, de botanique, de musique, de diction, d'enseignement ménager, etc.

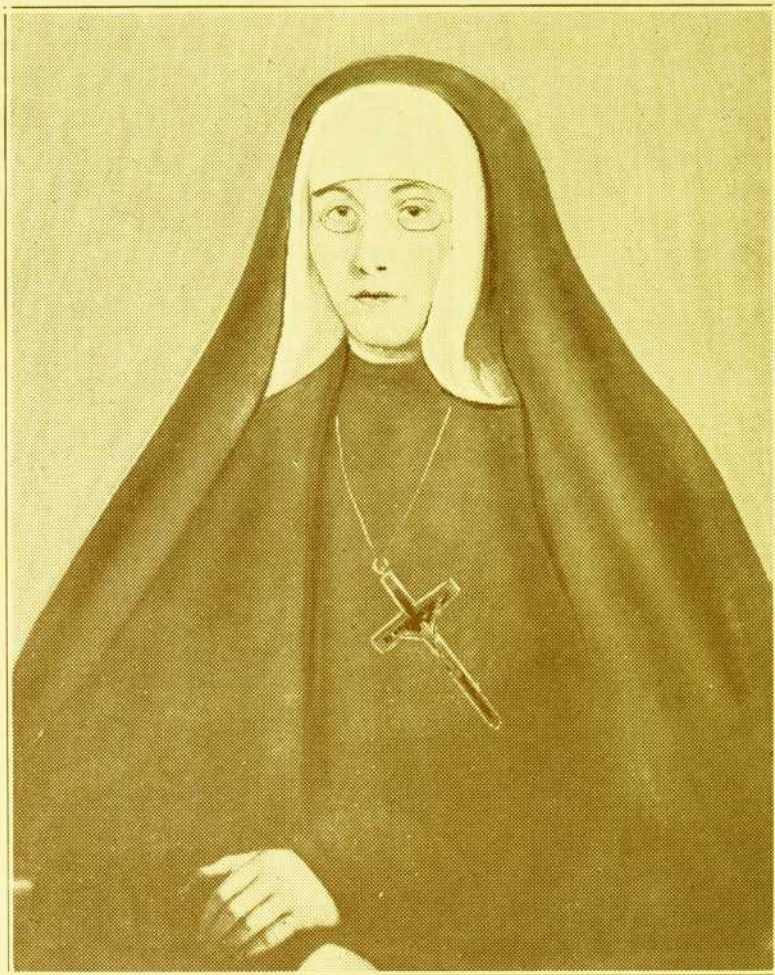
L'enseignement ne borne pas leur apostolat religieux, elles sont aussi missionnaires et ont été les admirables évangélistes de l'Ouest canadien. De Régina est sortie la moisson merveilleuse qui est allée porter l'idéal sacré de notre religion et, depuis, les Indiens de l'Ouest ont adopté en majeure partie la religion dont leur avaient donné l'exemple les premiers pionniers de ces vastes étendues, aujourd'hui d'immenses provinces du Dominion.

Nous donnons ici une statistique générale de tout ce qui fait inépuisable dans son action sublime, les admirables Soeurs de Ste-Anne, qui ne savent faire que le bien et l'accomplissent à la perfection:

Soeurs professes depuis la fondation, 2,580; Soeurs professes actuelles, 1,813; Novices, 73; Postulantes, 48; Elèves, 30,000; Patients traités dans les hôpitaux, 6,120; Etablissements dans 13 diocèses et 2 vicariats apostoliques, 89; Collège classique, 1; Ecole normale, 1; Ecole de gardes-malades, 1; Ecole ménagère régionale, 1; Pensionnats, cours de Lettres-Sciences, 11; Pensionnats, cours complémentaire, 13; Ecoles urbaines (Montréal), 20; Ecoles municipales, 26; Ecoles paroissiales (États-Unis), 26; Ecoles industrielles, 6; Jardins de l'Enfance, 2; Hôpitaux, 5.

Et nous nous inclinons très bas devant cet apostolat miraculeux, honneur et force de la race et de la religion du Québec !





MÈRE MARIE - ROSE

(Eulalie Durocher)

LA FONDATRICE DE LA CONGRÉGATION DES SAINTS NOMS DE JÉSUS ET DE MARIE

Eulalie Durochers naquit en 1811 à St-Antoine sur le Richelieu, de parents bons chrétiens et pieux qui tiraient de la terre l'aisance dont ils jouissaient. Honnêtes et charitables ils étaient un exemple pour leurs compatriotes et de leurs dix enfants, trois devinrent prêtres et deux religieuses.

La dernière, Eulalie, marqua très jeune d'une piété intense et à l'entrée au noviciat de sa soeur aînée, sentit un grand élan vers la vie monastique. Les études, plutôt sommaires jusqu'ici, furent poursuivies avec un redoublement d'espoir mais la maladie l'obligeait à de longs repos qui entravaient sa meilleure volonté. Néanmoins, elle put vaincre tous les obstacles et cultiver le but de son âme ardente. L'Institution qu'elle voulait fonder ici était similaire à une congrégation française auprès de laquelle elle réclama en vain des secours de fondation. Aucune ne pouvait se dérober à sa tâche mais on lui accorda la permission de prendre le même nom, le même habit et les mêmes règlements. Avec la protection de Monseigneur Bourget, le saint apôtre, la fondatrice prit le nom de Soeur Marie-Rose. Et un grand nombre de jeunes filles se groupèrent autour de cette noble femme et firent voeu de se consacrer à l'oeuvre qui fit de tels progrès que, fondée en 1843, elle vit en 1859 son influence s'étendre aussi loin qu'en Orégon.

La nouvelle fondation installa son couvent à Longueuil et peu de temps après devint orpheline par la mort de sa merveilleuse et sainte fondatrice dont le nom résonne encore dans toute âme canadienne comme l'expression d'une haute intellectualité et d'une éducation perfectionnée dont les jeunes filles bénéficient dans la plus large mesure. La Congrégation a étendu ses bienfaits en de nombreux réseaux et elle recrute un nombre extraordinaire de sujets pour répandre son enseignement solide, étendu, largement et intelligemment distribué, comme nous le voyons tout de suite :

Cette Congrégation religieuse fut fondée à Longueuil, P.Q., le 28 octobre 1843, par Mgr Ignace Bourget, évêque de Montréal, les Oblats de Marie Immaculée et Mère Marie-Rose née Eulalie Durocher, à laquelle s'associèrent Mère Marie-Agnès née Mélodie Dufresne et Mère Marie-Madeleine née Henriette Céré de la Colombie.

La maison-mère fut transférée en 1860 à Hochelaga, et en 1925, à Outremont, Montréal.

Le but est l'éducation et l'instruction chrétienne des enfants et des jeunes filles.

STATISTIQUES GÉNÉRALES :

Religieuses depuis la fondation, 4,405; Religieuses professes actuelles, 3,164; Novices actuelles, 149; Postulantes actuelles, 93; Noviciats, 4; Établissements dans 26 diocèses, 205; Provinces de l'Institut, 13; Collèges: Maison-mère, Outremont, P.Q.; Windsor, Ont.; St-Boniface, Man.; Winnipeg, Man.; Marylhurst, Oswego, Or.; Oakland, Calif., 6; Écoles normales: à la maison-mère, Outremont, P.Q.; à Valleyfield, P.Q.; à Marylhurst, Oswego, Or.; à Spokane, Wash., 4; Écoles ménagères régionales: Sainte-Martine, Maisonneuve, Saint-Lambert, 3; Écoles classico-ménagères: Saint-Lin, Verchères, L'Épiphanie, Saint-Barthélemy, Valleyfield, Saint-Boniface et Winnipeg, 7; Autres classes ménagères dans 36 de nos pensionnats et écoles de la Province de Québec, 5 du Manitoba et 1 d'Ontario, 42; École supérieure de musique affiliée de l'Université de Montréal, 1; Schola Cantorum féminine, 1; Pensionnats, 45; Externats, 41; Écoles sous les Commissions scolaires, 94; Écoles paroissiales, 71; Écoles pour les noirs (catholiques et païens), 4; Écoles japonaises (païens), 2; Orphelinats (école enfantine et école de formation à tous les travaux de la tenue d'une maison), 2; Classes commerciales, 16; École industrielle (pour les noirs, Basutoland), 1; Dispensaire (pour les noirs, Basutoland), 1; Oeuvre de catéchistes, chaque dimanche et pendant les vacances annuelles pour des paroisses et missions sans écoles catholiques: diocèses, 24; Nombre total des élèves, 56,155.

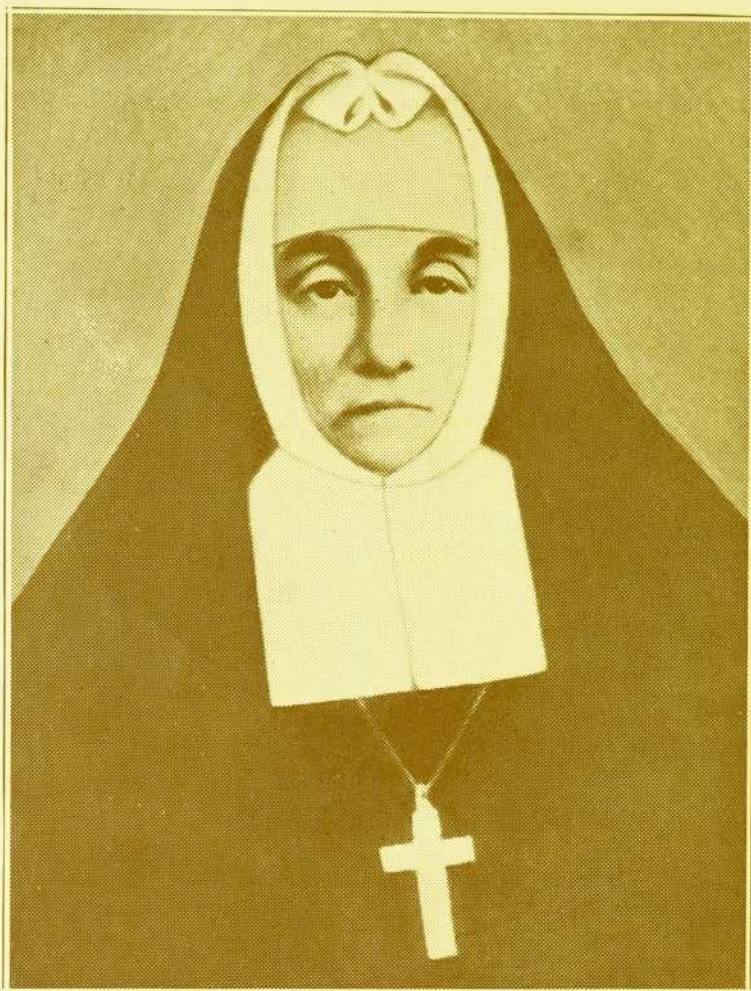
Et nous complétons cette brillante nomenclature par ce dernier tableau:

PENSIONNATS

Pensionnat du Saint-Nom de Marie-Jésus, Outremont, P.Q., bilingue; Pensionnat d'Hochelaga, Montréal (filles et petits garçons), bilingue; Pensionnat Marie-Rose, Montréal; Pensionnat Mont-Royal, Montréal; Pensionnat Sainte-Émilie, Viauville Montréal (filles et petits garçons), Mont-Jésus-Marie, Outremont (petits garçons), bilingue; Pensionnat de Longueuil, P.Q.; Saint-Hilaire, P.Q.; Beloeil, P.Q.; Verchères, P.Q.; Waterloo, P.Q., bilingue; Saint-Lambert, P.Q. (filles et petits garçons), pensionnat et école ménagère, bilingue; Valleyfield, pensionnat et école normale, bilingue; Saint-Timothée, P.Q.; Beauharnois, P.Q.; Saint-Louis de Gonzague, P.Q.; Sainte-Martine, P.Q., pensionnat et école ménagère; Saint-Chrysostome, P.Q.; L'Épiphanie, P.Q.; Saint-Lin des Laurentides, P.Q.; Saint-Roch de l'Assommoir, P.Q.; Saint-Barthélemy, P.Q.; Saint-Jean de Matha, P.Q.; Maskinongé, P.Q.; Disraeli, P.Q.; Windsor-Sud, Ont. (Collège et Académie); Winnipeg, Man. (Collège et Académie); Saint-Boniface, Man. (Collège et Académie), bilingue; Saint-Pierre, Man., bilingue; Saint-Jean-Baptiste, Man., bilingue; Sainte-Agathe, Man., bilingue; Albany, N.Y.; Rome, N.Y.; Key West, Floride; Tampa (Bayshore Blvd), Floride; Oakland, Californie (Collège); Alhambra (Ramona Convente), Calif.; Pomona, Calif.; Oakland (Holy Names Central High School), Calif.; Marylhurst (Collège et École normale), Oregon; Portland (St. Mary's), Oregon; The Dalles, Oregon; Medford, Oregon; Seattle (Holy Names Academy), Wash.; Spokane (Holy Names Academy and Normal School), Wash.

Cet Institut nous donne de grands exemples et une preuve fervente de l'attachement profond de la Canadienne française à la religion catholique.





MÈRE DE LA NATIVITÉ
LA FONDATRICE DES SOEURS DE LA MISÉRICORDE
(Madame Jean-Marie Jetté)

La Communauté des Soeurs de Miséricorde fut fondée en 1848, par Monseigneur Ignace Bourget et Madame Veuve Jean-Marie Jetté, de Lavaltrie, en religion Mère de la Nativité; femme héroïque, qui pour obéir à son Evêque, sacrifia tout, même ses enfants.

Ce fut dans une pauvre maison, rue St-Simon à Montréal, qu'elle ouvrit son premier bercail, ayant pour compagnes les humiliations et les privations de toutes sortes. Le mobilier réduit au strict nécessaire, était dû à la charité d'un éminent citoyen de Montréal, Monsieur Olivier Berthelet, chrétien sans peur et sans reproche. Cet homme de haute vertu avait mis sa fortune à la disposition de Monseigneur Bourget; le bon Evêque n'avait qu'à indiquer les besoins, et son digne ami volait au secours des oeuvres en détresse. La "Miséricorde" a connu les largesses de son coeur, aussi le nom de Monsieur Berthelet est-il écrit en lettres d'or dans les annales de l'Institut.

Mère de la Nativité souffrit sans se plaindre des sacrifices que lui imposait l'oeuvre naissante. Quand, pour secourir les pénitentes, ses protégées de choix, elle devait donner son propre lit, elle dormait sur le plancher la tête appuyée sur une bûche, et pour ne pas les priver de nourriture, que de fois elle jeûna durement. Elle comprenait, cette bonne Mère, ce que vaut le salut d'une âme. Oui,

combien elle les aimait, ces pauvres enfants victimes le plus souvent, de l'ignorance ou de l'entraînement imprévu. Pauvres âmes blessées qu'il faut panser avec l'huile et le vin de la plus pure charité; roseaux à demi rompus qu'il faut redresser doucement et leur rendre la souplesse des vertus chrétiennes.

Vient ensuite l'oeuvre de la Crèche, nid protecteur où sont reçus et soignés des centaines d'enfants. La haute surveillance de ces crèches est confiée à un certain nombre de Religieuses qui ont pour les aider dans ce travail délicat, consistant à sauver de frêles existences, un personnel parfaitement organisé : médecins, gardes-malades et bonnes d'enfants.

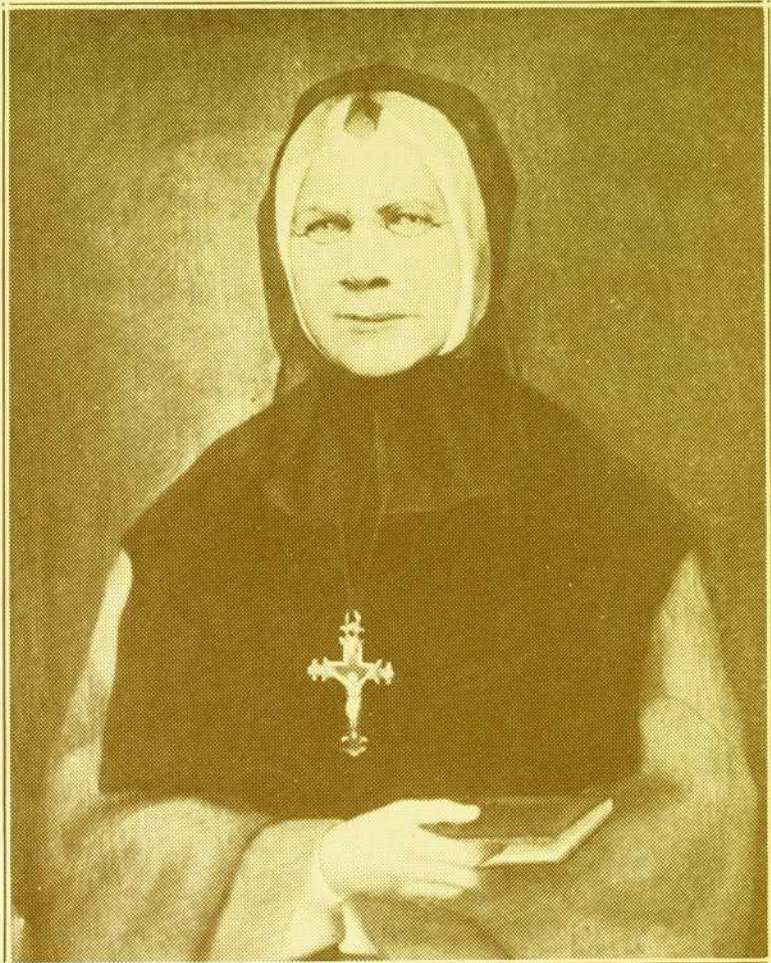
Mais le plus beau fleuron de l'oeuvre de la Miséricorde est sans contredit l'Association dite des "Filles de Ste-Madeleine", formée d'anciennes pénitentes converties, qui après avoir été sérieusement éprouvées sont admises à une vie de prières et de pénitence. Vivant sous la direction des Religieuses, elles ont un règlement spécial approuvé par l'autorité diocésaine; vrai sanctuaire que cette "Sainte Baume", où se cachent de grandes âmes aux vertus héroïques.

En 1905, la communauté ajoutait à son oeuvre première celle des Hôpitaux Généraux, comprenant les Écoles de Gardes-Malades affiliées aux Universités du Canada et des États-Unis. En 1932, à Haileybury, Ontario-Nord, les Religieuses prenaient la direction d'un Sanatorium pour les tuberculeux.

La maison-mère établie depuis 1851 à la rue Dorchester-Est, Montréal, a été transférée en novembre 1930, à la rue Sainte-Croix, Cartierville, sur les bords de la Rivière des Prairies, endroit solitaire propice au recueillement et à la santé.

Les Soeurs de la Miséricorde, oeuvre de pitié et de tolérance sont l'objet dans le public, d'une sympathie attentive et d'une admiration sans bornes.





LA RÉVÉRENDE MÈRE MALLET FONDATRICE DES SOEURS GRISES DE QUÉBEC

L'évêque du Québec d'alors (1848) depuis longtemps priait la vénérable Mère d'Youville d'établir une maison des Soeurs Grises à Québec qui put se développer dans les règles et l'esprit religieux et charitable dont l'avait imprégné la femme remarquable qui avait fondé la communauté des Soeurs Grises. Le 21 avril 1849, l'évêque-coadjuteur de Québec alla frapper à la porte de l'Hôpital de Montréal, muni de l'autorisation de l'évêque de Montréal, Mgr Ignace Bourget, et il fut favorablement accueilli par la Mère Coutlée alors supérieure de la Communauté. Le 16 juin suivant, le Conseil de la Communauté choisit cinq fondatrices, les révérendes soeurs Mallet, Pilon, Perrin, Clément et Thériault, et une jeune novice, Alice Dunn, plus tard Sr Ste-Marie. Elles arrivèrent à Québec par voie fluviale, au moment où une épidémie de choléra dévastait la ville que des incendies venaient de réduire à un état lamentable.

Celles qui arrivaient au milieu du désarroi et du désastre, furent dès le lendemain à la tâche pour aider au sauvetage des malades et les assister des soins religieux et physiques. Leur présence, leur attitude angélique, leur bonté les assimilaient à de bons anges que Dieu envoyait au secours de la population affolée par tant d'épreuves.

Mère Mallet était née à la Côte-des-Neiges de Montréal en 1905, elle avait pour père Vital Mallet, et pour mère, Marguerite Sarazin. Très jeune, elle perdit son père et fit un court séjour chez les Dames de la Congrégation de Notre-Dame, dont elle sut largement profiter. Désignée pour établir la communauté de la Mère d'Youville à Québec et aux environs et l'ayant entreprise dans des circons-

tances intolérables, elle la conduisit au succès rapide, aidée par le si bon Mgr Turgeon qui était le directeur et le protecteur de la communauté naissante. Mère Mallet était humble entre les humbles, nulle ne contribua plus qu'elle à perpétuer la dévotion à Mère d'Youville qui resta son grand modèle et l'objet de sa pieuse admiration.

Dans la tâche de former une nouvelle famille religieuse, Mère Mallet trouva en Mgr Turgeon la solide direction des Jésuites. Ils furent, disent les annalistes des Soeurs Grises, pour le berceau de Québec, ce que les Sulpiciens avaient été pour celui de Montréal : des maîtres spirituels et des formateurs. La petite communauté de Mère Mallet et des fondatrices venues de la cité de Maisonneuve était, suivant l'expression d'un missionnaire : une "académie de vertus".

À la petite novice de Montréal étaient venues s'adjoindre deux soeurs : Séraphine et Céline Roy. Leur mère dont elles étaient l'unique affection aurait désiré elle aussi être Soeur de la Charité, mais des raisons combattirent ce projet et elle devint dame pensionnaire de la maison d'où la tira Mgr Turgeon, pour fonder sous l'autorité des Soeurs Grises, les Servantes du Coeur Immaculé de Marie, et le 11 janvier 1850, Madame Roy avec ses religieuses formées au coeur de la Communauté des Soeurs Grises, devint sous le nom de Mère Marie du Sacré-Coeur, la fondatrice du bon Pasteur de Québec.

Les Soeurs Grises de Québec dirigent actuellement de nombreuses maisons d'oeuvres dans la province et ailleurs, notamment l'Asile de Beauport et la Clinique Roy-Rousseau, pour les maladies nerveuses; le Juvénat Marguerite d'Youville; Nazareth (messieurs pensionnaires et vieillards infirmes); Notre-Dame de Foy, ferme exploitée pour le bénéfice de leurs établissements; couvent Mallet et école du Sacré-Coeur; école Notre-Dame de la Garde, école Notre-Dame des Victoires, école Notre-Dame de Québec, externats propriétés de la commission scolaire de Québec. Les résidences dans Québec : couvent de St-Jean-Baptiste; hôpital Civique; hôpital du St-Sacrement; hôpital St-Antoine, oeuvres de Notre-Dame du Bon Conseil; orphelinat St-Sauveur; pensionnat St-Louis de Gonzague. En dehors de la ville nous trouvons la résidence de Beauceville, du Cap Rouge, du Cap St-Ignace, de Deschambault, de Lambton, de Lévis, de l'hôpital St-Michel-Archange, de Mastai qui comprend la clinique Roy-Rousseau, le Sanatorium Mastai, l'école la Jemmeriaie; pavillon Dufrost; hospice et orphelinat à Montmagny, orphelinat d'Youville à Giffard, à Plessisville; pensionnat, externat et école ménagère régionale, hôpital et hospice à St-Alexandre, pensionnat et externat; Thetford Mines, pensionnat, externat et hospice; St-Alphonse de Thetford : hospice, pensionnat et externat; St-André : hospice, pensionnat, externat et juvénat; Ste-Anne de la Pocatière : hospice, pensionnat et externat; St-Anselme : pensionnat et externat; St-Charles : pensionnat et externat; St-Edouard : pensionnat, externat et hospice; St-Ferdinand d'Halifax : hôpital St-Julien (classe de maladies mentales), hospice et externat; hôpital Ste-Foye; St-Jean-Deschailions: orphelinat, pensionnat et externat; St-Joseph de Beauce : orphelinat, pensionnat et externat; Ste-Marie : hospice et externat; St-Maurice : externat; St-Nicolas : pensionnat et externat; St-Raymond : pensionnat et externat; Thetford : hôpital.

Dans le diocèse de Rimouski. Cacouna : pensionnat et externat; Rimouski : hospice, pensionnat, externat, hôpital.

Diocèse de Gaspé. Carleton : pensionnat et externat.

Diocèse de Chicoutimi. La Malbaie : pensionnat et externat.

Vicariat du Golfe St-Laurent. Baie de l'Abri : hôpital et externat; Hâvre St-Pierre : hôpital, pensionnat et externat; Port Menier (Ile d'Anticosti) : pensionnat et externat. Trois maisons à Fall River, Me.: New Bedford et Lowell, Mass., forment un total de 63 établissements desservis par 1,434 soeurs professes, 131 novices et postulantes, 277 garde-malades et infirmiers et 1,196 employés et fermiers, suivant les dernières statistiques de 1937 qui nous ont été gracieusement fournies par la secrétaire-générale de la Maison-Mère de Québec.

Québec a gardé les règles de la fondation des Soeurs Grises de Montréal, d'où sont également sorties les maisons d'Ottawa et de Pembroke. Elle a gardé intacte la pensée inspiratrice de Mère d'Youville et elle ne se sent guère absente de la Maison de Montréal, où la plus grande raison de cette fidélité se trouve peut-être dans le tombeau qui repose dans la maison-mère de notre ville et y retient par des liens indissolubles les filles de Québec comme de Montréal dans une admirable association de respect et d'amour, et le grand désir de la continuer dans ses oeuvres. C'est à cette liaison profonde avec la maison de la fondatrice, que la Mère Mallet a attaché l'esprit de sa communauté. Elles sont d'admirables religieuses et d'inséparables soeurs.





MÈRE MARIE SAINT-MAURICE
FONDATRICE DES SOEURS DE LA PRÉSENTATION DE MARIE AU CANADA

L'Institut de la Présentation de Marie a été fondé en France par Anne-Marie Rivier, inspirée par la piété à Marie de la généreuse et énergique institution qui lui fut complètement attachée. Elle passa à travers toutes les épreuves imaginables pour arriver au but de piété qui était la pensée de ses jours et de ses nuits. Elle y parvint.

C'est en 1853 que la Mère Rivier venant à peine de rendre à Dieu sa grande âme, Soeur Marie Saint-Maurice avec cinq de ses filles de France s'embarquèrent pour fonder leur première maison du Canada, à Marieville. Mission féconde qui rayonnera non seulement dans la province de Québec mais aussi dans l'Ouest canadien et aux États-Unis.

Nous donnons ci-après les noms de ces établissements d'Amérique issus de celui de Marieville et qui attestent que la grande fondatrice canadienne a veillé sur ses filles de la Présentation, guidé et dirigé leur effort constant de missionnaires de Marie :

NOMS DES ÉTABLISSEMENTS EN AMÉRIQUE

Sainte-Marie de Monnoir, 1853; Saint-Hugues, 1855; Saint-Aimé, 1855; Saint-Césaire, 1857; Lorette, 1858; Saint-Georges, 1862; Acton-Vale, 1864; Saint-Alexandre, 1866; Saint-Ours, 1868; Coaticook-St-Edmond, 1870; Farnham, 1873; Drummondville, 1875; Saint-Hyacinthe - Maison Mère, 1876; Saint-David, 1877; Upton, 1878; Granby, 1879; Académie Prince, 1882; Island Pond, E.U., 1886; Roxton Falls, 1887; Saint-Pie, 1888; Berlin Saint-Regis, E.U., 1889; Holyoke Perpétuel Secours, E.U., 1891; Woonsocket Ste-Anne, E.U., 1893; Westbrook, E.U., 1894; St-Jean-Baptiste de Rouville, 1894; Manchester Ste-Marie, E.U., 1895; Artic Centre, E.U., 1900; Three Rivers, E.U., 1901; Duck Lake Saint-Michel, 1903; Gardner, E.U., 1903; Dover, E.U., 1903; Concord, E.U., 1903; Sutton, 1903; Stanhope, 1903; Frelightsburg, 1903; Augusta, E.U., 1904; Biddeford, E.U., 1904; Duck Lake, Stobart, 1905; Sweetsburg, 1905; Weedon, 1906; Holyoke, I.C., E.U., 1907; Saint-Charles, 1908; Phenix, E.U., 1908; Compton, 1909; Woonsocket, St-Louis, E.U., 1910; Manchester Sacré Coeur, E.U., 1912; Manchester St-Edmond, E.U., 1912; Ecole Normale, 1912; Marcelin, 1914; Aldenville, E.U., 1914; St-Herménégilde, 1915; Manchester St-J.B., E.U., 1916; Saint-Adolphe de Dudswell, 1916; Le Pas, 1918; Berlin Ange Gardien, E.U., 1918; Ecole Mercier, 1918; Woonsocket N.D., E.U., 1920; Linwood, E.U., 1921; Williamsett, E.U., 1922; Saint-Marc de Coaticook, 1922; Prince Albert, 1925; Hudson, E.U., 1926; Lewiston, E.U., 1927; Wakaw, 1927; Riverside, E.U., 1927; Cascade, E.U., 1928; Ecole Garceau, Drummondville, 1928; Saco, E.U., 1929; Marieville, E.U., 1929; Ecole St-Joseph, Drummondville, 1929; Northampton, E.U., 1930; Berlin St-Joseph, E.U., 1930; Laurier, 1930; Saint-Lazare, 1930; Saint-Elzéar, 1930; Pont-Viau, 1930; Albion, 1930; Stella Maris, 1931; Lisbon, 1931; Burlington, 1931; Ecole Ste T. de l'Enfant-Jésus, Drummondville, 1932; Ville Lasalle, 1932; East Blackstone, 1932; Phillipsburg, 1935; West Warwick, E.U., 1936; McMasterville, 1937; Villa Ste-Jeanne d'Arc, 1937; Winchendon, E.U., 1937.

La vie de Mère Marie Saint-Maurice devenue la troisième supérieure et fondatrice au Canada des oeuvres de la Présentation, par l'abbé E. Marbot aux éditions de l'imprimerie de l'archevêché d'Aix, est la merveilleuse épopée de ces héroïques religieuses à travers le Canada et les missions étrangères. Le recrutement des sujets s'opéra providentiellement et si intensément qu'à quelques mois de distance les missions s'accumulent, dirigées de la Maison-Mère fixée depuis quelques années à St-Hyacinthe. La mort de Mère Marie Saint-Maurice survenue aux premiers soleils du printemps de 1878 causa une douleur extraordinaire dans le peuple d'Amérique. Et à jamais l'oeuvre de Anne-Marie Rivier et de Mère Saint-Maurice ne ralentira son action bienfaisante tant que sur elle veillera la protection de leurs fondatrices.





MÈRE MARIE ST - IGNACE

(Claudine Thévenet)

FONDATRICE DE LA CONGRÉGATION DES SOEURS DE JÉSUS-MARIE

Claudine Thévenet est née en pleine tourmente religieuse et sociale. La France ne pense qu'à la Révolution et l'exécute, et la future fondatrice des Soeurs de Jésus-Marie voit périr sur l'échafaud les deux frères qui sont le soutien de sa mère et sa propre joie.

Formée par la souffrance la pieuse Claudine Thévenet rêve d'une fondation religieuse qui réparera les débordements révolutionnaires et priera pour que la paix renaisse de tous ces décombres, que ces régimes incertains se fixent en un organisme de paix et de réhabilitation. Après la Commune, le Directoire et l'Empire, Mère Marie St-Ignace fixe son nouvel ordre à Lyon sous l'ombre de Notre-Dame de Fourvière qui lui tend les bras du haut de sa montagne.

Mais les religieuses ont la douleur de perdre leur admirable fondatrice puis de tomber dans les angoisses des persécutions gouvernementales de 1901, de se voir spoliées de tous leurs biens, expulsées de France, forcées de chercher refuge à Rome où la plus intense sympathie les accueille et où leur viennent de partout des invitations d'ouvrir des institutions à travers le monde.

L'ordre canadien était déjà établi avec la maison-mère à Rome. La communauté date de 1855. Les religieuses étaient venues de Lyon sur la prière de Mgr Baillargeon et s'établirent à Lévis. Puis en 1870 elles transportèrent à Sillery le noviciat et toute la maison provinciale.

Au Canada, aux États-Unis, les Soeurs de Jésus-Marie forment une province. Elles sont très aimées des populations canadiennes parmi lesquelles elles comptent plusieurs maisons, exerçant une influence pieuse toujours prête à remplir leurs devoirs d'humaine pitié envers tous les malheureux qu'assaillent la désespérance et la douleur. Il faut faire grand cas de leur système d'éducation bien adapté aux progrès du jour. Ce sont des traditionalistes qui renouvellent au fur et à mesure leurs méthodes selon les besoins et les goûts de l'époque.

L'éducation de la jeunesse est le but principal de leur institution. Elles y mettent une délicatesse profonde et une science avertie, laissant chacune disposer de sa vocation et de l'orientation de sa vie. Ces religieuses sont distinguées, hospitalières et charmantes; à côté de leur grand couvent elles offrent un élégant refuge à des vieillards et des vieilles dames, une maison paisible où ils achèvent leur vie, soutenus et choyés par la divine charité. Ce fut dans cet asile tranquille et agréable que la grande nomade que fut Laure Conan passa ses derniers jours. Elle en sortit pour aller mourir à l'Hôtel-Dieu de Québec.

Ainsi nos Soeurs de Jésus-Marie joignent à leur oeuvre d'enseignement une autre oeuvre plus humble mais combien édifiante : l'assistance à ceux et à celles qui s'éteignent seuls et délaissés.





MÈRE MARIE DE SAINTE-ÉLISABETH

(Née Elisabeth Turgeon)

FONDATRICE ET PREMIÈRE SUPÉRIEURE DES SOEURS DU ST-ROSAIRE

La bien-aimée Mère Marie de Sainte-Élisabeth, fondatrice et première supérieure de cette jeune congrégation vit le jour le huit février mil huit cent quarante, à Saint-Etienne-de-Beaumont, ancienne paroisse située sur la rive sud du Saint-Laurent, à neuf milles de Québec. Son père Louis-Marc Turgeon et sa mère Angèle Labrecque, descendaient tous deux de la vaillante race française. Charles Turgeon et François Labrecque, leurs ancêtres, étaient de Normandie; ils vinrent au Canada avec leurs épouses au milieu du XVIIe siècle.

Elisabeth Turgeon montra un grand attrait pour l'étude mais sa faible santé ne lui permit pas de s'y livrer assidûment. Cependant à six ans elle savait lire et s'appliquait à étudier le catéchisme, sérieuse et réservée on la vit rarement se mêler aux jeux des enfants de son âge, elle se plaisait à aider sa mère dans les soins du ménage et à la remplacer au besoin auprès de ses petites soeurs.

De bonne heure ses penchants l'inclinent vers la vie religieuse. Connaissant la piété de ses vertueux parents, elle se berçait de la douce vision d'un avenir conforme à son noble désir quand la mort prématurée de son père vint anéantir ses pieux projets. Sa douleur fut profonde et la déception amère à son coeur. Cependant en présence de la situation précaire de sa famille, ses désirs, tout saints qu'ils sont, ne peuvent se concilier avec les sentiments du devoir. Elle prend résolument son parti : se faire institutrice afin de venir en aide aux siens. Elève, ses brillantes qualités, ses talents remarquables, son énergie au travail, malgré la débilité de sa complexion, son esprit judicieux et profond, attirent non seulement l'attention de ses professeurs, mais encore le digne principal de l'École normale Laval qui devint plus tard le premier évêque de Rimouski, remarque dans la jeune Elisabeth des qualités et des vertus supérieures.

Munie de brevets elle s'engage dans la tâche de l'enseignement et la poursuit huit ans au même endroit, à St-Romuald. Puis pour se rapprocher du sanctuaire vénéré de Ste-Anne de Beaupré, elle alla prendre une classe dans cette paroisse.

Un jour le premier évêque de Rimouski, Mgr Langevin, décida de la fondation dont il voulait doter son diocèse. Elisabeth cède aux instances et en accepte la direction. Elle se rend à Rimouski le 3 avril 1875. La position d'Elisabeth sera difficile et délicate : elle, la nouvelle venue auprès des cinq pieuses jeunes filles qui l'ont devancée, ayant à leur tête Marie-Louise, sa soeur aînée qui avec ses vastes conceptions, n'a pu entrer dans les vues de l'Évêque. Elisabeth embrasse vite l'idée de Mgr Jean Langevin : fonder un établissement pour instruire l'enfant pauvre.

Autour d'elle les idées se partagent, les vues se divisent sur le but de l'oeuvre. Elle lutte avec calme, avec charité, avec douceur mais avec fermeté. Quelques devancières se retirent.

Elle conserve en religion le nom de sa sainte patronne du baptême, à cause de sa grande dévotion à Sainte-Elisabeth de Hongrie, première patronne du Tiers-Ordre de Saint-François d'Assise dont elle et ses compagnes portent l'habit. Après avoir prononcé ses vœux de religion, elle se hâte de donner quelque stabilité à son pauvre petit institut. Ce petit grain de sénévé que sa main mit en terre, elle le vit poindre à travers ses larmes, elle voudrait en étayer la frêle tige, elle se hâte, car ses jours sont comptés, elle le sent. Elle accepte la fondation des écoles dans les endroits les plus pauvres. C'est auprès des plus ignorants, des plus misérables que ses filles consacrent leur intelligence, leur force : c'est son désir, c'est son ambition.

Epuisée et malade, réduite à l'inaction, elle écrit de fréquentes lettres à ses chères missionnaires. Elle exalte l'oeuvre de l'éducation, de l'instruction auprès des petits enfants, cette portion chérie, les aimés de Jésus; elle leur montre le mérite de la souffrance, des privations; les encourage par la pensée de la récompense promise; leur donne maints conseils pour les prémunir contre l'ennui, le dégoût de leur isolement; leur recommande la modestie, la discrétion, la réserve, la charité, le support mutuel. Elle rédige un règlement sage et précis, d'après ses connaissances et expériences personnelles, pour la conduite des maîtresses et des élèves.

Elle n'a que 41 ans, elle n'en a passé que six dans la communauté; deux années ne sont pas encore écoulées depuis l'émission de ses premiers vœux, mais déjà la maladie qui a miné lentement sa frêle constitution a atteint sa dernière période. Elle mourut le dix-sept août 1881 à l'âge de 41 ans.

DE 1881 À 1892

À la mort de la faible et malade fondatrice qui avait édifié son oeuvre dans le sacrifice, la foi et la piété, Rimouski crut bien que l'oeuvre allait partir avec elle. Mgr Langevin savait qu'il y avait une religieuse toute préparée à sauver l'institution et à la diriger. Mgr Langevin prit les moyens canoniques pour ouvrir un noviciat à la tête duquel il plaça la Mère Ste-Anne, femme d'une grande intelligence et d'une très subtile psychologie, et lorsque la maladie força le premier évêque de Rimouski à démissionner, la Mère Ste-Anne avait fait tant et si bien que matériellement amélioré, le noviciat comptait trente professes dont vingt missionnaires. La nomination du nouvel évêque inquiétait fort cette oeuvre diocésaine encore vacillante, mais ce fut bientôt une joie infinie de voir le jeune évêque prendre en mains la direction spirituelle des Soeurs du Saint-Rosaire et la combler de ses soins paternels. La jeune institution abordait une décennie nouvelle et marchait résolument vers l'avenir. Tout concordait à son succès.

C'est là que je vis, connus et aimés cette maison de religieuses de ma ville natale qui se tenaient comme terrées pour ne pas gêner personne et s'en allaient deux par deux vers les petites écoles des environs donner l'enseignement primaire aux enfants du village et des rangs.

Puis survint à la direction des Soeurs du St-Rosaire une religieuse qui possédait un esprit vraiment supérieur propre à déterminer les progrès que n'auraient jamais espérés celles qui avaient souffert du froid, de la faim, de toutes les privations dans leur vieille église que les crevasses entouraient de délabrements irréparables.

La Révérende Marie de la Victoire (Marie Marguerite Elmire Roy), était née à Cap Chat en 1864 du mariage du sieur Théodore Roy et de dame Marguerite Dugas. En 1889 elle devint la troisième supérieure de l'Institut qui ne comptait alors que six missions, pendant vingt-cinq années de direction elle ouvrit large la porte à de graves et beaux progrès dont voici la brève et claire statistique:

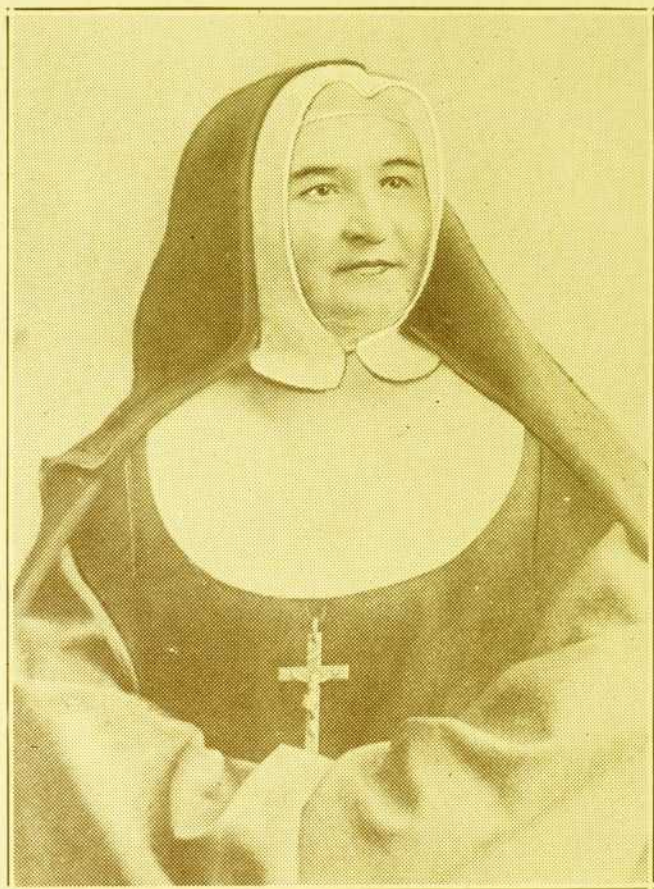
Fondée à Rimouski, P.Q., Canada, le 14 septembre 1874 par Marie-Elisabeth Turgeon, en religion Très Révérende Mère Marie-Elisabeth, décédée le 17 août 1881.

But : L'instruction et l'éducation chrétienne des enfants, particulièrement de ceux des pauvres dans les écoles paroissiales.

Cette Congrégation compte 413 religieuses, 40 novices et 9 postulantes. 300 professes sont réparties dans 35 différentes missions.

Supérieure actuelle : Soeur Marie de l'Annonciation.

I. DIOCÈSE DE RIMOUSKI — Saint-Gabriel (1880): R. S. M. de Saint-Jean l'Évangéliste, fondatrice, Saint-Godefroi (1880): R. S. Marie-Anne, fondatrice, Saint-Anaclet (1883): R. S. Marie-de-la-Victoire, fondatrice, Mont-Joli (1888): R. S. M. de Sainte-Gertrude, fondatrice, Baie-des-Sables (1890): R. S. M. du Saint-Esprit, fondatrice, Saint-Benoît L. d'Amqui (1902): R. S. M. de l'Assomption, fondatrice, Le Val-Brillant (1902): R. S. M. de Saint-Pierre, fondatrice, Sainte-Angèle (1910): R. S. M. de la Nativité, fondatrice, S.-Alexis de Matapédia (1903): R. S. M. du Sacré-Coeur, fondatrice, Cabano (1910): R. S. M. de S.-Onésime, fondatrice, Saint-Ulric (1911): R. S. M. de S.-Philippe de Néri, fondatrice, Le Lac-au-Saumon (1917): R. S. M. de S.-Philippe de Néri, fondatrice, Saint-Remi-de-Métis (1920): R. S. M. de Saint-Joseph, fondatrice, L'Isle-Verte (1923): R. S. de Saint-Ovide, fondatrice, S.-Rose-du-Dégelis (1923): R. S. M. de S.-Stanislas, fondatrice, Causapsal (1928): R. S. Marie-de-la-Passion, fondatrice, Saint-Fabien (1928): R. S. M. de S.-Léonard, fondatrice, La Rivière Bleue (1929): R. S. M. de Sainte-Paule, fondatrice, S.-Octave-de-Métis (1903): R. S. M. de Saint-Ernest, fondatrice, Saint-Damase (1937): R. S. Marie-Anne, fondatrice.



MÈRE MARIE DU SAINT-ROSAIRE, qui seconda Mère Marie de Ste-Elisabeth,
25 ans supérieure de la Communauté.

II. ARCHIDIOCÈSE DE QUÉBEC — Sainte-Anne de Beaupré (1893): R. S. Marie-de-la-Croix, fondatrice; N.-D. du S.-Rosaire de Beaupré (1928): R. S. M.-Auxiliatrice, fondatrice; Saint-Ferréol (1934): R. S. M. de Saint-Germain, fondatrice.

III. DIOCÈSE DE CHICOUTIMI — N.-D. d'Hébertville (1894): R. S. M. de Sainte-Louise, fondatrice; S.-Emilien, Desbiens (1933): R. S. Marie-de-la-Visitation, fondatrice.

IV. DIOCÈSE DE GASPÉ — Saint-Godefroi (1880): Révérende S. Marie-Anne, fondatrice; S.-Anne-des-Monts (1900): R. S. M. de S.-Louis de Gonzague, fondatrice; Douglastown (1900): R. S. Marie-du-Calvaire, fondatrice; S.-Anne de Ristigouche (Mission des Micmacs) (1903): Révérende S. M. de Saint-Philippe de Néri, fondatrice; Barachois de Malbaie (1906): R. S. M. de S.-Elisabeth, fondatrice; Paspébiac (1911): R. S. Marie de S.-Agnès de Jésus, fondatrice; S.-Bonaventure (1912): R. S. M. de S.-François de B., fondatrice; S.-Albert de Gaspé (1917): R. S. M. de l'Annonciation, fondatrice; Rivière-au-Renard (1921): R. S. M. de S.-Georges, fondatrice.

V. DIOCÈSE DE PORTLAND, E.U.A. — Upper Frenchville, Maine (1889): R. S. M. de S.-Adolphe, fondatrice.
N.B.: A part le Mont-Joli et Frenchville, les autres couvents n'ont que l'école paroissiale.





RÉVÉRENDE MÈRE MARIE DE ST-BASILE

Première supérieure-générale de la Congrégation Ste-Croix

Mère Marie de Saint-Basile, Julie Bertrand, née le 1er décembre 1844, à Sainte-Scholastique, Deux-Montagnes, province de Québec. Elle se fit religieuse dès l'âge de quinze ans et devint la première supérieure générale canadienne. Elle mourut saintement, le dimanche de Pâques de l'an 1923, après avoir passé soixante-quatre ans dans la Congrégation. Ses religieuses la vénèrent à l'égal de leur fondatrice. C'est elle en effet qui donna à la Congrégation, l'essor vigoureux qui la fit se répandre dans les provinces de l'est et de l'ouest canadien, dans les États-Unis d'Amérique, dans le lointain Bengale, Indes.

La Congrégation de Sainte-Croix, fondée au Mans, France, en 1837, par le Révérend Père Basile Antoine Marie Moreau, chanoine honoraire de la cathédrale du Mans, compte trois branches : les Salvatoristes connus sous le nom de Pères de Sainte-Croix; les Joséphites connus sous le nom de Frères de Sainte-Croix, les Marianites sous le nom de religieuses de Sainte-Croix et des Sept-Douleurs, Maison-mère à Saint-Laurent, comté de Jacques-Cartier, province de Québec.

L'institut des Soeurs se sépara du berceau de ses origines en janvier 1883.

Il compte maintenant quatre-vingt-huit maisons réparties en 18 diocèses, donne l'instruction et l'éducation à près de trente-deux mille enfants.

Soeurs professes depuis la fondation, 2091; Professes actuelles, 1698; Novices, 94; Postulantes, 59; Collège classique, 1; Ecole normale, 1; Ecole ménagère, 1.



SOEUR THÉRÈSE DE JÉSUS
(Née Cléopée Tetu)
FONDATRICE DE L'HÔPITAL ST-JEAN DE DIEU

Elle naquit à St-Hyacinthe du mariage de François Tetu et de Cécile Chabot. Elle fit de solides études chez les Filles de Marguerite Bourgeoys, décida de sa vocation religieuse et entra au noviciat de l'Institut de la Providence et prononça ses vœux. On lui confia tout de suite la direction des différentes maisons et d'une administration rigoureuse. Elle y excella et après lui avoir confié la tâche de Dispensaire générale de la communauté, elle était au fait de ses moyens, de ses méthodes et de ses directives.

Un homme pieux et généreux, Monsieur Désautels, avait donné à la Fabrique de Longue-Pointe un immense terrain avec mission d'en disposer pour une oeuvre charitable. Mgr Bourget qui connaissait l'ambition de Mme Gamelin de souscrire à un désir de son mari mourant en fondant un asile pour les idiots et toutes les personnes atteintes de maladies mentales (un pauvre idiot avait jadis sauvé la vie de Monsieur Gamelin) lui aida à la réaliser.

La terre était immense mais située loin de la rue Notre-Dame. Un arrangement pris entre les religieuses et la Fabrique permit l'achat des propriétés sises rue Notre-Dame près de l'église, les établissements du terrain Désautels furent affectés aux travaux de la ferme. Cette ferme où les Soeurs de la Providence récoltèrent tant de biens pour leurs oeuvres s'est considérablement augmentée et est devenue un véritable domaine, le plus développé du genre dans la province.

En 1873, les religieuses avaient conclu un traité avec le gouvernement de Québec pour recevoir deux aliénés et il s'agissait de jeter les bases d'une institution si bien établie qu'elle pourrait augmenter sa capacité d'hospitalisation à mesure que les besoins s'en feraient sentir. Afin de remplir les engagements du traité on utilisa comme logement des aliénés les casernes d'Hochelega qui suffirent provisoirement à loger les malades mentaux envoyés par le gouvernement.

Il fallait au plus tôt bâtir et pour le faire on ne disposait d'aucun argent. Mais il y avait la volonté et l'énergie de Soeur Thérèse de Jésus que rien ne pouvait abattre. Il fallait, avant tout, adopter les plans les plus prudents et les plus effectifs. Alors Soeur Thérèse de Jésus et Soeur Godfroy se rendirent en Ontario et aux États-Unis afin d'étudier les diverses maisons d'aliénés. M. Benjamin Lamontagne, architecte, les accompagnait. Le plan de l'asile de Baltimore parut le mieux ordonné et on résolut de l'adopter. De retour à son couvent, Soeur Thérèse fit la répartition des hospitalisés. Les hommes occupèrent les casernes d'Hochelega, la maison St-Isidore fut attribuée aux femmes.

Les travaux commencèrent en 1874 et menés avec entrain par l'ardeur de Soeur Thérèse. Le 29 juillet on put commencer à déménager les patients d'Hochelega, le 14 août les malades de St-Isidore occupaient aussi le premier hospice St-Jean de Dieu. Cet hospice n'existe plus mais il mérite d'être cité en l'honneur de sa créatrice. Au moment où Soeur Thérèse de Jésus installait ses premiers malades elle signait une nouvelle entente avec le gouvernement.

Nous passerons rapidement sur les divers détails qui induisirent la vaillante religieuse, consciente des imperfections et des lacunes de tous genres soit dans l'installation soit dans les traités, à se renseigner plus à fond sur les maisons similaires d'Europe afin de décupler son propre savoir et de l'appliquer avec plus d'intelligence et de charité. Soeur Madeleine du Sacré-Coeur, religieuse d'une rare intelligence et d'une vocation éprouvée, éprise comme Soeur Thérèse de cette maison où elle devait passer sa vie, intuitive et très observatrice, fut donnée comme compagne à Soeur Thérèse qui n'aurait pas été plus satisfaite si elle l'eut choisie elle-même. Elles rédigèrent plus tard en collaboration, le récit circonstancié de leurs activités, ponctué d'observations très intéressantes.

Soeur Madeleine du Sacré-Coeur est l'une de ces religieuses qui, dans la solitude près du Christ leur Maître, n'en suivent pas moins la vie et s'assimilent les coutumes de chaque époque, trouvant toujours la part à y prendre pour le soulagement des infortunes. Des femmes comme Soeur Thérèse de Jésus sont à l'honneur de leur ordre et à celui de l'humanité. En 1889 on inaugura le système électrique et partout Soeur Thérèse apportait à son hospice les améliorations les plus utiles.

Le six mai de la même année éclata le terrible incendie qui détruisit l'asile de la Longue-Pointe, un des événements les plus tragiques de l'histoire de Montréal. A cette époque, Soeur Thérèse était malade, très malade. On craignit que ce malheur ne la tua, il ne fit au contraire qu'accroître son courage. Elle logea ses malades dans les diverses maisons de la Providence et se remit à l'oeuvre. Bientôt on vit s'ériger une série de pavillons où se logeaient les patients et le personnel.

Soeur Thérèse a vaincu, triomphé de tous les désastres. . . Comme elle doit être fatiguée, la pauvre soeur Thérèse! Après une cruelle maladie, dans le cours de 1891, ses yeux se ferment. La mort a vaincu cette indomptable, cette grande, cette héroïque femme. Les Soeurs de la Providence ont perdu leur religieuse la plus remarquable et le Canada l'une des femmes les plus énergiques, les plus célèbres produites par la religion catholique romaine.

Soeur Thérèse repose aujourd'hui dans le petit cimetière de St-Isidore, face à l'oeuvre qu'elle a tant voulue, apercevant sur la colline tout en haut, la réalisation parfaite dont elle doit rêver au Ciel après l'avoir tant désirée sur la terre.

Il nous plaît d'énumérer ici les noms des diverses supérieures qui ont poursuivi l'oeuvre de Soeur Thérèse jusqu'à nos jours: Soeur Madeleine du Sacré-Coeur, Mère Octave, Soeur Sabithe, Mère Amarine, Mère Marguerite d'Écosse, Soeur Léon-Eugène, Soeur Rose de Viterbe qui paraît avoir hérité des dons de Soeur Thérèse et à l'instar de la fondatrice, améliore, ajoute, perfectionne, en exerçant une divine charité, accomplissant de ces bienfaits dont Soeur Thérèse était coutumière.

Au cours des ans la valeur de l'Hôpital St-Jean de Dieu et ses activités quadruplées, on décida de donner aux médecins tout un groupe médical qui s'administrerait par un surintendant et auquel incomberait le service entier des patients dits du gouvernement.

Voici la liste des divers surintendants affectés par le gouvernement à la direction du service médical qui fait le service des malades publics depuis 1885: Docteur H. Howard, 1885-1887; Docteur E. E. Duquet, 1887-1894; Docteur Geo. Villeneuve, 1894-1918; Docteur F.-E. Devlin, 1918-1931 (août); Docteur Omer Noël, 31 juillet 1931.

Cette administration qui collabore avec les religieuses dans cette oeuvre d'assainissement mental enregistre chaque année de notables améliorations scientifiques.





SOEUR MARIE-ANNE DE JÉSUS FONDATRICE DES PETITES FRANCISCAINES DE MARIE

La Congrégation des Petites Franciscaines de Marie débuta à Worcester, Mass. E.U., le 12 août 1889. Le bon Dieu qui prévoyait que la Maison-Mère devrait être établie à la Baie St-Paul, P.Q. s'était choisi des ouvrières appropriées. En effet, le groupe des Fondatrices, qui eurent le laborieux honneur de servir de base à cette famille religieuse se composait de onze jeunes filles dont dix étaient Canadiennes françaises. Nées dans l'une ou l'autre des belles paroisses de la province de Québec, toutes avaient gardé l'empreinte du pays natal : esprit de foi, belle simplicité, courage et ardeur au travail. Sous la rafale des épreuves du début, elles se montrèrent, par leur endurance patiente et douce, les dignes filles d'une race qui demeura catholique et française sous une domination anglaise et protestante.

Chacune de ces héroïques ouvrières de la première heure eut son grand mérite, on le conçoit. Une pourtant contribua plus activement au développement de la Congrégation : ce fut Mère M.-Anne-de-Jésus.

Le 30 avril dernier décédait à la Maison-Mère des Petites Franciscaines de Marie la Révérende Mère M.-Anne-de-Jésus, née Marie Bibeau, de St-Pierre de Sorel. Elle fut une des fondatrices de la Congrégation qu'elle gouverna comme Supérieure générale de 1891 à 1908. Elle était dans la cinquante-neuvième année de son âge et la trente-cinquième de sa vie religieuse.

Comme toute oeuvre de Dieu, la Communauté des Petites Franciscaines de Marie connut, en son début, des heures sombres qui, plus d'une fois, semblaient présager sa ruine. Douée d'une rare énergie et d'un jugement sûr, la jeune Supérieure sut consacrer aux questions les plus angoissantes le temps d'une étude approfondie d'où résultaient des arrangements imprévus tout à l'avantage des oeuvres de bien dont elle avait charge. Sa parole persuasive, sa courageuse ténacité devant l'épreuve et surtout son exemple d'abnégation personnelle étaient un appel persistant et efficace à suivre le rude sentier où seule une foi aussi robuste que la sienne pouvait compter sur de meilleurs lendemains. Sa confiance en la Providence divine fut admirable de fermeté et admirablement récompensée par Dieu qui daigna donner à ses entreprises une rapide extension.

Le rapide tableau ci-dessous raconte en quelques mots l'histoire héroïque et sainte de courageuses servantes du Christ.

SES ÉTABLISSEMENTS

AU CANADA — DIOCÈSE DE CHICOUTIMI — Baie St-Paul : Maison-Mère, Noviciat, Probandat, 1889; Hôpital Ste-Anne et Maison St-Joseph (Asiles pour les arriérés mentaux, imbeciles, idiots, et épileptiques). Chicoutimi : Orphelinat de l'Immaculée, 1931; Pointe-au-Pic : École Paroissiale, 1913; St-Urbain : École Paroissiale, 1914; Tadoussac : École Paroissiale et Pensionnat, 1924; St-Siméon : École Paroissiale, 1921; Les Escoumains : École Paroissiale, 1929; Les Éboulements : École Paroissiale, 1925; Dolbeau : École Paroissiale, 1928; St-Coeur de Marie, École Paroissiale, 1928.

VICARIAT DU GOLFE ST-LAURENT — Clarke City : École paroissiale, 1924; Hôpital avec Dispensaire.

DIOCÈSE DE QUÉBEC — Ste-Anne de Beauport : Hôpital Régional, 1934; St-Tite-des-Caps : École paroissiale, 1917; Québec - ville : Hospitalité (Religieuses malades), 1927.

DIOCÈSE DE MONTRÉAL — St-François-Solano : École Madeleine Dailleboust, 1912; Hospice St-François-Solano, 1916; St-Jean-Vianney : École Marie Rollet, 1926; St-Edouard : Hospice Morin, 1922; Ste-Brigide : Hospice Ste-Brigide, 1925.

DIOCÈSE DE ST-JEAN, QUÉ. — St-Jean - ville : Orphelinat Ste-Thérèse de l'Enfant-Jésus, 1925.

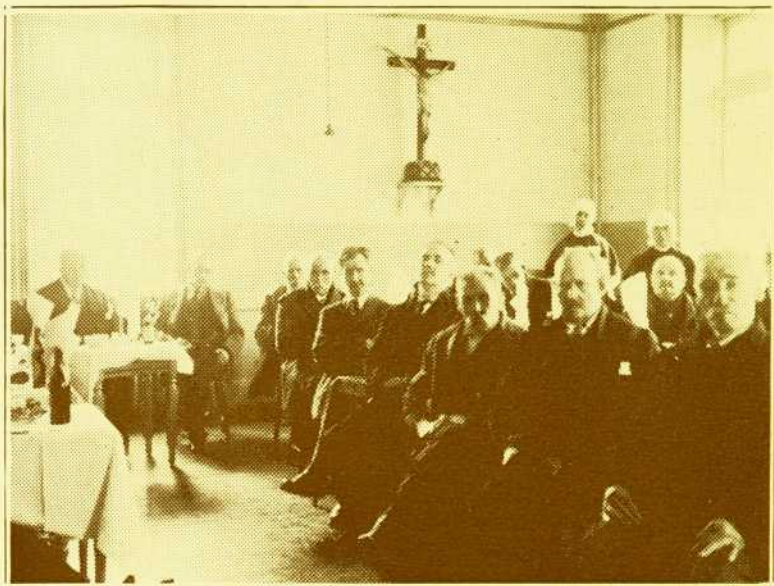
AUX ÉTATS-UNIS — Worcester, Mass.: Hospice St-François-d'Assise, 1889; Eagle Lake, Maine: Hôpital et École paroissiale, 1906; Fort Kent, Maine: École paroissiale, 1906; Wallagrass, Maine: École paroissiale, 1920; Auburn, Maine: École paroissiale, 1904.



LES SOEURS DES PAUVRES AU CANADA

Cette congrégation fondée en France par une humble fille bretonne, Jeanne Jugan, de Cancale en Bretagne, et dont le but unique est de "recueillir, nourrir, vêtir des vieillards des deux sexes, pauvres et délaissés, sans aucune distinction de croyance ou de nationalité". Elles ne reçoivent ni aliéné, ni épileptique. Les petites soeurs des Pauvres pourvoient à la subsistance des vieillards au moyen des ressources qu'elles vont chaque jour solliciter de la charité publique, aumônes ou argent, dons en nature, linge et vêtements, etc.

Les vieillards sont assistés et soignés gratuitement jusqu'à leur mort. Il n'existe pas de lit de fondation. Aucune pension n'est acceptée et les douces religieuses ne prennent leur nourriture que lorsque leurs vieillards ont reçu ample ration. Cette oeuvre s'est étendue sur toute la France, a débordé les frontières, a traversé les mers, gagné les continents et c'est en 1887 qu'elle s'est installée à Montréal, dans un coin perdu du faubourg St-Antoine d'abord, puis dans la rue des Seigneurs, sur un promontoire, isolée dans une agglomération d'où lui viennent pour ses vieillards des secours mendés chaque jour. La Supérieure, douce et sympathique, me parle de la générosité de leurs donateurs qui fidèlement leur font la part du pauvre largement et avec amitié. Tout doit être donné, aucun des réfugiés ne peut fournir une pension, si minime soit-elle, et lors de l'application de la loi des Pensions de vieillesse, plusieurs de leurs réfugiés pourvus de la pension accordée par le gouvernement Duplessis ont dû quitter leur retraite du couvent des Soeurs des Pauvres, pour chercher un refuge ailleurs. A cause du même principe, les Petites Soeurs des Pauvres ne sont guère connues et tout le bien qu'elles accomplissent avec de maigres ressources est incroyable.

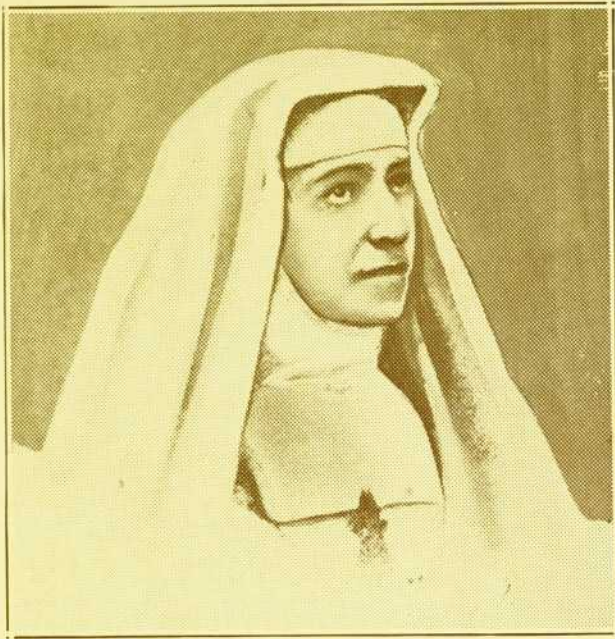


Cette vignette représente un groupe de vieillards fêtant le cinquantième anniversaire de la fondation des Petites Soeurs des Pauvres au Canada. Tous ont 60 ans et plus. Dans le groupe on distingue des bienfaiteurs et de jeunes bienfaitrices, disciples d'Ozanam.

Nous voilà donc en présence d'une institution unique en ce pays et qui constitue notre plus intense communication avec la France. Il faut comprendre toute l'importance du bien qu'elle accomplit pour nous; elle est la continuatrice de tous ceux qui sont partis, et elle nous offre le meilleur de la France, son esprit charitable. Elles ignorent les mystères des chancelleries, la dûreté des traités, les changements de gouvernement, mais elles ressentent la tristesse des séparations et l'implacabilité des lois. Elles demandent, reçoivent et donnent ce qu'elles ont reçu.

Leur unique but : servir Dieu dans ses pauvres, et pour l'atteindre elles acceptent l'exil, la séparation de leur maison de fondation. Elles vont dans le silence, l'abnégation, l'oubli de tout ce qui n'est pas vieillesse et délaissement. Leur recrutement au Canada étant à peu près inexistant, elles reçoivent encore des religieuses de France et des religieuses américaines pour combler les décès qui, depuis cinquante ans ont opéré des vides cruels dans les rangs de ces incomparables Petites Soeurs des Pauvres dont chaque diocèse du Canada devrait se faire l'honneur d'installer une maison pour l'hospitalisation des plus misérables d'entre les misérables, sans considérer sa nationalité ni sa croyance religieuse.

Et nous toutes, devant la mission pénible de ces admirables Petites Soeurs des Pauvres, faisons aussi souvent que nous le pouvons une petite part de nos aumônes et dirigeons-les à leur Maison de la rue des Seigneurs à Montréal, à l'adresse de la Supérieure.



LA MÈRE MARIE DE JÉSUS FONDATRICE DE MARIE-RÉPARATRICE

La Société de Marie-Réparatrice fut fondée au milieu du XIXe siècle par Émilie d'Oultremont, baronne d'Hooghvorst dont la cause de canonisation est actuellement en cours à Rome. Faisant partie d'un ordre contemplatif et rayonnant, les religieuses de Marie-Réparatrice exercent en même temps que des foyers d'adoration des oeuvres des plus diverses.

Le Saint Sacrement est constamment exposé dans leur chapelle et les blanches filles de Marie y prient tour à tour et sans cesse pour le salut du monde.

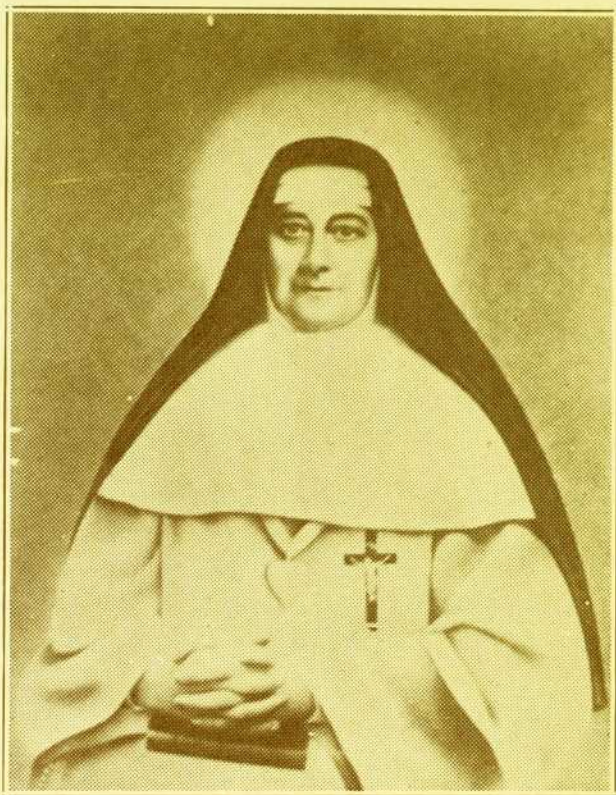
La biographe de Mère Marie de Jésus, Marie Zeller, raconte un fait qui révèle un coeur animé du plus pur amour divin. Jeune mariée, la baronne d'Hooghvorst, au cours d'une fête mondaine, glissa à l'oreille de sa meilleure amie qu'elle croisait : "Et Lui seul, il est abandonné." Cette idée de l'abandon où on laissait le Divin Maître explique bien pourquoi elle voulut qu'il ne fut jamais seul dans le monastère qu'elle fonda.

L'action de Marie-Réparatrice est si abondante et diverse que nous devons avouer notre impuissance à la raconter toute. Parmi leurs principales activités, citons : l'enseignement du catéchisme, la préparation à la première communion qui suscite chez les parents pauvres des joies sensibles et donne lieu à des cérémonies religieuses des plus grandioses et des plus impressionnantes. Les retraites fermées des Soeurs Marie-Réparatrice sont suivies par un grand nombre de retraitantes réunies dans l'atmosphère du blanc couvent au pied de la montagne où descend la paix des paix dans la douceur angélique des temples qui haussent les âmes vers la piété et les rapprochent du Ciel.

Au Canada où les cercles d'études exercent une attraction puissante sur un grand nombre de jeunes qui tendent à une formation solide et sûre, les religieuses de Marie-Réparatrice ont une tâche bien urgente.

Mil neuf cent trente-sept marquait le cinquantenaire de la fondation du monastère de Marie-Réparatrice dans la ville épiscopale de Montréal. Lorsqu'elles arrivèrent ici, Son Excellence Mgr Bruchési les reçut avec la sollicitude et la bienveillance dont sa carrière pastorale fut si intensément baignée. Tous ceux qui ont connu et compris cet admirable évêque ne l'ont pas oublié. Avec une discrète subtilité il devinait les épreuves et les angoisses de ses ouailles et il était le bon pasteur qui laisse venir à lui tous ceux à qui il pouvait faire du bien. Il allait même vers eux. Quand il ouvrit son archidiocèse aux religieuses de Marie-Réparatrice il savait combien cette maison serait un sûr asile et une retraite agréable aux femmes dont la vie soudainement ravagée, désagrégée par la perte d'un chef, d'une situation, par la mort d'enfants, et tout ce qui fait les coeurs se pencher en des détresses dont l'on ne se console jamais, et qu'une demi-solitude et une ambiance compatissante apaisent et endorment tout doucement.

Depuis, des missions de Marie-Réparatrice se sont fondées dans plusieurs centres canadiens où la splendeur de leur exemple, la conviction de leur vie pieuse éclairent l'atmosphère et répandent la paix dans les êtres que la vie a blessés, cruellement blessés. L'Institut de Marie-Réparatrice ne compte que d'ardentes sympathies. Ses maisons ne seront jamais assez grandes pour recevoir toutes celles qui en recherchent l'apaisant réconfort.



LA BIENHEUREUSE MARIE DE STE-EUPHRASIE

de l'Ordre de Notre-Dame de Charité du Bon-Pasteur

Mademoiselle Pelletier, originaire de Noirmoutier, en Vendée, avait reçu au baptême le nom pur et radieux de Rose-Virginie, rose virginale. Elle charmait par je ne sais quel mélange de grâce et d'énergie, de candeur et de décision. Le Monastère de Tours l'accueillit à dix-neuf ans, le 20 octobre 1814, jour où l'on célébrait la fête du Cœur de Jésus instituée dès 1670 par Saint-Jean Eudes. Aussi, fut-elle regardée comme "la postulante du Cœur de Jésus".

Dès qu'elle eût prononcé les quatre vœux qui l'attachaient à l'Ordre, on lui confia les pénitentes. Étonnants furent ses succès. "Les pénitentes, observait-elle, sont quelquefois bien ferventes. J'ai vu l'une d'elles rester en oraison deux ou trois heures de suite dans le plus parfait recueillement. Une autre me parut ne plus commettre aucune faute volontaire".

C'est que la jeune directrice avait l'art de manier les âmes et les traitait avec beaucoup de bonté, de délicatesse, de droiture et le plus grand respect pour leur liberté d'enfants de Dieu. Le Père des cieux qu'elles avaient oublié, les infortunées apprenaient à le connaître tout d'abord dans les suaves et compatissantes manières de la religieuse. Celle-ci ensuite les orientait vers lui par un enseignement catéchistique aussi sûr de doctrine que varié et attachant. "Il faut former les cœurs, disait-elle, et pour les former il faut les instruire. Rien n'est plus dangereux que l'ignorance. Comment espérer que se convertisse une pauvre créature ignorante qui ne sait pas ce que c'est que la vertu?" Quand tous les moyens échouaient, elle se prosternait devant le saint Sacrement, y passait des heures entières, et se relevait prête à toutes les saintes victoires, car elle avait obtenu l'appui de son Dieu. La prière met en jeu une force infinie.

Pourtant, la pieuse maîtresse souffrait : si peu de brebis sous sa houlette, et tant d'autres à périr ! Dieu lui ayant fait le don d'un parfait amour pour le prochain, le zèle brûlait son cœur d'une continue et douloureuse blessure. Elle passait des nuits à pleurer et à prier, versait ses espérances dans le Cœur du divin Maître, tandis qu'il la façonnait par la croix et la laissait passer par des épreuves intérieures tenaces, persistantes. Plus tard, elle dira à ses filles : "Si vous voulez enlever au démon ses victimes, il ne faut pas vous étonner qu'il se déchaîne contre vous. Vous pourrez même mesurer l'étendue de vos conquêtes par la force et la rage qu'il déploiera." Elle parlait d'expérience.

Devenue prieure, la réputation de sa charité incomparable éclata comme un feu odoriférant. Angers lui demanda d'ouvrir un port de salut pour les naufragées de l'existence. L'ardente Mère est ravie de joie. En ce nouvel établissement, son travail et sa foi obtiennent des prodiges. Cinq ans s'écoulent et quatre villes où l'on a appris ces merveilles, l'appellent simultanément; elle fonde quatre monastères la même année et les garde sous son obédience afin de mieux les assister. Alors son intelligence supérieure comprend quels grands avantages résulteraient d'une direction centrale. (Les maisons de l'Ordre étaient indépendantes). Uniquement désireuse de ramener à son Dieu le plus grand nombre d'âmes possibles, elle décide de créer un généralat.

Son projet soulève de puissantes oppositions. Accusée d'orgueil et d'ambition, combattue mais non abattue, la courageuse Mère recourt à Rome sans toutefois un mot contre ses adversaires. La beauté de ses desseins plaît à la Sacrée Congrégation. Le Cardinal Odeschalchi, jésuite, et le P. Kohlman, S. J. s'emploient à les faire réussir. "Très Saint-Père, dit-on à Grégoire XVI, il n'y a qu'un cœur et qu'une voix pour le Bon-Pasteur. — Et moi, répondit Sa Sainteté, je donne aussi mon cœur et ma voix."

Conséquemment, le généralat fut accordé; on étendit au monde entier la juridiction de la Supérieure d'Angers qui, sans avoir osé élever sa pensée jusque-là, se trouvait invitée par la sainte Église à semer dans tout l'univers ses colonies de sauveuses d'âmes. Il n'y avait pas encore six ans que le monastère d'Angers existait!

A la mort de la Bienheureuse Mère, trente-trois ans plus tard, il y avait sous son obédience cent dix monastères, en lesquels neuf cents religieuses se dévouaient au salut de plus de quinze mille âmes.

Le Bon-Pasteur compte maintenant plus de trois cents maisons réparties dans les cinq parties du monde. La Supérieure Générale dirige dix mille soixante et une religieuses qui donnent leurs soins à quatre-vingt-sept mille deux cent trente-trois âmes (statistiques de 1937). Le Souverain Pontife pouvait dire, le 24 juin 1924, à l'occasion du Décret d'héroïcité des vertus de la Bienheureuse Mère Pelletier: "Nous vous félicitons de cette œuvre qui, à la ressemblance des étoiles qui brillent partout, produit partout ses précieux fruits de rédemption et de régénération."

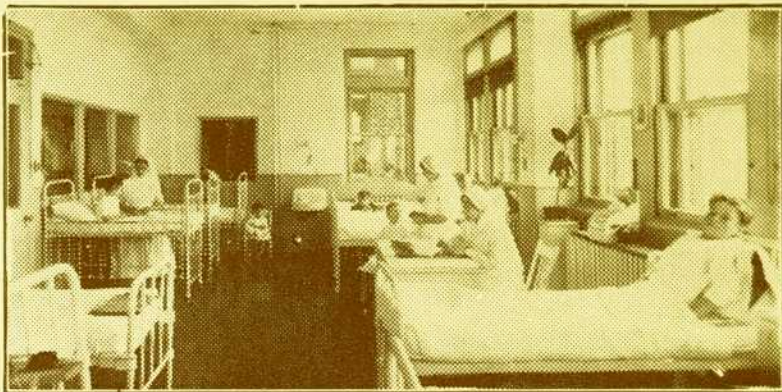
AU CANADA. — Huit ans après l'érection du Généralat, quatre religieuses d'Angers sur la requête du vénéré Monseigneur Bourget, arrivaient à Montréal. Aujourd'hui la Province canadienne de l'Ordre compte neuf maisons: cinq dans la métropole ou ses environs; deux dans les Provinces Maritimes, une au Manitoba et une au Japon. Le personnel est d'environ trois mille. Toutes les œuvres fonctionnent à Montréal, sans excepter un pensionnat pour les demoiselles de bonne famille; quelques-unes recrutent le noviciat; d'autres deviennent des bienfaitrices parfois insignes; toutes demeurent des amies.

Depuis sa fondation, le seul monastère provincial a reçu plus de DIX MILLE pénitentes, dont trois cents sont pieusement décédées dans la maison. Le nombre des petites préservées reçues s'élève à près de trois mille. Même nombre à peu près de jeunes délinquantes. De plus, les Canadiennes ont fondé des Bon-Pasteurs dans cinq pays des Amériques Centrale et méridionale, et ont maintes fois envoyé du renfort aux maisons des États-Unis. Bref, les quatre moniales venues de France ont fait un beau travail que Dieu a béni. Le grain de sénévé est devenu un grand arbre.

La Bienheureuse Marie de Ste-Euphrasie n'est pas venue au Canada, quoique la fondation montréalaise ait eu lieu quelques années avant sa mort. Mais elle y a envoyé ses "portraits vivants": des religieuses, formées à son image et ressemblance.

La Bienheureuse Marie de Ste-Euphrasie n'est pas venue au Canada; mais elle y vit, elle y est notre contemporaine et notre concitoyenne par les œuvres qui font du bien en son nom et sont, pour ainsi dire, une partie intégrante de sa personnalité.





L'HÔPITAL SAINTE-JUSTINE UNE GRANDE OEUVRE FONDÉE ET ADMINISTRÉE PAR DES FEMMES !

L'Hôpital fut incorporé en 1908. Voici la liste des fondatrices : Mesdames Dr Irma Levasseur, L. de G. Beaubien, O.B.E., Raoul Masson, Mademoiselle E. Rolland, Mesdames Théodule Bruneau, Arthur Berthiaume, F.-X. Choquet, Guy Couture, Jules Hamel, J.-A. Leblanc, C.-P. Beaubien, Gérin Normand, John MacDonald, Charles Frémont, Arthur Mignault.

Madame Louis Beaubien en fut la Présidente depuis sa fondation, entourée d'une élite de patronnesses.

L'HÔPITAL SAINTE-JUSTINE EST AU SERVICE DE L'ENFANT MALADE : Par ses soins hospitaliers; par ses dispensaires; par son service d'urgence; par ses consultations pré-natales; par son service médical; par ses cliniques universitaires; par son école de gardes-malades; par sa formation d'infirmières bénévoles.

Les débuts de l'oeuvre, en 1907, furent ardues et modestes et les fondatrices semblaient viser à l'impossible tant, il y a trente ans, l'opinion publique était peu favorable aux hôpitaux, encore moins à l'organisation d'un hôpital d'enfants.

Cependant, l'ardeur et la confiance naïve de la jeunesse, jointes à une générosité enthousiaste et à une énergie constante, ont permis aux artisans de la première heure d'édifier et de consolider l'oeuvre qu'est aujourd'hui Sainte-Justine.

Dès le mois de mai 1907, Madame Alfred Thibaudeau, répondant à l'appel du docteur Irma Levasseur, réunissait chez elle, pour discuter le projet d'un hôpital d'enfants, les personnes suivantes :— les docteurs Sévérin Lachapelle, Z. Rhéaume, S. Boucher, J.-C. Bourgoïn, Mademoiselle E. Rolland, Mesdames Arthur Berthiaume, J.-A. Leblanc, J. Leman, U.-H. Dandurand, John MacDonald.

Les recettes d'une représentation cinématographique mirent en caisse \$87.11; après des démarches à l'Hôtel-de-ville, une subvention de \$200.00 venait s'ajouter au premier capital.

A la même époque, l'honorable Damien Rolland favorisait l'oeuvre naissante en laissant, à des conditions fort avantageuses, la maison sise au numéro 644 de la rue Saint-Denis.

Voilà où en était le projet de cet hôpital, lorsque le trente novembre de la même année, un nouveau comité se formait et tenait sa première assemblée. Le petit malade de la première heure, recueilli par Mademoiselle Levasseur n'avait même pas de lit et les sept dames de l'assemblée n'avaient en partage que quatre chaises.

Le premier bureau médical se composait d'un président Monsieur J.-E. Dubé et d'un secrétaire, Monsieur Raoul Masson, assistés des médecins suivants :—S. Boucher, S. Lachapelle, V. Cléroux, H. Hervieux, T. Parizeau, B. Bourgeois, E.-E. Laurent, J.-C. Bourgoïn, Z. Rhéaume.

On se mit immédiatement à l'oeuvre et dès la première année, on comptait 4,400 jours d'hospitalisation contre 141,578 au cours de 1937. 192 ordonnances furent remplies en 1908 contre 85,650 l'an dernier.

L'Administration est exclusivement féminine, la régie interne est confiée à des religieuses de la congrégation des filles de la Sagesse et un bureau médical, approuvé par l'Université de Montréal, assume les responsabilités de la direction scientifique. Les chefs de service et nombre de leurs assistants se sont qualifiés en France ou aux États-Unis par des études sérieuses et approfondies en rapport avec leur service respectif.

Sainte-Justine est un centre d'enseignement universitaire; des cliniques infantiles y sont données et les stages d'internat fournissent d'amples occasions de mettre en pratique les théories reçues à l'école de médecine.

L'Hôpital est aussi un centre d'enseignement par son école de gardes-malades. Un stage de trois ans, des cours donnés par des médecins et les religieuses en charge de l'école fournissent l'enseignement théorique et pratique requis par le curriculum. Un cours post-scolaire d'un an est donné aux gardes-malades graduées de l'école de l'hôpital aussi bien qu'aux graduées enregistrées des écoles affiliées.

L'Hôpital est de plus un centre de développement scientifique. Les laboratoires apportent leur précieuse collaboration par les observations et les études que suscite la variété des cas traités. Les salles d'opérations bien outillées sont des plus modernes.

Les dispensaires sont ouverts tous les jours; leurs services sont nombreux et répondent aux besoins multiples des diverses spécialités. Parmi les consultations spéciales, notons la consultation pré-natale et celle du dépistage de la tuberculose. En outre du service d'infirmières régulières, les dispensaires ont l'avantage de bénéficier de l'aide d'infirmières bénévoles qui assistent les médecins à la consultation, aux pansements et aux opérations mineures.

Il convient de noter ici que pour les infirmières bénévoles, l'hôpital est un moyen d'action sociale et un éducateur. Les médecins de l'hôpital donnent, une fois la semaine, des cours aux bénévoles sur les premières notions dans les soins aux enfants, la nature de l'alimentation, le diagnostic des maladies infantiles, etc. De plus, des autorités dans l'enseignement social féminin leur apprennent la valeur du temps, la nécessité de le bien employer et de collaborer au relèvement de l'individu et de la famille.

Etroitement lié au dispensaire, le service social économique protège l'hôpital contre toute exploitation; il fait enquête sur les conditions hygiéniques du logement et la situation financière de la famille du patient.

Les infirmières du service médico-social visitent à domicile les enfants qui ont reçu leur congé et surveillent leur convalescence. Elles donnent les soins à ceux qui n'ont pu être admis, faute de place et qui attendent leur entrée. Le "follow-up", service important, permet de retrouver les anciens patients et de faciliter leur retour à l'hôpital pour y être revus et traités au besoin.

Le comité d'enseignement et de distraction répond aux besoins qui ont motivé son organisation. L'occupation thérapeutique étant reconnue comme un agent essentiel aux traitements de longue durée, l'on enseigne aux enfants la confection d'ouvrages manuels. Afin que les enfants n'oublient point les leçons reçues à l'école, la Commission des Écoles Catholiques de Montréal, accorde les services de deux institutrices. Ces comités trouvent, dans les membres de la Ligue de la Jeunesse Féminine, ceux de la Fédération Nationale St-Jean-Baptiste et les Scouts, de précieux auxiliaires.

L'Hôpital bénéficie de la générosité de ses gouverneurs, de ses patronnesses, de sa quête annuelle, "La Journée du Dollar", et des dons de la fête de Noël. Il faut mentionner aussi le Comité de Couture, qui, depuis le début de l'hôpital, n'a jamais manqué de se réunir une fois la semaine pour confectionner la lingerie requise par les divers services. Quelques-uns des membres de ce comité viennent à l'hôpital depuis le premier ouvroir de la rue Saint-Denis.

Telle est, en résumé, l'organisation de l'hôpital Sainte-Justine, hôpital général pour enfants, d'une capacité actuelle de 500 lits. Depuis sa fondation, son histoire recommence chaque jour. C'est la même misère qui frappe à sa porte, c'est le même dévouement qui lui répond et ce sont toujours les mêmes raisons de vivre et de faire vivre qui animent les collaborateurs de cette oeuvre.





PORTRAITS
DE
FEMMES

DROITS RÉSERVÉS, Canada, 1938



A ma fille unique Madeleine

je dédie ces "Portraits de Femmes" cueillis au jardin de la
vie, qu'elle a si tôt désertée.

ALBANI

(Emma Lajeunesse)

Née à Chambly le 1er novembre 1852, du mariage de Joseph Lajeunesse et de Mélina Mignault. Son père, d'origine bretonne, était un fervent musicien. Organiste de l'église de Chambly, M. Lajeunesse jouait encore le violon et la harpe. Madame Lajeunesse était également une excellente musicienne, et c'est avec elle, que tout d'abord, Emma fit ses premières études musicales, que son père continua plus tard... Élève des Dames du Sacré-Coeur, à Montréal, sous la direction de Madame Trincano qui comprit tout ce que recelait son âme ardente, ainsi que l'avenir réservé à son brillant talent, elle devint la femme accomplie qui a conquis les sympathies de tous ceux qui l'approchèrent, de même qu'elle captiva l'admiration des foules qui l'entendirent. Après la mort de sa mère, Emma Lajeunesse habita Montréal avec son père. Quelques années plus tard, ils s'installèrent à Albany d'où, protégée par l'évêque et d'éminents citoyens, elle partit pour Paris, où elle étudia avec l'illustre ténor Duprez qui la confia à Lamperti. Le grand professeur de Milan après un travail attentif la fit débiter à Messine, le 17 novembre 1870, juste à l'anniversaire de ses dix-huit ans. Puis ce furent Aci, Reale, Florence, Malte, Londres, et la consécration suprême : Paris. Partout, ce furent d'inoubliables triomphes. Sa belle voix de soprano ravissait tous les auditoires, et ses triomphes se multiplièrent de par le monde, et jusqu'en Russie, où ses succès tinrent du prodige. Partout on la couvrit de fleurs et de bijoux. Elle chanta à New-York, en 1874, et en 1883 elle vint jusqu'à nous. Aucun triomphe n'a jamais été comparable au sien. La foule délirait d'enthousiasme, de fierté et, disons-le, de tendresse... Celle qui chantait ainsi, qui avait enivré l'univers de son merveilleux don, était une Canadienne, une Canadienne française ! Montréal la consacra dans un mouvement d'extraordinaire enthousiasme, et personne n'a jamais reçu chez-nous, un tel baiser de la gloire... Elle passa à travers tous les pays d'Europe, et chacun de ses concerts augmentait sa renommée. Sa réputation allait de pair avec celle de la Patti à la grâce piquante et la Grisi à la beauté sculpturale, telles toutes les plus grandes cantatrices. Son talent était tel qu'il émerveillait et enchantait. On l'entendit au concert et elle brilla à l'opéra où elle créa des rôles d'une façon qui mérita tous les éloges. Elle reprit également des rôles déjà interprétés par des vedettes fameuses, mais de chacun d'eux, elle fit toujours une création supérieure. En 1876, elle épousa M. Ernest Gye, fils du directeur de l'opéra italien de Covent Garden, dont elle eut un fils qui vit à Londres. Ce fut également dans la métropole anglaise, devenue sa seconde patrie, qu'Albani mourut après avoir connu la renommée la plus glorieuse, respectée et admirée des grands comme des humbles, après avoir fait rayonner autour d'elle les plus hautes et les plus belles vertus de la femme.

Albani ! Je ferme les yeux pour retrouver la femme que je veux fixer en ce portrait, telle qu'elle m'est apparue en 1903, alors qu'elle nous donna son chant du Cygne, dans la chaude cordialité de son petit salon intime de l'hôtel Windsor où elle avait bien voulu me permettre de l'interviewer. Des mains gentilles s'emparèrent des miennes, me firent tourner vers la lumière, et j'entendis : "Comme vous êtes jeune... c'est drôle, je vous croyais grande, forte, et beaucoup plus âgée". Elle souriait, amusée de mon air ahuri. Elle m'expliqua : "Lorsque j'ai reçu votre lettre me demandant une entrevue, je me suis tout de suite rappelée ce joli article que vous avez publié sur moi, l'an dernier, dans la "Patrie", et que mon fils a traduit pour un grand journal de Londres". Elle m'entraîna jusqu'au petit divan et m'attira tout près d'elle sans laisser mes mains qu'elle retint entre les siennes jusqu'au moment du départ, et elle m'interrogea longuement, sur mes goûts, mes travaux, mes projets, et que sais-je qu'elle se plut à me demander, comme si je pouvais intéresser, humble correspondante de journaux, la prima donna merveilleuse qui avait atteint le sommet de la gloire. Je compris combien cette femme était bonne qui se faisait presque maternelle pour me questionner. Elle parlait de cette voix qui lui attirait tous les cœurs.

J'appris ainsi, combien de toute son âme elle restait nôtre et avec quelle douce fierté elle attestait ses sentiments nationaux. On a parlé de son "ingrate" patrie. Elle ne semblait pas savoir que cette patrie lui eût tant manqué. Sans doute jugeait-elle que les circonstances seules l'avaient fait partir d'Albany pour la conquête du monde. Elle disait son émotion de se retrouver sur la terre natale. Tout cela prenait une douceur incroyable. L'idéal qui l'animait transperçait en tous ses mots. Elle n'avait jamais été une faible, le travail et l'étude ont dominé toute son existence. Elle a entouré sa voix comme le don merveilleux à qui l'on doit du respect et des soins. Elle accomplit tous les sacrifices qu'exigeait son talent. Elle n'a rien gaspillé de son bien incomparable, non plus qu'elle n'a omis d'en dispenser l'harmonieux hommage.

Elle connut des amitiés royales et sut ne jamais en tirer de puérile vanité. Parmi celles-là, nulle ne lui fut plus tendre et plus fidèle que celle de sa souveraine, la reine Victoria. Elle chanta aux concerts de la Cour, dont elle était la favorite, mais dans son intimité, la vieille reine aimait à l'attirer et à l'écouter. Sans doute que l'illustre couronnée aimait à se rapprocher ainsi, de plus près, de cette autre reine que le talent avait sacrée, et qui tenait bien elle aussi, son pouvoir, du droit divin. Lorsque



sa mère mourut, Edouard VII, grand roi et fils très tendre, eut cette pensée exquise de prier Albani de chanter une dernière fois pour sa Reine. Rien n'exprime l'émotion de cette suprême entrevue que l'âme ardente de l'Albani devait rendre singulièrement pathétique. Ce fut alors pour Fréchette l'occasion d'écrire de beaux vers.

Des biographes éclairés, notamment Mgr Olivier Maurault à qui j'emprunte largement bien des détails inscrits dans ces "Marges d'histoire", ont célébré la Canadienne qui a le plus glorieusement illustré sa race. J'ai voulu la peindre à mon tour dans le reflet discret et intime où elle m'est apparue, si bienveillante encore que si glorieuse. L'Albani ne peut être oubliée puisque le culte qu'elle mérite est impérissable !



LADY ANGERS
(Emélie LeMoyno de Longueuil)

Née à Québec du mariage de Alexandre Lemoyne (de Longueuil) et de Henriette Massue, fille des seigneurs de Varennes, Emélie LeMoyno de Longueuil fit ses études chez les Ursulines, et elle épousa encore fort jeune, Arthur Hamel, artiste-portraitiste renommé, dont elle eut un fils, le docteur Guy Hamel de Montréal. En 1890 elle épousa, en secondes noces, Sir Auguste Réal Angers, un des hommes les plus brillants de la vie politique canadienne. Sir Angers était un homme de conscience et d'honneur, le type du gentilhomme dans sa nette acception; taillé pour les grandes tâches, il ne faillit à aucun des rôles que les circonstances lui ont confiés. Il appartenait à la magnifique escouade des hommes qui, dans ce temps-là, arrivaient au sommet des honneurs par leur réelle valeur, alors que les arrivistes restaient dans leur obscurité. Ce sont toutes ces qualités, cette distinction dans les moeurs politiques qui font que certains personnages ne peuvent s'effacer de la mémoire des populations où ils tiennent le rôle exceptionnel de grands seigneurs et de grands hommes.

Lieutenant-Gouverneur de la province de Québec, Sir Auguste Angers à Spencer Wood, amena une femme intelligente, parce que très grande dame. C'était au temps où les princes voyageaient, où les personnages les plus célèbres, artistes, littérateurs, visitaient Québec. Parmi ces hôtes reçus par lady Angers, citons le prince et la princesse de Galles, alors encore Duc et Duchesse d'York, plus tard George V et Marie; le comte de Paris, prétendant au trône de France, et son fils le duc d'Orléans; le duc d'Uzès, le duc et la duchesse de Connaught. Toute la vraie société était invitée ainsi que les personnages officiels. De ces fêtes splendides Lady Angers était la Reine.

Et ce souvenir traverse quelquefois ma pensée... L'on m'invita à jouer avec deux gosses, l'un blond, sage et doux que l'on appelait Guy; l'autre turbulent, moqueur, un peu rude, que l'on nommait Chase. Une petite pensée que j'évoque parce qu'il devait se fixer à l'aube de la carrière de cette femme d'esprit à l'âme ouverte à toutes les charités. Elle se complait aujourd'hui dans sa retraite de Westmount où elle rajeunit tous les jours au flot de ses souvenirs, toujours belle et spirituellement bonne.



MADAME CHARLES BÉGIN

(Luce Paradis)

(Mère du second Cardinal de Québec)

Jamais biographie ne fut plus ardue, et mes collaborateurs distingués, M. le Supérieur du Collège de Lévis, M. Pierre-Georges Roy, notre réputé archiviste, M. Nazaire Bégin, neveu du grand cardinal, malgré leur dévouement n'ont pu m'apporter qu'une bien maigre documentation, péniblement cherchée, et dont je leur reste profondément reconnaissante.

M. Pierre-Georges Roy a relevé la généalogie des Bégin dans les archives de Honfleur depuis 1621 jusqu'à 1668. Cette date marque-t-elle l'émigration des Bégin au Canada? Il se peut, mais rien ne le prouve. Quoi qu'il en soit nous retrouvons les parents de notre Cardinal, à Lévis, dans un humble rang de campagne. Aucun portrait ne reste ou n'a jamais existé de cette Luce Paradis qui fut la compagne de Charles Bégin, simple cultivateur, sans moyens, mais formant avec son admirable compagne, un couple si courageux et si vaillant qu'à force de sacrifices et de travail, ils réussirent à faire instruire toute leur famille et à donner un Prince à l'Église, un notaire aux professions libérales, une religieuse à l'Ordre des Soeurs de la Charité, aux affaires, un homme réputé pour ses initiatives.

Cette mère dut user ses forces, employer tout son temps, ne jamais perdre une minute, être forte dans la plénitude pour réussir à aider son mari dans sa lourde tâche. Elle ignora tout autre plaisir que celui de bercer des enfants sur son coeur et les guider vers la vertu et l'immolation. Ces infatigables tâcherons avaient un idéal admirable : L'Éducation ! Ils y sacrifièrent leurs jours et moururent dans leur humilité profonde pour dormir dans la sépulture d'un petit cimetière de campagne, près du Ciel!



"LAURE CONAN"

(Félicité Angers)

Née en 1845 à la Malbaie, du mariage de Elie Angers et de Marie Perron, elle étudia chez les Ursulines de Québec. Auteur de plusieurs romans, contes, légendes, études, publiés pendant plus d'un demi-siècle dans des revues et journaux canadiens. Biographe à ses heures. Eût un roman couronné par l'Académie française, "L'Oublié". Vécut la majeure partie de sa vie à la Malbaie, passa quelques années à Saint-Hyacinthe, puis à Montréal, finalement à Québec où la maladie qui devait l'emporter la saisit à la villa Notre-Dame-des-Bois, à Sillery. Elle fut alors transportée à l'Hôtel-Dieu de Québec où elle mourut le 6 juin 1924. Reste à l'heure actuelle la grande romancière du Canada français. Son oeuvre rayonne de patriotisme et de foi.

Laure Conan ! Il me semble que je l'évoque telle que je la vis la première fois au sortir de cette jolie église de la Malbaie. Elle se dressait toute noire, drapée de voile dans la porte également noire de ce petit cimetière anéanti depuis, où elle visitait souvent ses tombes. Si tragique était son deuil que ma petite main se crispa dans celle de ma parente, lorsqu'elle s'arrêta pour saluer mademoiselle Angers.

— C'est la petite fille? questionna-t-elle.

Elle avait relevé un tout petit peu son voile épais. Et je vis alors la tendresse de son sourire. Je fus conquise par cette dame étrange, ne ressemblant à personne, et qui pouvait parler si doucement à une enfant. Je remarquai encore qu'en échangeant des phrases conventionnelles sa voix était plutôt sèche et froide, ennuyée presque d'avoir à exprimer les faits banals de la vie. Mais comme elle avait su parler à une toute petite, tombée de son nid dans un autre, et combien doux ! Et depuis, de loin en loin, quand il m'arriva de la croiser, elle s'arrêtait pour me dire deux ou trois mots, d'une voix qui s'attendrissait. Il fut ainsi admis que j'avais fait sa conquête.



La maison où Laure Conan (Félicité Angers) a vécu son émouvante vie littéraire

De longues années, soit que les deuils se succédassent, soit qu'elle eut adopté ses voiles tragiques pour se séparer des autres vivants et se dispenser de regarder ce qui ne l'intéressait pas, je ne la vis pas autrement. Elle gardait sous ces plis, un caractère mystérieux que consacraient mes précoces intuitions. J'appris plus tard qu'elle écrivait des romans et mon imagination fanatisa le personnage qui pouvait réaliser de tels miracles.

Angéline de Montbrun fut le premier roman que l'on me permit et j'étais trop jeune pour en saisir tout le sens idéaliste. Je fus effarée de cette vie amoureuse à qui l'amour refusait tout. Et lorsque plus tard je narrai cette impression à Laure Conan, elle me demanda, d'un ton effrayé : "Seriez-vous matérialiste, par hasard?"

Sa maison ! Située presque à un carrefour, assez loin de la baie, que l'on apercevait cependant de la fenêtre où elle se plaçait pour écrire, sa maison solitaire était l'été peuplée de roses. Son jardin devenait une merveille. Elle en connaissait toutes les fleurs. Son accueil plaisait par une extrême simplicité. Vous éprouviez le besoin d'accorder votre âme avec la sienne, de ne rien dire ni faire qui pût la détourner de vous accepter dans sa stricte intimité. Rien de plus fermé que sa maison. Son coeur était presque inaccessible. Elle avait horreur du convenu et de l'apparat. Sa loyauté était absolue et elle haïssait chez autrui, jusqu'à l'ombre d'une dissimulation, fût-elle mondaine. Elle n'aimait que la solitude — la sienne, presque totale, dura de longues années — et elle ne la rompait que pour les êtres qu'elle avait vraiment élus. Ses auteurs lui tenaient compagnie et elle se complaisait surtout dans les oeuvres de haute philosophie chrétienne. Toute sa vie est un acte de croyance dont son oeuvre est imprégnée. Son patriotisme égalait sa foi. Elle croyait en son pays comme elle croyait en

Dieu : sans doute et sans défaillance. Elle avait aussi la confiance en son sexe et elle se plût à orienter la femme vers les devoirs austères qu'elle jugeait indispensables à la patrie et à la famille. "Si les Canadiennes le voulaient", a-t-elle écrit, persuadée que tout était possible à la femme, en suivant la noble formule du patriotisme conscient et agissant.

La langue française, dans sa pure expression, était l'objet de son culte ardent. Elle aimait qu'on la servit, et la défendre lui apparaissait comme un devoir sacré.

Cette femme, auteur de romans souverainement évocateurs, hautement pensés, écrits en un style d'une belle sobriété et d'une grande correction, cette femme ignorait le mal et ne soupçonnait pas les abîmes. Devant elle on taisait certaines choses, avec le même scrupule que devant un enfant. Sa candeur resta absolue et magnifique. Rien ne dénotait qu'elle fut naïve, mais si vous la lisez attentivement, vous saisissez qu'elle ne voulut connaître de la vie que ce qui rapproche de Dieu et de l'idéal, et qu'elle méprisa trop le reste pour ne pas l'ignorer.

Son caractère avait de la grandeur, une grandeur austère qui n'excluait pas les tendresses, affirmées d'un geste, d'un mot, d'un acte et prenaient une singulière puissance de leur excessive réserve. Elle ne connaissait pas la faiblesse, surtout la faiblesse de ses idées et de ses opinions. Elle les maintenait avec une autorité absolue et contre tous les genres de contradicteurs, sans jamais se départir de sa froide attitude, sans élever la voix, sans même s'échauffer à la discussion, calme, digne mais irréductible. Il lui arrivait d'écouter longtemps des exposés contradictoires à ses pensées, puis de rompre soudain par quelques mots qui souvent cravaient. Un jour, dans un milieu ami où l'on professait ferme les idées républicaines, elle écouta sans s'émouvoir au moins une heure, puis lança soudain cette simple affirmation qui porta : "Moi, je suis royaliste".

Ce grand artiste, Napoléon Bourassa, racontait avec humour, que s'excusant auprès de Laure Conan, d'une visite différée il s'efforçait d'amoindrir son retard par des raisons qu'il entassait, s'embarassant, s'enchevêtrant sous l'œil imperturbable qui le fixait sans trêve. Et quand, à bout de souffle, il s'arrêta, sentant bien que tout ce qu'il avait tenté restait vain, elle trancha froidement : "L'enfer est pavé de bonnes intentions", puis attendit que M. Bourassa voulût bien lui parler d'autre chose. Ceux qui ne la connaissaient pas restaient naturellement déconcertés devant ces boutades imprévues.

Elle avait le secret de s'isoler, de se concentrer, de vivre son rêve intérieur, où qu'elle se trouvât, mais d'instinct elle fuyait les foules et les réceptions, où on lui ménageait une place d'honneur, la fatiguaient. Elle y était mal à l'aise, intimidée par les hommages qui se tournaient vers elle. Toute sa vie avait été vouée au silence, dominée par sa seule pensée et elle ne s'habitua jamais aux contacts mondains dont elle ne pouvait s'assimiler la contrainte, la manière plutôt. Mais si vous étiez installé assez avant dans sa confiance pour participer à son intimité, vous n'auriez jamais oublié l'accueil spécial et discret dont Laure Conan ouvrait son modeste logis. De vieux meubles qui dataient de la même époque que la grande cheminée des ancêtres, vous attendaient. Tout y était ordonné et sévère. N'était-ce pas le seul cadre qui convenait à la rigidité de sa vie, au cycle de ses rêves, à la règle pieuse qui la guidait. Personne n'a jamais rien su, ou si peu, de ce que furent ses rêves de jeunesse, si elle connut l'amour, si elle le voulut ou si elle le refusa. Ses livres même ne le révélèrent pas. Et je crois que c'est à tort qu'on lui attribue le rôle de l'héroïne de son "Angéline de Montbrun". Mais il est tout simple qu'on l'assimile à Angéline, car Laure Conan aurait aimé de cette façon, si jamais elle eut pensé à l'amour...

En tout cas, si elle souffrit d'un secret, son âme l'enferma étroitement, et aucune amertume n'échappa à sa plume qui pût nous éclairer sur un tel sentiment. Dans l'union de deux êtres, elle ne voit qu'un accord vertueux accompli sous l'œil de Dieu. "Lambert Closse" et "Elisabeth Moyen" restèrent des héros dans l'amour comme dans le sacrifice, et les pages sont particulièrement émouvantes d'une chaste simplicité qui dans "L'Oublié" racontent la rencontre de ces deux êtres.

Ce roman, celui de "A l'Oeuvre et à l'Épreuve", avec "Angéline de Montbrun" constituent la partie maîtresse de l'oeuvre de la grande romancière canadienne. Les deux premiers nous portent aux temps des héros et des martyrs de la Nouvelle-France et ils atteignent un merveilleux degré de résurrection. Le troisième est un timide essai psychologique, écrit à une époque où on ne pratiquait guère cet art, et sa tendre simplicité et sa sentimentalité exquise apparaissent surannées à notre génération vouée aux précisions et aux réalités.

Laure Conan vécut longtemps sa vie travailleuse que la pauvreté domina, si l'on juge que vivre de peu, se refuser tout luxe, plus est, toute satisfaction coûteuse, s'astreindre au strict nécessaire s'appelle la pauvreté ! Mais alors, une pauvreté qu'elle aimait et dont elle s'enveloppa avec une grandeur magnifique, vivant de son travail et offrant ainsi l'exemple unique chez nous d'un écrivain nourri de la seule rente de ses oeuvres. Tous nos gens de lettres savent quel miracle elle dut opérer...

De cette grande Canadienne, aucune photographie ne subsiste. Et c'est pour respecter l'ordre péremptoire qu'elle a ainsi elle-même dicté de ne pas faire son portrait, que j'ai pris pour la raconter, la formule qu'elle aurait acceptée, elle qui toujours refusa la photographie et dérouta ainsi les curiosités de l'avenir, tout comme les indiscretions du présent.

Madame Renée des Ormes a écrit une belle étude sur Laure Conan, où elle a très bien développé le cours de cette forte existence. C'est un bien joli monument dressé à sa mémoire. Souhaitons que Laure Conan ait un jour sa statue dans cette petite Malbaie radieuse qu'elle a si passionnément aimée et qui fut son inspiratrice, croyons-le. Je sais, voyez-vous, comment elle parle aux âmes avides, cette étonnante merveille des Laurentides... et Laure Conan reçut de cette nature de splendides leçons.

C'est au sommet du Cap à l'Aigle, au point culminant de sa petite patrie, que Laure Conan dort son éternel repos. Là-haut, elle domine son pays si joli, et de toute la vallée montent vers elle les voix qui l'ont jadis inspirée. Et sur sa tombe, je voudrais voir pousser toutes les fleurs qu'elle a aimées et soignées dans son jardin de la "Croisée des chemins" à la Malbaie.



MADAME JEAN-LOUIS AUDET

(Yvonne Duckett)

Née à Montréal, du mariage de Richard Duckett et de Délia-Charlotte Tellier, Yvonne Duckett étudia chez les Dames de la Congrégation Notre-Dame. En 1912 elle épousa le docteur Jean-Louis Audet, dentiste de cette ville, attaché au Service d'Hygiène Municipal. Deux fils sont nés de ce mariage : André, avocat, et Marc, étudiant en génie civil, tous deux à l'Université de Montréal. Tout en accomplissant les rites maternels avec une intelligente sollicitude et une tendresse prévoyante, Madame Audet s'adonna aux études qui répondaient à ses prédispositions comme à ses instincts d'élégance intellectuelle et de raffinement moral. Elle travailla ainsi le piano, le chant, et plus spécialement, la diction. Elle s'assimila les plus sûres données pédagogiques et se perfectionna avec les plus grands auteurs. Sa compétence, sa façon nette d'affirmer l'excellence de son enseignement dans ses classes supérieures, se manifeste par la méthode approfondie qu'elle applique dans un enseignement où de la phonétique à l'éducation du goût, tout est révélé dans un style éducateur qui donne des résultats étonnants, chez les petits encore dont les classes sont d'un irrésistible enchantement.

Cette éducatrice aura servi la langue et le goût français avec une vaillance dont nous lui rendons hommage. Elle a modernisé son école et s'est appliquée à la tenir à la page. Madame Audet est une grande animatrice: ses cours sont vivants et vibrants. Elle développe étonnamment la personnalité de ses élèves.

Madame Audet est aussi une conférencière de réputation. A la tribune comme à la radio, elle développe un talent exceptionnel et un goût sûr tant dans le choix de ses sujets que par le charme de sa voix et la perfection de son "doux parler français".

Madame Audet remporta un succès signalé lors d'une conférence-spectacle qu'elle donna à "l'Alliance Française", que dirigeait alors notre cher grand poète Gonzalve Désaulniers, intitulé: "La Chanson française à travers les siècles". Elle s'était entourée de ses élèves qui interprétèrent les chansons dans le costume de chaque époque. Cette manifestation souleva un enthousiasme qui valut à son auteur et à ses gentilles interprètes, des "répétitions" dans de nombreux cercles de l'Alliance Française, tant aux États-Unis qu'au Canada.

Ainsi fut consacré définitivement le talent de cette jeune femme, sincère interprète d'art et spécialement d'art français. Elle conférença tour à tour sur Musset, La Fontaine, Molière, Delarue-Mardrus. Elle rendit les classiques, dans des interprétations où ses élèves seniors, très bien préparés, opérèrent des merveilles. Elle s'affirmait à la radio avec "son petit monde", pendant deux saisons où ses émissions constituèrent un puissant attrait pour les radiophiles, avec des adaptations extrêmement bien faites des contes de Perreault et de Madame de Ségur, arrangés par M. André Audet, et joués avec un art spirituel et un brio étourdissant par les petites classes de Madame Audet, laquelle dirigeait le tout avec son expertise habileté.

Madame Audet professa au Conservatoire national de musique de Montréal pendant 3 ou 4 ans, où elle compta une classe nombreuse et éveilla les attentions et les sympathies. Elle y donna un cours complet d'élocution française, phonétique, diction, littérature; elle enseigne cette année à l'École Supérieure de musique d'Outremont, sous la direction des Soeurs des Saints Noms de Jésus et de Marie. Dans l'une ou l'autre de ces institutions, elle dispose de diplômes universitaires accordés par l'Université de Montréal. Elle dirige également des cours privés. Mme Audet monta de grands spectacles qui, soit à la bibliothèque Saint-Sulpice, soit à la salle Académique du Gesù, firent et à plusieurs reprises, salle comble.

Les causeries à la radio de cette rayonnante éducatrice portèrent sur "Les enfants et leurs poètes", "Les enfants et leurs contes", etc.

Madame Jean-Louis Audet était présidente des "Soirées littéraires de Montréal" fondées par M. Jean Lallemand l'un de nos plus distingués Mécènes, soirées qui ont cessé en 1938.

La carrière de Madame Audet est encore fort récente, mais tellement remplie que je n'ai pas eu à y ajouter une définition un peu personnelle. Ses oeuvres la racontent mieux que les phrases les plus élogieuses. Madame Audet met, en ce moment, la dernière main à un ouvrage d'éducation qui traitera du mystère de tant d'âmes enfantines livrées à l'incertitude, dont les mamans tireront grand profit dans l'éducation première de leurs petits. Aussitôt que l'enfant comprend, il faut commencer à l'éduquer, à le tourner vers la beauté et le travail.



FRANÇOISE (Robertine Barry)

Née à l'Isle Verte, le 26 janvier 1863, du mariage de M. Edmond Barry et de madame (née Rouleau). Étudia chez les dames Ursulines de Québec. Entra en septembre 1891 comme rédactrice à la "Patrie" sous la direction de Honoré Beaugrand. Choisie déléguée du gouvernement canadien à l'Exposition de Paris en 1900 et à celle de Milan en 1906. Fonda en 1902 le "Journal de Françoise". Publia "Fleurs champêtres" et plusieurs recueils de chroniques et nouvelles. S'attacha à maintes œuvres littéraires, patriotiques et sociales. Fut décorée des "Palms Académiques" par la République française. Décéda en janvier 1910. Françoise était la cousine du regretté Cardinal Rouleau.

Rien qu'à prononcer le nom de Françoise, une image intelligente et gaie se dresse en moi, avec toutes des années d'entente et de tendresse qui m'ont laissé leur reflet. Je plains ceux qui n'ont pas connu la joie de lui écrire et d'attendre l'attention délicieuse du billet à notre pseudonyme où passait un esprit fin et rieur, fait de ce joli tissu irlandais, conjugué de français qui est, dit-on, le plus chatoyant, le plus délectable, le plus délicat qui soit... Françoise était très fière de sa double origine et elle professait à l'égard de ses races une égale ferveur. Les tristesses de l'Irlande, ses fières revendications, ses souffrances renouvelées retentissaient en elle comme l'écho mélancolique des harpes éoliennes. Son cœur se penchait vers cette patrie gémissante qu'elle voulait libre et heureuse. Elle avait pour son père, Irlandais, mort jeune, un véritable culte. Tout la séduisait en lui : son type physique, sa tournure d'esprit, son âme qu'elle avait pénétrée et comprise. Je crois qu'elle n'a jamais cessé de porter son souvenir avec la chère ambition de le continuer. Il lui plaisait de choyer la douce et jolie créature d'un charme exquis qui était sa mère. Sa sœur aînée instruite et douée avait aussi un talent que sa santé lui interdit de livrer. Elle avait confié à sa jeune sœur, Madame Blanche Barry-Necker, le coin de son journal réservé aux enfants, et elle était heureuse d'avoir une telle collaboratrice à ses côtés. Françoise vivait dans un milieu où les valeurs intellectuelles et morales se multipliaient. Elle aimait les siens d'une tendresse agissante et parfaite, et les siens étaient attachés à ses succès. De cette entente qui domina sa vie, Françoise reçut la satisfaction complète qui aida son labeur intellectuel.

Françoise a créé chez nous le journalisme féminin, elle a donc fait école. Personne, avant elle, n'avait été liée à l'organisme d'un grand quotidien d'une façon aussi étroite. En ouvrant son coin de "Fanchette", courrier charmant, elle inaugura un genre jusqu'ici ignoré. Elle y reçut des visiteurs à l'esprit cultivé, dont plusieurs s'amusaient à intriquer la puissante devinatrice qu'était Françoise, et qui fut rarement mystifiée. Obtenir d'elle l'une de ces réponses spirituelles dont elle avait le secret, ravissait tout le monde. Elle déploya, à développer ce courrier, une verve, un brio, un esprit qui ont fait de ces entretiens familiers des bijoux épistolaires où pullulaient des mots qui étaient des trouvailles, des attentions qui trahissaient la gentillesse de son cœur.

Le premier livre que publia Françoise s'intitulait "Fleurs champêtres". De tout petits tableaux brossés d'adorable façon, une façon qu'elle a sans doute emportée avec elle, puisque rien n'a paru de comparable au ton de ces évocations du terroir, oui, mais quel terroir ! Rien d'aussi joli que ce bouquet auquel les "Contes de chez nous", de M. Adjutor Rivard, peuvent s'associer. Qu'elles sont parfumées, ces fleurs cueillies au champ, dans toute leur naïve beauté et leur grâce délicieuse ! Elles ont poussé dans les décors des Escoumains, de l'Isle Verte, de Trois-Pistoles; elles viennent du cher patelin du bas de Québec : elles ont respiré le salin et vu monter les marées. Quelques-unes, sans doute, sont nées aux replis des galets où la mer creuse des nids d'algues; elles sont fortement colorées, tout comme les belles filles de chez nous qui vont aux champs, tassent les voyages de foin, connaissent la faucille et la serpe, et se dorent aux soleils du midi en rêvant de leurs amoureux. Françoise a su par cœur ces types qui éclatent de fraîcheur et de lumière, elles les a photographiés en des pages qui sont merveilleuses de finesse et de grâce. Si l'on n'aime pas le terroir — et comment ne pas aimer celui-là ? — que l'on admire celle qui, sans lourdeur, sans charge, a buriné ce genre exquis de la plus gracieuse manière, la seule d'ailleurs qui soit acceptable.

Dans la chronique, l'esprit de Françoise étincelait. Elle avait le ton de ce genre d'articles où sa verve intarissable avait cours. Ce grand écrivain pratiquait la fierté de son sexe. Elle voulait pour la femme une éducation supérieure et il lui arriva des sursauts de sincérité qui marquèrent sa tristesse de lacunes qu'elle souhaita voir combler. Cette grande prêcheuse de l'éducation universitaire pour la femme serait ravie de voir, en nos jours, son idéal éducationnel mis en clarté. Ses opinions nettes et fermes lui étaient chères; elle estimait un devoir de les proclamer. La discussion qu'elle ne refusait jamais lui permettait de les défendre avec aisance et dignité. Ces tournois où l'esprit avait tous ses droits étaient fort prisés et l'on soupçonnait certains de les provoquer pour jouir de la manière spirituelle dont Françoise combattait ses contradicteurs. Ces joutes étaient pleines d'arguments et servies par des audaces piquantes qui en assaisonnaient singulièrement l'intérêt. Incapable de dissimuler ses impressions, pas plus que ses opinions et ses sentiments, la conversation de Françoise offrait des attraits divers et constamment renouvelés. Il se peut qu'elle ait semblé redoutable à quelques-uns, incapable qu'elle était de marchander avec la franchise. Tout esprit élevé lui savait gré de la noblesse de ses intentions et de la droiture de ses actes.



Ses séjours en France lui avaient apporté des joies lumineuses. Elle avait aussi le don d'en transmettre ses impressions d'une façon saisissante. Elle avait noué là-bas des relations qui la ravissaient. Elle parlait de Madame Juliette Adam, de Sévérine, de Madame Alphonse Daudet, de Gyp, et encore, dont elle avait connu l'intimité. Elle sut leur donner la plus charmante impression de la Française du Canada. Chez-nous, ses amitiés étaient splendides. Elle aimait le travail et la lutte. La parole et la plume lui servaient à proclamer ses idées. Car, dans ce domaine, elle était fabuleusement riche. Pourquoi faut-il qu'elle n'ait pas eu le temps de livrer tout son trésor? Son "Journal de Françoise", revue très féminine d'une allure rayonnante, occupa ses dernières heures littéraires. Elle y était chez elle mais l'effort fut ardu. L'entreprise venait alors que les lecteurs étaient encore rares. Elle en fit néanmoins un succès qui absorba sans doute ses forces vives...

Elle mourut : un jour de janvier froid et lourd. Nous sentions que de la clarté s'éteignait qui ne revivrait plus... Elle avait encore de longues routes à parcourir, des succès à connaître... Pourquoi faut-il que tout se brise alors que la vie réclame encore? Son heure a sonné vite. Son glas retentit toujours dans nos âmes que son trépas mit en deuil... On ne cesse de regretter cette Magnifique, cette Vivante...



MADAME LOUIS BEAUBIEN

(Lorette Stuart)

1818/44
7
Née à Montréal du mariage de Sir Andrew Stuart et d'Elmire de Gaspé, fille du grand écrivain Philippe-Aubert de Gaspé dont les "Anciens Canadiens" souleva dès son apparition en librairie un grand intérêt et qui reste encore le plus recherché des lecteurs de notre temps.

Elle épousa à Québec, M. Louis Beaubien, un des grands propriétaires de Montréal, sur les terres duquel fut érigé la ville d'Outremont laquelle devint, grâce à l'initiative et à l'esprit de progrès de ses fils, l'une des plus belles parties résidentielles de la Métropole.

De ce mariage naquirent douze enfants dont huit ont survécu : Joseph, administrateur de la succession et maire d'Outremont; Marie, Mme Auzias Turenne; Louis, banquier et courtier en bourse; Charles, sénateur et avocat, C.R.; Elmire, Mme Alfred Tarut; De Gaspé, ingénieur civil; Yvonne, Mme O'Brien; Marguerite, Mme Ekers.

Avant d'entrer dans la politique, M. Beaubien, propriétaire des immenses terrains d'Outremont, y avait installé une ferme-modèle sur les plans les plus modernes et pourvue d'un outillage considérable propice à tous les genres d'élevage et de culture. Son expérience en ces matières était unique aussi vers 1881, le premier ministre du Québec, M. de Boucherville, comprenant l'importance de l'agriculture et le besoin de la pourvoir d'un ministre qui serait aussi un technicien de grande valeur, appela-t-il dans son ministère l'honorable Louis Beaubien qui resta à son poste dans les ministères conservateurs des honorables Taillon et Flynn qui se succédèrent à Québec, de 1881 à 1892.

La très grande dame que l'honorable M. Beaubien avait installée dans la grande maison à l'allure des anciens manoirs, menait la vie seigneuriale luxueuse d'alors. Elle surveillait l'éducation de ses enfants et orientait leur avenir suivant les dispositions et les préférences de chacun. Belle et d'une distinction suprême, elle recevait avec une grâce incomparable le monde politique et social, et chacune de ses réceptions prenait un cachet de discrète élégance qui reste ignorée de nos jours.

Il existe de cette femme exquise une toile de Charles Maillard, admirable de vérité où rien de la grandeur et de la noblesse de cette splendide descendante des de Gaspé n'ait échappé au pinceau du peintre. Charles Maillard n'aurait-il peint que ce tableau, le fait de l'avoir ainsi réussi, établirait son autorité et son talent.

1936
Lorsque Madame Louis Beaubien s'éteignit avec la résignation des grandes chrétiennes, tous ceux qui avaient connu sa bonté et son charme comprirent qu'ils ne verraient jamais une dame pourvue en sa vieillesse avancée de la séduction de tous les grands sentiments.



MADAME HECTOR BEAUREGARD

(Blanche Lamontagne)

(Notre grande poétesse)

Née aux Escoumains, village lointain de la région saguenayenne, où son père était marchand. Il s'appelait Émile Lamontagne et sa mère Amanda Lévêque. Elle fit ses études au Mont Ste-Marie et plus tard suivit les cours de littérature de l'université de Montréal.

Son sort ressemble un peu à celui de Françoise. Toutes deux, oiseaux du nord, elles prirent un jour leur envolée vers la rive sud, l'une à l'Isle Verte, l'autre atterrit au Cap Chat, grisée de beauté, enflammée de poésie. Toutes deux ont dressé des exemples dans le grand ciel canadien.

Sitôt en Gaspésie, Blanche Lamontagne, au sein d'une nature qui la grisait de ses souffles puissants et lui versait ses arômes divers, ceux des flots enchanteurs, des hautes montagnes et des champs tout près qui déversent leur flore odorante dans la diversité des tons vifs ou simples chatoyants ou effacés comme de languissants pastels.

Alors Blanche Lamontagne aspira tous ces parfums capiteux, saisit la poésie qui émanait de tout partout, et elle consacra un talent d'artiste à peindre dans un merveilleux coloris, sa Gaspésie rayonnante qu'elle révéla au monde. Ses vers simples, émerveillés et touchants tour à tour, sonnèrent le clairon retentissant. On prêta l'oreille à ce chant du cor qui éclatait et bientôt, ce fut vers la Gaspésie la procession admirative. Grâce à la poésie radieuse de Blanche Lamontagne, toute la beauté du monde s'était, semble-t-il, concentrée aux alentours du golfe qui s'ouvre sur l'Océan. Blanche Lamontagne avait immortalisé la Gaspésie. Il serait juste que la Gaspésie lui dressa au sommet du Cap Chat, une grande et blanche statue qui semblerait toucher le Ciel dans une angélique envolée.

Blanche Lamontagne a écrit nombre de poésies où elle a synthétisé l'âme, la splendeur, les traditions et coutumes de la patrie. Le chant partait de très haut, il se répercuta de montagne en montagne et enchantait notre univers.

Et la gloire de cette jeune déesse couronnée de feuilles d'érable trouva son écho à tous les horizons.

Blanche Lamontagne restera la grande poétesse de ce pays, parce qu'oubliant ses sensibilités, ses sentiments, ses rêves, elle s'est faite, belle druidesse, le chanfre de sa patrie magnifique.

Elle a épousé un distingué avocat montréalais, Me Hector Jarret-Beauregard, et depuis lors elle psalmodie le chant de l'éternel amour avec ses plus belles strophes.

LA CAMPAGNE

*L'amour m'a dit, un jour: "Poète,
"Dans ton langage, chante-moi!
"Chante-moi, ton âme inquiète
"A connu mon suave émoi!...*

*"C'est moi qui, dans les sentiers roses,
"Ai conduit tes pas ingénus,
"C'est moi qui t'ai jeté des roses,
"Le long des chemins inconnus!...*

*"C'est à ma coupe d'amboisie
"Que tu vins t'abreuver un jour;
"Dans ma coupe est la poésie:
"Il n'est rien de grand sans l'amour!..."*

*Et je lui dis: "Je suis éprise
"D'un rêve très vaste et très beau,
"Qui va du foyer à l'église,
"Qui va de la tombe au berceau:*

*"Je veux, poète de la plaine,
"Avec des mots rudes et doux,
"Chanter la terre canadienne,
"Et la campagne de chez-nous!..."*

(Par nos champs et nos rives)

Blanche LAMONTAGNE



MADAME RODOLPHE BÉDARD
(Blanche Gaucher)

Née à Québec, du mariage de M. Alphonse Gaucher, négociant, et de Madame Emma Huot, elle fit ses études chez les Ursulines où elle acquit, outre une solide instruction, cette éducation qui raffine les goûts et les aptitudes et permet aux jeunes filles ainsi préparées de s'adapter aux plus hautes situations sociales. Toute jeune elle manifesta des dons musicaux très vifs que ses parents favorisèrent par le choix de professeurs renommés. Aussi dès sa quinzième année elle prêta son concours à une fête de charité en jouant de façon charmante son instrument favori alors: la guitare. Il semble bien que dès lors la jeune fille avait posé le programme de sa vie future: le culte de l'art, et un dévouement intense aux oeuvres de charité.

Elle épousa, en 1903, M. Rodolphe Bédard, aujourd'hui lieutenant-colonel dans le 65^e Régiment, Commandant de l'Ordre de St-Grégoire-le-Grand et président général de la Société des Artisans Canadiens français.

Le lieutenant-colonel et Madame Bédard ont quatre enfants, deux fils, Paul et Maurice, deux sportifs qui, après de fortes études, assistèrent leur père dans une agence de comptabilité licenciée, fondée et dirigée par lui, et où ils apprennent à devenir des hommes d'affaires émérites; deux filles, Marcelle et Claire, sportives et cultivées, aptes à perfectionner toutes les études déjà abordées et qui manifestent un indiscutable talent pour la musique et le dessin où elles ont déjà marqué de jolis succès; la plus jeune, Claire, est encore une écolière studieuse qui raffole des divertissements sportifs, en attendant que s'affirme une vocation pour tel ou tel travail.

Madame Bédard a, depuis vingt-cinq ans, prodigué son dévouement, son initiative, son intelligence au développement de nos oeuvres philanthropiques, sans jamais diminuer ses fidèles activités. La fondation de l'hôpital Sainte-Justine la rallia avec tout ce qu'il y avait en elle de douceur et de pitié pour la souffrance de tout petits; l'hôpital Notre-Dame la compte depuis des années au nombre de ses bienfaitrices. Fidèle et secourable elle est toujours prête à aider les nombreux mouvements inaugurés en faveur de ce grand hôpital des Canadiens français. A l'Asile de la Providence depuis des années elle remplit un rôle de premier plan et la charge de vice-présidente. Lorsque la crise économique augmenta le nombre des malheureux secourus par l'oeuvre, elle eut cette idée de populariser l'Oeuvre de la Soupe par l'envoi de cartes de souscription qui iraient dans tous les foyers rappeler l'imminence des besoins de cette charité émouvante. Nous trouvons encore Madame Bédard à l'Orphelinat de la Providence, à l'Oeuvre des Enfants infirmes, chez les Soeurs Missionnaires Franciscaines, à l'Aide à la femme, déployant partout une action incessante et efficace. Modeste, elle passe, et partout où elle passe, elle fait le bien. Son action extérieure, lourde de tant de bienfaits, ne s'accomplit jamais au détriment de ses devoirs primordiaux, et elle peut être citée comme l'exemple de l'épouse et de la mère, maîtresse de maison remarquable et hôtesse charmante et accueillante.





MADEMOISELLE ANTONINE BERNIER

La première archiviste de la musique dans la province

Née à Montréal du mariage de Eugène Bernier, industriel, et de Clémentine Lemieux. Élève des Soeurs des Saints Noms de Jésus et Marie, termina ses études en leur pensionnat d'Outremont. Elle suivit ensuite les différents cours publics ayant trait à l'art sous toutes ses formes mais plus spécialement à la musique. Elle avait acquis une culture générale assez poussée pour concevoir l'irrésistible besoin d'acquiescer davantage. Aussi en 1927 elle atteignit Paris où elle espérait trouver ce qui lui manquait pour poursuivre son travail. Elle s'inscrivit à la Sorbonne, aux cours d'Histoire de la civilisation française, comprenant l'histoire de la littérature, de l'art, de la géographie, travaillant avec les meilleurs maîtres. Elle visita les grands et les petits musées, les galeries, les salons, les concerts. De France elle passa en Italie, elle ne perd pas un instant et court vers ce qui l'attire particulièrement. Dans les ruines de Pompéi elle trouve des choses étonnantes qu'elle note. Continuant d'augmenter son bagage artistique et historique elle visite Rome, Florence et Naples, ses cahiers s'enrichissent de tout ce que son âme a noté de merveilleux. Et elle revient vers nous où, tout de suite, le couvent d'Outremont lui offre de donner la conférence où elle va s'affirmer. Elle choisit de parler de peinture murale et en disserte avec une descriptive si habile que l'assistance est charmée de voir se transformer une chose qu'elle a cru simple (papier et colle...) en une suite de propos sérieux, délicats reflets des siècles, images reconstituées et rayonnantes des bouquets dissimulés ou éclatants, composition charmante où figurent toute une humanité et toute la nature !

Antonine Bernier a appris pour enseigner, et naturellement est au courant de toutes les merveilles qui sont venues avec les grandes familles qui ont participé à la fondation de la Nouvelle-France. Notamment des dons somptueux aux églises par des rois, des reines, des princesses du royaume de France. Elle va se faire chercheuse et historienne de nos trésors ignorés. Mais se dessine vivement en elle un ardent besoin de constituer les archives de la musique. Antonine Bernier tenait de sa mère son goût pour l'étude, ses aptitudes pour les arts et son penchant à collectionner; et de son père une nature entreprenante, un esprit méthodique et une ténacité fortement trempée. Elle avait choisi entre tous les arts qu'elle aimait de se faire l'archiviste de la musique et traça le programme des volumes qui devront raconter complètement tout ce qui s'est passé dans le monde de la musique et des musiciens.

Cela s'appellera "La Musique à Québec". Et le plan de ces volumes, établi avec une précision absolue, donnera aux archives de la musique, une valeur et une authenticité. Antonine Bernier collectionne depuis longtemps tout ce qui touche à la musique. Elle sait faire fi des jobards, des ignorances et des malveillances.

Mis au courant du travail déjà fait, et des articles publiés par Antonine Bernier, le très distingué ministre des arts au secrétariat de la province de Québec, M. J.-Albiny Paquette s'empressa de l'attacher à la Commission d'enquête sur les questions artistiques et la mise au point de nos richesses historiques et modernes dans les divers domaines de l'art. Cette commission est dirigée par M. Gérard Morissette et en y prenant place Antonine Bernier trouvera le moyen d'amplifier ses recherches personnelles tout en participant au travail de l'ensemble. Elle fera d'heureuses trouvailles sur les archives musicales dont elle fera la mise au point, mise au point qu'elle seule peut établir parce que seule initiée à cette mission de justice et de science.

Voici donc une femme qui, de par son talent, son érudition, son goût, son équité, donnera à la musique au Canada le prestige qu'elle mérite et qui s'épurera de tout ce qui, aujourd'hui, est accaparé par de prétendus mécènes qui ne sont souvent que de vulgaires profiteurs de popularité ayant trouvé ce dernier tremplin et qui ne le lâcheront que lorsque l'ordre sera revenu au sein de la GRANDE SYMPHONIE réalisée par les artistes de chez nous.

Antonine Bernier sera donc la première archiviste des annales de la musique au pays. Sa documentation est extrêmement sérieuse et lorsque le livre paraîtra, cette femme distinguée aura rendu un éclatant témoignage de justice à la musique canadienne, à ses compositeurs et à ses interprètes.





LA DUCHESSE DE BASSANO

(Marie-Anne-Clara Symes)

Clara, fille unique de Georges Burns Symes, grand négociant de Québec, et de Marie-Anne, fille de l'honorable Austin Cuvilliers, premier orateur de la première Assemblée du Gouvernement d'Union pour le Bas-Canada, était donc née dans la vieille ville française de Québec le 18 mai 1845. La duchesse de Bassano étudia chez les Dames du Sacré-Coeur et sortit de cette maison parfaitement préparée au rôle qu'elle joua plus tard avec infiniment de distinction à la cour impériale. Lors de la dernière maladie de M. Symes, apparenté par sa femme à Marie Gamelin et à plusieurs bienfaitrices et fondatrices de l'Institut de la Providence, il fut l'objet de grandes attentions et soins de la part des religieuses, attentions qui touchèrent profondément Mlle Symes. Depuis lors, elle voulut visiter notre Orphelinat, et ne cessa de lui accorder ses attentions généreuses. La mort, survenue à Montréal, de M. Symes, permit à son unique héritière de combler son orphelinat et ses orphelins des soins les plus attendrissants. Elle partit pour l'Europe en 1870 et, en 1872 elle épousa à Londres le marquis de Bassano. Plus tard, avec leurs deux enfants, le marquis et la marquise de Bassano devenus par la mort du vieux duc, le duc et la duchesse de Bassano, vinrent au pays, et passèrent la fête de Noël à l'orphelinat St-Alexis.

Dans une étude très au point publiée par les religieuses de la Providence, en hommage de gratitude, nous trouvons les détails les plus édifiants sur la vie de cette femme d'élite.

Le duc et la duchesse de Bassano eurent trois filles : Pauline Marie-Anne-Lucie Ghislaine Maret de Bassano, Clara Marie-Luce mariée à Londres en 1897 à Edward-Charles Blount, Esq. d'Imberhome, Eastgrinstead Tusser, Angleterre; Marie Ghislaine Maret de Bassano, née en 1880 à Londres, mariée en 1905 à Paris au comte de Louis-Viel-Castel, Château de Louije, Eure. De ce dernier mariage sont nés Etienne et Ghislaine.

Et ainsi s'est continuée une dynastie napoléonienne où une Québécoise joua un rôle distingué.



MADAME F.-L. BÉIQUE

(Caroline Dessaulles)

Fille de Louis-A. Dessaulles et de Caroline Thompson, elle naquit à St-Hyacinthe et après de sérieuses études, elle épousa l'honorable sénateur F.-L. Béique, avocat et ardent libéral qui servit sa patrie comme son parti, avec une intense dignité et la conviction ardente des hautes destinées de son pays. Il était l'un de ces hommes publics qui allient parfaitement à leurs directions, un véritable génie pour les affaires. Aussi lorsqu'il devint président de la Société St-Jean-Baptiste de Montréal, il la dirigea tout autrement qu'elle ne l'avait été avant et après lui. C'est au cours de sa présidence qu'il la dota de la Caisse Nationale d'Économie, sorte d'assurance et pension viagère du plus puissant intérêt. Il organisa aussi dans la Société Nationale un comité de patronnesses dont Madame Béique fut la première présidente.

La Société St-Jean-Baptiste avait à coeur la fondation de l'Oeuvre des écoles ménagères, ses premiers officiers avaient à cet effet envoyé étudier dans les grandes écoles européennes Mesdemoiselles Jeanne Anctil et de Beaujeu qui devaient prendre la direction de l'École Technique qui convenait à ce genre de spécialisation. Le comité de messieurs de la St-Jean-Baptiste et un comité de dames en assumèrent la direction. Mademoiselle de Beaujeu ayant abandonné ses études pour raison de santé, Mademoiselle Antoinette Gérin-Lajoie fut invitée à la remplacer et rejoignit cette chère Jeanne Anctil, si remarquable mais si vite partie, l'oeuvre établie de façon définitive et durable. Mademoiselle Gérin-Lajoie lui succéda et continua l'oeuvre grâce aux activités et aux influences de son Président, le fervent et actif patriote, l'honorable sénateur Raoul Dandurand, et de la si précieuse et si vigilante Madame Béique. Madame Rose Lacroix conduisit aujourd'hui cet enseignement avec un art consommé, y adjoignant une publicité nécessaire et pratique.

Madame Béique, toute sa vie, a témoigné aux oeuvres, une sympathie fort agissante qui reconfortait et faisait exemple autour d'elle. Madame Béique est de la grande classe des patriotes et ne perd aucune occasion de le témoigner. Je la peindrais bien imparfaitement si je ne citais sa modestie et son effacement qu'elle réussit à vaincre pour accomplir les bienfaits et les exemples qu'elle n'a cessé de prodiguer.

Elle possède aussi un talent littéraire très fin et très joli. Elle conférencie avec un intérêt bien soutenu, et un livre renfermant ses souvenirs de tous les âges est en cours de publication et sera, croyez-le d'avance, l'un des plus vivants de la littérature canadienne, car outre le style et l'amabilité du souvenir, Madame Béique fera jouer une douce ironie ou nous révélera des personnages tout différents de ce que nous avons cru d'eux jusqu'ici.

Monsieur et Madame F.-L. Béique ont eu dix enfants : huit fils et deux filles, Mesdames Beaudry Leman et Pierre Charton.

Madame Béique a pris place dans l'histoire de sa province comme l'une des plus remarquables femmes du Canada français. Et le respect et l'affection qui l'enveloppent de partout l'installent dans un rôle de conquérante et aussi d'arbitre. Quoi qu'il en soit, elle sera toujours la première et justement parce que nous l'aimons autant que nous l'admirons.



MADAME JOSEPH BILODEAU
(M. L'Heureux)

Madame Bilodeau est la fille de M. N. L'Heureux qui occupa une première place dans la vie industrielle de la vieille cité française. Elle devait devenir plus tard la très intelligente et gentille compagne de l'honorable M. Bilodeau dont la supériorité s'affirma d'emblée dès son entrée dans le ministère Duplessis, par la hardiesse d'un plan économique aux rouages perfectionnés qui s'engage vers tous les progrès. Cette jeune femme paraît si bien choisie, attentive et rieuse, comme ravie de regarder les évolutions qui s'accomplissent sous l'action énergique de celui qui l'a choisie comme reine de son foyer. Dans une photographie bien définie, elle révèle une douce rieuse et sereine. Tout en elle exprime la satisfaction des succès qui se prolongent en elle du simple fait qu'elle est la compagne d'un homme dont la valeur monte sans effort apparent.

Elle irradie le meilleur contentement et ne céderait à aucun autre idéal la joie d'être, sur le bout d'un long quai, la toute mignonne qui attend, attend que le bien-aimé vienne l'y chercher et l'entourer de son ombre puissante.

Elle est heureuse d'être ce que la vie a fait d'elle et tout son être en reflète la radieuse et sereine expression. Elle incarne la femme canadienne, qu'elle soit du Saguenay ou de Gaspésie, de l'un ou l'autre bord du fleuve, de Québec ou de Montréal. Elle est jolie, saine, courageuse et remplit ses rôles de rendre le mari heureux et de bien élever ses enfants.

Après l'avoir bien regardée sur un coin de photo où notre curiosité ne l'effleure pas et qu'elle vous sourit, semble vous aimer, on a vite compris que ce n'est que le reflet d'une ombre mystérieuse qui se dérobe à notre curiosité et désire que vous sachiez seulement qu'elle est une femme chérie et la mère de deux fils qui seront deux fervents patriotes, deux hommes utiles et auxquels elle et son mari apprendront le secret d'être heureux dans l'accomplissement des devoirs, grands et petits.



MADAME BINGHAM
(Marie-Charlotte de Lotbinière)

Marie-Charlotte, seconde fille de l'honorable Chartier de Lotbinière, seigneur de Vaudreuil et orateur de l'Assemblée législative du Bas-Canada, de Charlotte Munro of Fowls, épousa en 1821 William Bingham, gentilhomme américain allié à la famille Ashburton d'Angleterre. Monsieur et Madame Bingham vécurent plusieurs années à Montréal, et leur salon devint le rendez-vous de la meilleure société tant anglaise que française de notre ville, au début du 19^{ième} siècle. Puis voulant donner à leurs trois filles une éducation des plus soignées, ils transportèrent leur résidence à Paris, où leurs enfants épousèrent trois Français titrés : Louise, le Comte Brian de Bois-Guibert; Charlotte, le comte Dourier de Romanancho, et Georgiana, le comte Raoul d'Esprennil. Madame Bingham mourut à Londres en 1865.



MADAME ELIE BLANCHARD (Flore Penoy)

Née à Providence (Rhode-Island) du mariage de Pol Penoy et de Madame Parmélia Parent. Elle étudia à Montréal chez les Dames de la Congrégation. Elle travailla le piano avec Mlles Ducharme et Caroline Racicot, suivit les cours de solfège et d'Histoire de la musique avec M. Pierre Albregh. M. Jean Riddez lui enseigna le chant, M. Albert Roberval l'initia à la scène où elle devait figurer avec succès. Plus tard elle fit un séjour à New-York où elle travailla avec Madame Leibling et M. Romano. Elle obtint en 1926 la bourse d'études vocales et scéniques pour Paris (concours Donalda) mais ses devoirs familiaux l'empêchèrent d'accepter. Elle avait épousé en 1916, M. J.-Elie Blanchard, ingénieur civil et directeur des Travaux Publics de la cité de Montréal. De ce mariage sont nés trois enfants : Flore, Eliette et Jean. Madame Blanchard participe à toutes les activités musicales et paraît fréquemment en public, notamment dans les concerts en plein air que la Garde des Grenadiers, dirigée par le professeur et compositeur J.-J. Gagnier, donne régulièrement au Parc Lafontaine, où sa belle voix se répercute dans toute la foule.

Notre gracieuse chanteuse a aussi figuré dans plusieurs représentations de la Société Canadienne d'Opérette où elle brilla par sa belle voix, ses rares qualités scéniques, son art expérimenté, sa vivacité, sa joliesse et sa grâce.

Madame Blanchard est également une ardente philanthrope et elle apporte son actif et généreux concours aux œuvres d'éducation et de charité qui lui paraissent dignes de sympathie.

Un charme extraordinaire émane de cette jeune femme extrêmement douée, au sourire vif et charmant, au rire léger, à la réplique spirituelle, à la voix nuancée, qui fait que, tout de suite, on soit conquis et désireux de l'écouter afin de participer plus vivement à tout ce qu'elle apporte de vie intense, de jolie certitude dans la pensée et dans le sentiment. Elle s'extériorise avec la facilité des êtres parfaitement heureux qui n'ont rien à craindre ni à dissimuler, dont les tendances loyales et généreuses n'obéissent qu'à la dictée d'un cœur à la clairvoyance consommée.

Madame Blanchard sous ses dehors enjoués, dans toute la mobilité d'une existence qui pourrait paraître tourbillonnante à ceux qui ne savent agir qu'avec lenteur et indécision, reste la femme d'ordre et de précision qui ne néglige rien et connaît dans tous ses détails les secrets d'ordonner autour d'elle une existence sûre autant que charmante.

Ainsi, de la joie qu'elle provoque, elle se crée une atmosphère où en toute quiétude elle peut satisfaire à ses belles dispositions artistiques. En la regardant vivre l'on comprend comment, avec du doigté, de la discrétion et du savoir-faire, une femme peut se combiner une existence choisie.

Madame Blanchard a connu à l'opérette comme au concert de jolis succès. Les critiques ont consacré sans restriction l'éloge de sa belle voix de soprano, de son aisance en scène, de son élégance et de son charme. Madame Flore Blanchard a de plus écrit le libretto en quatre actes intitulé : "Princesse Nadja" dont la musique fut l'œuvre de Mme Morin-Labrecque. C'est la première œuvre de ce genre écrite par une Canadienne française.



MADAME JOSEPH BOUCHER de BOUCHERVILLE
(Corinne Martin)

Née à Montréal du mariage de P.-P. Martin, négociant en gros de la métropole, et de Françoise Lafleur, la jeune fille étudia chez les Dames de la Congrégation Notre-Dame, en leur couvent renommé de Villa-Maria. Elle épousa le 20 septembre 1898, Charles-Félix-Joseph de Boucherville, le septième seigneur de Boucherville et autres terres.

C'est en la personne de Pierre Boucher qu'elle fut anoblie par le roi de France, et donna souche à de nombreuses branches dont plusieurs sont malheureusement éteintes. Mais la famille de Boucherville survit et se classe toujours parmi les plus illustres du pays. L'époux de Madame Corinne Martin était le fils de Sir Charles Boucher de Boucherville, qui fut premier ministre de notre province, puis conseiller législatif et sénateur.

Au collège militaire de Kingston, Joseph de Boucherville fit des études remarquables et sortit premier en dépassant de plus de cinq mille points son plus proche concurrent. Il avait alors 21 ans, et depuis que ce collège militaire est fondé, aucun élève n'a montré plus de goût pour l'art militaire. De plus, c'était la première fois qu'un Canadien français conquérait haut la main pareil honneur dans un milieu de langue anglaise. Il aurait pu choisir une des commissions les plus avantageuses dans l'armée britannique, mais il préféra rester sur ses terres, dans sa chère patrie. Il adopta tout d'abord la carrière d'ingénieur civil qu'il abandonna ensuite pour le barreau, et c'est, affirme M. Montarville de la Bruère, archiviste, auteur d'une étude biographique sur cette illustre famille — à qui j'emprunte ce détail — dans le secret de son étude d'avocat qu'il a donné la pleine mesure de ses facultés remarquables.

Du mariage de Joseph de Boucherville, septième seigneur de Boucherville, avec Corinne Martin, naquirent cinq enfants : un mort à six jours, puis Pierre, qui par droit d'aînesse devint le huitième seigneur de Boucherville, marié à Marguerite-Lucie Versailles; Madame, Jean Béique (Marie), Joseph-Charles Gustave de Bleury, avocat et successeur à l'étude de son père et Madame Jean Désy (Corinne). M. Désy occupe le poste de conseiller juridique de la légation canadienne de Paris.

Joseph Boucher de Boucherville est décédé le 6 août 1933 à Boucherville où il fut inhumé dans les voûtes de l'église paroissiale à côté de son père, Sir Charles de Boucherville.

Madame Joseph Boucher de Boucherville, seigneuresse de Boucherville, tient son rang avec toute la grâce, la dignité et la bienveillance qu'ont apportées à cette tâche, celles qui l'ont précédée, et regarde se continuer la race dans ses petits-enfants : Joseph et Hélène de Boucherville, Claude, André et Hélène Béique, et Marielle Désy.

MADAME JOHN BOURQUE

(Dorimène Brien)

Madame John Bourque est née à Mégantic, du mariage de M. Uldéric Brien et de Madame Jeanne Boisvert. Elle étudia chez les Dames de la Congrégation en leur pensionnat de Sherbrooke où elle développa son goût de la science et de l'étude, et visa constamment à raffiner ses sentiments du cœur comme ceux de l'esprit.

Elle fut depuis sa première enfance un être plein de charme qui sourit et attend avec calme les graves décisions que la vie dicte. Ces édits elle ne les acceptera que conformes à son idéal très bien dessiné où déjà vibre la joie de sa foi, de son amour et de son devoir.

Ses yeux pleins de lumière et de franchise traduisent l'âme d'élite de Madame Bourque. Elle crée de la joie tout autour de ce qu'elle aime. Elle déclare "qu'elle aime tout dans la vie, et surtout faire plaisir aux autres !" N'est-ce pas le plus beau thème à développer et à mettre en lumière ?

Elle épousa en 1922 le colonel John Bourque. Le Ministre des Travaux Publics et Madame Bourque ont quatre enfants, de bons enfants, affirme leur aimable maman, qui à la vérité, ne pouvait avoir que de bons enfants : Marcel, qui a 13 ans, Jacques, 11 ans, Yvette, 9 ans, et Pierre, 5 ans.

Et puis, elle possède un mari modèle, courageux et droit, ajoute-t-elle avec une conviction que partagent tous ceux qui connaissent l'officier de Sherbrooke qui fit partie de notre beau et cher 22^e Régiment.

Récemment le Dr Albiny Paquette, Secrétaire de la Province, le colonel et Madame Bourque, se virent désignés par le premier ministre pour être les représentants du Québec aux fêtes du Couronnement. M. Duplessis choisit deux officiers de la grande guerre en cette mémorable occasion. Ce geste émouvant fut compris et vivement apprécié de la population.

M. et Madame Bourque eurent, à Rome, une entrevue avec Sa Sainteté Pie XI, et gardent un profond souvenir de cette haute faveur et de leur séjour dans la Ville Éternelle.

Repassant par la France, le colonel Bourque voulut montrer à sa jeune femme les endroits où il avait souffert, failli périr... mourir; ils accomplirent ensemble le pèlerinage des champs de bataille.

Puisse vivre toujours dans une harmonie parfaite qui se perpétuera par les enfants, ce ménage idéal par l'honneur, l'amour et la distinction.





MADemoiselle ALMA BOUTHILLIER

Mademoiselle Alma Bouthillier naquit à Montréal du mariage de M. Ernest Bouthillier et Mlle Marie-Rose Nadon. Elle étudia chez les Dames de la Congrégation Notre-Dame et y termina son cours avec de brillants succès. Ce fut aussi sous la direction de ces religieuses qu'elle commença des études musicales, où ses dons furent une révélation pour tous ceux qui l'entendaient, à un point tel, que persuadés par la directrice musicale du Couvent, ses parents n'hésitèrent pas à la confier au grand maître du temps, M. Octave Pelletier. A la mort du grand professeur, son goût averti la conduisit tout droit au maître Laliberté, dont l'éducation éclectique autant que profonde, suggérait parfois dans des milieux consacrés à une école unique, des récriminations aussi injustes qu'acerbés. Alma Bouthillier comprit le maître, son savoir et son génie, et elle ne cesse de les proclamer avec le don puissant de communiquer son expression artistique, à ceux des élèves, de plus en plus nombreux, qui s'inscrivirent à son école, et il arriva ceci "qu'être son élève est synonyme de talent". On ne saurait donc nier la valeur de Mademoiselle Alma Bouthillier qui affirma en de nombreuses occasions la vigueur de son talent. Elle avait une belle voix. Un jour, à Paris, des amis la conduisirent chez la comtesse d'Estainville-Rousset qui lui ouvrit de nouveaux horizons. Ici elle continua ses leçons avec notre grand Plamondon. Toute cette éducation artistique se compléta par de nombreux voyages qui lui permirent de connaître trois foyers d'art : l'Italie, la France et l'Allemagne; d'améliorer sensiblement son goût, de se donner une plus sûre orientation artistique et d'ouvrir son âme à toutes les beautés de l'art musical.

Récemment désireuse de faire connaître par de solides arguments et de saisissants exemples, le succès de sa propagande artistique, elle exposa de façon claire et précise, tout ce qu'offre aux générations qui grandissent, une éducation commencée dans la petite enfance, fixée dans des décors inoubliables. On parle de réformes dans l'enseignement scolaire. Il en est grand temps. Cette grande initiatrice qu'est Mademoiselle Bouthillier a exprimé dans des lignes sobres et sensées, un programme pour l'enseignement du chant et de la musique aux enfants. Elle en a soumis le projet à M. Doré. Elle sait que le Secrétaire de la Province en peut seul disposer et c'est à lui qu'elle demandera que la formation musicale des petits soit incluse dans les programmes scolaires.

Mademoiselle Bouthillier, maintenant qu'elle a acquis un haut degré de savoir, demande à sa province le droit d'exercer son apostolat artistique chez nos enfants. On ne saurait refuser si humble requête.



MADAME EDMOND BRÉGENT

(Elize Forté, en littérature "France")

Née à Saint-Constant de Laprairie. Fille du docteur T.-N. Forté, maire de son village pendant nombre d'années et qui professa plus tard à Montréal où il mourut au devoir lors de l'épidémie de grippe espagnole de 1919. Sa mère, Eliza Cherrier appartenait à la grande famille canadienne qui nous a donné des membres éminents, notamment Côme-Séraphin Cherrier et Mgr A. Cherrier qui, dans l'Ouest, exerça une double et admirable action religieuse et patriotique. La famille Cherrier était alliée aux Viger, aux Lartigue et aux Papineau. Elle reçut son éducation chez les Dames de la Congrégation Notre-Dame. Après avoir obtenu brillamment tous ses degrés à leur École Normale de Montréal elle poursuivit son éducation à Paris où elle s'inscrivit à la Faculté des Lettres de la Sorbonne, et en suivit les cours. Sous le pseudonyme de "France", de retour au pays, nous la trouvons collaboratrice à plusieurs journaux et revues. Elle publia, en collaboration avec "Marjolaine" un bouquin charmant: "Au fil de nos pensées". Epousa M. Joseph Leblanc, comptable-auditeur, dont elle eut un fils, Raymond. Se remaria en 1931 à M. Edmond Brégent, arpenteur-géomètre et ingénieur de mines. Très éprise de musique comme de littérature, "France" consacre ses loisirs à écrire ou à cultiver son piano et sa voix. Elle travaille actuellement à un roman qui s'intitulera: "Revivre". A adopté pour devise: "Surmonter vivement les tristesses".

Et sa devise, elle la vit!

Aidée par un tempérament où l'exubérance a une toute première place, par un caractère où la bonté prédomine, par des instincts qui sont gracieux et sincères, par un esprit ouvert et semillant, enfin par une grâce fine et joyeuse qui imprime à tous ses actes un prestige souverain, comment Madame Brégent n'opérerait-elle pas le miracle qu'elle désire: surmonter les tristesses?

Ses goûts sont d'une artiste. Il s'échappe d'elle une sorte d'enthousiasme qui vous grise d'abord. Vous vous intéressez tout de suite à ce qu'elle exprime, parce que vous ne sauriez rester insensible à la chaleur expressive qui en émane. Mais ce charme ayant opéré, vous pénétrez beaucoup plus avant dans la découverte de l'esprit et du cœur qui s'offrent à votre analyse instinctive. Alors vous découvrez la profondeur de la pensée, la richesse du sentiment, la sincérité à ses idées comme à ses amitiés, un culte du beau sous toutes ses formes qui anime et réjouit toute cette nature en liesse qui s'inspire des meilleures traditions intellectuelles et morales.

C'est une marchande de bonheur qui va allègrement à travers la vie, souriant parce que c'est la seule manière sans doute d'écouler sa merveilleuse marchandise. Cependant ne croyez pas à la futilité de ses actes, encore moins à l'indifférence de son sentiment. Personne ne vibre à la douleur avec plus d'intensité. Elle a ce secret de savoir dire à ceux qui souffrent les mots qui apaisent. Elle comprend vos déchirements et s'y associe avec une compréhension délicate et si puissante que vous en sentez comme un allègement. Elle est là discrète et sincère, elle ne bouge pas, mais elle vous suit de ses yeux consolants. Elle voudrait le miracle de votre guérison avec un vouloir éperdu. C'est donc une guérisseuse et les miracles qu'elle accomplit ainsi ne s'inscrivent nulle part ailleurs que dans le mystère des âmes qui l'ont reçu.

Comme toutes les tendres elle sait le dévouement absolu et constant qui ne sait pas plus se limiter que se refuser. Elle va jusqu'au bout de ses tâches et ne s'allège jamais des devoirs acceptés.

"France" est éprise d'art et de lettres. Elle aime les beaux esprits dont elle a connu le commerce dans les milieux les plus cultivés depuis son séjour à Paris où ses études en Sorbonne lui ont valu le développement profond qui a accentué son intellectualité.

MADAME DONAT BRODEUR

(Marie-Louise Marmette,
en littérature "Louyse de Bienville")

Née en 1870 à Montmagny. Son père était Joseph Marmette, le fameux romancier canadien et sa mère, Joséphine, fille du grand historien François-Xavier Garneau. Elle était par son père, l'arrière-petite-fille de Sir Etienne Pascal Taché, qui fut premier ministre conjoint de Sir John MacDonal dans le gouvernement d'Union et devint l'un des pères de la Confédération canadienne. Etudia chez les Dames Ursulines de Québec, puis chez les Dames de la Congrégation à Ottawa. Termina son éducation à Paris, sous la direction de Mesdemoiselles Berthier, filles du célèbre général de ce nom que la chute de Napoléon avait ruiné. Épousa en 1891, dans la chapelle de l'Université d'Ottawa M. Donat Brodeur, avocat, Conseil du Roi, qui décéda en 1919. De ce mariage sont nés : Henriette, Pauline décédée en 1924, Maurice, Roger, Etienne, Roger, tous volontaires dans l'armée canadienne au cours de la grande guerre, Marguerite, Jeanne mariée à M. René Labelle et Simone morte en bas âge. Madame Donat Brodeur laissa une oeuvre posthume disséminée dans les revues et journaux du pays et de l'étranger et que les soins pieux de sa fille Marguerite ont recueillie, et dont le premier volume "Figures et Paysages" parut en 1931 avec une élégante préface de M. Edouard Montpetit. D'autres suivront qui seront intitulés : "Gerbe mystique", "Causeries littéraires" et "l'Éternel féminin".

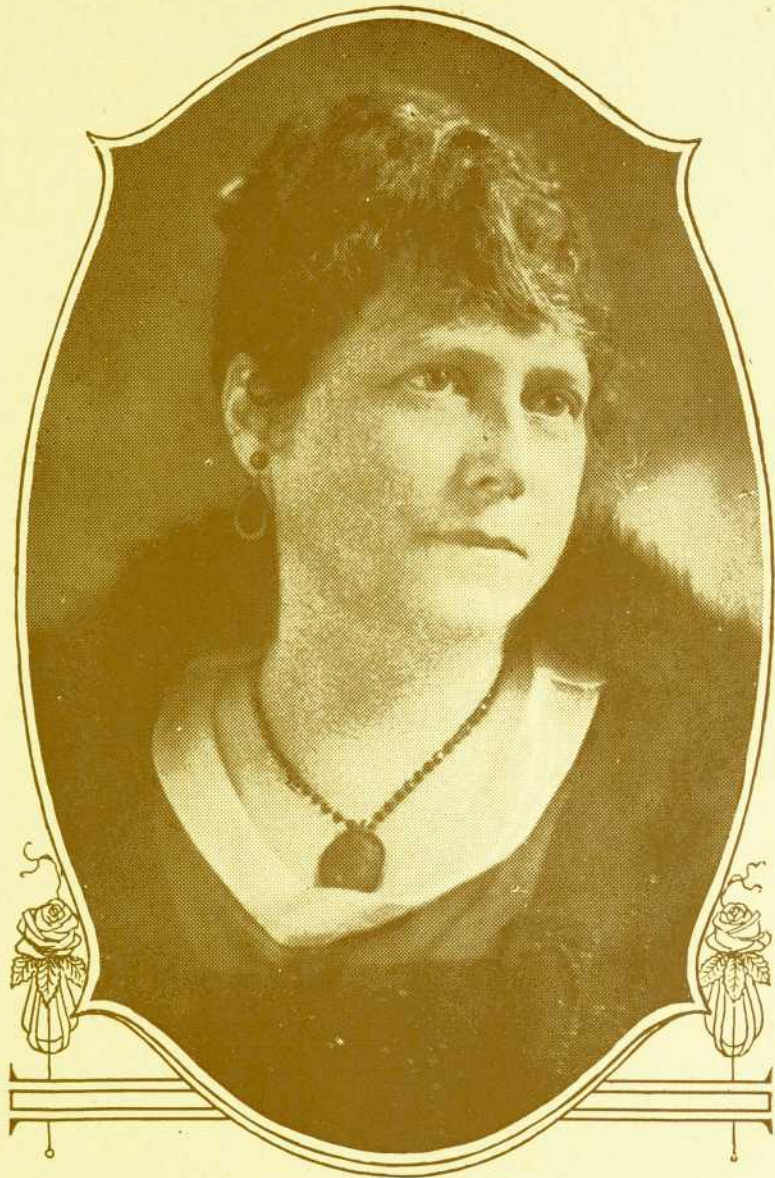
Je la retrouve telle que je l'ai connue, telle qu'elle est partie, puisque le temps eut le singulier égard de glisser sur elle sans rien lui enlever de sa beauté ni de son charme. Ses grands yeux bleus où flottaient du rêve, de l'idéal, de la poésie, brillèrent jusqu'aux derniers instants. Elle resta jeune et charmante, élégante et gracieuse toute sa vie et glissa vers sa fin, en méprisant l'horrible mal que toute son énergie ne pouvait dompter, en laissant derrière elle tous les jolis souvenirs. Elle avait la grâce souriante que confère l'oubli de soi, la gentillesse innée, le raffinement intellectuel. Racée et séduisante, elle était éclatante comme une belle fleur. Et ni les orages ni les années n'atténuèrent la fraîcheur de son teint de châtaine, de ce châtain presque blond, qui jette des reflets où s'égaré un peu d'or brûlé. On ne s'étonnera pas que j'insiste sur tant de perfection très humaine. Pourquoi alors Dieu aurait-il fait la Vierge si belle s'il n'avait voulu ainsi honorer la Mère de son Fils?

Née dans un milieu supérieur, le plus choisi et le plus cultivé et dont l'on retrouverait difficilement l'équivalent, hélas, dans nos jours tourmentés, là où s'assemblaient les hommes d'esprit d'une génération qui les compta par centaines, à une époque où la "conversation" présidait à la réunion des beaux esprits et où rien de profane n'intervenait pour en diminuer l'éclat, ni en altérer le charme, la jeune Marie-Louise Marmette se développa donc dans une ambiance intellectuelle qui la fit intelligente, instruite et lui donna du talent. Ses ascendants avaient recueilli de la gloire, elle n'eut qu'à ouvrir son âme pour devenir digne d'un tel héritage. Elle n'accepta cependant pas la servitude qu'impose parfois un don éclatant. Elle voulut avant tout obéir à son destin de femme tout simplement en installant sa vie dans l'amour et le dévouement. Elle avait le culte de la maternité et l'espoir d'un enfant, avouait-elle avec ravissement, avec cette extrême simplicité d'âme qui la faisait si charmante, dépassait toute ambition, tout rêve, toute autre joie.

Elle était infiniment spirituelle, mais de la meilleure façon. Ses mots d'esprit étincelaient sans blesser. La raillerie lui était inconnue, elle y répugnait comme à une indécatesse envers les moins doués. Elle ne savait qu'être bonne et embellir la vie. Cela lui paraissait une mission préférable à bien d'autres. Son foyer, son mari, ses enfants restaient sa première et furent longtemps son unique préoccupation. Elle écrivait bien de temps à autres de courts et brillants articles, mais la part vraiment littéraire de sa vie date plutôt de la mort de son mari qui fut de près suivie de celle de sa fille Pauline, dont elle aimait la grâce, l'intelligence et la valeur morale. Ce trépas imprévu l'assombrit et elle s'inclina alors tout contre sa détresse. Mais sa vaillance naturelle, son esprit de sacrifice, son sens de la résignation et surtout l'amour de ses enfants la rappelèrent à son rôle énergique. J'ai parlé de sa verve spirituelle : Sir Adolphe Chapleau était un ami de son père dont le talent soulevait d'enthousiasme la brillante jeune fille. Un jour dans une réception officielle, Chapleau parut en habit de cour, mais sans l'épée. Il s'excusa de cet oubli avec confusion. Mais Mademoiselle Marmette ne put alors souffrir de voir ce grand homme ainsi contrarié, et rétorqua à ses explications : "Mais sir, vous n'avez pas besoin d'épée pour vaincre". Le mot fut heureux et apaisant. La voyant si jolie et si charmante, notre grand poète Fréchette l'avait surnommée la "perle canadienne". Perle elle l'était et combien scintillante et précieuse, perle de l'eau la plus pure.

Elle était bonne et vaillante. Rien ne prévalut contre ce caractère ferme, parfaitement modelé par de virils exemples. Elle savait tout ce qu'elle devait à ceux qui l'avaient précédée et elle les continua dans toute sa grâce de femme, sans une défaillance. Elle était brave et sa bravoure avait pour panache la sourire.

Son talent littéraire était tout en nuances délicates, en observations choisies. Très patriote, elle ne laissait pas passer l'occasion d'honorer nos grands faits, de dévoiler nos valeurs, d'aimer et de chanter son pays. Je l'aurais aimée romancière. Elle avait l'imagination qui crée des contes bleus et l'observation qui permet les dévinations psychologiques. Le temps lui a sans doute manqué pour choisir cette voie où elle aurait si bien continué son père. Partie au moment où elle aurait pu se recueillir, réunir son oeuvre, elle l'abandonna éparsé entre de toutes petites mains dévotées et douces : celles de sa fille Marguerite qui tria, assembla, classa et nous offrit l'an dernier les "Figures et Paysages"



présenté par M. Edouard Montpetit. Cette préface est suivie d'une lettre que je qualifierais volontiers de sublime tant elle éveille d'émotion. Elle est adressée à la morte par sa petite : "Maman... Maman adorée... Maman chérie... Maman que j'aime..." Cela chante comme un thème plaintif et je crois que même, toute froide, sous la terre, la mère doit éveiller son coeur à de tels accents... Et moi qui ai vu la lourde machine à écrire installée sur une grande table et qui servait aux heures de repos à transcrire et transcrire encore l'oeuvre si chère qui devait consacrer une pieuse mémoire, je sais ce qu'a coûté à la fille admirable un tel tribut !

Mais comme il est joli ce livre dressé par Marguerite à la gloire de sa maman. Il apporte l'exemple du talent très souple de Louyse de Bienville. C'est un hymne à la patrie comme à la nature. Ce sont des souvenirs bien présentés, des tableaux bien observés, des études fortement balancées ; enfin un ensemble où rien détonne, où tout s'enchaîne et charme. Madame Donat Brodeur écrit comme elle respire : entre deux sourires, ai-je entendu dire quelque jour. Comme tout est grâce chez elle, harmonie et délicatesse ! Je regarde les beaux yeux levés vers l'infini, expressifs et profonds, éblouis sans doute par une éclatante vision, et je m'étonne qu'elle soit partie alors qu'on la croit toujours là.



MADAME HENRY-GEORGE CARROLL

(Amazélie Boulanger)

Née à Sainte-Agathe de Lotbinière. Fit ses études chez les Ursulines de Québec. Epousa M. Henry-George Carroll, alors avocat et successivement député, ministre dans un cabinet Laurier, puis juge et lieutenant-gouverneur du Québec en 1929. Deux filles : Marguerite (Madame L. Larue) et Juliette (Madame Edouard Taschereau). Soeur de la Révérende Soeur Boulanger, l'une des dirigeantes des Soeurs Grises de Montréal et du docteur Boulanger, fondateur de la "Revue Médicale".

Elle est de ces rayonnantes qui créent l'atmosphère plus chaude, plus secrète, plus délectable. Il suffirait qu'elle s'en aille pour qu'il fasse un peu froid. Un rien la retient, de même qu'un rien la détache. Ses attitudes ne dénoncent jamais sa profonde impressionnabilité. Elle a des élans néanmoins qui font éclater du bonheur. Heureuse, elle veut les autres heureux.

Ses principes, d'un sens absolu et intact, sont conjugués de douceur. Elle ne sait ni médire, ni juger, ni condamner. Trop intuitive pour ne pas deviner et trop attentive pour ne pas voir, elle possède au point le plus parfait le don de se taire. Cette grande dame ne veut savoir que les nobles faits.

Ainsi apparût la gracieuse châtelaine de Spencer Wood en 1934. Elle y continua dans l'aisance la plus intelligente et la plus aimable ses charmantes devancières. D'ailleurs, où que la vie l'aurait placée, Madame Carroll aurait affirmé une personnalité de premier plan et dénoté des qualités qu'elle a reçues en dons supérieurs et que l'éducation des dames Ursulines a merveilleusement développées. C'est à

un point que les élèves formées à l'école de ces brillantes institutrices se reconnaissent à un cachet unique fait de lumineux savoir et de rare distinction. Ces éducatrices perpétuent ici les traditions qui présidaient à l'éducation des filles de France au temps où la cour royale exigeait tant de savoir mondain et de décorum perfectionné autant qu'habile. Les Ursulines sont de grandes traditionnalistes et elles cultivent encore dans l'ombre sereine du cloître les méthodes de cette éducation qui, sans être le moins étroitement, ne s'adapte le moderne qu'en autant que rien ne vient porter atteinte à la direction substantielle et éprouvée qui a, de tout temps, animé leur programme éducationnel. N'est-il pas juste, puisque nous ne pouvons signaler autrement le groupement de ces femmes énergiques et savantes, dévouées et bienfaitrices, de saluer en une personnification aussi accomplie que Madame Carroll, leur art approfondi d'apprendre à la femme son rôle social et de rendre ainsi hommage à l'oeuvre séculaire d'une communauté dont la Nouvelle-France ne cessera de bénir le ciel d'être dotée.

Les voyages, voyages bien pensés et bien dirigés, ont aussi eu leur part d'influence heureuse dans la vie de Madame Carroll. Elle accompagna son mari un peu partout à travers le monde.

Ce caractère ne serait pas complet si nous ne mentionnions le sentiment de fidélité à ses amitiés, sentiment qui domine dans toutes les conversations de Madame Carroll et fait revivre ses beaux souvenirs. Elle sait parler du cher et grand homme d'État canadien et de sa touchante compagne, Lady Laurier, avec une mélancolie attendrie. Elle garde des heures d'intimité qu'elle et son mari ont vécues près de ces illustres disparus, une inoubliable émotion.

C'est donc le portrait d'une femme heureuse, d'une femme aimée et estimée, d'une femme intelligente, bonne et raffinée, que je donne ici en quelques lignes.





LADY CARTIER

(Hortense Fabre)

Hortense était la fille de E.-R. Fabre, ancien maire de Montréal, et de Luce Perreault, la soeur de Monseigneur Fabre, second évêque de Montréal, de M. Hector Fabre, le premier commissaire canadien nommé à Paris, de Hectorine qui épousa M. E.-R. Surveyer.

Hortense Fabre épousa en 1846 le grand homme d'État canadien, Sir Georges-Étienne Cartier, dont elle eut trois filles, l'une morte au berceau; Joséphine, disparue dans son éblouissante jeunesse et Hortense qui vit à Cannes, France, et a atteint ses quatre-vingts ans.

Son mari devint l'un des Pères de la Confédération, on peut dire même que, avec Sir John MacDonal, il en fut le principal artisan. Tous deux dirigèrent les premières destinées de cet ordre nouveau, comme premiers ministres conjoints du Dominion du Canada. Notre grand Canadien fut, en récompense de ses hauts services, honoré par la Reine Victoria du titre de baronnet.

Sir Georges-Étienne Cartier mourut à Londres, le 20 mai 1876, et sa dépouille fut ramenée au Canada et inhumée dans le cimetière de la Côte-des-Neiges, à Montréal. Après la mort de son mari, lady Cartier vécut dans la plus grande solitude. Avec sa fille Hortense, elle s'installa dans une jolie villa de Cannes où elle s'éteignit le 27 janvier 1898. Ses restes furent transportés et inhumés aux côtés de ceux de son mari et de ses filles, sous le magnifique mausolée qui décore la tombe du grand politique canadien.

L'unique survivante de cette illustre famille, Mlle Hortense Cartier, vit toujours à Cannes. Elle vint au Canada présider au dévoilement du splendide monument qui, au pied du Mont-Royal, dresse son hommage à un Canadien français universellement regretté. Ce monument fut élevé par l'admirable initiative de M. Eugène Villeneuve qui en fut le très dévoué promoteur, et grâce à la générosité de la patrie reconnaissante !



MADAME R.-E. CARON

(Joséphine De Blois)

Joséphine, fille de Germain de Blois, de Québec, épousa le 15 décembre 1828 René-Édouard Caron, avocat, qui devint maire de Québec en 1834 et détint cet honneur presque sans interruption jusqu'en 1846. Il entra entre temps, à la Législature du Bas-Canada et en devint l'Orateur; exerça comme Juge de 1853 à 1873 et fut alors nommé Lieutenant Gouverneur de la province de Québec. Il mourut le 13 décembre 1876, Mme Caron décéda en 1880; et tous deux furent inhumés l'un près de l'autre dans le cimetière Belmont. Madame Caron fut une amie des malheureux et ses charités furent innombrables.

Mairesse de Québec, elle ouvrit le grand bal militaire au Château de Lévis en 1842, pour célébrer le Souverain régnant. Mme Caron était accompagnée du brigadier-général sir James Macdonald, héros de Hougomont, qui proposa la santé de son hôtesse au souper qui suivit cette réception somptueuse. Elle eut un fils, sir A.-L. Caron qui joua un rôle important dans la politique canadienne; deux filles, Marie-Louise-Joséphine qui épousa le juge de la Cour Suprême, Jean-Thomas Taschereau, et lady Charles Fitzpatrick dont la carrière fut aussi on ne peut plus brillante.



VICTORIA CARTIER

Née à Sorel du mariage de Louis-Désiré Cartier et Désirée-Amélie Chapdelaine. Elle est alliée à la famille de Sir Georges-Étienne Cartier. Comme lui, elle sut lutter et tenir ferme pour les causes justes et le maintien des traditions françaises au Canada. Elle commença très jeune ses études musicales et y déploya des aptitudes sérieuses et une assiduité qui indiquaient bien que cet art la posséderait toute sa vie et contenterait sa faim de beauté et d'idéal.

La mort de son père survenue alors qu'elle n'avait que 13 ans, la fit chef de qualité, et elle s'occupa de sa mère et des siens avec un dévouement que rien n'égalait. Son père l'avait dirigée vers les orgues et l'avait par un secret pressentiment sans doute, initiée au secret de ce grandiose instrument, si bien qu'au lendemain de sa mort elle s'installa au clavier des orgues paternelles dans l'église St-Pierre de Sorel et y déploya tant d'école et de talent que les fidèles en furent émerveillés et comprirent que la fille dépasserait le père. A Montréal, on la trouva aux orgues de St-Louis de France, de l'église St-Viateur d'Outremont et de l'Immaculée-Conception. Combien d'orgues n'inaugura-t-elle par de splendides concerts, auxquels pour l'entendre, de plusieurs milles à la ronde, la population accourait.

Mademoiselle Cartier, une incontestable supériorité en art musical, interprète incomparable, élève et ami de Cortot, Gigout et de combien d'autres professeurs, pianistes, organistes qui tiennent dans l'art français une situation de premier plan, elle a reçu des maîtres d'imposants témoignages d'admiration et d'amitié. Nulle mieux qu'elle n'a travaillé à la diffusion de la musique française, par son école musicale. Elle fit plusieurs séjours à Paris et dans les grandes capitales européennes, étudiant et comparant les formes d'art, et revenant toujours à la musique française, instinctivement attirée par l'ambiance qu'elle offrait à ses propres instincts et à ses tendances d'expression. Elle joue Chopin divinement et sous ses doigts glisse la "Source" de Ravel égrenant ses notes argentines avec une expression si juste et si sensible qu'on la voit là, à côté de la source chantante... Tous les grands auteurs allemands, français, russes et italiens lui sont familiers et à première vue elle déchiffre la plus heureuse sélection de leurs oeuvres, son interprétation véridique et puissante décèle que la musique chante en elle, orgue puissant et expressif où tout s'harmonise sous la touche magique.

Notre grande pianiste, en reconnaissance de son dévouement passionné à l'école française, a été nommée officier d'Académie en 1901 et officier de l'Instruction Publique en 1912. Cet hommage mille fois mérité la consacre définitivement.

Victoria Cartier restera dans l'histoire de la musique au Canada l'une des plus grandes pianistes dont le rôle éducatif aura élevé notre art jusqu'à des sommets. Victoria Cartier restera au faite de l'exécution et de l'éducation musicales au Canada et gloire lui en sera rendue.



LADY CASAULT

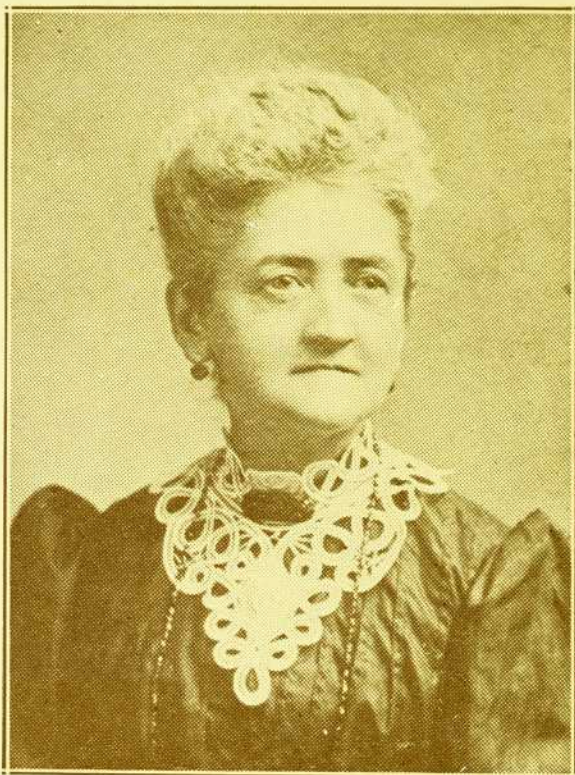
(Elmire-Jane Pangman)

Fille de l'honorable John Pangman, seigneur de Lachenaie, et de Marie-Henriette Lacroix. Son grand-père maternel était l'honorable Peter Pangman, l'un des pionniers du Nord-Ouest canadien.

Née vers 1840 à Grace-Hall, résidence seigneuriale de Mascouche, Elmire-Jane Pangman étudia chez les Dames du Sacré-Coeur, en leur couvent du Sault-au-Récollet. Le 7 juillet 1870, elle épousa, en l'église paroissiale de Mascouche, Louis-Napoléon Casault, avocat, juge, puis juge-en-chef de la Cour Supérieure de Québec, créé Chevalier par Sa Gracieuse Souveraine la reine Victoria.

De ce mariage naquirent six enfants : un fils et cinq filles, dont Mademoiselle Henriette Casault, fort recherchée dans les milieux les plus selects de Québec et de Montréal où elle vit depuis quelques années, absorbée dans la formation de groupes de garde-malades bénévoles, secourant l'Œuvre de l'Assistance Maternelle.

Lady Casault, en raison de ses courageuses initiatives, de son intelligente action, de ses hautes relations, comme de la sympathie que lui accordaient toutes les classes sociales, fut choisie la première présidente du "local council" de Québec du "National Council of Women", association fondée par Lady Aberdeen, et le demeura jusqu'à la mort du parfait gentilhomme qui fut le compagnon de cette âme d'élite : Sir Louis-Napoléon Casault.



LADY CHAPAIS
(Hectorine Langevin)

Née à Québec en 1855, fille de Sir Hector Langevin, l'un de nos grands hommes politiques et Père de la Confédération, et de Justine, fille de Charles Tétu, négociant de la Rivière-Ouelle, elle fit ses études chez les Ursulines de Québec et y laissa le souvenir d'une élève brillamment douée des plus aimables dons du coeur. Le 10 janvier 1884, elle épousa M. Thomas Chapais qui, jeune, avait déjà fait sa trouée dans le monde des lettres et de la politique où il devait occuper de hautes situations. Sir Thomas Chapais est aujourd'hui sénateur, conseiller législatif, ministre sans portefeuille dans le gouvernement Duplessis. A la recommandation du Très Honorable R.-B. Bennett, il fut honoré du titre de Sir par Sa Majesté George V, lors de son jubilé d'argent.

Lady Chapais était une femme d'admirable piété et d'une charité extrême. Cette charité consistait surtout à ne jamais dire du mal de personne, à excuser les fautes d'autrui et à envelopper d'attentions discrètes les êtres disgraciés avec lesquels la vie la mettait en contact. Sa charité, me raconta Sir Thomas, qui consistait encore à ne jamais dire du mal de qui que ce soit, était passée en proverbe dans le cercle familial.

Puis celui qui partagea avec elle plus de cinquante années d'un bonheur jamais troublé, explique : "Elle était très instruite et la somme de ses lectures était extraordinaire. Elle écrivait avec une facilité, une correction, une élégance et une abondance vraiment remarquables.

Il lui arriva quelquefois d'écrire pour un journal ou une revue, et elle signait alors de l'harmonieux pseudonyme de Miriam. Ceux qui ont eu la joie d'être favorisés de ses lettres, les conservent précieusement comme des modèles du genre.

Elle aurait pu par ses talents multiples, accomplir des travaux de choix; elle préféra, dans l'ombre de l'écrivain d'élite, du grand Canadien qu'est Thomas Chapais, rester la femme discrète et souriante qui symbolise si poétiquement l'inspiratrice. Elle est partie, mais son souvenir est toujours là, et c'est à lui que Sir Thomas Chapais jusqu'à la fin de sa carrière, vigoureuse et pleine d'exemples, ira porter l'hommage d'actes utiles à la patrie et à la race.

Le 10 janvier 1934, les époux exemplaires que Québec honorait, célébrèrent leur cinquantenaire de bonheur, et toute l'antique cité, témoin attendri de l'union de ce vieil et admirable couple, s'associa à cette célébration qui devint ainsi une sorte d'apothéose respectueuse.

Puis le 4 octobre 1934, la sainte et digne femme s'endormit de l'éternel repos.



MADemoiselle HÉLÈNE CHARBONNEAU

Mlle Charbonneau naquit à St-Vincent de Paul, du mariage de Doris Charbonneau et de Alphonse Gauthier, étudia chez les religieuses des Saints Noms de Jésus et Marie et se fit remarquer, jeune encore, par ses aptitudes pour la littérature et la musique. Elle vint, avec ses parents et ses dix frères et soeurs, habiter Montréal, où elle étudia le chant sous la direction de Mlle Céline Marier à qui reste l'honneur d'avoir présenté les meilleurs chanteurs au Canada français depuis 1900, et dont la carrière promet de nouveaux et brillants succès. Mademoiselle Charbonneau donna quelques concerts fort applaudis à Montréal et ailleurs, et jamais elle n'est restée inattentive et oisive, puisant ici et là des moyens de perfectionnement, et des sujets d'étude puissants et plus inspirateurs. Elle a publié à Paris, aux éditions de la France universelle, un volume de vers "Opales", et chez l'éditeur Ducharme de Montréal, un roman "Château de Cartes". En préparation, deux autres volumes nous seront bientôt offerts, et s'intituleront: "Au coeur frais de la vie" et "Les Mains qui prient".

Femme aimable et bienveillante, elle s'exerce à la critique d'art, où vraisemblablement elle connaîtra encore les succès que nous lui souhaitons et que nous espérons de cette femme si vivante dans son royaume du Rêve. Il lui reste de belles pages à écrire, car elle a tout l'avenir pour continuer et magnifier son rêve éblouissant d'artiste.

LADY CHAPLEAU

(Marie-Louise L. King)

Celle qui devait devenir plus tard la femme bien-aimée de l'un de nos grands politiques canadiens naquit en mer sur un navire de guerre britannique qui transportait tout un contingent d'officiers anglais regagnant leur garnison à Gibraltar. Au nombre de ceux-là était le lieutenant-colonel King et sa femme. La petite fille telle une ondine émergeant des flots apporta toute une joie sur le vaisseau anglais. Sa naissance fut grandioisement fêtée par l'armée et la marine où le nom du valeureux soldat, qui avait gagné épaulettes et grades sur les champs de bataille, était synonyme de courage, voire même d'héroïsme. Elle passa donc ses premiers jours à Gibraltar, puis accompagna en Angleterre ses parents qui y séjournèrent quelque temps. Lorsque le lieutenant-colonel King demanda sa retraite, il connaissait le Canada et rêvait d'y fixer désormais sa vie. Nous n'avons pu établir ni le nom de Madame King, ni si elle était encore vivante lorsque le lieutenant-colonel King se fixa à Sherbrooke où en peu d'années il y gagna une fortune considérable par des spéculations heureuses et des relations commerciales entretenues avec sa mère-patrie. Il avait deux enfants : Marie et Charles. Celui-ci vivait autrefois à Boston, mais nous avons perdu ses traces.

Marie King (1) reçut son éducation à Montréal, fut l'élève en musique du célèbre professeur Max Bochner et devint une très grande musicienne. Son extrême timidité l'empêcha de manifester ses talents ailleurs que dans des cercles intimes. En 1867, alors âgé de 26 ans, Chapleau avait été élu député de Terrebonne. Six ans plus tard, il était ministre dans le cabinet Ouimet. Le 25 novembre 1874, il épousa à Sherbrooke, la ravissante Marie-Louise King.

Tout en restant anglaise et protestante, elle aima la race canadienne et respecta profondément les opinions religieuses de son mari et l'entoura jusqu'à la mort de la plus aimante sollicitude.

Après la mort de Sir Adolphe, Lady Chapleau vint demeurer à Montréal et choisit l'hôtel "Corona" comme résidence paisible. Lors de l'installation du Ritz qui répondait en tous points à ses goûts d'élégance et de belle tenue sociale, elle y occupa une suite de pièces spacieuses où elle se confina discrètement. C'est là qu'elle mourut en 1918 après une maladie qui l'avait lentement épuisée. Elle avait gardé la langue et la religion des siens, et son trépas fut discret, ses funérailles à peu près silencieuses. Lady Chapleau méritait sa place dans nos souvenirs. J'ai cru de mon devoir d'installer dans la pensée canadienne cette femme, exquise, artiste, qui fut le grand, l'unique et parfait amour de l'un de nos plus grands hommes politiques, afin qu'elle reste dans le rayonnement de l'être aimé dont elle a fait le bonheur et la fierté.

(1) Mlle Henriette Casault m'a permis d'utiliser la photographie conservée par elle et me donna les notes qui me permirent d'établir cette brève biographie.





MADAME ALPHONSE CHARTRAND

(Régina Caron)

Née à Lotbinière du mariage de Elizée Gagnon et de Eliza Laliberté. Étudia au couvent du Bon Pasteur de sa paroisse natale. En 1896 elle épousa Alphonse Chartrand, cultivateur de l'endroit, dont elle eut 14 enfants.

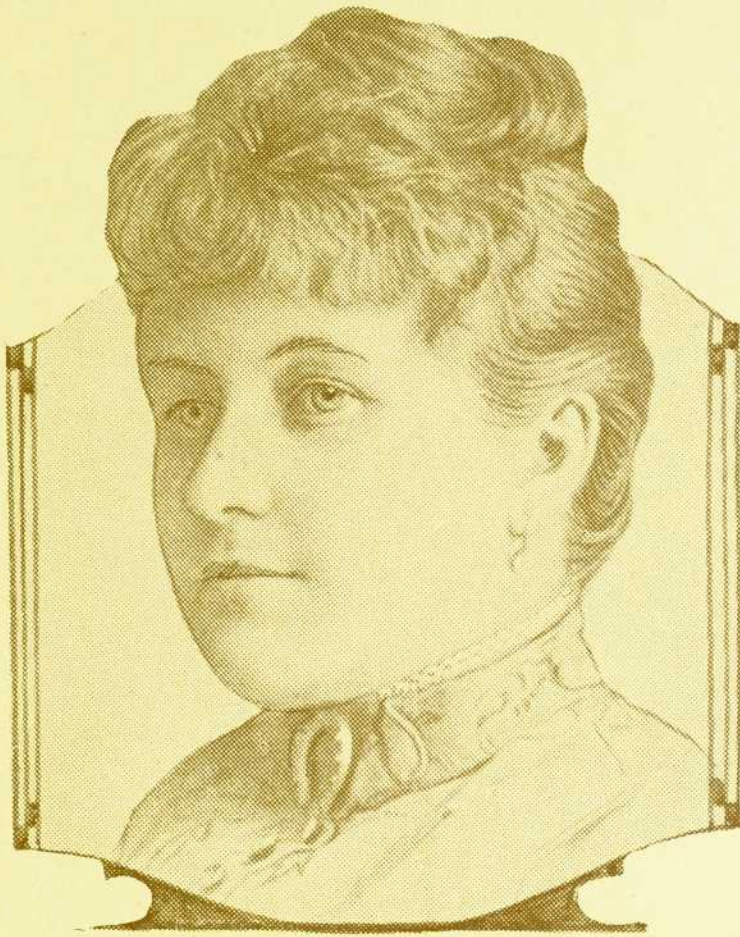
Encore jeune femme elle se vit encerclée par des tristesses et des malheurs qui ne lui laissaient pas de répit. Dire le courage qu'elle dépensa à cultiver le bien qui se morcelait chaque année est impossible. Fille et femme de cultivateurs elle aimait la terre et s'attacha désespérément à lui demander sa subsistance sans jamais recevoir la réponse qu'elle espérait. La tragédie se dénoua en un drame fatal : l'exil. Elle partit avec ses enfants à la conquête du pain de sa nichée, soudain frappée dans sa maternité, son dernier-né se noyant sous ses yeux.

Malgré toutes ces défaites, ces espoirs réduits à rien, Mme Chartrand restait la femme patriote qui espère contre toute espérance. Elle essaya de tout et tout était refusé à cette femme d'élite qui a donné son temps, ses efforts intelligents et persistants. Alors elle éprouve le mal social dont nous sommes traversés et elle tombe naturellement dans les causes politiques qui alimentent les crises. D'ardente libérale elle se lança avec tous ses espoirs vers les conservateurs.

Insuffisamment renseignée elle a mal discerné ceux qui commandaient dans les camps d'organisation. Elle eût bientôt horreur des grandes cités et s'engagea vers les centres de colonisation. L'Abitibi la reçut pleine d'espérance. Elle allait enfin renaître de tous les coups qui l'avaient assaillie.

Elle bâtit deux maisons pour y loger des mineurs qui ne pouvaient trouver d'abri à Val d'Or. Courageusement elle accomplit des travaux d'homme. Elle allait tout perdre le fruit de ces labeurs extraordinaires mais le premier ministre de la province sut remettre les choses au point avec cet esprit d'équité qui caractérise chacun de ses gestes.

De ce bienfait, la courageuse Régina Chartrand se souviendra toujours, car elle est une femme qui a du coeur, un coeur qui n'oublie pas. Aussi elle mourra sur la brèche.

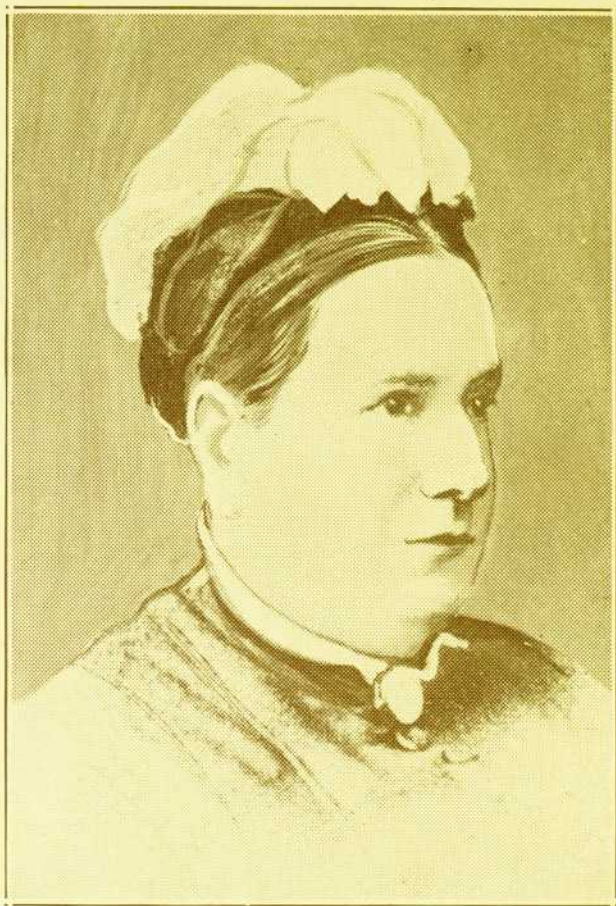


MADAME PHILIPPE-AUGUSTE CHOQUETTE

(Sophie Bender)

Née à Montmagny du mariage de Albert Bender, avocat, protonotaire du district, et de Sophie Taché, elle est la petite-fille du grand homme d'État canadien, Sir Etienne Pascal Taché. Elle étudia tout d'abord avec les Dames de la Congrégation en leur couvent de Montmagny, puis termina son cours chez les Ursulines de Québec. Elle épousa en 1883 M. Philippe-Auguste Choquette alors avocat à Montmagny qui, après une carrière politique intéressante devint successivement sénateur, juge et journaliste. De ce mariage sont nés dix enfants dont cinq survivent : MM. Auguste, Roddy et Fernand, et deux filles : Mesdames Léon des Rivières et Charles Gendron. Madame Choquette a toujours participé de façon active à tous les mouvements sociaux et charitables de Montmagny et Québec, où elle habita successivement. Les oeuvres de protection de la jeune fille l'intéressent particulièrement et nous la voyons également accorder son concours aux institutions dévouées aux enfants. L'hôpital de l'Enfant-Jésus fondé en 1923 par le docteur Irma LeVasseur, l'intéresse tout particulièrement. Les arts et les lettres reçoivent son attention gracieuse et elle accueille les artistes de chez-nous avec une bienveillance charmée et manifeste pour leur talent la plus délicate compréhension.

Madame Choquette se résume dans toute la gentillesse de la femme bien née, bien éduquée, forte et sincère, ne comprenant que son devoir, indulgente et fine, qui dans sa génération a posé un modèle de qualités charmantes et fières, alliée aux façons des grandes dames, comme en usaient les nobles Françaises dont le berceau de la race jeta, avec une grâce inouïe, la vertu et le courage des preux et des héroïnes dont ils avaient ramassé la gloire avec la naissance. Et c'est un bien grand privilège que de les continuer...



MADAME SIMON CIMON
(Claire Garon)

Naquit à la Rivière-Ouelle, du mariage de Pierre Garon, écuyer, notaire et de Pricille Ouellet. Elle épousa à la Rivière-Ouelle, Simon-Xavier Cimon d'une riche et nombreuse famille de la Malbaie dont il était la figure la plus intéressante. Entrepreneur, il bâtit avec Piton son associé, les édifices parlementaires de Québec et plusieurs bâtisses importantes de la Capitale. Industriel, il créa la première industrie de pulpe dans le comté de Charlevoix, au centre d'une terre à bois qui lui venait de la succession paternelle. Il colonisa ainsi tout le haut de la paroisse sillonnée de chûtes, de cours d'eaux et de ruisselets fournissant par leur nombre un excellent pouvoir d'eau pour l'industrie. Il fut pendant des années et des années, député de Charlevoix, soit aux Communes, soit à la Législature; toujours sur les routes, innovant, rénovant, ouvert à tous les projets, obtenant toutes ces améliorations qui ont fait de la Malbaie l'endroit le plus pittoresque et le plus aimé des touristes américains et canadiens. Il avait toujours dix ou vingt projets en tête et il les exécutait tous. C'était en vérité, un personnage-type et tellement vivant que ceux qui l'ont connu se rappellent encore l'animation dont il ensolleillait son époque et la faisait prospérer.

Venue de la côte sud, plus paisible, plus "grande famille", plus seigneuriale (la Malbaie avait aussi deux seigneurs, mais des Anglais que la population acceptait avec moins que plus de bonne grâce, que les belles familles ignoraient pour toute autre chose que les rentes de censitaires) Madame Cimon malgré le voisinage extrêmement aimable et affectueux d'une belle-soeur, née LeMoyné de Longueuil (tante de Lady Angers) ne se fit guère aux habitudes de la population du nord. De ce mariage naquirent plusieurs enfants; six filles, Adèle, Mme Lapointe, mère de M. Simon Lapointe avocat de Québec, Eugénie, Caroline (Mme Charles Duberger, I.C.); Clémentine (Mme J.-H. Brassard, seule survivante); Alma (Mme Alfred Duberger, de Montréal); Mila (Mme Adjudant Bouliane de la Malbaie); deux fils: Simon, député de Charlevoix à la Législature pendant plusieurs années, qui avait

épousé Amanda Taché, fille des seigneurs de Kamouraska. Le dernier héritier du nom dans cette lignée est M. Antoine Cimon, avocat, fils de Simon, qui a épousé sa cousine Rachel Cimon, fille du Juge Ernest Cimon et de Stella Langevin, dernière fille de Sir Hector Langevin.

Dans sa vaste et belle maison de la Malbaie, Madame Cimon vécut dans une solitude et une obscurité voulues et que son mari tentait vainement de rompre. Très belle et distinguée, elle ne tenait pas aux colifichets, mais ses robes étaient d'étoffes riches et élégamment coupées. Ses bijoux et ses fourrures, de grand prix, comme toutes les dames de son temps, elle sortait en carrosse avec des chevaux fringants et de brillants attelages. Le cocher portait un costume digne et le fouet cinglait d'un tout petit coup dans le vide car les bêtes étaient ailées.

Cette femme était élevée comme une parfaite ménagère. Maison nette, bien douillette, table somptueuse, et pour l'arrivée du maître tous les samedis, Madame et toute la famille faisaient toilette, les hommes de la ferme s'endimanchaient et les bonnes s'enveloppaient de blanc. Il fallait qu'en regardant tout ceci, le maître sourit, et le maître savait si agréablement saluer et sourire.

Dans la visite annuelle que Madame Cimon faisait à la Rivière-Ouelle, une fois son mari l'accompagnait. Outre d'aimer tant de choses, M. Cimon adorait les enfants et depuis longtemps il n'y avait que de jeunes et charmantes jeunes filles et deux grands garçons : Simon et Arthur (celui-là vit la vie d'aventures dans les Cordillères et l'Amérique centrale). Il songeait que sa femme s'attristait de n'avoir plus de petits à voir tournailler autour d'elle. La visite fut poussée jusqu'à Rimouski où demeurait ma grand'mère. Ma mère était morte, il y avait trois petits à la maison... Il fallait voir cela. Il arriva que cette visite du beau monsieur et de la belle dame m'intéressa à un point extraordinaire. On me proposa une visite que j'acceptai avec joie. Songez donc, il s'agissait de prendre les "chars", et d'aller loin, loin ! Comme je voyais la tête baissée de papa, je compris qu'il avait du chagrin, et, nichant ma tête frisée dans son cou, je lui murmurai avec mille caresses : "Rien qu'un petit voyage, papa". Mon voyage dura huit ans et je le vécus fidèle à combler la solitude de cette belle tante à qui j'ai dû la joie insurpassable de dire "Maman" et de n'être pas une pauvre petite orpheline.

Elle était la douceur même, ne parlait jamais fort, avait des mains douces à faire jouer dans mes boucles blondes. Je n'ai jamais connu personne qui fut plus belle châtelaine, dans sa grande maison bleue, qui ait présidé de plus somptueux repas, avec des services mieux armoriés et des toiles plus précieuses, que l'on ne trouve plus dans ce siècle-ci. Et quand je pense à elle, à tout ce que je dois à ceux qui me firent une enfance miraculeuse, en me coulant dans les veines et le coeur "ce je ne sais quoi" qui garde la femme du laid, de m'avoir gardée dans des décors incomparables, une âme ardente pourtant, mais d'une clarté de cristal, incapable de lâcheté et conquise à toutes les causes qui grandissent la famille et la race. Toute petite, j'ai rêvé à cela, sous les pommiers en fleurs et les lilas en délire, ou dissimulée sous les buissons les églantines embaumaient mon éveil à la vie.

Madame Cimon mourut en septembre 1888, exactement trois mois après le mari dont elle ne pouvait supporter l'absence. Elle mourut comme sont morts tous les miens : le crucifix sur les lèvres.



MADAME RAOUL DANDURAND

(Joséphine Marchand)

Née à St-Jean, fille de l'honorable F.-G. Marchand, homme d'État, et écrivain qui fut Premier-Ministre de la Province de Québec, et de Marie-Herzèlie Turgeon. Étudia chez les Dames de la Congrégation Notre-Dame, épousa en 1886 l'honorable Raoul Dandurand, alors avocat, depuis sénateur, Président de la Société des Nations à Genève, Commandeur de la Légion d'Honneur, l'un de nos hommes politiques les plus remarquables par ses activités, son caractère et son talent. Elle eût une fille unique, Gabrielle, qui épousa M. de Gaspé Beaubien, et mourût en février 1933, laissant trois enfants : Jacques, Claire et Andrée de Gaspé Beaubien.

Elle commença à écrire dès sa prime jeunesse. Elle était à l'école de son père, un fin et délicat lettré, mais dès ses premiers articles, on la sentit se dégager de toute influence et attester d'une personnalité que rien n'entama par la suite, et qui ne cessa de rayonner dans une belle tonalité. Elle écrivait des articles remarquables dans le journal de son père sous le pseudonyme de "Josette". Elle n'écrivait pas pour le simple plaisir d'écrire, mais pour exprimer des idées, lancer des projets, suggérer des initiatives, inspirer des progrès. Elle avait aussi cette clarté absolue qui permet de remettre l'ordre dans le désordre. Elle prédominait par son courage et sa loyauté et n'usa de son talent qu'au succès des grandes causes de vérité et de justice. Ses oeuvres furent signées "Madame Dandurand" et du pseudonyme de "Marie Vieuxtemps". Elle fonda l'oeuvre des "Livres Gratuits", à l'usage des institutrices de nos centres lointains et qui portait jusqu'aux confins de nos frontières le réconfort d'une belle lecture.

En 1893 elle fonda le "Coin du Feu", la première revue féminine au Canada. Pendant quatre années Madame Dandurand prodigua le meilleur de son talent à cette revue d'une expression littéraire de la plus belle qualité qui rallia ses collaborateurs jusqu'en France et groupa les meilleurs écrivains canadiens. Une heure vint où, pour s'associer plus complètement à la vie politique de son mari, Madame Dandurand dû écrire la dernière page de ce "Coin du Feu".

Elle se montra sans cesse la protectrice des arts et des artistes, collabora à tous les mouvements d'éducation et de charité de son époque, fût une novatrice, une Mécène.

Elle eût une carrière brillante et féconde, participa à tous les mouvements publics et dirigea de sa plume et de sa parole toutes les innovations susceptibles de promouvoir les intérêts de son pays et de sa race. Fût membre du "Conseil National des Femmes du Canada", de "L'Alliance Française", du "Ladies Literary Circle", du "Caledonian Society".

Madame Dandurand fut présidente des dames patronnesses de la Crèche de la Miséricorde et toutes nos oeuvres de charité la comptèrent parmi leurs dévouées sociétaires.

Elle eut l'honneur d'être la première Canadienne décorée par le Gouvernement français des "Palmes Académiques", puis nommée "Officier de l'Instruction Publique". Elle décéda en 1925. "Française et Catholique" — écrivit d'elle le sénateur Rodolphe Lemieux qui a suivi toute sa carrière — elle a la fierté de ses origines, mais elle veut que les Canadiens français s'élèvent aux pures conceptions du patriotisme et "vivent la religion et non ce qui en serait le simulacre". Puis l'évoquant de toute son amitié, il exprime sa forte personnalité en ces quelques lignes : "Chez-elle, l'impulsion était généreuse, le coeur sensible, mais par contre, elle était l'esclave de la vérité. Elle ne lui eût rien sacrifié". Voilà un hommage qui vaut tous les articles.

Madame Dandurand, fille d'un bel écrivain, chef d'État remarquable, avait épousé M. Raoul Dandurand, dont la carrière publique reste l'exemple d'une haute valeur intellectuelle et d'une intégrité absolue. Ces deux esprits confondirent leur vie dans une longue suite de bonheur que la mort, hélas, vint briser en 1925. Les dernières années de Madame Dandurand s'écoulèrent dans une chambre de malade. Elle continua de se dévouer, d'agir au meilleur de sa pensée si bien éclairée. Elle accepta le mal qui la faisait presque recluse avec une admirable patience. D'ailleurs les distractions ne pouvaient qu'abonder, elle avait des souvenirs où puiser. Elle avait participé à tous les mouvements intéressants, connu toutes les personnalités illustres, vécu dans les milieux les plus éclairés aussi bien en Europe que dans son pays, présidé aux fonctions les plus brillantes, et réuni tous les éléments qui fortifient la pensée et décuplent la personnalité.

Laurier la désigna au titre de commissaire de la Section féminine Canadienne à l'Exposition de Paris en 1900. La valeur de Madame Dandurand fut consacrée universellement lorsqu'elle présidait le "Conseil National des Femmes" qui groupait des femmes de toutes les parties du monde, dans un Congrès tenu à Paris pendant l'Exposition Universelle de 1900.



Quelques années plus tard, le Sénateur Dandurand devait présider le plus grand tribunal de l'univers, celui qui, de Genève, dicte les destinées du monde. Madame Dandurand n'assista pas, hélas, à cette suprême consécration.

Cette vie, tout extériorisée qu'elle paraisse, fut occupée profondément par les rites de la vie familiale où elle puisait d'ailleurs la splendeur de son intellectualité, sa belle ordonnance morale, maintenait l'atmosphère où l'esprit de son mari la haussait vers les plus profonds problèmes humains et où l'éducation de son unique fille s'accomplissait. Elle avait le secret de satisfaire à tous les devoirs intérieurs comme aux exigences extérieures, et ce fut là son meilleur exemple. Semeuse d'idées, je veux le répéter, dont le nom s'inscrit aux grandes pages de notre histoire littéraire elle forme avec "Laure Conan" et "François" le triptyque féminin qui oriente, verse la lumière, dirige l'effort et domine l'époque où elles ont vécu.

SAINTE-SULPICE



MARIE-CLAIRE DAVELUY

(Écrivain-Historienne)

Née à Montréal du mariage de Georges Daveluy, fonctionnaire et de Marie-L. Désaulniers. Étudia chez les religieuses des Saints Noms de Jésus et Marie. Fit ses débuts littéraires aux environs de 1910, et depuis lors, ne cessa de participer à toute action soit littéraire, soit sociale où elle manifesta un talent très personnel appuyé sur des idées profondes et des principes solides. Elle collabora ainsi à de nombreux journaux et à plusieurs revues, s'associa à des oeuvres intéressantes et diverses; fonda dans un grand esprit patriotique un comité qui, chaque année, organise une manifestation à Jeanne Mance, et prononce à chaque anniversaire un discours inspiré du plus vibrant patriotisme. Outre ses nombreux écrits distribués à travers toute notre presse, Mademoiselle Daveluy a donné quelques volumes déjà publiés, et quelques autres attendent, au nombre d'au moins six, leur tour d'édition. Elle a composé pour les enfants, historiettes, contes et saynettes, des choses gracieuses et fines, qui sont toujours vivement goûtées des meilleurs publics, entre autres: "Les Aventures de Perrine et de Charlot" et le "Filleul du roi Grollo" qui ont obtenu un vif succès. Dans le domaine historique qui lui semble son centre de prédilection, Mademoiselle Daveluy s'est distinguée par ses études documentées et parfaitement au point qui lui ont valu d'être nommée membre de la "Société Historique" de Montréal, honneur qui échoit rarement à une femme. Elle a aussi publié l'histoire de "dix fondatrices" choisies parmi les créatrices de nos ordres religieux les plus remarquables. Son histoire de l'Orphelinat de Montréal, vient de paraître dans une seconde édition et de grand luxe, publiée à l'occasion du centenaire de cette institution. Mais son oeuvre maîtresse est sans contredit: "Jeanne Mance" qui reçut le prix David, aujourd'hui "Prix Javal-Montmirency"; et fut également couronnée par l'Académie Française. Mademoiselle Daveluy est l'une de nos femmes les plus documentées sur les questions sociales qu'elle sait traiter avec une belle science et dont la mise en opération passionne toujours

son esprit sérieux et soucieux d'équilibre et de justice. Lors de la semaine sociale tenue ces dernières années à Ottawa, elle a donné un travail tout à fait remarquable sur "La femme à l'usine, au magasin, au bureau", traitant ainsi du travail féminin de façon supérieure et experte.

Mademoiselle Daveluy, dans la part de son oeuvre consacrée à l'enfance, manifeste surtout de ses instincts de moraliste et d'éducatrice. Elle veut déposer une semence dans l'esprit du petit enfant qui la lit et elle a confiance dans la moisson. L'Apôtre, toujours l'Apôtre bienveillant et aimable.

Rattachée par des liens étroits à une lignée d'intellectuels : savants, artistes, poètes, Mademoiselle Daveluy a su fixer sa vie dans le cadre où elle peut déployer ses meilleures qualités et affirmer son éducation livresque qui est de tout premier ordre. Dans notre cité des livres, la bibliothèque municipale, elle remplit un rôle qui était tout indiqué à sa formation littéraire.

A la regarder, voulante et déterminée, incapable de faiblesse, encore moins de puérilités, spirituelle et gracieuse, ne vous demandez pas si elle peut souffrir d'une injustice, de se voir mal comprise, inconséquemment jugée, si la sérénité qui émane d'elle la met à l'abri des attaques sournoises, des calomnies outrageantes, et des jugements plus que téméraires. Car, si vous plongez vos regards dans l'azur de ses yeux, vous aurez entrevu l'abîme insondable d'une sensibilité extrême qui vous déconcertera par la facilité de souffrir, dont vous auriez voulu dégager cette femme de talent et d'action. Et vous aurez tôt fait d'admettre que tout don suscite une rançon, et ce portrait vous semblera mieux défini puisqu'il porte le halo d'un coeur affiné par ses secrètes définitions et ses sublimes émotions...





MADAME ATHANASE DAVID
(Antonia Nantel)

Née à St-Jérôme. Son père l'Honorable G.-A. Nantel, ministre dans le cabinet Chapleau-Mousseau, était aussi journaliste de réputation. Sa mère, Madame Emma Tassé, décédée récemment, avait pris soin de lui inculquer une orientation spirituelle en même temps qu'elle la dotait d'une éducation supérieure à Montréal, Londres et Paris, auprès des éducatrices insurpassables que sont les Dames du Sacré-Coeur. Le tout n'est pas de naître à sa place, mais encore de sentir dès son accueil à la vie la faveur d'être une petite fille choisie qui devra devenir une femme d'élite, gracieuse et simple de la simplicité que confère seule la meilleure éducation.

Elle n'eût pas à s'adapter au rôle que la destinée lui réservait. Elle épousait en 1908, Monsieur Athanase David, avocat, qui devint député de Terrebonne, ministre et secrétaire provincial dans le gouvernement Taschereau. De ce mariage sont nés six enfants : une petite Simone, morte au berceau, Simone (Mme Jean Raymond Laurent Nantel), Madeleine (Mme E. Lamontagne), Suzanne et Paul.

Madame David est intimement liée à tous les mouvements d'ordre social, philanthropique et artistique. Elle accepte toutes les tâches avec la même loyauté qu'elle emploie à remplir son rôle familial. Rien ne la distrait d'une promesse, rien ne l'éloigne d'un devoir. Il était tout simple que ce coeur bien préparé se portât vers une fondation comme celle de l'Assistance Maternelle que lançait cette grande Madame Hamilton. Dans cette oeuvre Madame David trouvait l'application des vertus de charité, de renoncement, de dévouement qui ne demandaient qu'à s'extérioriser. Madame David devint la première "visiteuse" des mères de l'Assistance Maternelle et c'est également à son instigation que s'inaugurèrent ces assemblées de couture que les femmes du monde et même les jeunes filles donnent dans leurs salons pour vêtir les mères et coudre les layettes des nouveaux-nés.

Tous les mouvements créés pour la survivance de l'oeuvre trouvent chez Madame David la sympathie qui soutient et l'aide qui protège. En 1922, elle fut désignée à Montréal comme l'organisatrice de la journée des Coquelicots qui à l'heure de l'Armistice, fleurissent les héros morts et vivants. Elle fut aussi l'une des fondatrices des Concerts Symphoniques de Montréal.

Ces natures énergiques et sincères qui savent vouloir, atteignent dans le commandement à de surprenantes révélations et après avoir vu cette femme se hausser dans les tâches ardues à des rôles étonnants, il n'y a vraiment qu'à s'incliner.



MADAME EVA CIRCÉ-CÔTÉ

(En littérature "Colombine")

Née à Montréal, fille de Narcisse Circé et de Exilda Décarie. Elle fit un cours d'études brillant chez les religieuses de Sainte-Anne en leur couvent de Lachine. Elle reçut la médaille du Gouverneur général, attachée au prix de littérature française. Elle épousa le docteur Pierre-Salomon Côté décédé en 1909, dont elle eut une fille, Eve. Elle débuta dans la littérature par des articles aux "Débats", hebdomadaire qu'avait fondé et dirigeait M. Louvigny de Montigny aidé de toute une pléiade de brillants collaborateurs. Nous retrouvons Colombine dans le "Pionnier", "L'Avenir du Nord", le "Nationaliste", "L'Avenir" de Jules Fournier, et le "Pays", "L'Étincelle" qu'elle avait fondé avec Charles Gill et Arsène Bessette. Ses activités littéraires furent suivies et fort appréciées. Elle conféra d'une façon charmante. Elle a écrit pour le théâtre des pièces remarquables. Tout d'abord "Hindelang et de Lorimier" où elle met en lumière les héros de 1837; "L'Anglomanie" qui fut primée dans un concours de "L'Action française"; et un acte spirituel: "Le fumeur enragé", où s'atteste l'humour, qui est tout un côté de son talent littéraire, enfin "Maison neuve", drame historique solidement charpenté et d'une haute inspiration nationale. Elle a publié un volume de poèmes en vers et en prose, dont le titre: "Bleu, Blanc, Rouge," est tout un hommage à son drapeau. Elle a été directrice du "Lycée des jeunes filles", installé, aux environs de 1908, rue Saint-Denis. Elle a participé à la fondation et est toujours membre de la Société des Auteurs canadiens. Sa grande oeuvre reste la fondation de la Bibliothèque municipale où elle resta attachée pendant de nombreuses années et où sa haute compétence lui donnait une situation de premier plan. Et vivant avec les livres, elle acquit une érudition livresque supérieure, et elle fut de toutes parts consultée et appréciée. Madame Côté, dans la retraite, a désormais tous les loisirs de mettre au point ses précieux manuscrits et d'en enrichir la littérature canadienne.

Des années et des années elle compulsait des manuscrits, étudia et classa des oeuvres, installa des méthodes et contrôla des directions. Cette existence sédentaire et absorbante répondait à la spécialisation qu'elle affermit d'année en année et jusqu'à la perfection de ce labeur intellectuel. Aussi à l'heure du repos, quand il fallut se détacher d'une oeuvre où son esprit et son coeur s'étaient concentrés dans une virile action, l'on crut que le coup l'abattraît, mais sa vaillance remonta vite et fit face au destin. Et puis, n'est-il pas juste de préparer son couchant et de secouer les chaînes qui entravaient les suprêmes loisirs. Se reposer, afin de mieux partir. Méditer les leçons vécues, retrouver le goût de ses joies, comme de ses amertumes. Revivre lentement sa vie, comme l'on repasserait un livre oublié. Jouir intensément de la vie intérieure qui s'est préparée, souvent à notre insu, mais où les âmes profondes recherchent leurs dernières joies de vivre, leur suprême raison d'espérer... Et avant de s'en aller, mettre tout le rayonnement qui survit en soi, à la forte expression de sa personnalité et s'attarder, s'attarder sur la route le plus longtemps possible, à regarder passer la vie.



JEANNE DESJARDINS

(Madame Willie Lonergan)

Née à Montréal du mariage de M. Hercule Desjardins et de madame Flora Doutré-Bertrand, deux musiciens qui jouèrent il y a quelques années un rôle important dans l'organisation et l'exécution musicales. Elle vécut dans une ambiance artistique qui l'impressionna vivement. Elle fit ses études chez les Dames de la Congrégation Notre-Dame. Son premier professeur fut son père avec lequel elle travailla sérieusement. Puis, plus récemment, elle confia sa belle voix, un véritable présent des dieux, aux soins du merveilleux professeur qu'est incontestablement Alfred Laliberté. Ses activités musicales remontent vers 1922 où elle débuta dans différents concerts où la belle voix pure comme un fin cristal se détachait radieusement, donnant déjà plus qu'une promesse.

Le milieu familial fut donc propice à son précieux développement artistique. Ses parents, très conscients de son talent, ne cessèrent de lui inculquer le respect et l'amour de son art, et ainsi elle apprit à ne rien gaspiller, comme à ne rien gâcher du don incontestable dont la nature l'avait douée. La radio où elle débuta vers 1923, au poste C.K.A.C. et où elle devint bientôt fort connue et très populaire dans des émissions symphoniques sous l'égide des Chemins de fer de l'État et plus récemment Radio-Canada la mit en vedette fréquemment.

Elle y a d'ailleurs obtenu des succès bien marqués et l'an dernier aux "Soirées littéraires", soutenue par l'accompagnement artistique et combien intelligent de son professeur, elle suscita toute une révélation que la critique nota en termes élogieux, et profitant de l'occasion M. Fred Pelletier fit le point entre l'artiste à la radio et l'artiste au concert, soulignant combien ce dernier donnait son véritable essor à une voix aussi remarquable par son volume, son timbre et sa culture que celle de Madame Jeanne Desjardins. Un auditoire SELECT si l'on veut — ce qui n'exclut nullement ce qu'en pensent certains — la compréhension et le goût, fit en cette occasion, un chaleureux triomphe à cette belle chanteuse dont la voix s'élevait à des sonorités que la radio n'autorise guère.

Nous avons demandé au maître Alfred Laliberté comment il fallait classer cette voix que nous ne nous lassons pas d'écouter et il se prêta avec un empressement courtois, à notre interview téléphonique : "Madame Desjardins est un soprano lyrique, voix d'UNE QUALITÉ ABSOLUMENT TRANSCENDANTE, douée d'une grande sensibilité, vouée au concert et à l'oratorio où elle trouvera toujours son vrai cadre". Cette appréciation se passe de commentaires, tous en saisissent le sens absolu comme l'irréfutable valeur.

Soudain dans la voix de l'émouvante soprano tressaillit une sourde angoisse que l'artiste seule perçut. On sait tout ce qu'il faut de savoir, de délicat traitement, de précautions. Elle n'hésita pas un instant à confier son mal et sa crainte à un jeune spécialiste qui avait multiplié les miracles et sauvé nombre de belles chanteuses de l'affreuse détresse de sentir s'éteindre leur voix. Le docteur Hervé Legrand donna à Jeanne Desjardins la splendide guérison. Depuis sa voix atteignit à donner des effets prodigieux qui s'amplifieront sans cesse sous une surveillance scrupuleuse et ferme.

Et longtemps, Jeanne Desjardins tiendra la vedette...



MADAME C.-A. DESMARAIS

(Ada Roy)

Née à Montréal du mariage de Basile Roy et d'Émilie Dandurand (allié aux Doutré), elle étudia chez les Dames de la Congrégation Notre-Dame. En 1892, elle épousa C.-Arthur Desmarais, musicien que nous trouvons dans toutes les fanfares renommées de son époque. Il ne s'intéressait qu'aux choses musicales, et c'est dans un ardent désir de diffuser la musique des maîtres, musique alors très coûteuse et encore peu répandue dans la province, qu'il se fit éditeur en musique et composa des bibliothèques entières de grande musique, française surtout, et publia aussi les premières oeuvres des compositeurs canadiens qui reçurent ce précieux encouragement. Il créa dès lors une ambiance à la jeune femme qu'il épousa et dont la voix magnifique, dans toute sa splendeur première, enchantait les auditoires qui couraient l'entendre dès que son nom figurait au programme d'un concert ou de toute autre représentation musicale.

C'est peut-être encore à l'église que sa voix obtenait le plus splendide effet. On ne se lassait pas de l'entendre, et aux messes de mariage, il manquait toujours le plus émouvant accent, si la voix de la magnifique contralto de notre compatriote n'y apportait sa douceur et son émotion.

Mme Desmarais se dirigea tout d'abord vers le maître très apprécié d'alors, de M. Charles Labelle, père d'une famille de musiciens et qui présidait alors à tant de succès d'artistes. Plus tard, à la mort de M. Labelle, ce fut à M. Albert Jeannotte qu'elle demanda de fixer définitivement cette voix aux cordes souples et d'une sonorité merveilleuse qui permit à Madame Desmarais de faire de sa voix tout ce qu'elle voulut sans jamais éprouver de déclin.

À l'oratorio elle fut longtemps l'artiste-vedette. On la cite toujours à l'égal des plus merveilleuses interprètes de cet art si pur, si dénué d'artifices, et où s'impose une voix exempte de défaillance comme d'artifice.

Ce fut donc une belle et sincère artiste qui vécut de son art, et reste encore sur la brèche, entourée d'une légion d'élèves à laquelle elle consacre ses derniers accords et ses meilleures leçons.

Cette femme qui n'eut pas d'enfants donna à ses élèves une part de sa tendresse et de sa sollicitude, et rien n'est plus doux à sa légitime fierté que le succès de ceux qu'elle a formés.

Au cours de sa longue et belle carrière, Madame Desmarais témoigna de la plus exquise collaboration à toute oeuvre, fût-elle charitable, nationale ou simplement aimable. Au cours de la guerre, où la philanthropie déployait une action de dévouement constant, elle resta sur la brèche à chanter pour ceux qui se battaient. Dans la maison où elle entra après son mariage, des orphelins l'attendaient, dont l'un sourd-muet. Sa délicatesse eut vite fait d'en faire son favori. Elle apprit son fruste langage et l'éleva avec une tendresse attentive. Elle voulut que ce déshérité fut heureux, et elle y réussit. Peut-être n'eût-elle pas consenti à ce que je raconte ce détail intime. Moi je le trouve trop exceptionnel et trop touchant pour le taire.



MADAME EUGÈNE DESMARAIS
(Corinne Larue)

Née à Neuville, près de Québec, du mariage de François Larue, marchand, et de Félicité Délisle, Corinne Larue étudia chez les dames de la Congrégation Notre-Dame. Elle épousa en 1894 M. Eugène Desmarais, alors marchand d'ornements d'église, depuis spécialisé dans les transactions immobilières, et l'un des propriétaires les plus en vue de la Métropole. De ce mariage sont nés onze enfants (la plupart morts en bas âge). La famille est aujourd'hui constituée par deux filles Cécile et Fleurette; un fils, René; une belle-fille, Mme Liliane Bricault-Desmarais; un petit-fils, Jacques Desmarais. Depuis des années, Madame Eugène Desmarais participe à nombre d'œuvres charitables. Elle a secondé, encore jeune femme, l'œuvre de l'Asile de la Providence, où ses qualités et ses mérites furent vite distingués par ses compagnes et les religieuses directrices de l'Institution. Aussi brûla-t-elle les étapes dans le comité d'administration et fût-elle tôt désignée au poste de présidente qu'elle occupa pendant de nombreuses et fructueuses années. Lorsqu'elle voulut résigner une tâche que sa santé délicate lui rendait trop lourde, on la porta à la présidence d'honneur afin de garder dans les conseils de cette œuvre importante, la femme sensée, dévouée et distinguée dont les initiatives étaient aussi sûres que fructueuses. On la trouve encore à l'Institution des Sourdes-Muettes où depuis longtemps elle se dépense sans compter jamais. Elle aida à la fondation de l'hôpital St-Joseph des Convalescentes, et là, aux côtés de son mari, bienfaiteur insigne de cette maison hospitalière, elle remplit le rôle écrasant

de soutenir la naissance d'une institution canadienne-française qui offre un refuge et des soins à des ouvrières sans famille qui, au sortir de l'hôpital, ne peuvent trouver le refuge et les soins dus à leur faiblesse de convalescentes.

Dès la guerre, avec les multiples devoirs qu'elle nous imposait pour secourir nos soldats canadiens, le dévouement de Madame Desmarais fut non seulement de tous les jours, mais de tous les instants. Les oeuvres se multipliaient et son activité se décuplait avec elles. Elle volait au secours de toutes et sa voiture était totalement mobilisée au service de l'humanité souffrante. Nous la voyions accourir au premier appel, souriante et pratique, aidant à développer des organisations, en indiquant les côtés faibles et les moyens de les compléter. Puis elle se rendait non seulement utile, mais encore indispensable dans l'accomplissement de tous les mouvements en y plaçant un geste d'infinie pitié et d'ardente fierté. Peu de femmes auront accompli pendant cette période tourmentée, plus de véritable action philanthropique que cette femme distinguée, intelligente dont le mot spirituel, le rire discret et plein d'esprit dérobaient si souvent la trop forte émotion ou l'extrême fatigue. Et dire qu'aucune décoration ne la récompensa jamais. Elle n'en avait cure, mais combien l'ont plus qu'elle méritée? — Elle est d'une forte et solide race. On peut dire de certaines femmes — et de celle-là sûrement — "qu'elles mettent de la beauté dans leur bonté et de la grâce dans tous leurs actes". Madame Desmarais est une grande chrétienne qui vit dans l'harmonie et la paix, sourit aux pauvres et s'incline plus fréquemment devant les petits et les humbles que devant les puissants et les riches.

J'ai voulu raconter tout d'abord le rôle philanthropique éminemment bienfaisant où cette intelligente et gracieuse femme a dépensé une si large part de son temps sans que rien du maintien de sa vie familiale fut jamais diminué. L'ordre qui règne en elle se répand autour d'elle.

Celle-là est heureuse parce qu'elle donne le bonheur et domine, de sa foi sereine, tout ce que la vie lui offre ou lui refuse.





MADAME LÉO-PAUL DESROSIERS

(Marie-Antoinette Tardif,
en littérature "Michelle Le Normand")

Cette remarquable femme de lettres naquit à l'Assomption du mariage de B.-Z. Tardif, et d'Hélène Beaupré. Elle étudia chez les Dames de la Congrégation, tout d'abord au couvent de l'Assomption, ensuite à l'Académie St-Léon à Montréal, où sa famille était définitivement fixée. Elle étudia les Lettres à l'École de l'Enseignement Supérieur, puis à l'Université de Montréal, où elle reçut outre ses certificats et diplômes, diverses bourses attribuées par l'Université aux quatre premières élèves qui remportent les honneurs de ce cours littéraire. Elle commença à écrire en 1916 et débuta au "Nationaliste", hebdomadaire réputé du temps, par ce clair et rayonnant: "Autour de la Maison", donné en tranches, puis édité dans un volume qui excita le plus vif intérêt et obtint un remarquable succès. Dès lors, la réputation de Michelle Le Normand fut consacrée. On voulut connaître cette jeune femme de lettres dont le style simple, alerte et juste racontait avec tant de verve et de finesse, une enfance à peu près pareille à toutes les enfances et y apportait un relief si intense que chacun et chacune en lisant son "Autour de la Maison" croyait retrouver sa première vie et se complaisait à la revivre dans un clair rayonnement. Michelle Le Normand collabora et collabore encore au "Devoir", où avec Fadette, elle ne cessa de tenir dans ce journal les grandes vedettes féminines. De l'automne 1920 à 1921, elle séjourna à Paris où elle suivit des cours à la Sorbonne et à l'Institut Catholique. En juin 1922 elle épousa M. Léo-Paul Desrosiers, journaliste et homme de lettres fort connu, aussi collaborateur au "Devoir", et auteur de romans et nouvelles dont l'un, "Nord-Sud" est considéré à maints points de vue comme l'une des meilleures oeuvres littéraires du Canada français. De cette union sont nés trois enfants : Louis, Claude et Michelle.

Michelle Le Normand collabore également au "Droit" d'Ottawa, au "Canada français", à "L'Oiseau bleu". Au début de sa carrière, elle écrivit des choses charmantes dans cette revue intitulée: "Le Canadien errant" que publia M. Ernest Bilodeau et y déploya des dons de sûre observation, en racontant l'âme délicate d'une enfant chez laquelle elle découvrait des dons charmants et une vivacité spirituelle qui ravissait notre jeune écrivain.

A ce moment Michelle Le Normand exploitait le trésor, emmagasiné avec soin, d'observations et de souvenirs que la vie lui avait offerts et qu'elle acquit la vocation de raconter. J'avais attribué à l'imagination la profusion des détails, tous marqués et intéressants dont ses oeuvres débordaient, et comme je lui disais un jour, très fortement saisie par la couleur de ses écrits: "Pourquoi n'écrivez-vous pas des romans, vous qui avez tant d'imagination"? — Elle me répliqua vivement: "Mais je n'ai aucune imagination; je ne puis écrire que ce que j'ai vu et observé." Je fus un peu déconcertée de cette observation faite avec une assurance qui me convainquit, parce que cette jolie personne donnait l'impression "qu'elle se savait par coeur". Seulement un doute s'obstinait en moi, et arriva un jour ce délicieux roman "Un nom dans le bronze" qui me prouva que Michelle Le Normand possédait ce don magique d'inventer tout en brodant sur un thème tissé par des découvertes saisies cette fois dans le royaume des coeurs, royaume fermé sinon obscur, où Michelle Le Normand venait de faire une entrée triomphale. Michelle Le Normand est la loyauté, le dévouement et la grâce, le tout personnifié par le charme d'un tendre petit visage éclairé d'yeux qui dévoilent d'admirables pensées. Si ce portrait a pris inconsciemment une note chaude, tendre et personnelle, cela tient à des affinités profondes établies entre son âme et la mienne, qui m'ont fourni les seules teintes avec lesquelles je puisse exprimer sa délicate personnalité.

Dans sa toute première jeunesse la petite Michelle a dû souvent se promener sur une route desservie par un minuscule chemin de fer, qui faisait le service entre l'Épiphanie et l'Assomption, à travers des paysages du coloris le plus vif. Avoir un chemin de fer pour s'y promener, et qui soit à soi, bien à soi, a-t-on imaginé rien de plus enchanteur comme de plus somptueux. Heureuse Michelle qui avez connu ce ravissement presque unique—du moins qui me paraît tel à moi, qui ai passé ma petite enfance dans une vallée des Laurentides enchassée de paysages merveilleux, mais où les "chars" ne devaient jamais passer, parce qu'il y avait un Cap que l'on appelait "Tourmente" qui leur barrait la route. Eh bien, les "chars" y sont passés tout de même et, railleurs, s'engouffrent dans le ventre vaincu du Cap Tourmente... en sifflant jusqu'à l'époumonnement. Mais ce que le petit train de l'Assomption a dû influencer de visions miroitantes, heureuse Michelle, vous nous le conterez un jour, n'est-ce pas? En attendant cette belle histoire, nous possédons de cet auteur si féminin et si gracieux, trois oeuvres: "Autour de la Maison", "Couleur du Temps", "Un nom dans le bronze", et "La plus belle chose du Monde", dont le titre nous rend rêveurs...



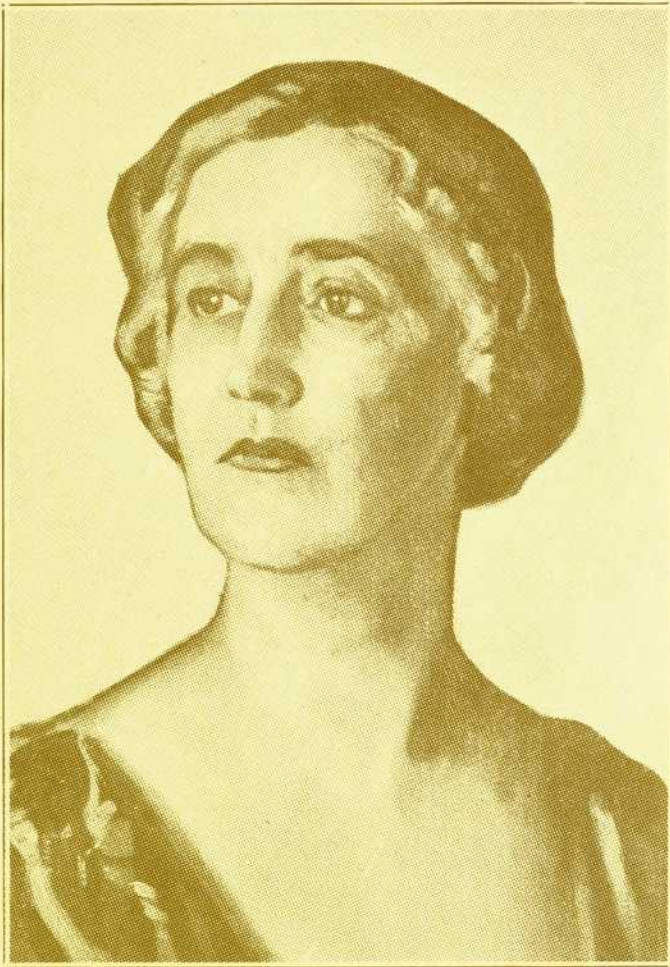
LADY DRUMMOND

(Grace Julia Parker)

1884
Née à Montréal, du mariage de Alexander Davidson Parker et de Grace Gibson, tous deux de Edimburgh, Écosse. Épousa le Révérend George Hamilton, fils de Robert Hamilton, de Hamwood, et devenue veuve, Sir George Drummond, dont elle eut deux fils, Julian, mort au berceau, et Guy Melfort, lieutenant dans l'armée canadienne, tombé glorieusement à Saint-Julien, France, le 22 avril 1915. Elle n'a qu'un petit-fils, Guy Melfort. Lady Drummond fut la première présidente du "Local Council of Women" de Montréal, et à ce titre fut appelée à jeter les bases du "Charity Organization", maintenant le "Family Welfare Association" de Montréal. La "Croix Rouge" est l'une de ses oeuvres de prédilection, et pendant la guerre de 1914-18, elle dirigea le bureau de renseignement canadien, dans les bureaux de la Croix Rouge à Londres. Elle devint assistante-commissaire du même Comité. Fut décorée du grand ordre anglais de "St. John of Jerusalem", et porte le titre de "Lady of Justice" qui est le plus haut grade de cet Ordre. Elle est décorée par le gouvernement français de la "Reconnaissance française", par le gouvernement britannique de la "Medal British Red Cross", et par le gouvernement serbe de la "Médaille de la Reconnaissance". L'Université McGill lui a décerné le titre de Docteur L.L.D. Lady Drummond est une ardente apôtre du suffrage féminin. Son grand idéal patriotique est d'unir dans une pensée nationale parfaite les deux grandes races du Canada, et elle s'emploie de toute son âme à cette noble propagande. Eminemment cultivée dans les deux langues, elle s'intéresse aux arts et aux lettres et est la meilleure amie de l'écrivain et de l'artiste. Lady Drummond habite Montréal, mais étend ses activités et ses influences dans toutes les parties du pays où elle ne compte que des respects et des admirations.

La personnalité de Lady Drummond tissée de finesse, de jugement, de science, de dévouement, rayonne sur l'orientation de tous ces mouvements auxquels elle participe, et sa collaboration leur est une garantie de succès. Elle ne se laisse ni circonvenir, ni abuser. Elle juge avec une extrême sûreté. Rien ne lui échappe de ce qui doit être fait, et on ne la trouve jamais que là où elle doit être. Tous ses gestes ont un sens. Elle ne fait que ce qui doit être fait, et cette remarquable faculté de discerner du premier coup d'oeil l'essence d'une cause est, je crois, la clef même d'une autorité qui s'impose infaillible. Le tact et le doigté sont des qualités supérieures dont elle est abondamment pourvue.

Lady Drummond est une lettrée et une bilingue. Elle lit nos classiques et en a fait un choix de grand luxe. Rien ne lui échappe de la valeur de ses compatriotes, et les nôtres savent quelle estime elle leur prodigue. Elle possède un don oratoire qui ferait la fortune d'un homme politique, et l'on songe combien il paraîtrait étrange de refuser à de telles femmes des droits que le premier venu peut exercer librement. D'ailleurs, elle domine les détails, et sa supériorité en fait un être de force dont le pouvoir s'illumine naturellement. Elle sait que les destinées du pays doivent s'accomplir dans l'entente absolue des deux grandes races qui l'habitent. Elle comprend nos légitimes ambitions de "demeurer" avec tout ce que ce terme entend de fierté et d'énergie, et elle s'étonnerait de ne pas trouver chez les descendants des Français, fondateurs du Canada, des déterminations irréductibles de survivre dans leur langue et leur foi. Cette attitude des Canadiens français, Lady Drummond ne songerait jamais à l'entamer et sa religion patriotique a toujours posé le principe de l'entente absolue entre les Anglais et les Français du Canada, devenus un peuple qui sait ce qu'il veut, n'ignore pas ce qu'il vaut, et ainsi marche à grands pas vers tous les progrès. Elle rêve l'unité de l'Empire dans une vaste Confédération de tous ses membres où chacun exercerait une part égale de droits et de privilèges sous l'autorité royale qui a toujours présidé à ses destinées. Cet idéal caressé par une intelligence d'élite n'est-il pas en chemin de s'opérer clairement, ainsi que viennent de le poser les conférences impériales récentes qui nous placent au premier rang parmi les peuples. Lady Drummond comprend l'idéal canadien-français. Nous l'admirons profondément.



MADAME CAMILLE DUGUAY

(Doria Lemaire)

Née à Drummondville du mariage de François Lemaire et de Marie-Louise Turcot, Doria fit de fortes et brillantes études chez les Dames de la Présentation à Drummondville. Très douée musicalement, elle eut comme maître dans sa jolie ville, M. McLean, et plus tard elle travailla sous la direction de M. Arthur Letondal à Montréal. Elle avait une voix jolie et pleine de promesses, elle la confia à Mme Emma Préfontaine. Elle témoigna toujours d'un réel talent littéraire qu'elle attesta en diverses circonstances, et elle sut collaborer avec ce journaliste sincère et d'excellente formation que fut M. Camille Duguay, qu'elle épousa en 1928, alors qu'il était rédacteur à la "Parole" de Drummondville. Sa jeune femme s'installa à ses côtés pour rédiger avec brio et sagesse, la page féminine du journal.

Plus tard, ils mirent à exécution le louable projet de fonder leur journal, et "La Voix des Bois Francs" naquit dans la joie, la franchise, et l'honnêteté de ce jeune couple qui aimait son métier et le servait avec un enthousiasme, où prédominait une pensée supérieure : celle d'être éducatrice, bienfaisante, solide, juste et fidèle... Ces deux êtres unis par l'un de ces mariages "écrits au Ciel" offrait le spectacle du bonheur, de l'entente, de l'union totale dans les idées comme dans les sentiments. Aucun désaccord ne s'infiltrait entre eux et chacun à leur table de travail, s'appliquait à une oeuvre, essentiellement leur oeuvre, puisqu'ils l'avaient créée de toutes pièces et qu'elle appartenait aussi bien à l'une comme à l'autre.

Mme Camille Duguay aimait de toute son âme ce mari travailleur, ardent à manifester ses opinions et à les défendre. L'un et l'autre éprouvait de cette union idéalisée, un bonheur infini où les réalités prenaient jour dans une atmosphère magnifiée par l'espoir et l'amour.

Puis un jour, ce bonheur se déchira. Lui, l'homme d'idées nettes et d'opinions réfléchies, aussi l'homme tendre et discret qui avait élevé sa jeune compagne aux austérités de ses méditations, il partit, brutalement fauché par la maladie insidieuse et fatale que vous ne savez pas habiter en vous, et qui va vous tuer sans merci. Sous ce coup abominable, la jeune femme sentit qu'en elle aussi mourait un amour qu'elle ne revivrait plus. Près de sa couche funèbre, elle jura de le continuer, de perpétuer son oeuvre dans un ensemble qui rappellerait le Bien-Aimé qui avait été son maître, et dont elle resterait le disciple... Et résolument elle étouffa son désespoir et ses larmes, et on la vit reprendre son fauteuil — ou plutôt occuper celui du disparu, et de là, depuis quelques années, elle rédigea avec talent, sagesse, loyauté, les deux hebdomadaires fondés avec son mari : "La Voix des Bois Francs", à Drummondville, et le "Nicoletain" à Nicolet, deux feuilles qui rayonnent de la belle clarté d'une âme à sentiments nobles et purs et qui éclairent de leur franchise et de leur rayonnement, une opinion rurale considérable et distinguée.

Brave petite Madame, comme je vous admire d'être aussi vaillante et de tenir le niveau intellectuel et moral de la Canadienne française à une si noble hauteur. Vous dont la pensée est belle, éblouissante, patriotique, vous émergez radieusement au-dessus des idées et des êtres médiocres. Lorsque la victoire nous sera donnée, il ne faudra pas oublier qu'avec une douceur entêtée autant que méritoire, Madame Camille Duguay, mignonne et toute féminine, aura éduqué les masses.





MADAME L.-A. DUBRÛLE

(Marie Larue)

Née à Saint-Augustin de Portneuf, du mariage du docteur F.-K. Larue, Conseiller Législatif et de Henriette Couture, Marie Larue étudia chez les Ursulines de Québec, et termina brillamment son cours supérieur. Elle épousa en 1890, M. L.-A. Dubrûle, industriel bien connu. De ce mariage naquirent : Maurice, major dans l'armée canadienne au cours de la grande guerre et depuis journaliste fort apprécié, Paul, industriel, Albert et Lucien, fonctionnaires; trois filles : Mariette morte en 1911, Pauline décédée en 1935, et Suzanne. Madame Dubrûle est de celles qui se sont instituées chez-nous, catégoriquement traditionalistes, sans jamais tomber dans un vieillotisme qui pourrait effaroucher le goût de sa gracieuse jeune fille.

Pour services exceptionnels aux oeuvres de la grande guerre, Madame Dubrûle fut décorée par la France de la Médaille de la "Reconnaissance française" et lors du Jubilé royal, la Médaille d'argent de George V et de Marie d'Angleterre lui fut octroyée pour son dévouement à la "Croix Rouge Canadienne".

Elle est une chrétienne de grande classe, ni morose, ni impérative, ni austère. Elle est incroyablement charitable et ignore tous les à-côtés mesquins.

Elle plane dans une sphère où la pensée reste haute, où l'action devient noble et puissante.

Lorsque la guerre de 1914-18 éclata, elle vit tout de suite son fils aîné courir volontairement à la bataille. Il partit avec les premiers détachements. Il avait à peine 20 ans. Sa mère consentit cet atroce sacrifice, mais dès lors, monta dans son regard une affreuse anxiété. Il lui fallut alors s'associer au courage de son enfant. Déjà le "Fonds Patriotique" qui voyait — et avec quelle attention — à la protection des femmes et enfants des soldats, reçut son premier concours. D'une intelligence claire et douée d'un don d'organisatrice, elle aida à l'établissement des enquêtes et à la distribution des fonds, et mena une existence extrêmement remplie, presque fébrile. Puis elle vint rejoindre la Croix Rouge, à la section canadienne-française que nous avons installée dans la Fédération Nationale et qui réclamait son aide. Elle accepta notre invitation, mais y mit la condition expresse que nous l'aiderions au Fonds Patriotique. Ainsi nous évoluions dans un cercle impérieux où pour s'attirer des recrues, il fallait s'enrôler nous-mêmes et devenir de vrais soldats. Alors cette femme étonna par sa compréhension des rôles que les circonstances nous commandaient, son tact, son initiative et un dévouement dont la comparaison serait difficile à établir. Elle répondit à tous les appels, ceux que je viens de citer, ceux encore des hôpitaux des victimes, retours du front qu'il fallait soigner, récréer, reconforter, des Emprunts de guerre, de l'aide à la France, à la Belgique, à la Serbie, et que d'autres. Elle ne s'arrêta que longtemps après que la souffrance se fut apaisée. De toutes les vaillantes qui se dévouèrent en ces circonstances terribles, elle fut celle qui commanda tous les respects et suscita toutes les admirations. Depuis, elle continue à donner l'exemple...

MADAME MARIE DUMAIS-BOISSONNAULT

(En littérature "Solange")

Elle naquit dans le comté de Témiscouata, à Trois-Rivières, je crois. Elle fut une jeune fille aux goûts nomades, avide d'apprendre, de voir et de tirer de la vie tout ce qu'elle pouvait lui donner de satisfactions intellectuelles. Il y avait en cette énergique personne intelligente et spontanée, une ténacité qui la fit se tenir à elle-même les promesses qu'elle se jugeait susceptible de remplir à la perfection.

Elevée en bas de Québec, alors que seule la tradition comptait et que nous pratiquions le souverain oubli de préparer l'avenir, elle sentit en abordant la ville qu'il lui fallait d'abord apprendre l'anglais. Elle poursuivit cette idée jusqu'au point de se sentir suffisamment savante pour aborder les grandes compagnies, réussir à s'y faire nommer traductrice et, de pas en pas, atteindre les États-Unis, y enseigner le français dans de riches familles, arriver jusqu'à Londres où elle donna des cours de français dans une grande institution où on l'apprécia fort.

Après avoir enseigné le français, elle crut nécessaire de pratiquer Paris et les Parisiennes et de continuer éperdument à apprendre. Deux ans suffirent à ce perfectionnement. Après avoir poussé une pointe vers les Balkans elle éprouva le besoin de l'air natal et revint, dare-dare, s'installer dans un journal conservateur qui ne vécut que peu de temps, mais qui ouvrit à Solange les portes du journalisme où elle fit fort bonne figure, de même que chaque fois qu'elle y revint dans un domaine ou un autre.

Solange, la chère et vivante Solange, aux enthousiasmes créateurs, se sentit devenir poète, évidemment cela la ravit et ravit ses lecteurs. "L'huis du passé", recueil de poèmes, lui valut un grand succès au pays et à l'étranger, couronné qu'il fut par les JEUX FLORAUX du Languedoc, par les prix Edmond Rostand et Leconte de Lisle.

Madame Boissonnault fut présidente de l'association des poètes canadiens de Québec et a contribué largement à stimuler la verve des jeunes auteurs, suscité des concours et des prix fort appréciés. Elle avait épousé en 1902, L. Boissonnault, de St-Blaise, dont elle eut deux fils: Charles-Marie en qui elle reconnut vite des aptitudes remarquables pour la poésie et l'histoire surtout politique, également excellent journaliste; Joseph dont le pinceau alerte et original se prépare de beaux succès.

Déjà veuve en 1913 avec deux mioches. Après s'être battue pour elle, elle se remit au travail pour eux et ses examens passés entra dans le service des Postes à titre de traductrice. Elle devint la secrétaire de l'honorable Thomas Chase Casgrain. Après la mort de celui-ci, elle obtint de permuter au bureau de Montréal.

Nous avons, Gaétane de Montreuil et moi, fréquenté fraternellement avec Solange, la gaie et infatigable Solange qui avait un esprit impétueux et un coeur affectueux. C'est le souvenir que j'ai gardé d'elle depuis que la vie nous a séparées, la vie et les circonstances...



MADAME DUMONT-LAVIOLETTE

(Mary MacDonald)

Née à St-Pascal de Kamouraska du mariage de A.-R. MacDonald, surintendant de l'Intercolonial, chemin de fer qui desservait alors tout l'est canadien, et de Aimée Blondeau. De ce mariage naquirent quatre enfants.

Madame Dumont-Laviolette, à force de volonté, de courage et de conviction, a tenu avec dignité la présidence des femmes conservatrices de Montréal. Alors que la défaite avait débandé les organisations masculines conservatrices, l'Association Féminine ne désarma pas et sous la direction de Madame Dumont-Laviolette, continua son oeuvre, maintint le courage au coeur des membres et des classes féminines conservatrices. De tels dévouements appellent leur récompense : Madame Dumont-Laviolette est tenace et résistante, la vie l'a préparée à la lutte, à l'échec et à la douleur.

Née dans une famille heureuse, elle goûta tous les plaisirs de l'enfance et les joies familiales avec un contentement indicible. Plus tard elle connut le grand faste, la vie sociale avec tous les agréments qu'elle peut offrir, sa vie d'épouse heureuse, sa vie maternelle comblée par la naissance de trois fils et d'une fille. Puis la mort d'un époux tendrement cher la jeta dans des difficultés où elle dût apporter toute son indomptable énergie. Vint la guerre, deux de ses fils s'enrôlèrent car, élevés à l'école du courage, ils n'eurent nulle peur des sacrifices, des infirmités, de la mort. Infiniment hardis et braves, ils se jetèrent dans la mêlée et défendirent la paix du monde avec le panache des héros antiques. Tous deux tombèrent, l'un tué à la prise de Vimy avec pour sépulture le champ d'honneur; l'autre blessé à Courcellette, souffrit horriblement et mourut à Montréal, entièrement paralysé, sa mère à son chevet. Quelques mois auparavant, Joffre, le grand Soldat de la France, venait de conclure

l'alliance des Alliés avec les Américains et honora le Canada d'une visite à jamais inoubliable. Sur le parcours de la procession qui escortait l'illustre maréchal, une ambulance stationnait où l'on avait installé le jeune héros de Courcellette : Lambert LaViolette. On vit le grand Français mettre pied à terre, gravir les degrés de l'ambulance, s'incliner devant la mère, puis penché vers le jeune soldat canadien, ceindre sa poitrine de son propre cordon de la Légion d'honneur, et baiser au front ce fier héros mourant. Une page d'épopée s'écrivit devant la foule agenouillée et sanglotante.

Puis Madame Dumont-Laviolette porta ses deuils avec un fier stoïcisme. Et ses activités l'aidèrent à supporter ses deuils. Un fils Godfroy Lambert-Laviolette et sa fille Jeanne, la consolèrent de leur affection et la soutinrent avec un grand amour.

Madame LaViolette a beaucoup reçu de la vie, mais elle a éprouvé d'atroces épreuves. Son esprit et son âme se sont mûris et haussés, elle a rempli aussi des missions importantes pour son parti en maintes occasions et son habileté et son tact y ont été hautement reconnus.

Elle fit partie du pèlerinage de Vimy lors du dévoilement en 1936, élevé à la mémoire des Canadiens morts dans la prise de ce point stratégique d'une importance capitale et qui déclancha la Victoire qui mit fin à la boucherie provoquée par l'Allemagne, la plus horrible des temps modernes. Et alors Madame Dumont-Laviolette put baiser la terre qui avait glorieusement absorbé le sang de son fils, Alexandre Dumont-Laviolette.

Par un second mariage de son père avec Marie Langevin elle rentra dans la famille qui a donné à la politique un Sir Hector Langevin, et à la religion Messieurs Langevin, l'un premier évêque, et l'autre grand vicaire du diocèse de Rimouski.





MADAME J.-S. DUPERRAULT

(En littérature "Perrette")

Née à Saint-Damien de Brandon. A fait ses études chez les Soeurs Sainte-Anne en leur couvent de Saint-Gabriel. A épousé en 1904, M. Duperrault, et s'est, avec son mari, fixée en 1907 sur une ferme à Willow Bunch, Saskatchewan. Sous le pseudonyme de "Perrette" Madame Duperrault écrit depuis des nombreuses années, et elle est depuis 22 ans, la rédactrice des pages féminines du "Patriote de l'Ouest". Participe à toutes les organisations sociales et charitables de sa jolie ville. Est membre actif du "Comité littéraire", du "Cercle dramatique", de l' "Union chorale", du "Parlement modèle", de la "Saint-Jean-Baptiste", de la "Chambre de Commerce", du "Comité d'exposition", de l' "Assistance féminine" et diverses autres associations régionales. Participe d'une façon intensive à toute initiative de progrès et de culture intellectuelle. Elle est la mère de seize enfants dont douze sont vivants.

La mère de seize enfants ! Saluons ! C'est vers cette mère que se porte tout d'abord notre hommage chaleureux. Donner à sa patrie autant de vies, suivre la tradition de la race, lui insuffler des énergies, voilà bien le rôle de la femme dans sa plus brillante manifestation, et belle de ses multiples maternités, consciente d'avoir magnifié le rôle féminin, Perrette n'a pas cru cependant qu'il fallait s'alourdir dans de multiples tâches mais chercher sans cesse dans les accords intellectuels, des secours et des directives de premier plan. C'est sur sa ferme, vaillante, sereine et combien sympathique que je vous la présente. Elle réalise ce miracle d'aimer la vie avec tous ses devoirs, ses épreuves, ses alternatives, ses déceptions et de s'en faire des forces actives et renouvelées. N'est-ce pas que son pseudonyme est gracieux ? Seulement ce n'est pas la Perrette à la "cruche cassée" mais une Perrette vigilante qui ne brise rien, raccommode tout, multiplie les devoirs et les activités, une Perrette de belle santé physique, de superbe équilibre moral, un être de pensée et de vigilance, une femme apte à tout voir, à tout comprendre, à tout aimer, une large dispensatrice d'idées, une veilleuse infatigable de la famille et de la tradition, une ardente au progrès, une femme enfin, qui par ses multiples adaptations à tous les rôles que lui suggère la vie, les remplit tous à la fois, ou successivement, avec vaillance. Elle ne pâlit pas sur ses rêves, mais elle les vit avec une intensité souriante qui séduit et émeut.

Perrette fait exemple.

MADAME NÉRÉE DUPLESSIS

(Berthe Genest)

La mère du Premier Ministre actuel de la Province de Québec naquit aux Trois-Rivières du mariage de Laurent Genest, Greffier de la Paix aux Trois-Rivières et de Emma McCallum. Elle épousa le 14 juillet Me Nérée Duplessis, député, puis juge de la Cour Supérieure de Québec. De ce mariage cinq enfants sont nés : l'honorable Maurice Duplessis, Premier Ministre de la Province de Québec et quatre filles aujourd'hui mariées à des citoyens notoires de la cité trifluvienne.

Madame Duplessis, née d'un père essentiellement français et d'une mère franco-irlandaise et écossaise, semblait avoir pris à ses trois races, leurs plus brillantes qualités. Vive, sémillante, elle était dominée par une insurpassable bonté qui présidait à tous ses actes sociaux, toujours dirigés avec intelligence, dévouement et ce tact raffiné de la grande dame.

Madame Duplessis a été formée à l'école d'une famille gardienne des magnifiques élégances qui ont perpétué, dans nos villes de province particulièrement, les traditions de la noblesse française émigrée sur les rives laurentiennes.

Elle reçut l'éducation ursuline. Douée incomparablement de dons intellectuels et physiques, elle devint la compagne choisie de l'un des hommes les plus distingués de son époque et de sa région, politique d'une absolue intégrité et d'une haute valeur intellectuelle, qui représenta avec honneur le comté de Saint-Maurice à la Législature durant plusieurs années, et qui fut ensuite nommé juge de la Cour Supérieure où il manifesta son caractère intègre et sa science de jurisconsulte.

Madame Duplessis était la mère accomplie, dans toute l'acception du terme, attentive, dévouée et aimante qui dispense à ses enfants les leçons qui magnifient le caractère, les attitudes et surtout les exemples.

L'enfance et la jeunesse de notre digne premier ministre furent donc entourées des exemples les plus élevés et des tendresses les plus actives. Son père lui enseignait, par son admirable conduite, les leçons de loyauté, de rectitude de jugement et d'absolu désintéressement qui guidèrent toute sa vie, tandis que sa mère, spirituelle, pieuse et charitable, lui apprenait à pratiquer les vertus du foyer.

Quatre jeunes soeurs entouraient aussi l'admirable Madame Duplessis, et contribuaient par leur beauté, leur esprit, leur éducation raffinée, leur charité en éveil à peupler la vie du futur chef de la province, de ces mille et une joies délicates et bienfaisantes qui font se développer librement, dans une joyeuse et sereine aisance, les qualités de gentilhomme accompli.

Madame Duplessis mourut en 1921, relativement jeune, après une vie vouée aux grands devoirs familiaux et sociaux. Elle s'endormit dans la joie des grandes chrétiennes qui ont fait leur devoir, tout leur devoir.

Cette femme distinguée restera un exemple pour les femmes de son pays. Elle symbolise ce que peut accomplir, par des prodiges d'amour et d'intelligence, la mère qui élève son fils pour des tâches utiles à sa race et à son pays. Et je suis heureuse de dresser sur la tombe de Madame Nérée Duplessis l'hommage ému et sincère qui la raconte bien imparfaitement, mais qui dira à notre premier ministre, M. Maurice Duplessis, et aux femmes exquises et racées qui ont la fierté d'être ses soeurs : Madame Henri Balcer (Jeanne); Madame Edouard Bureau (Etiennette); Madame Edouard Langlois (Gabrielle); Madame Robert Grant (Marguerite); quelle place prend dans l'histoire féminine de notre province, la noble mère qui fut la leur et qui les a splendidement initiés au service de la race et de la patrie !





MADAME FÉLIX DESROCHERS

(Rita Duckett)

Née à Montréal du mariage de Richard-L. Duckett et de Délia Tellier, elle fit de brillantes études chez les Dames de la Congrégation. En 1913, elle épousa M. Félix DesRochers, avocat brillant, tribun d'une éloquence de tout premier ordre. Pendant une assez longue période Mme DesRochers fut la secrétaire des femmes conservatrices de Montréal et du district, où elle fit montre d'une connaissance approfondie de la politique canadienne. Très intelligente et active, elle sut attirer aux assemblées de l'Association, nombre d'adeptes. Elle passait à travers les groupes et conquérait adhésions et sympathies. Elle est la soeur de Mme J.-Louis Audet, et de Mme Jean Penverne.

Il y a quelques années, la mort de M. de la Broquerie Taché, père du député de Hull, M. Alexandre Taché, laissait vacant le poste de bibliothécaire général du Parlement du Canada. M. DesRochers, alors bibliothécaire à Montréal, fut choisi pour remplacer M. Taché. Dans la capitale, la charmante Mme DesRochers s'est taillé un cercle d'amis recherchés. Elle contribue à l'Assistance Maternelle avec ce dévouement et cette activité qui dirigent toutes ses actions. Membre de cercles littéraires, elle semble affectionner le cercle d'études "Elisabeth Lesieur"; elle lui consacre son talent. Elle en est l'une des secrétaires, et je crois que voilà un cercle qui ne marchera pas à reculons... M. et Mme Félix DesRochers ont un fils unique : Jean, actuellement à Montréal, étudiant en droit.



MADAME BONA DUSSAULT
(Maman)

Femme jeune et gracieuse, elle est tout sourire. Tout rayonne autour de ses jeunes maternités. On ne la voit que filer du Parlement, où la femme soucieuse du bien-être de son mari, bien-être si utile à son pays et à sa nichée la réclame dans deux nids. Mère de très jeunes enfants, elle les élève et leur témoigne la plus intense tendresse.

Madame Dussault représente dans son exquise personnalité l'unique nom qu'elle porte : Maman. Dès qu'on a dressé le berceau, elle a perdu ses autres noms, elle a conquis un titre à jamais immortel. Et de tous les coins de la maison, il a déjà retenti en toutes notes.

Et dans ce perpétuel vis-à-vis de bonheurs, à gauche à droite, Madame Bona Dussault vit son existence en prodiguant sa vie à ceux qui ont besoin de la savoir heureuse.

MADAME J.-P.-R. DUTREMBLAY
(Angéline Berthiaume)

Née à Montréal du mariage de l'Honorable Trefflé Berthiaume, Conseiller Législatif, fondateur du plus grand journal français d'Amérique, la "PRESSE", et de Madame Helmina Gadbois. La jeune fille fit ses études chez les religieuses de la Congrégation Notre-Dame à Montréal. Le 21 septembre 1907, elle épousa M. P.-R. DuTremblay, avocat, depuis Conseiller Législatif et directeur de la "Presse".

Un ami de la famille qui la connaît bien et l'a regardée vivre, me communique son opinion sur cette femme modeste, et peu désireuse de paraître, qui exprime Madame DuTremblay telle que je la définirais moi-même, tout en la connaissant beaucoup moins :

"En vertu des lois ataviques, les filles tiennent plus du père, tandis que les fils tiennent plus de la mère : c'est là du moins une règle générale. Quiconque a connu intimement feu l'Honorable Trefflé Berthiaume retrouve en sa fille Angéline les qualités principales qui le caractérisaient : intelligence vive, sens inné des affaires, compréhension des multiples problèmes du journalisme, ténacité que rien ne rebute et qui triomphe de l'obstacle. Pascal n'a-t-il pas eu raison de dire que la patience, c'est le génie? Le courage obstiné dont fit preuve l'Honorable Trefflé Berthiaume dans l'édification de la "Presse", nous le retraçons dans l'attachement opiniâtre de sa fille à l'oeuvre du véritable fondateur de ce grand journal. Aucune Canadienne, croyons-nous, n'est aussi profondément initiée que Madame Angéline Berthiaume-DuTremblay aux innombrables rouages de la publication d'un journal. Aussi est-elle une inestimable auxiliaire pour son mari, à qui incombe la lourde tâche de guider, par ses entreprises journalistiques, l'opinion du Canada français!"

Ajoutons pour féminiser à son juste niveau cette femme clairvoyante, avisée en affaires et en politique, qu'elle est aussi une femme chrétienne et charitable qui voit juste et devine les besoins urgents des oeuvres et sait les aider.

Grande chrétienne, Madame DuTremblay est une fervente philanthrope et patronnesse de nombreuses oeuvres. A cause de ses activités pendant la guerre, elle reçut la décoration de la Croix Rouge serbe, accompagnée d'une attestation officielle du Conseil Suprême sous le patronage de Sa Majesté le Roi Pierre de Serbie.



MADAME ALDÈGE ETHIER

(Béatrice Champagne)

Née à Hull. Fille de l'honorable juge L.-N. Champagne et d'Aldée Chevrier, petite-fille du juge Charles Champagne, et arrière-petite-fille de Charles Champagne, patriote de 37, fait prisonnier à Saint-Eustache. Descend (nous en avons la conviction) par sa mère des Chevrier de Faucamp, dont l'un, compagnon de Maisonneuve a son monument dressé dans le port de Montréal. Elle étudia chez les Dames de la Congrégation à Ottawa, dans leur couvent Gloucester. Epousa en 1910 le docteur Aldège Ethier, chirurgien à l'hôpital Notre-Dame et professeur à l'Université de Montréal. Une fille unique : Mireille.

Une ascendance de juristes et d'intellectuels, une culture intense des choses littéraires et artistiques, ont préparé à l'âme de Madame Ethier, ces délicatesses nuancées, ce raffinement subtil, cette élégance morale et ce goût de l'esprit qui frappent chez cette jolie jeune femme dont les cheveux blancs, à la précocité effarante, ajoutent au charme doux, discret et distingué. Elle évoque les marquises poudrées que les miniaturistes du grand siècle ont fixées dans toute leur mignardise et leur joliesse. Aussi j'envie aux grands peintres de l'époque, leur finesse de touche, leur coloris merveilleux, leur compréhension de l'art, alors qu'avec une simple plume, il m'incombe de réaliser une charmante évocation.

Elevée dans une grande maison familiale, située en un site charmant, dont le juge Champagne ne consentit à se séparer que pour des fins de haute philanthropie, en stipulant que l'hôpital du Sacré-Coeur que l'on y érigerait, ferait toujours largement la part des pauvres, c'est là que Madame Ethier a pris la couleur de ses rêves comme de ses souvenirs. La plus simple chose la mettra en émoi, car alors que d'autres ne comprendraient pas, elle, trouverait en cette expression, un sens particulier qu'elle ne saurait peut-être pas traduire, mais dont elle subira l'emprise subtile. Ainsi bien des joies montent en son âme pénétrée que tant d'autres ne sauront jamais. C'est là un privilège, mais qui touche à une telle sensibilité que l'on en reste saisi et inquiet. Vous avez vu ces nappes lumineuses semées de reflets éclatants dont vos yeux mi-clos s'enchantent et qui disparaissent avant que vous y puissiez toucher... Il en est ainsi des rêves, mais leur vision vaut certes d'être aperçue dans la solitude faite en votre pensée, dût-elle sitôt s'évanouir. Mais il serait inexact de traiter de chimérique une existence où l'on pense plus que l'on ne parle. La pensée de cette jeune femme est admirablement graduée. Tous les devoirs y ont leur place. Rien de ce qui doit être fait ne reste ignoré. L'ordre, mais un ordre harmonieux et gracieux, préside à l'arrangement d'un foyer où, évidente, nous apparaît l'éducation artistique. Rien n'y est guindé, mais tout y est choisi. Vous ne sauriez rien des préférences de Madame Ethier que vous les devineriez à regarder tout ce qu'elle a entassé de "français" dans la grande salle où elle vit. Et le goût le plus sûr a agencé les maints détails de ce bien-retiro où vous goûtez ce bien-être si particulier qui vous fait appréhender le départ. Tout y attire le regard, du meuble au bibelot, des tentures au tapis, des cadres aux coussins... Tout cela est fondu, à sa place. Vous ne sentez pas que ceci a été cueilli en Bretagne, cela en Normandie, cette autre chose dans une vieille maison de la côte de Gaspé, cette potiche achetée rue de la Paix, tant un goût averti a présidé à un agencement ou rien n'est disparaté, mais tout à sa vraie place. Là se reconnaît la maîtrise d'une maîtresse de maison élégante et au goût artistique.

Madame Ethier a beaucoup voyagé et de ses séjours prolongés en France, elle a gardé les plus vives impressions. Mais cela n'altère en rien ses préférences pour la nature canadienne qu'elle a étudiée avidement, et dont elle a trouvé à Percé, la plus splendide manifestation. A un point tel que chaque été la ramène vers cette plage merveilleuse, face au rocher où les oiseaux blancs ont bâti des nids. Autrefois dans ces paysages enchantés vivait un couple d'artistes qui inondaient le petit pays de ses bienfaits. La mort avait fait vide la maison qu'ils avaient nichée au coin le plus agreste, sur un cap appelé Canon, en souvenir, sans doute, des temps où l'on guerroyait contre les sauvages, et où il fallait protéger la colonie. Cette maison abandonnée et que l'on se rappelait si vivante, navrait les pêcheurs et les habitants de l'endroit. Mais voilà que Madame Ethier va la rouvrir, lui rendre son charme accueillant d'autrefois, et comme l'aimable Madame James, dont on bénit toujours la mémoire, devenir à son tour, la bonne châtelaine de ce manoir qui, perché sur le cap battu des tempêtes, semblerait un nid d'aigles, si dans ce nid d'aigles ne vivaient des colombes.

Nous aimons qu'ainsi se continuent jusqu'à la tradition, ces jolies coutumes qui, dans nos campagnes atteignent presque au culte. Et c'est ainsi que Madame Ethier aime à se dispenser. Sa timidité naturelle l'éloigne de la participation aux grandes organisations auxquelles, néanmoins, elle s'associe par de substantielles contributions, et elle fait la charité à sa manière discrète et sûre qui consiste non seulement à distribuer ses dons, mais à prêter tout son cœur au pauvre qu'elle secourt. Ceux qu'elle adopte ainsi rencontrent chez elle mieux que de la générosité, mais encore cette sympathie qui semble de l'amitié, qui rapproche de soi le cœur du malheureux, l'adoucit et le console. Elle efface entre eux et elle, tout ce qui peut sembler une distance; elle leur donne l'impression qu'elle n'est pas seulement une providence, mais une amitié, et ainsi ses bienfaits prennent un sens unique. Elle est faible et délicate; elle admet chez les disgraciés les mêmes instincts qui la possèdent, et elle rougirait



de les sentir l'objet de sa pitié. Toutes ces subtilités relèvent d'une nature raffinée qui échappe à l'analyse ordinaire, étonne par sa noblesse, émeut par sa douceur. Et l'on songe que si la charité avait toujours ce visage sincère, bien des maux disparaîtraient de l'humanité angoissée. D'ailleurs elle suit ainsi l'exemple de sa mère, dont la charité était proverbiale à Hull, et peut-être toutes deux obéissent-elles au même instinct que ce Chevrier de Faucamp qui offrait à Marguerite Bourgeoys d'acquitter ses frais de voyage au Canada. Elle reste ainsi comprise par ceux qui l'aiment, et si je devais faire le portrait du compagnon de sa vie, j'aurais à dévoiler des faits que tout le monde ignore et qui dénotent d'un semblable amour du prochain, d'une pareille équité devant le malheur. Je crois d'ailleurs qu'ils ignorent l'un et l'autre jusqu'à quel point ils atteignent à la profondeur de l'humanité, dans leur semblable douceur du bien.

Ces créatures fragiles et belles qui vont de par la vie, quand vous les croisez sur la voie douloureuse atteignent parfois au pathétique sublime où rayonne l'exemple de la foi, de l'amour, de la charité. Et quand la maternité les pare de son éclatant rayonnement, ces femmes-là atteignent vraiment à la plénitude terrestre...



MADAME DUVAL (Adélaïde Dubuc)

Nous tenons à insérer dans notre galerie de portraits celui de cette étonnante et merveilleuse femme que fut Madame Duval, épouse du juge-en-chef de la Cour Supérieure de Québec.

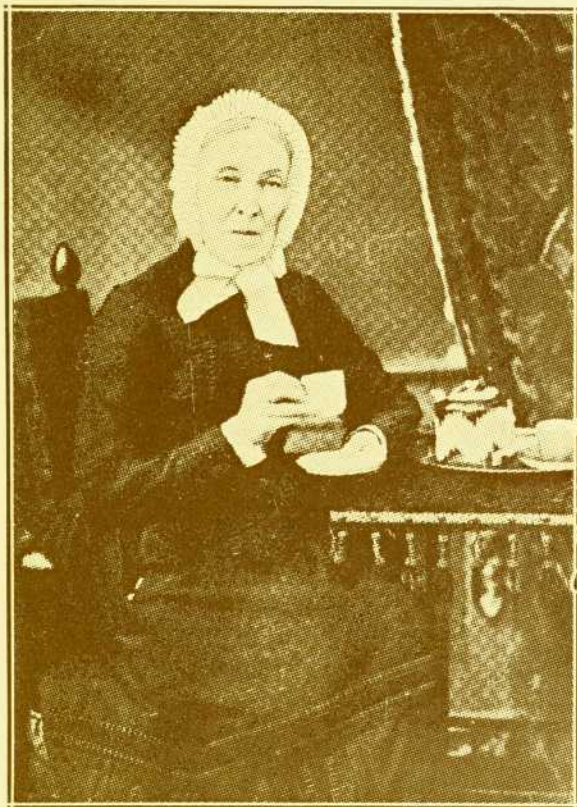
Adélaïde Dubuc, née à Québec, épousa vers 1825, un M. Duval, sur lequel nous n'avons pu recueillir de renseignements. La vie de celui-ci fut relativement courte et sa femme épousa plus tard son cousin, le juge Duval, qui la plaça dans un cadre où elle put déployer ses précieux dons de l'esprit et du cœur, car cette spirituelle et affable Québécoise accomplit auprès des miséreux et des malades, une oeuvre d'assistance tout à fait remarquable.

Bien élevée, plus instruite que la majorité des femmes de la société d'alors, elle exerça sur ses compatriotes une influence du meilleur aloi. Très douée musicalement, elle protégea les artistes, les invita et les fit jouer devant des auditoires d'élite qui se réunissaient dans sa résidence de la rue Saint-Louis, à Québec. Chez-elle, les hommes politiques les plus brillants du jour rencontraient les écrivains, les musiciens, les chanteurs et chanteuses, les peintres, les journalistes, et formaient ainsi une élite intellectuelle dont Madame Duval était l'axe, et bien aussi l'astre ! Madame Duval tint donc salon, et on accourait de partout, lorsque invité, pour participer à ces fêtes de la plus haute distinction et d'un choix très averti que Mme Duval offrait à l'admiration de ses hôtes.

En 1870, lors de la guerre franco-prussienne, cette grande Française du Canada s'associa aux tristesses et à la détresse de la mère-patrie et elle fonda avec l'aide de ses amis un fonds de secours destiné aux femmes et aux orphelins de la France que cette guerre infâme brutalisait et martyrisait.

Madame Duval fit donc dans son siècle ce qu'accomplit L'Aide à la France pendant la grande guerre de 1914-18.

Madame Duval eut deux filles qui épousèrent, l'une, le capitaine Serecold du 66^e régiment, et l'autre, le Chevalier Baillargé. Elle survécut à son mari et mourut à Québec en 1886, âgée de 77 ans, entourée de l'admiration de la société qui avait rencontré dans son "salon", les distractions intellectuelles et artistiques qu'elle désirait.



MADAME E.-R. FABRE

(Luce Perreault)

Née à Montréal, elle était la fille de Julien Perreault. Elle épousa en 1826 Édouard-Raymond Fabre, marchand, homme de grande notoriété qui fut maire de Montréal en 1849. Parmi les enfants de M. et Mme Fabre, citons l'éminent Mgr Fabre, second évêque de Montréal, dont le souvenir est vivant dans toutes les mémoires au Canada français; M. Hector Fabre, un des fils les plus remarquables de sa race et qui exerça des fonctions exceptionnelles au service de son pays; Lady Cartier, femme du grand homme d'État, Sir Georges-Étienne Cartier, le collaborateur de Sir John-A. MacDonald; et Hectorine, la plus jeune fille qui fut baptisée par son frère, alors simple prêtre et qui devint plus tard Archevêque de Montréal. Cette jeune demoiselle Fabre épousa M. Surveyer, marchand de notre ville, et eut plusieurs enfants: Édouard, le juge Fabre-Surveyer, Arthur, Mme N.-K. Laflamme, Mlle Marie Surveyer, Mme Jules Fournier, femme de l'un de nos excellents écrivains.

Elle a laissé le renom d'une femme du monde distinguée et hautement charitable.

Madame Fabre était une très grande dame. Ce titre comportait alors une élévation religieuse de la plus haute formation. Pendant le terme d'office de son mari comme maire de notre grande cité, elle déploya des qualités de femme du monde accomplie. Elle eut alors à recevoir de hauts personnages que son esprit et sa grâce enchantèrent, entre autres le marquis de Sydenham, le marquis et la marquise de Cathcart, Lord et Lady Elgin, et nombre de personnalités canadiennes.

Elle a laissé le renom d'une femme du monde, distinguée et hautement charitable.



MADAME LOUIS FRÉCHETTE

(Emma Beaudry)

Née à Montréal en 1846, du mariage de Jean-Baptiste Beaudry et de Marie-Anne Dumont, elle fit ses études chez les Dames de la Congrégation en leur couvent de Villa-Maria. Elle épousa en 1876, en l'église St-Jacques de Montréal, Louis-Honoré Fréchette, avocat et homme de lettres que l'admiration de ses compatriotes éleva au titre bien mérité de "poète national". Madame Fréchette fut dame de charité de toutes les oeuvres qui à cette époque sollicitaient le secours de patronnesses. Elle mourut en 1922, emportant les profonds regrets d'une population qui avait aimé sa modestie et apprécié ses grandes vertus chrétiennes. M. et Madame Louis Fréchette eurent cinq enfants : Jeanne (Madame Honoré Mercier), Louis-Joseph, mort en 1901 à l'âge de 24 ans, Louise (Mme Henri Béique), Charles-Auguste, mort en bas âge, et Pauline. Madame Louis Fréchette irradiait la bonté, pas une bonté banale et indifférente, mais celle que l'intelligence crée tout d'abord et que le coeur consacre ensuite. Elle avait épousé un homme de lettres, ce qui plus est, poète. Elle organisa autour de lui la quiétude de l'esprit et harmonisa tous les détails de sa vie dans une atmosphère sans cesse propice à ses inspirations. Elle était la compagne dans toute la perfection du terme et sa délicatesse comme sa fine compréhension étaient sans cesse en éveil. Elle comprenait la part qui lui revenait dans l'oeuvre de son mari et fit tout pour rester la plus silencieuse mais aussi la plus loyale collabora-

trice qui se puisse trouver. Louis Fréchette dut immensément bénéficier de cette douceur qui, autour de lui, s'est complu à créer de la paix, de la beauté et du charme. Toute menue, elle mettait de la grâce dans tous ses mots, comme dans tous ses gestes. Son regard illuminait de gentillesse. Elle resta la plus humble des femmes, comme la meilleure. Rien, je crois, ne put vaincre son extrême timidité, sans cependant diminuer ses qualités de femme du monde accomplie. Elle était sereine, discrète et sûre, et elle cultiva les plus beaux enthousiasmes. Elle se plaisait encore à s'élire des affections et son choix était judicieux, comme d'ailleurs, tous ses actes. Ses ancêtres venaient de la Rochelle où tant de luttes se sont faites, et souvent des luttes religieuses dont l'histoire nous rapporte l'âpreté. Son âme familiale avait donc reçu la trempe vigoureuse que confère la résistance faite autour de ses idées et de sa foi. Et sans doute, parce qu'entourés de huguenots, les catholiques de la Rochelle restés fidèles consacrèrent plus profondément encore les principes dont ils étaient éclairés.

L'idée religieuse chez Madame Fréchette gardait aussi son beau côté idéal. Il l'éclairait, mais lui portait encore du rêve et de la joie. Tout marquait l'esprit qui l'animait et fit d'elle une femme accomplie. Elle était forte comme tous ceux de sa race, mais sa vigueur intellectuelle et morale n'atténuait en rien les qualités affectives et gracieuses qui font tout le charme féminin et l'auréole de clarté. Elle partagea la vie d'un grand homme et y plaça des haltes propices au repos nécessaire ! Sa maternité fit sa joie. Elle prépara ses enfants à la vie sérieuse, travaillant de toute son âme au bonheur de chacun. Elle perdit malheureusement les deux fils qui devaient perpétuer un nom célèbre. Sa douleur la rendit plus touchante et plus accessible à toutes les pitiés. Madame Fréchette reste le modèle de la vraie femme.

Son poète disparu, ses filles ayant fondé à leur tour un foyer, Madame Fréchette se souvint de la tradition à laquelle elle se rattachait, et elle proféra à son tour :

"Maintenant que j'ai accompli ma tâche terrestre, je n'ai plus qu'à me préparer à la mort". Et cette stoïcienne qu'une foi vive émerveillait, se retira à l'ombre du sanctuaire de l'Institution des Sourdes-Muettes qui avait été son oeuvre de prédilection, et ce fut là en 1922 que Dieu la rappela à Lui.

Je la vis une dernière fois, reposer parmi les fleurs, avec sur ses lèvres le sourire qu'une paix céleste rendait plus doux encore et qui reflétait jusque dans la mort toute l'édification de sa vie.





LA SÉNATRICE FALLIS

(Iva Campbell-Foye)

Née à Castleton, comté de Northumberland, Ontario, elle étudia aux écoles de l'Enseignement supérieur de Colborne et à l'École normale de Toronto puis se lança dans l'enseignement. Elle se rendit avec son mari sur une ferme de la Saskatchewan où pendant huit années elle apprit parfaitement le métier de fermière. Ardente conservatrice, elle servit son parti et ses chefs avec un dévouement agissant, bien compris et parfaitement distribué.

A la convention de Winnipeg, elle fut choisie à l'unanimité des femmes déléguées pour offrir leurs félicitations au chef nouvellement élu et l'assurer de leur indéfectible dévouement. Elle s'acquitta si bien de sa mission qu'elle consacra sa réputation d'éloquence déjà fort répandue par tout le Dominion. Femme énergique, femme d'action, elle déclara avec une véritable fermeté que les "femmes du Canada" voient dans leur pays un héritage où elles comptent remplir leur mission, elles nient que les femmes de ce pays ne désirent pas aller de l'avant et servir la cause nationale de tout leur vouloir et leur pouvoir.

Organisatrice, oratrice charmante, fort instruite, de manières simples et sympathiques, elle entra au Sénat, choisie avec le discernement extraordinaire qu'apporta toujours Monsieur Bennett à mettre en lumière les personnalités dignes, par leur désintéressement et leur tenue, de représenter un grand parti.

Mais tout en s'inclinant devant la nomination de la nouvelle Sénatrice, les femmes du Québec gémissent un peu, mais elles comprennent qu'aucun gouvernement fédéral ne pourrait ouvrir les portes du Sénat à une femme d'une province où le vote des femmes n'est pas reconnu.

Si ce droit n'est pas encore reconnu chez nous, c'est que la lutte y a été mal dirigée, avec trop de violence d'une part, avec trop d'ignorance et de mièvrerie d'autre part. Il nous faut d'autres directives, d'autres directrices. Et quand nous aurons trouvé, pour présenter et défendre la cause à l'Assemblée Législative, une femme intelligente et souple, disons assez fine pour faire sourire nos chefs, qu'on aura su convaincre le peuple que nous voulons être les associées de nos gouvernants, les aider, les compléter par nos services, la cause sera gagnée.

Au rancart l'éternelle banqueroutière ! Que l'on prenne comme chef de file une vraie femme et apprenons de Madame Fallis comment la femme entre au Sénat : tout simplement parce qu'elle a su poser des actes et non organiser des cirques.



MADAME CHARLES FRÉMONT
(Thaïs Lacoste)

Née à Montréal. Son père était l'honorable Sir Alexandre Lacoste, K.B.C.P.L.L., D.C., C.R., ancien président du Sénat, ancien Conseiller Législatif, ancien Juge-en-Chef de la Cour du Banc du Roi de la Province de Québec. Sa mère, Marie-Louise Globensky, était une admirable grande femme. Elle est la petite-fille de l'honorable Sénateur Louis Lacoste et de Thaïs Proulx. Elle épousa en 1910 M. Charles Frémont, avocat au Barreau de Québec, dont elle eut quatre enfants : Thérèse, B.A., Madeleine, Jacques et Claude. Jeune fille elle a été la première secrétaire de l'hôpital Sainte-Justine, fondation de sa soeur, Madame L. de G. Beaubien.

A Québec, Madame Frémont a présidé le Cercle des Femmes Canadiennes. Elle est actuellement présidente de l'Association des Femmes Conservatrices de la vieille Capitale. Elle a fondé et présidé un bureau d'emploi pour femmes, dans un vif désir d'atténuer la crise du chômage. Ecrivain et conférencière, Madame Frémont possède une éducation politique des plus remarquables et qui s'étend aux choses internationales. Elle eut l'honneur fort mérité d'être choisie par le Très Honorable R.-B. Bennett et son gouvernement pour faire partie de la délégation canadienne à la Société des Nations à Genève, en 1932 et prit part comme déléguée de Québec au congrès des Ecrivains canadiens qui eut lieu à Banff en 1933.

Madame Frémont est une grande féministe demandant le droit égal dans la chose publique pour la femme comme pour l'homme. Extrêmement intelligente, d'un jugement clair et sûr, éduquée d'une façon profonde et suivie, servie par des dons naturels précieux. Elle était préparée pour l'action politique et on la place d'emblée au premier rang à cette fameuse conférence de Winnipeg où l'un des grands partis du pays devait se choisir un chef pour traverser à sa suite la période la plus angoissante de notre vie économique. Madame Frémont qui agissait comme déléguée y attesta de ses dons d'observation et de clairvoyance. Ensuite ce fut la vie agissante, transportée dans un milieu essentiellement politique, à faire l'éducation des femmes et à aiguillonner leur sens social. Toujours et partout elle tint parfaitement son rôle de femme intelligente et utile.



MADAME JOSEPH GAGNON

(Mathilde Parent)

Née à Roberval en 1896. Son père, M. Alphonse Parent est le neveu d'Etienne Parent. Sa mère était Marie Pearson de Laterrière. Elle fit ses études chez les Ursulines de Roberval. Épousa en 1915 Joseph-Omer Gagnon, de Chicoutimi, homme d'affaires renommé qui, avec son frère et associé, contrôle le commerce saguenayen. De ce mariage sont nés cinq enfants : Alphonse, Bénéon, Thérèse, Marthe, Magdeleine et Paul. Les goûts littéraires de madame Gagnon s'affirmeront bientôt par la publication d'un livre qui, sous le titre de "Réminiscences familiales" évoquera de captivantes pages d'histoire régionale. Madame Gagnon habite Chicoutimi, et l'été la villa "Mathilde" à Laterrière.

Très jeune elle lia sa vie à celle d'un homme sérieux et intègre qui avait su réussir. Le sort la fit heureuse et en nous déclarant, avec sa belle sincérité, que son mari est parfait, Madame Gagnon donne la clef de son bonheur. Toute sa pensée comme tout son cœur est attaché à ce petit monde tendre, dressé vers le beau, dirigé avec prévoyance et amour vers les meilleurs destins. Elle les couvre de son ombre, afin que les chères et délicates plantes ne soient pas offusquées par trop de soleil, et qu'elles se développent sans faiblesse sous l'abri discret de la conscience maternelle.

Il faut donc entrer chez elle pour saisir tout ce qu'il y a d'esprit organisé, de charme pénétrant, de recueillement et d'entente dans l'atmosphère où s'épanouit tant de bonheur. Tout y est simple et grand. Tout y est somptueux, rien ne fait riche. Pas une fausse note dans cet ensemble si bien fondu : ni dans les décors, ni dans les maintiens. La simplicité préside, et nous savons toute la grâce qu'elle répand.

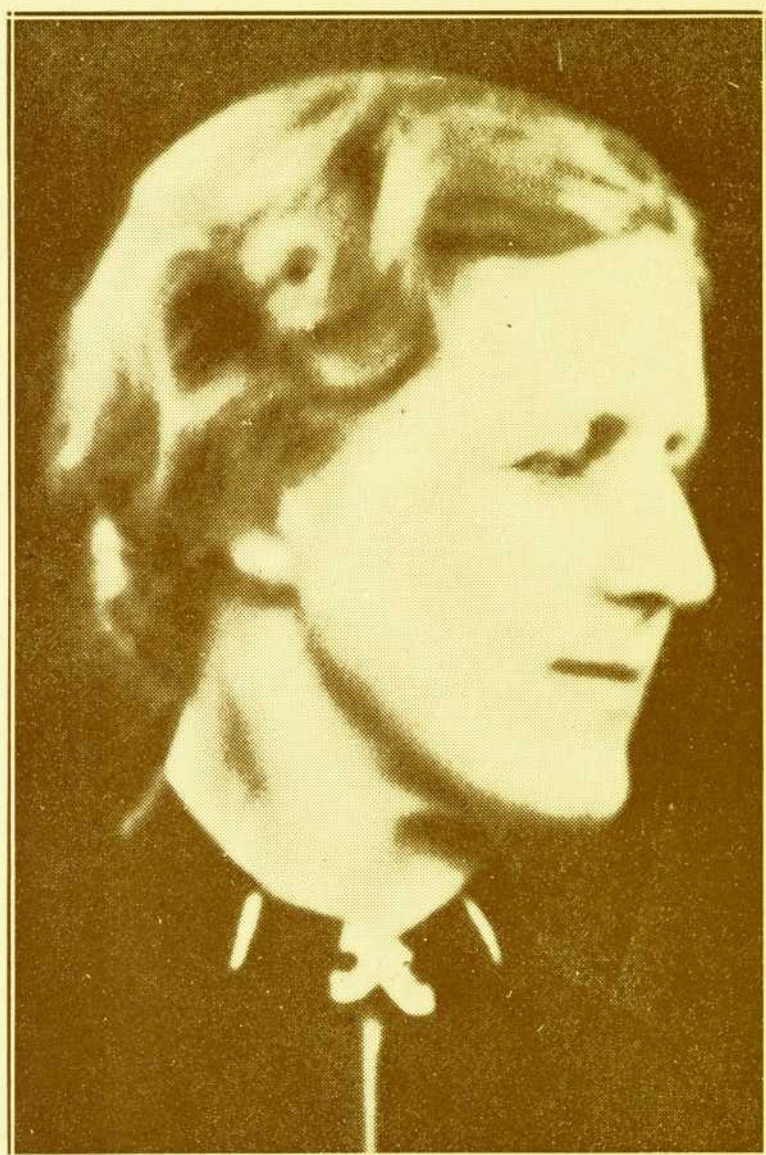
En 1930, à la demande de Monseigneur de Chicoutimi, un bref de Sa Sainteté Pie XI accordait à la famille de M. Joseph Gagnon, l'insigne faveur de l'oratoire domestique que complétait en 1931, l'insigne privilège d'y conserver les Saintes Espèces. On fit bâtir une chapelle adossée à la villa, et qui porte le doux vocable de "Notre-Dame des Lys". Nulle maison vraiment ne fut plus digne d'une telle grâce. Madame Gagnon s'ingénia à préparer un temple d'un style très pur. Elle voulut être la seule à en décider l'architecture et la décoration. Elle composa ainsi une oeuvre du meilleur goût. Son père, dont les dispositions artistiques sont des plus remarquables, sculpta l'autel de la Vierge et l'orna de dessins gracieux et de fines dentelles. L'écrin devint donc splendide et aucun détail dans la composition de cet oratoire n'échappa aux soins et à la direction de Madame Gagnon, qui sans cesse, s'ingénia à créer dans ses entours de la grâce, de l'élégance et de la beauté. C'est le rôle de la femme d'embellir et d'adoucir. Certes, à cette mission elle ne faillit pas.

Il semblerait que dans le milieu nécessairement restreint d'une petite ville, il soit assez difficile de vivre intensément et de renouveler ses horizons. Il en est cependant qui réussissent admirablement ce programme et Madame Gagnon, dans sa parfaite compréhension des êtres et des choses, devient une fervente animatrice. Elle a le temps de penser et d'agir et elle utilise à merveille toutes les ressources de son esprit, et disons-le aussi de son cœur, pour rendre la vie plus jolie sans doute, mais surtout essentiellement utile. Ses impressions comme ses souvenirs n'ont rien de fugitif, et les joies qu'elle a éprouvées au cours de voyages bien compris à travers le monde, qu'elle a parcouru non en touriste, mais en spectatrice, ont enrichi ses rares qualités d'intelligence. Elle a vu, mais surtout, elle a compris. Son éducation s'est ainsi faite jusqu'au raffinement. Elle dispose donc d'une culture sérieusement poussée où elle peut puiser sans crainte les sujets de sa vie intérieure. A l'extérieur, sa sensibilité, sa droiture, son sens des responsabilités lui permettent de multiplier les jolis gestes. Pour tous les siens elle a des attentions et des délicatesses incomparables. Il lui apparaît que la famille doit prendre la première place et qu'il ne faut rien omettre qui cimenter les liens entre tous ses membres. Pour elle cela devient une religion. Aucune satisfaction ne lui paraît comparable à l'entente familiale.

Elle écrit naturellement, non par ambition littéraire, mais parce qu'elle a reçu des dons d'imagination et de sensibilité qu'elle doit utiliser et mettre en valeur. Elle est trop intelligente pour s'ignorer. D'ailleurs, elle appartient à une famille de gens de lettres et il est tout naturel qu'elle incline vers ses hérédités.

Ses dons imaginatifs lui viennent sans doute d'un aïeul dont la vie fut aventureuse et dont elle écrira bientôt la curieuse histoire. Elle possède surtout le sens des précisions. Je ne crois pas qu'elle s'abandonne volontiers à rêver, il doit lui paraître que la réalité est autrement merveilleuse. Elle est la nièce d'Etienne Parent et elle a subi intensément son influence intellectuelle. Elle lui garde un culte qui s'attestera profondément dans le livre qu'elle prépare et où s'affirmeront un talent sincère et un esprit chercheur auquel la poussière des archives ne fait pas peur.

Evidemment des femmes de ce calibre magnifique sont par-dessus tout des bienfaites. Il suffit d'une présence pour déterminer un bienfait. Les qualités de chef se dessinent chez certains êtres. L'on préfère qu'ils soient des hommes. Mais quand ces dons échoient à une femme, quel splendide élan ces aptitudes de délicatesse et de douceur savent élargir et provoquer. Le tout est de savoir régner, et quelle grâce souveraine possède la femme ainsi désignée.



MADAME ONÉSIME GAGNON

(Cécile Desautels)

La gracieuse et intelligente compagne de notre ministre actuel des Mines, Pêcheries et Chasses dans le gouvernement Duplessis, est née à St-Hyacinthe, du mariage de J.-C. Desautels, notaire, et de Madame Hectorine Palardy-Desautels. Elle étudia chez ces admirables éducatrices que sont les Soeurs de la Présentation, dans le couvent de sa ville natale, et plus tard à l'Académie St-Louis de Québec. Elle épousa le 8 janvier, Me Onésime Gagnon, C.R., gradué d'Oxford, député de Dorchester en 1930 et en 1935, ministre sans portefeuille dans le gouvernement Bennett, actuellement membre du ministère provincial. Toute l'action parlementaire fédérale de M. Gagnon remplie de nettes et fermes affirmations canadiennes-françaises, a été comme le prélude de l'attitude qu'il devait prendre dans la politique provinciale. Dès la fondation de l'Union Nationale, il vint se placer auprès de M. Duplessis et le geste prit une ampleur de loyauté et de dévouement incalculables.

Du mariage de Mademoiselle Cécile Desautels et de l'honorable Onésime Gagnon sont nés sept enfants, intelligents et fortement éduqués qui feront partie, n'en doutons pas, des élites de demain et d'après-demain. Nous n'avons qu'à regarder attentivement l'image recueillie, la grâce et la simplicité de l'ensemble, pour deviner la discrétion comme la délicatesse qui composent un ensemble blond, de ce blond discret et léger, presque éthéré que l'on admire dans certaines montres d'objets d'art où se détache au milieu des teintes vives et variées, soudain, une tête virginale qui étonne et ravit par la délicatesse de ses contours, la soie de ses cheveux et la pâleur rosée presque immatérielle de son visage. Il y a des portraits qui se racontent, celui de Madame Gagnon est singulièrement expressif. Elle porte en elle une confiance victorieuse. C'est la femme qui vit son rêve, dans la joie de comprendre l'aimé, et de voir en lui tout d'abord l' élu de son âme, le père de ses enfants, le serviteur de sa patrie et l'âme de son foyer.

Une amie de Madame Gagnon parlant de ses fils aînés, me dit : "Je n'ai jamais rencontré d'enfants plus intelligents et mieux élevés". Et là s'indique combien la collaboration de Madame Gagnon s'atteste bienfaisante et patriotique. Bien élever les petits, c'est remplir la tâche du père avec celle de la mère. Quand le premier, sollicité par des devoirs impérieux doit s'éloigner, il peut partir sans crainte, parce qu'il sait toute la confiance qu'il peut mettre en la remplaçante. Alors, que de grandes choses bien méditées, bien élaborées, peut entreprendre un homme intelligent, consciencieux et lettré quand il a pour sourire à son œuvre, l'approuver, l'applaudir, une femme d'élite dont l'âme s'illumine de toutes les beautés, qui renouvelle et renforce ses opinions comme ses sentiments par ses distractions favorites : lecture et voyage... Et la vie de ce couple uni fait exactement figure de bonheur, dans une société qui a un puissant besoin de grands et beaux exemples !



MADAME HENRI GÉRIN-LAJOIE
(Marie Lacoste)

Née à Montréal, fille aînée de Sir Alexandre Lacoste, avocat, sénateur, puis juge-en-chef de la Cour d'Appel de la province de Québec, juriconsulte et homme public d'une grande réputation. Sa mère, Marie-Louise Globensky, fut mêlée aux mouvements d'action sociale de la Fédération Nationale Saint-Jean-Baptiste dont elle fut l'une des fondatrices. Madame Gérin-Lajoie est la petite-fille du sénateur Louis Lacoste qui se distingua par son dévouement aux intérêts canadiens-français durant la période troublée qui précéda 1837. Elle fit ses études au couvent d'Hochelaga, chez les Soeurs de Jésus-Marie. Epousa en 1887, Henri Gérin-Lajoie, avocat, Conseil du Roi, fils du grand écrivain Antoine Gérin-Lajoie, petit-fils par sa mère d'Étienne Parent, grand homme politique, écrivain et journaliste de haute réputation. Est mère de quatre enfants : Marie, fondatrice et supérieure générale de l'Institut Notre-Dame du Bon Conseil, Henri, avocat, C.R., Alexandre, avocat, C.R., professeur à l'Université de Montréal, Léon, docteur en médecine, chirurgien, professeur universitaire. Elle fut décorée des "Palmes Académiques" par le gouvernement de la République française. Auteur d'un traité de droit usuel à l'usage des femmes. Devint professeur de droit usuel dans les écoles féminines et à l'Université de Montréal. Nommée professeur à l'Institut Pédagogique que dirige la Révérende Soeur Anne-Marie, des religieuses de la Congrégation.

Madame Gérin-Lajoie est la fondatrice de l'oeuvre admirable de la Fédération Nationale Saint-Jean-Baptiste.

Certains faits durent l'éclairer sur la femme désarmée devant cette même loi soit par son ignorance ou son imprévoyance et dès lors tout un plan s'élabora dans ce cerveau de femme éminemment éclairé, servi par un coeur généreux. Elle a créé le "mouvement féministe chrétien". Il devenait urgent de fonder un centre d'action sociale catholique pouvant répondre aux idées et aux principes religieux des Canadiennes françaises.

C'est au sein de l'Association des dames patronnesses de la Société Saint-Jean-Baptiste que naquit la Fédération Nationale. Madame F.-L. Béique en devint la première présidente et Madame Gérin-Lajoie, la secrétaire.

Elle est secondée dans son action par d'admirables collaboratrices dont le zèle ne fléchit jamais, dont l'abnégation est entière, la discipline murée par l'effort loyal et persistant.

Elle a créé de toutes pièces cette puissante Fédération Nationale et l'a garantie des fausses oscillations en lui donnant une assise inébranlable: la pensée religieuse. Elle a le grand bonheur d'avoir formé pour une aussi noble mission une fille intelligente orientée vers l'apostolat social. Sa fille Marie, au contact de sa mère, a développé ses dons merveilleux et elle s'est tournée tout naturellement vers la sanctification de l'oeuvre maternelle en fondant une communauté religieuse qui se voue à l'action sociale et maintiendra notre association nationale dans l'esprit surnaturel de sa fondation. Madame Gérin-Lajoie eût l'insigne honneur de recevoir la médaille BENE MERENTI de Notre Saint Père en récompense des années de dévouement dans les oeuvres sociales.

Madame Gérin-Lajoie reste encore le vivant exemple de la femme accomplie, mère de famille dévouée qui peut donner d'elle-même, de son talent, de son activité au prochain, sans rien enlever à ses devoirs familiaux. Tout ce qui dans une existence s'en va très souvent vers le plaisir, les distractions puériles, elle le consacra au travail et à l'action. Ses attentions aux êtres et aux choses de son foyer ne s'en trouvèrent que rehaussées. L'atmosphère qu'elle créa aux siens, harmonieuse et sereine, était favorable au travail de son mari, l'un de nos plus distingués juristes, de même qu'il orienta les jeunes intelligences de sa fille et de ses fils vers des carrières laborieuses et méritoires. La mort soudaine du compagnon de sa vie, le savant juriste que fut Henri Gérin-Lajoie, lui causant un chagrin inconsolable, l'obligea de se retirer de la vie active.



MADAME CHARLES GILL

(Georgiana Bélanger,
en littérature "Gaétane de Montreuil")

Née à Québec, du mariage de Ambroise Bélanger de l'une des plus anciennes familles de Lotbinière, et de Bérénice Sédillot, issue d'une des plus anciennes familles de la Rivière Ouelle, d'où sont sorties des familles vraiment remarquables, entre autres celles des Chapais, des Têtu, des Sédillot, des Dionne, des Ouellet, des Garon, etc. Dans un volume de Mgr Têtu, il est noté qu'une Sédillot de Montréal mourut supérieure des Soeurs de la Congrégation Notre-Dame et fut enterrée sous la Chapelle du Sacré-Coeur de l'église Notre-Dame.

Georgiana apprit à lire et à écrire presque seule et fut tour à tour élève des Soeurs Grises et de la Congrégation Notre-Dame. Plus tard, elle s'adonna à la peinture sous la direction de son père chez qui ce don était remarquable, et elle commit des oeuvres pleines de promesses.

Lorsqu'après une vie pleine de mérites, M. Bélanger s'éteignit, des deuils successifs avaient tourné la jeune Georgiana vers la réflexion et l'effort sérieux. Elle décida de mettre en valeur ses dons et son acquis éducationnel. Elle pouvait choisir entre la peinture qu'elle aimait et l'enseignement qu'elle détestait; elle se lança dans le journalisme après quelques collaborations à plusieurs revues qui, avant 1900, étaient devenues le refuge de tous les talents en veine de s'exprimer, et la "Presse" l'invita à devenir la directrice des pages féminines que l'on mettait alors en vogue. Vers 1900, sous le nom de Gaétane de Montreuil, elle signa des articles vigoureux et profonds, dans une langue sobre et un style sincère et clair. Elle fit vraiment autorité mais elle s'éloigna après deux ans de succès voulant connaître d'autres horizons et connaître de nouvelles activités. Elle accepta la direction d'une revue franco-allemande et se créa des relations internationales qui ne la retinrent guère. Malade et déprimée, elle eut soif de l'air natal et s'en revint à Montréal où de nouveau ses services furent retenus à la "Presse".

En 1902 ou 1903, elle épousa le brillant poète-peintre Charles Gill qui en était éperdument amoureux, et avec lequel des goûts communs devaient assurer une existence fort agréable. Un seul fils est né de ce mariage, Roger qui fit toute sa fierté et son bonheur. Bien doué, plein de coeur, elle assiste au développement de cet être qui n'a lui-même qu'un but: rendre sa mère heureuse. Et si Gaétane de Montreuil a trouvé parfois la carrière lourde et déplaisante, elle n'en doit plus garder que le dédain méprisant. Elle vit avec son fils, écrit quand il lui plait et où il lui plait, et fort ironique, peut-être même quelque peu sceptique, elle ne dissimulera jamais ses pensées et ses mépris.

Si vous regardez bien cette tête à caractère, la fine ironie nichée au coin des lèvres, vous comprenez que cette femme-là se domine et domine les autres quand elle le veut. Libre de son temps, elle s'est faite charitable et dévouée et elle ira d'un bout à l'autre de la cité pour secourir un malheur ou faire échec à une injustice qui la rend frémissante d'indignation. Son procédé de conversion peut être étrange, mais une discipline la possède qui lui rend impossible de laisser le mal s'accomplir sans y appliquer sa solide correction.

C'est une femme saine, droite, incorruptible. Nous avons cheminé une carrière l'une près de l'autre, totalement différentes, sans songer ni l'une ni l'autre à établir des comparaisons entre des dons dissemblables.

Aujourd'hui que notre petit bateau a été battu des flots nous nous comprenons mieux et nous nous aimons bien.





MADAME F.-X.-A. GIROUX
(Eugénie Lafond)

Née à St-Sébastien dans le comté d'Iberville, du mariage de David Lafond, qui plus tard s'établit comme marchand à Ste-Brigide du même comté, et de Mélanie Aubertin. Elle commença ses études à l'école modèle de Ste-Brigide et les continua chez les religieuses de la Présentation de Marie à St-Césaire, d'où elle sortit avec tous les diplômes et honneurs qui consacrent une éducation brillante. En juin 1892 elle épousa F.-X.-A. Giroux, avocat de grande réputation, Conseil du Roi.

Née de parents conservateurs, elle entra encore plus profondément dans le domaine politique par son mariage, car M. Giroux fut l'un des plus fervents apôtres de la doctrine conservatrice dans les Cantons de l'est, où il exerça sa profession dans l'intéressante et jolie ville de Sweetsburg où il était très populaire ainsi que dans les comtés de Missisquoi et de Brome où il jouissait d'une grande renommée comme avocat et comme homme d'action politique. Madame Giroux fût en toutes circonstances, sa collaboratrice la plus renseignée, la plus vigilante et cela va de soi, la plus dévouée. Au contact de cet esprit supérieur, de ce mari qui lui était le meilleur compagnon, Madame Giroux perfectionna son éducation politique, et chaque fois que Me Giroux devait briguer les suffrages, elle était là à ses côtés, prêchant son évangile politique en lequel elle eut foi et confiance, et apportant à sa propagande une ardeur, une finesse et une éloquence que bien des orateurs politiques seraient heureux de posséder.

Madame Giroux eut deux enfants. Une fille exquise et gracieuse qui mourut à quinze ans, et qu'elle ne sut oublier, et un fils Louis-Arthur, avocat, Conseil du Roi, qui fut à l'époque, secrétaire du Lieutenant-Gouverneur Evariste Leblanc. Madame Giroux a cinq petits-enfants, enfance et jeunesse en fleurs : Gabrielle, Fernand, Yvette, Françoise et Suzanne Giroux.

Une âme généreuse, un esprit droit, une éducation supérieure, une tendance irrésistible vers le beau, le bien, une nécessité de dévouement, un attachement irréductible à ses idées, le respect de ses convictions, nature fine, intuitive, attachante et extraordinairement sympathique, tout cela éclate chez Madame Giroux, fascine et conquiert. Elle a des amis partout et elle ne compte que des amitiés ferventes, basées sur une estime infinie. Comment ne pas aimer cette femme à l'activité incessante, prête à servir de toute son intelligence qui est vive et profonde, de son dévouement qui est toute loyauté et ardeur, les causes les plus belles. Dans le domaine éducationnel, elle se prodigue pour les progrès des siens et s'associe étroitement, quand elle ne les dirige pas, à tous les actes tendant au développement et au progrès de son comté et de la ville où s'est établi son foyer et où s'élèvent ses petits-enfants. Les Cantons de l'est sont devenus siens; elle en aime les horizons et l'esprit de progrès qui s'y déploie

intensivement. Elle en connaît non seulement les personnalités mais elle comprend l'esprit de la population. Elle aura contribué par sa largeur de vue, la grâce spirituelle de son action, à inspirer à la population anglo-saxonne qui y cotoie la nôtre, l'estime et le respect de notre grande famille française au Canada. Et tout cela avec une irrésistible finesse. Elle est compréhensive et adroite. Sa vie si digne, assujettie aux plus grands principes et constamment préoccupée de devoirs profonds, raisonnés et sincères.

Vous ne la voyez jamais agitée ni trépidante. Elle vibre dans le calme et la dignité d'une situation supérieure, dans un milieu plus anglais que français, mais où toutes les sympathies se fondent dans l'estime et l'admiration que tous professent envers cette femme qui met sans cesse en action ses puissants dons du cœur et de l'esprit, et accomplit dans tous les ordres d'idées des mouvements vers le progrès et la sécurité. Elle a ainsi collaboré d'une façon notoire à la fondation du couvent de Sweetsburg qui est devenu le centre d'éducation le plus actif de la région. Elle a contribué par une large et généreuse collaboration à la fondation d'un Hôpital général dans le comté de Bedford, en a été la présidente pendant nombre d'années et lui prodigue encore et sans cesse son attention dévouée.

Madame Giroux malgré son travail continu au service des oeuvres locales ne s'est cependant pas bornée à ces activités philanthropiques. Son dévouement a vite dépassé des limites nécessairement restreintes, et nous la trouvons à Montréal même, soit à l'Institut des Aveugles où elle prend rang parmi les douces bienfaitrices, soit à la Fédération Nationale Saint-Jean-Baptiste où elle trouve maintes occasions d'exercer ses activités sociales au service des meilleures causes. Elle fait partie du "Women's Institute" et du "Women's Club" de Montréal.

Elle s'attache également aux institutions littéraires, voire même scientifiques, et notamment au "Missisquoi Historical Society", au "Literary Club of Cowansville and Sweetsburg" et est la fondatrice du "Cercle des femmes canadiennes-françaises" de son comté. Et ainsi elle affirme avec une sollicitude intelligente son constant souci de faire tenir aux femmes de sa race, un rôle de premier plan conforme à toutes les idées suscitées parmi ces populations où l'anglais prédomine souvent, mais où le français doit maintenir ses droits et soutenir ses prérogatives.

Née dans un milieu conservateur, fille d'un politique qui toute sa vie servit ses opinions avec ardeur et accepta de les défendre en se présentant à la députation, elle fut encore enfant, mêlée à cette vie fiévreuse et passionnée où les idées politiques, disons mieux, les couleurs sont servies avec verve et enthousiasme. Elle eut dorénavant le conservatisme dans le sang. Elle ne changea pas d'allégeance par son mariage où à l'école d'un mari intelligent, elle prit part à toutes les luttes conservatrices, non seulement de son comté mais encore de tous les coins des Cantons de l'est où sa renommée comme politicienne est à elle seule le plus formidable argument en faveur du suffrage féminin. Le député actuel de ce comté, M. John Hackett apprécie Madame Giroux à sa noble valeur. Son fils — on devine ce que peut être le fils d'une telle mère — a hérité de ses dons d'intelligence. Il est actif comme sa mère, et il apporte à servir ses opinions politiques une rare intelligence et une fine diplomatie.





MADAME EUDORE GOBEIL
(Eugénie Tellier)

Née à St-Lin du mariage de Léon Tellier et d'Émilienne Desmarais, Madame Tellier épousa en secondes noces M. Pierre-Paul Daunais, avocat de Québec, et la jeune fille porta le nom et fut élevée par ce second père avec la plus grande sollicitude. Elle reçut son éducation chez les Ursulines de la vieille capitale. Elle épousa en 1895 M. Eudore Gobeil, instituteur, dont elle eut douze enfants. Dix survivent : Paul, du département des postes; Hortense (Mme Adélar l'Espérance); Germaine (Mme Jacques Prévost); Gaston, Gérard, Gilberte (Mme Jacques Ferland); Joseph, Eudore, André et Marie-Paule. Madame Gobeil s'est occupée d'oeuvres sociales et charitables pendant nombre d'années. Elle appartient à la Société des "Canadiennes de naissance". Ses activités depuis 1926 se sont surtout tournées vers la chose publique, et elle a pris une large part à toutes les organisations politiques et féministes qui tendent à éclairer la femme sur ses devoirs de citoyenne et d'électrice. Madame Gobeil est une ardente conservatrice. Elle a pris part à plusieurs élections par l'organisation du vote féminin. Elle est vice-présidente de l'Association des dames conservatrices et récemment elle fut élue présidente générale du Conseil Général des Conservatrices. Elle a fondé des groupes féminins dans la plupart des douze divisions électorales de la cité, et ces groupes ont été instantanément fédérés dans le Conseil Général qui est le centre d'une fédération dont l'intention est de grouper toutes les associations de femmes conservatrices. Elle est aussi présidente du groupe des Conservatrices de la division St-Jacques.

Une personnalité vigoureuse, droite, entière. Peut-être parfois excessive, du moins en apparence, par le jeu des énergies et des enthousiasmes. Constamment sur la brèche pour défendre les causes qui lui sont chères et protéger les intérêts de ceux qui incarnent pour sa vaillance des raisons de dévouement. On a l'impression très nette à la regarder agir qu'elle sait ce qu'elle veut, qu'elle va tout droit à son but, et que l'effort lui est aussi facile que familier.

Une mère de douze enfants contracte naturellement le goût de l'action, s'éduque fortement, s'habitue à organiser la vie des siens, étudie les lacunes sociales, trouve leurs palliatifs, et après avoir appliqué dans la famille une ordonnance de choix, est toute préparée à transporter dans la société les qualités d'ordre, de raisonnement, d'énergie, dont elle a dû inspirer la vie familiale afin de lui donner toute sa force sans lui enlever ses initiatives, ni sacrifier aucune des personnalités qui s'y développent dans une généreuse confiance.

Madame Gobeil pose dans la vie féminine canadienne la femme qui ne serait peut-être pas féministe si elle ne se révélait profondément politicienne. Car elle est politicienne, et féministe par surcroît, par la force des choses. Elle est une conservatrice ardente et convaincue. A-t-elle choisi ou obéi à des traditions de famille? Elle ne le dit pas, et on ne songe pas à le lui demander, tant elle est naturellement ce qu'elle est. Elle ne prononce jamais un jugement sur l'autre parti. Elle l'ignore totalement. Et c'est là un point saillant de ce caractère tout d'une pièce, de ne s'occuper que de ce qui l'intéresse.

Cette faculté remarquable chez Madame Gobeil de ne se laisser distraire de son action, ni par les contradictions, ni par les refus qui peuvent équivaloir à des rebuffades parfois, est insurpassable. On sent en elle une conviction trop absolue pour que la lutte la fatigue ou la contrarie. Je croirais volontiers que la contradiction fait surgir en elle des résistances qu'elle ignorait, mais qui jaillissent naturellement éclatantes, s'expriment avec des arguments stricts et justes et laissent fuser un esprit pétillant de juste ironie.

Elle a aussi cette aimable persuasion qui entraîne sans effort et attache intensément à une cause, enflammant par la parole et le geste, persuasion servie par un courageux effort. Des ralliements précieux s'opèrent ainsi avec le minimum de vouloir et d'action.

Au lendemain de l'élection fédérale de 1935, épuisée par un effort incessant et soutenu, elle fut soudain frappée par l'intensité du mal qui la minait depuis plusieurs mois, et ce fut la cécité complète bientôt corrigée par les efforts scientifiques patiemment supportés, efforts amenant une guérison partielle. L'épreuve pour cette femme ardente et insatiable à la besogne l'aurait irrémédiablement anéantie. Elle voulut vivre, vivre pour l'effort et la lumière. Lentement, mais sûrement, elle remonte et fera reflleurir sous la chaleur intense de son patriotisme la nécessité de servir son pays et de le servir comme elle l'aime : ardemment.





MADAME SAMUEL GOBEIL

(E. Brousseau)

Née à la Patrie dans le comté de Compton, du mariage de M. J.-D. Brousseau, et de Sophie Dubreuil. Elle épousa en 1899 M. Samuel Gobeil, commerçant en bois et industriel qui devait se révéler l'un des politiques les mieux avertis du parti conservateur et fut distingué par son Chef pour remplacer au ministère des Postes, l'honorable Arthur Sauvé, nommé au Sénat canadien. Dans sa nouvelle position, Madame Gobeil transporta ses admirables qualités de modestie et de discrétion. Elle tint aux côtés de son mari, avec charme et aisance, la place que lui assignait sa nouvelle situation sociale et n'apporta dans cette charge aucune prétention ni surtout aucune timidité insolite. Elle apparut à tous, gracieuse, intelligente et d'un tact absolu. M. et Madame Gobeil ont eu neuf enfants, dont sept sont vivants. Quatre sont mariés et leur ont donné 16 petits-enfants qui font la joie et la fierté des grands-parents. Que voilà une famille canadienne, dans la véritable tradition et digne du plus haut respect ! Les soucis politiques, même matériels, Madame Gobeil les accepte sans appréhension ni regrets. Elle sait que le chef de la famille est digne de toutes les confiances comme de tous les respects, et elle l'honore tout en l'aimant profondément. Il y a beaucoup de finesse et de douceur dans les bons yeux qu'elle lève sur vous. Une simplicité extrême lui confère une grâce très personnelle. Dans le rayonnement de son mari elle sait trouver toutes les raisons de chérir son foyer, sa patrie et son peuple. C'est bien en vain qu'on attenterait à ses convictions religieuses, patriotiques et familiales. Elle porte un vif intérêt à la politique que son mari sert avec une grande loyauté et une sincérité sans égale. Elle avouera dans un sourire discret que ses ambitions de ce côté sont de revoir son parti et son chef en plein triomphe. Et sa grande qualité en politique, assure M. Gobeil — c'est "d'accepter la défaite avec la même sérénité que la victoire". Lors de la Convention de Winnipeg pour le choix d'un chef conservateur, elle accompagna son mari comme déléguée des Cantons de l'Est. Elle prit en cette circonstance contact avec les éléments les plus en vue de son parti et fut assez heureuse pour contribuer par son vote au triomphe du nouveau chef conservateur. Madame Gobeil est maintenant installée au Lac Ste-Marie dans la Gatineau et voit se développer, sous l'impulsion énergique de son mari, une nouvelle industrie en pleine colonisation. Et dans cette atmosphère de paix, entourée des siens, elle attend l'avenir avec courage et sérénité, sûre que le succès appartenant aux hommes de bonne volonté, il ne peut être refusé à celui dont elle partage les idées, les principes et les espoirs fort légitimes.



MADAME CHARLES GOSSELIN

(Anne Césarée Gauvreau)

Anne Césarée, née à Kamouraska, du mariage de François Gauvreau et de Julie Martin. Elle épousa Charles Gosselin, de Ste-Anne de la Pocatière le 2 août 1852. Le jeune couple s'installa à Québec où Mme Gosselin, précédée par une réputation de beauté, prouva vite que son esprit vif et charmant, sa culture qui dépassait celle de la plupart des femmes de cette époque, eurent vite fait de son salon, l'un de plus fréquentés de l'époque. Hommes politiques, gens de lettres, artistes y fréquentaient fréquemment et Arthur Buies, me parlant d'elle un jour : "Nous n'avons jamais remplacé la plus belle, comme la plus spirituelle et charmante hôtesse de Québec. Sans elle, la vieille capitale est devenue la plus triste du monde".

Ce ménage sympathique et charmant était encore embelli de la présence de trois jolies et intelligentes jeunes filles qui devinrent Madame Paul Wiallard, mère de Mme P. Bousquet, de Montréal, Madame Ulric Lafontaine, dont le mari fut un distingué magistrat, et Mme Obalski.

Lors de son décès survenu à Québec, en la demeure de M. Obalski, son gendre, la presse entière s'unit en des regrets unanimes. Mme Dandurand, avec une émotion délicate, parla de toutes ses qualités; M. Napoléon Legendre lui consacra des pages émouvantes ainsi que l'Honorable Jean Blanchet.



MADAME DAVID GOURD

(Yvonne Fortin)

Née à St-André Avelin du mariage de Sylfrid Fortin et de Antoinette Marcotte. Etudia au couvent de son village natal, sous la direction des Soeurs de la Providence. Epousa vers 1910 M. David Gourd, marchand d'Amos.

Madame Gourd est la mère de sept enfants : trois garçons et quatre filles.

Elle est l'âme dirigeante de tous les mouvements d'ordre social et charitable qui se sont créés dans la région où son esprit, son charme, son dévouement incomparable l'ont fait participer à une action de premier plan. Elle est également une sportive ardente et on la trouve assidue à favoriser tout mouvement athlétique de belle allure, propre à favoriser le développement physique de la jeunesse qu'elle se plaît à protéger. Dans le même esprit, elle organise des clubs littéraires et musicaux, fait valoir les meilleurs talents et met en vedette tous les artistes en herbe qui ont besoin de son intelligente protection.

Monsieur et Madame Gourd furent des premiers à s'installer dans l'Abitibi où se concentrent désormais toutes leurs raisons de vivre et d'espérer.

Le souvenir d'une audience privée accordée par Sa Sainteté Benoit XV compte parmi leurs plus beaux souvenirs.

Celle-là n'eût jamais peur de la vie, qui acceptait de rompre avec ses relations, ses habitudes, tout ce qu'elle avait connu et aimé jusqu'ici pour accepter une habitation lointaine, en pays inconnu et inculte, et devenir bravement une pionnière, avec tous les soucis que commande l'inconnu et les tristesses qu'imposent les séparations.

Jeune, courageuse et intelligente, madame Gourd s'attacha passionnément à la tâche dévorante de ne négliger aucune activité et de se dévouer au rôle de créatrice pour lequel elle était bien marquée. Rien ne rebuta ses efforts ni ne ralentit son vouloir. Chaque fois qu'un geste s'imposait, elle faisait ce geste, et à tout coup, par son tact, son énergie, sa finesse, son initiative, elle opérait le miracle projeté !

Parmi les créatrices de l'Abitibi, madame Gourd a joué un rôle remarquable d'activité et de sage direction. Elle a suivi son mari pas à pas, elle l'a aidé. Elle eut cette fierté de se sentir l'associée à laquelle rien n'est caché, satisfaction que désirent toutes les femmes, et que ne connaissent que les rares privilégiées. Cette confiance absolue est le luxe du mariage d'amour !

Madame Gourd a vécu de beaux voyages et connu des personnages illustres, notamment le Cardinal Mercier qui l'honora de quelques lettres et d'une photographie dédiée de son auguste main. De plus, elle s'associa à des oeuvres européennes et non contente d'aider à bâtir des églises, des couvents, etc., et de collaborer à la St-Vincent de Paul et aux oeuvres similaires de son pays, elle sut encore s'intéresser à la souffrance des éprouvés de la guerre.

Elle a bien travaillé, elle sait ce que vaut l'action de la femme, aussi se range-t-elle nettement dans le camp de celles qui réclament fièrement les droits de la femme et qui sont prêtes à les exercer avec sagesse et autorité.



MADemoiselle JEANNE GRISÉ

Née à St-Césaire de Rouville, du mariage de M. Henri Grisé et de Madame Alphonsine Bergeron, Jeanne fit ses études chez nos aimables éducatrices, les Soeurs de la Présentation de Marie, en leur couvent de St-Césaire et termina son cours supérieur avec tous les honneurs académiques.

Elle publia très jeune un volume de vers intitulé "Gouttes d'eau" qui reçut un fort aimable accueil, et récemment ses "Médailles de Cire" révélaient son ascension rapide vers le Parnasse. Elle a depuis plus de deux ans assumé la direction des pages féminines de la "Patrie" où elle dispense un talent, une vaillance et un tact qui lui ont déjà valu de bien vives admirations, et de la part de la signataire de ce portrait qui a ouvert, baptisé, dirigé dix-neuf ans, le "Royaume des Femmes", une toute particulière sympathie.

Notre jeune journaliste est à l'aube d'une carrière qui demande plus que du talent, une observation aiguë, exercée en tous les sens et sur tous les points. Elle doit surtout acquérir cette subtilité qui rend facile le discernement que j'appellerais volontiers de la psychologie, qui nous fait analyser les êtres et leur assigner la place qui leur convient et développer même jusqu'à en souffrir, l'intuition qui nous permet de deviner tout ce qui dérobe un silence appesanti soudain sur des consciences inquiètes ou dévastées. Je crois que Jeanne Grisé aura vite acquis l'analyse rapide des individus comme des événements afin de situer les êtres et les choses ni plus haut ni plus bas que les unes et les autres ne l'auront mérité.

C'est donc une carrière qui s'esquisse, une journaliste qui expérimente, un avenir qui s'avoue déjà lumineux. Et de tout coeur je signe la "bienvenue qui lui sourit dans tous les yeux".

Le souvenir des beaux vers plein d'accueil d'André Chénier se glisse ici, comme si le prophétique poète avait rêvé dans le lointain des âges, à cette douce jeune fille qui, un jour, passerait et raconterait son aventure exquise :

"J'ai cueilli cette rose encore enveloppée
De ses langes de soie et pleine de rosée
Comme une coupe d'or où buvait le soleil"

De la "Maison de Poésie" de Paris, sous la signature de Daniel Venancourt, lui vint de chaleureux éloges et d'autres témoignages aimables et probants.

Je tiens à noter l'art de conférencier où Jeanne Grisé se montre fort experte.

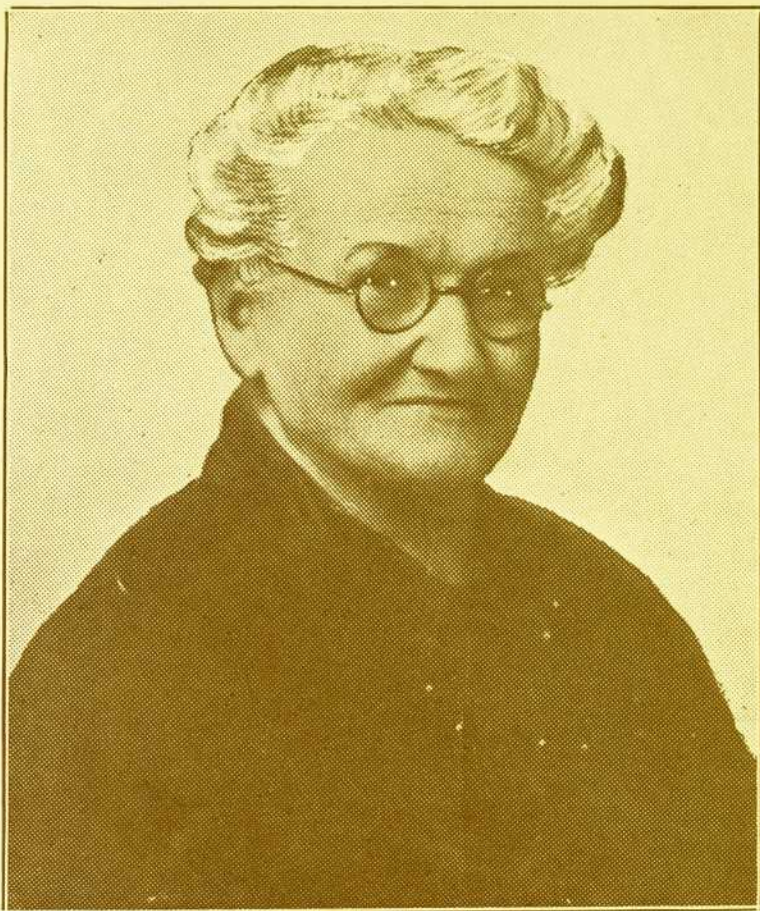
Ma charmante collègue recevait, en cours d'année, le billet suivant :

Paris, le 16 décembre 1937

"Le Secrétaire perpétuel de l'Académie est heureux d'annoncer à Madame Jeanne Grisé que l'Académie Française lui a décerné une médaille de vermeil comme prix de la Langue française."

La médaille lui fut remise par le Consul de France à Montréal, M. Turck, et à cet insigne bien mérité adressé par la France à notre jeune femme de lettres, s'est ajoutée l'expression de la sympathie canadienne.





MADAME AMÉDÉE GUILLET

(Marie Plouffe)

Née à Ste-Angèle de Monnoir en 1859, du mariage de Damase Plouffe et de Agathe Boulais, Marie Plouffe fut tout de suite située en pleine colonisation, alors que les écoles étaient lointaines et parfois inexistantes, et que petits Canadiens et petites Canadiennes recevaient de leurs seuls parents, les éléments d'une instruction qu'ils complèteraient plus tard si le succès voulait bien récompenser l'effort de ces hardis pionniers. Notre petite Canadienne née en pleine friche, parcourut toute la gamme de la vie rude, saine et souverainement éducatrice qui devait développer en elle, les fortes et solides qualités qui caractérisent le type formel de la Canadienne française. Elle épousa à 17 ans, M. Amédée Guillet, marchand de la nouvelle paroisse de Sainte-Angèle-du-Monnoir, détachée de Marieville, et qui se développait rapidement. De ce mariage naquirent seize enfants, dont huit moururent en bas âge et dont les autres assurent encore la survivance d'une belle famille canadienne-française et se livrent à divers apostolats religieux et sociaux; ce sont: Grégoire, notaire à Iberville; l'abbé Amédée, actuellement curé de Beloeil; Soeur Ste-Laure, de la Présentation de Marie de St-Hyacinthe (Eugénie); Étienne, organiste à la cathédrale de St-Jean; Paul, notaire à Rosemont, Montréal; Soeur Marie-Amédée, de la Présentation de Marie (Marie-Anne); Marie-Louise, infirmière diplômée et Madame Philippe Beauvais (Blanche), de Beloeil.

J'ai brossé à date des portraits et des portraits. Aucun peut-être n'a pris la formule dont je cherchais le type. Je le pressentais. Ce type: la Canadienne française existait, je ne devais pas l'inventer et même le parer à ma guise; il m'apparaissait bien vivant et bien éclairé, et je n'aurais qu'à le crayonner dans sa vérité et sa majesté. Et un jour, par suite de hasards inespérés autant qu'heureux, la femme dont je rêvais de buriner la physionomie s'arrêta dans ma vie et y passa les heures dont j'avais besoin pour la définir.

Née dans une paroisse qui traçait sa route, alignait ses premiers sillons, notre héroïne s'éleva droite et vigoureuse comme une belle plante et elle accorda sa vie à tous les devoirs que l'existence exigeait de son courage, de son intelligence et de son coeur. Epouse à 17 ans, signifie qu'elle passa de l'enfance à la vie sérieuse, sans connaître cette époque de plaisirs, de rêves qui est la période éblouissante de la vie. Mais il semble que ce don de jeunesse se soit alors distribué en reflets éclatants sur toute la vie de Madame Guillet qui, à plus de quatre-vingt-six ans, rit encore comme une belle jeune fille et s'intéresse à tout ce qui se passe dans notre existence sociale et politique. Car toute sa vie, elle a connu les incidents et les fluctuations de tous genres qui ont compliqué ou amélioré notre édifice social, et a pris un intérêt ardent à la question publique. Elle jugea les hommes et les événements en femme qui sait la valeur des individus et l'importance de leurs décisions.

Elle garde, dans ses traits, son maintien et sa gentillesse, la ressemblance avec ces aïeules qui, dans nos cadres de famille, évoquent les grandes dames d'autrefois et savent sourire lumineusement. Elle se rattache ainsi à nos meilleures lignées, et perpétue les plus jolies traditions.

Dans la grande époque nationale, où nous venons de placer tous les espoirs de la jeunesse, ce portrait sculpte un bien émouvant symbole...

Madame Amédée Guillet mourut au presbytère de Beloeil, chez son fils, Monsieur le curé Amédée Guillet, le 13 mai 1937, fut inhumée dans le terrain de famille et repose avec tous les siens, dans le cimetière de Ste-Angèle-de-Monnoir.





MADAME L.-H. HÉBERT

(Élodie Gauthier)

Née à St-Jérôme, du mariage de J. Gauthier et d'Élodie Lorrain, Mademoiselle Gauthier étudia tout d'abord chez les Soeurs de Sainte Croix, puis termina ses études au Couvent de St-Laurent où elle obtint de remarquables succès. Douée d'une fort belle voix, elle obtint une médaille d'or pour le chant. Plus tard elle continua ses études musicales, sous la haute direction de Guillaume Couture. A dix-huit ans, elle épousa C.-E. Jacques Duhaut. De ce mariage naquirent : Charles; René (lieutenant-colonel dans l'armée canadienne); Marguerite (Madame Paul Garneau, de Québec); Paule (Madame Albert Tétraut, de Montréal). Elle se maria à M. L.-H. Hébert, négociant de Montréal, dont elle eut une fille, Magdeleine (Madame Georges Garneau, de Québec) dont le mari décéda en 1937.

Madame Hébert a aujourd'hui dix-huit petits-enfants qui font sa fierté, sa joie. Elle habita une majeure partie de sa vie à Montréal où elle contribua à toutes les grandes oeuvres de charité, y apportant une collaboration magnifique.

A l'hôpital Notre-Dame, elle établit l'oeuvre du pain qui rapporte de solides bénéfices à l'institution. Pendant la guerre, on la vit à tous les postes où son dévouement fit des prodiges. A la Croix Rouge, à l'Aide à la France, partout où on lui confiait un mouvement nous étions sûres de la grande recette. Lorsqu'il s'agit du grand Emprunt de la Victoire, elle fut unanimement choisie comme présidente de la section féminine canadienne-française. Elle nous fit largement honneur. Elle déploya à cette occasion une tenue impeccable et une rare intelligence et remporta un succès digne de ses éminentes qualités.

Aujourd'hui, pour se rapprocher de ses enfants dont la plupart habite Québec, elle vit dans la Capitale, entourée de tendresses familiales et d'amitiés ferventes.

Tout en cette femme belle et distinguée, est force, certitude, clairvoyance et discrétion. Elle voile gentiment où elle passe, ses impressions comme ses actes. Tout ce qui est grand, beau et sincère se raconte de lui-même, les mots n'y ajoutent rien. Tout ce qu'elle dirige est brillamment conduit. Sa puissance d'action est illimitée. Elle ne recherche pas la collaboration. Elle aime la difficulté des belles conquêtes. Plus un travail est ardu, mieux elle le remplit. C'est une victorieuse. Je ne crois pas qu'elle ait jamais connu l'échec car il y a en elle, cette puissance de volonté qui balaie tous les obstacles.

Madame Hébert possède cette dignité pleine de grâce qui l'éloigne de toute attitude mesquine et même d'un geste indécis. Elle a aussi cette sûreté dans la décision qui reste le privilège des consciences éclairées, des intelligences brillantes et des âmes parfaitement éduquées.

Elle ne perd jamais le sens des claires et absolues réalités. Madame L.-H. Hébert reste donc l'une des personnalités féminines les plus intéressantes de son époque, et de "s'être fait honneur à elle-même" rejaillit sur la famille canadienne-française dont elle porte bien haut le blason et les couleurs.

En 1924, lors d'une visite au Canada de l'ex-roi d'Angleterre, présentement duc de Windsor et alors Prince de Galles, Madame Hébert donna un grand bal où assistaient les membres, jeunes surtout, de la société anglaise et française du pays et que le Prince honora de sa présence. Elle est, nous le croyons, la seule Canadienne française qui ait eu l'honneur de recevoir un prince d'Angleterre à titre non-officiel, dans une réunion sociale des plus sélects.

Elle fut également présentée à leurs Majestés le Roi George et la Reine Marie, lors de l'un de ses voyages en Angleterre.



MADAME W.-D. HERRIDGE

(Mildred Bennett)

Née à Hopewell Cape dans le Nouveau-Brunswick, elle était la plus jeune fille des six enfants de Henry-J. Bennett et de Henrietta Stiles. Elle appartenait à la neuvième génération des Bennett installés au Canada (Amérique du Nord), et à une race vigoureuse et belle. Son père et son grand-père étaient tous deux des armateurs bien connus dans l'est canadien et à l'étranger.

Mildred Bennett fit ses études à "Mount Allison" où sa mère avait été élevée et elle en sortit elle-même diplômée avec le titre B.A. Après la mort de sa mère, la jeune fille alla habiter Vancouver, partageant sa vie entre la grande ville des bords du Pacifique, et Calgary où habitait alors le grand avocat qui devait devenir plus tard l'un des plus distingués politiques du Canada : le Très Honorable R.-B. Bennett. Vers 1927, la jeune fille perdit sa soeur aînée, et ce fut auprès de son frère qu'elle vécut désormais, à Calgary, puis à Ottawa, où elle fut appelée à faire les honneurs aux réceptions officielles ou intimes de son frère. Comme hôtesse, elle était la grâce et le charme même. Elle savait créer une atmosphère de sympathie, d'entente et de gaieté par le seul attrait d'un sourire qui ralliait les admirations. Pendant la campagne électorale de 1930, elle suivit la lutte dans toutes ses étapes, et elle apporta son concours à ce frère qu'elle admirait pour ses qualités hors ligne, et dont la sollicitude l'enveloppait de toutes les choses désirables et même enviables. Elle appartenait, comme tous les siens, à l'Église Unie du Canada, et pratiquait avec ferveur et fidélité à baser sa vie sur les grands principes chrétiens. Nulle n'était plus charitable que cette jeune fille qui, un jour à Montréal où elle venait d'être reçue avec un enthousiasme extraordinaire, demandait avec sa gentille simplicité à un partisan conservateur qui lui servait de cicérone à travers notre ville : "Voulez-vous, cher Monsieur, maintenant que je connais votre belle ville, voulez-vous me conduire dans un quartier pauvre et me présenter à de petits pauvres que je voudrais gâter et embrasser". Et alors la scène fut ravissante de cette belle jeune femme distribuant de l'argent, des jouets, des vêtements, des bonbons à une bande de mioches qui s'agrippait à sa jupe élégante et dont elle flattait et embrassait les cheveux avec tendresse. Et lorsque la fée s'éloigna dans son élégance et sa beauté, les petits pleuraient comme si la plus belle vision de leur vie s'évanouissait. Ils ne surent jamais le nom de cette jolie femme blonde et rose qui avait éclairé leur morne maison, et y laissait à jamais planer des espoirs enchanteurs et dorés.

Mademoiselle Mildred Bennett épousa à Ottawa, en 1931, le brillant avocat et le fier militaire, M. W.-D. Herridge qui était nommé par le gouvernement Bennett, le ministre plénipotentiaire du Canada aux États-Unis.

Cette jeune femme si populaire, si aimée des humbles comme des grands, rayonnante et sympathique, devait mourir sans que le peuple ait su qu'elle était malade. Et d'un bout à l'autre du pays, les sympathies et les expressions de regrets affluèrent vers son mari, M. Herridge, son unique fils âgé de six ans, William, et davantage encore vers le frère qui lui prodiguait joie, sollicitude et tendresse.

Madame Mildred Bennett-Herridge est morte à New-York, dans un hôpital où elle suivait des traitements depuis quelque temps. On devait incessamment la ramener au Canada pour y recevoir les mêmes soins, quand la mort l'enleva à jamais à ceux qui l'aimaient. Tout le monde politique et officiel était présent à son arrivée à Ottawa, et le Premier Ministre King fut le premier à offrir à son adversaire et ami le Très Honorable Bennett, ainsi qu'à l'honorable Herridge, ses sympathies, celles de son gouvernement et du peuple canadien tout entier.

La jolie et rayonnante Mildred Bennett, née au chant grave, souvent impérieux de l'Atlantique dormira à jamais sur les bords du Pacifique qu'embaument les jardins incomparables de la plus belle ville du Canada.



MADAME HENRY HAMILTON

(Caroline Leclerc)

FONDATRICE DE "L'ASSISTANCE MATERNELLE"

Née à Montréal en 1859 du mariage de John-A. Leclerc, négociant, et de Caroline Bertrand de L'Isle-Verte, elle fut l'élève des Dames du Sacré-Coeur et resta attachée à son couvent d'une façon vraiment filiale.

Elle épousa en 1889 M. Henry Hamilton, dans le temps l'un des importants commerçants de Montréal. Elle s'occupa tout d'abord d'oeuvres plutôt éducationnelles, dans un mouvement fermement soutenu par l'éminente femme d'action que fut Madame Raoul Dandurand, et l'oeuvre des livres gratuits obtint l'entier concours de Madame Hamilton, qui en fut longtemps la dévouée secrétaire. L'Association Aberdeen trouva en elle une collaboratrice de premier choix.

Elle fut l'une des fondatrices de la Fédération Nationale St-Jean-Baptiste qui donna lieu à des fondations précieuses. De toutes celles-là, aucune n'égale l'Assistance Maternelle, qui a des filiales sur tous les points et s'étend par toute la province, y développant une action éminemment patriotique et charitable.

Cette grande fondatrice avait trouvé la formule lapidaire pour répondre au cri d'alarme lancé du haut des chaires, des tribunes, de partout :

SAUVONS NOS BERCEAUX !



LADY JETTÉ
(M. Laflamme)

Fille de Toussaint Laflamme elle fut élevée à Montréal dans une atmosphère de piété et de bons exemples qui firent d'elle l'une des personnalités les plus remarquables de son époque. Elle avait épousé en 1862 un brillant avocat, L.-A. Jetté qui devint, jeune encore, juge de la Cour Supérieure de Québec, fut créé C.M.G. et vers 1898 Lieutenant-Gouverneur de la Province de Québec. Sir Louis et Lady Jetté eurent deux filles : Madame Rodolphe Lemieux, femme de l'éminent politique canadien-français et l'un des orateurs les plus admirés de sa race, et Madame Grondin aujourd'hui décédée. Pendant leur séjour à Spencerwood, Sir et Lady Jetté eurent le grand honneur de recevoir Leurs Altesses Royales, le Prince et la princesse qui régnèrent sous les noms de George V et de Marie d'Angleterre.

Lady Jetté n'était pas une mondaine, mais elle sut remplir ses devoirs officiels avec affabilité et distinction. Mais si l'on veut trouver sa véritable personnalité, c'est dans les oeuvres de piété et de dévotion que nous la chercherons et trouverons; d'une piété angélique et d'une charité abondante et discrète.

Son talent littéraire était bien connu; mais il semble qu'elle en ait consacré la meilleure part à rendre inoubliable la Mère d'Youville, fondatrice de l'Institut des Soeurs Grises de la Charité.



MADAME J.-A. JARRY
(Jeanne Guyon)

Jeanne Guyon naquit à Wotton dans les Cantons de l'Est, du mariage de Jean-Baptiste Guyon et de Agnès Leclair. Par son père elle appartient à la famille de Louis Hébert, le premier colon canadien, et de sa femme Marie Rollet. Elle descend en ligne directe de Jean Guyon qui épousa Elisabeth Couillard, fille de Guillaume, qui était l'époux de Guillemette, fille de Louis Hébert. Le nom de Guyon se changea au cours des siècles en celui de Dion, ainsi qu'en fait foi notre distingué historien M. l'abbé Couillard-Després.

Agriculteur à Wotton, M. Jean-Baptiste Guyon fut appelé à venir s'établir à Montréal, où décéda bientôt sa courageuse compagne, en laissant une nombreuse famille. C'est alors que la petite Jeanne, charmante enfant, jolie et précoce, fut adoptée par une amie de sa mère et fut bientôt connue sous le nom de Jeanne Baudreault. Ses dispositions musicales attirèrent vite l'attention de ses parents adoptifs qui s'empresèrent de la confier à des maîtres tels qu'Alexis Contant, Ernest Lavigne, Octave Pelletier, Romain Pelletier, avec lesquels elle travailla avec constance et ardeur. Ce ne fut que plus tard qu'elle trouva dans ce prodigieux professeur et novateur qu'est M. Alfred Laliberté, le maître qui devait orienter la brillante pianiste vers la formation définitive qui provoqua ses beaux succès. Elle prouva la véritable valeur de son école lors d'un récital, il y a quelques années au Ritz-Carlton, où elle exécuta de mémoire, la fameuse mais combien redoutable sonate de Paul Dukas, sans négliger une nuance, sans une hésitation, encore moins une faiblesse. Elle fut alors placée par la critique la plus autorisée comme la plus exigeante, au premier rang des pianistes canadiennes.

En 1908 elle épousa le docteur J.-A. Jarry, médecin de grand talent dont la carrière se déroule brillamment. Spécialisé dans le traitement de la tuberculose, le Dr Jarry est actuellement directeur médical de l'Institut Bruchési où il joue encore comme praticien un rôle scientifique de premier ordre. Il est aussi professeur à la Faculté de Médecine de l'Université de Montréal. De ce mariage un fils et une fille sont nés. Gaétan, docteur en médecine, étudiant en ce moment en France où l'on signale son succès; Thérèse, mariée à un médecin de grand avenir, le Dr Roméo Grondin, radiologiste gradué après des études prolongées en France. Le Dr Grondin exerce sa profession à Québec.

Madame Jeanne Jarry joua souvent au "Ladies Morning Musical Club" et dans des cercles aussi restreints que choisis où l'on n'invite que des valeurs. Aujourd'hui la terrible crampe immobilise momentanément ses activités musicales. Elle se guérit sagement sans rien abandonner de ses belles études qui ont rendu ses heures si précieuses et si choisies. Par des voyages fréquents et souverainement éducateurs, elle a acquis une culture générale fort intéressante. Si elle aime parler musique elle dérive facilement vers d'autres domaines, sans en rien diminuer le charme de sa conversation. Le jour où elle reviendra à son piano ce sera pour nous apporter un art encore perfectionné dans la subtile compréhension d'une mentalité artistique rehaussée dans l'étude et le sacrifice.

La jeune fille de jadis est devenue une femme très cultivée, raffinée mais simple et gentille, qui cause de tout et a des lumières sur tant de choses. On devine qu'elle a su voir, comprendre et retenir.

J'ai suivi son action philanthropique qui fut énergique et assidue. Aux côtés de son mari, elle aussi a travaillé au soulagement de la terrible maladie. Tout le monde sait qu'elle a lancé le TIMBRE DE NOËL qui a permis le développement de la lutte antituberculeuse.

Mais ce que le public n'a jamais vu, c'est son action discrète auprès des malades pauvres, dans des maisons où elle a apporté la joie qui devait précéder et aider la guérison. Elle est de celles qui savent sourire en se dévouant.





MADAME ELZÉAR-ANTOINE JUCHEREAU DUCHESNAY (Alice Tremblay)

J'ai demandé à Madame Juchereau Duchesnay quelques notes biographiques sur elle et l'illustre famille où elle est entrée. Charmée du style alerte et chatoyant de ma correspondante, de ce qu'elle raconte avec tant de grâce et de finesse, je reproduis tout simplement son radieux écrit, afin que le public sache que des talents sont ignorés qu'il faut absolument dévoiler.

La galerie des ancêtres peut saluer avec fierté cette sémillante jeune femme qui fait partie de l'une des plus grandes familles du Canada français :

Laissons écrire Madame Alice Juchereau Duchesnay :

"Vous voulez la biographie de Madame Elzéar-Antoine Juchereau Duchesnay, et la mienne entre parenthèses... Mais justement je suis une personne très orgueilleuse et dans mon ménage... je n'aime pas être entre parenthèses. Je suis bien peu une Duchesnay. Le fichu caractère dont j'ai hérité en venant au monde n'a jamais pu être changé. Au couvent, je ne suis pas entré dans les rangs — dans le monde, je n'ai jamais fait partie d'aucun groupe — (je n'ai pas l'esprit grégaire). En ménage, quoique je vive en bonne entente avec mon époux, j'ai tout de même gardé intacte toute mon individualité, et de tout cela je vous dirai que je souffre..."

Bon — notes biographiques —

L'ancêtre de la famille Juchereau Duchesnay fut Jean Juchereau de Maur, venu à Québec en 1634 avec sa femme et ses quatre enfants. Il était le frère de Noël Juchereau, Sieur des Châtelets, licencié en loi, membre du Conseil, Commis-général de la Compagnie des Habitants, venu à Québec en 1632. Les deux Juchereau se lièrent d'amitié avec Robert Giffard, médecin du roi, qui les avait précédés dans le pays, et de cette rencontre de coeurs si bien faits pour se comprendre, date cette alliance des deux noms; Giffard et Juchereau Duchesnay, désormais inséparables et intimement liés, non seulement aux annales de Beauport, mais à toute l'histoire du Canada et des établissements français dans le

Nouveau-Monde. Car la glorieuse lignée des seigneurs Giffard et Duchesnay n'a pas seulement produit des défricheurs et des pionniers de l'agriculture. A chaque génération, elle a fourni successivement à la marine française, aux armées de France, d'Angleterre et à nos milices canadiennes, des soldats intrépides qui se sont distingués sur les champs de bataille de l'Ancien comme du Nouveau-Monde; à l'administration et au gouvernement du pays sous les deux régimes, des hommes publics intègres et désintéressés; à la vie civile et sociale des citoyens influents et respectés; aux foyers de nos plus importantes familles, des épouses et des mères qui ont été l'ornement des deux sexes — (d'après P.-G. Roy).

Mon mari est le fils de Maurice-Elzéar Juchereau Duchesnay, né à Ste-Marie de Beauce en 1847, et de Aurélie Roberge. Il est le petit-fils du Sénateur Henri Juchereau Duchesnay et d'Elizabeth-Suzanne Taschereau, soeur de Son Éminence le Cardinal Taschereau.

Le père de mon mari était notaire, homme intègre et charitable et d'un grand charme personnel. Mon mari Elzéar-Antoine Juchereau Duchesnay est licencié en droit. Il pratiqua comme notaire à Montmagny durant cinq ans, mais après une maladie qui le retint plusieurs mois au lit, il abandonna la pratique de sa profession et vint à Montréal où il fit du journalisme, puis à Ottawa, où il est traducteur des lois à la Chambre des Communes. Il possède un véritable talent d'écrivain, jusqu'ici il n'a publié que des nouvelles et des articles de journaux, mais son dernier mot n'est pas dit puisqu'aujourd'hui sa santé s'améliore et que la situation qu'il occupe lui donne des loisirs en dehors des sessions parlementaires.

Nous avons trois enfants : de St-Denis, Henri et Marguerite. Ils sont sans doute ce que nous avons fait de plus intéressant jusqu'à date. Je leur ai consacré le meilleur de moi-même et j'en suis fière.

Je suis la fille de feu J.-A. Tremblay, ingénieur civil, employé pendant au delà de trente ans au ministère des travaux publics d'Ottawa (chef de district), et de Alice Pelletier, soeur de l'abbé Noël Pelletier, directeur de l'école d'Agriculture de Ste-Anne de la Pocatière.

Mon père était un homme presque trop honnête et d'une grande charité. Musicien distingué, il fut durant plus de vingt-cinq ans titulaire des orgues de l'église de St-Thomas de Montmagny, aidé et remplacé dans cette charge par moi-même et mes deux soeurs Madeleine et Lucie. Nous étions dans ma famille quatre organistes pouvant jouer des oeuvres de Bach, de Cesar Franck, de Widor, Gigout et Vierne. Henri Gagnon de la basilique de Québec fut pendant sept ans mon professeur de piano et d'orgue. J'obtins avec grande distinction le lauréat de l'Académie de Musique de Québec. Je me suis fait entendre en maints endroits de Québec, Montréal et Ottawa. J'ai gradué au couvent de la Congrégation Notre-Dame de Bellevue à Québec. J'ai écrit des nouvelles et contes d'enfants qui ont paru dans les journaux de Montréal. J'ai assisté "La Lyre" revue musicale durant son agonie qui dura bien un an et demi. Pour me consoler d'avoir quarante ans, j'ai choisi l'ornithologie comme "hobby". Je ne suis ni dame de Ste-Anne, ni fille de l'Empire, pas plus femme d'oeuvre que dame d'art. Je suis ce qu'il y a de plus pot au feu et je m'en glorifie".

Nous n'en croyons rien, Madame, nous avons fort bien deviné l'artiste et l'écrivain. — M. H.





MADAME A.-E. LABELLE

(Amélie Sicotte)

Naquit à Québec, du mariage de L.-W. Sicotte et de Malvina Giard. Toute jeune elle vint à Montréal où elle fut élevée chez les religieuses d'Hochelega. Elle épousa le 30 avril 1890 le brigadier-général Labelle, homme des plus avantageusement connus dans les cercles militaires du pays où sa haute compétence lui donnait préséance.

Madame Labelle était une femme intelligente et d'une discrétion telle qu'elle hésitait à affirmer quelquefois des idées sages et sûres. Mais alors qu'elle se levait pour prendre part à une controverse et affirmer nettement, clairement et fermement son opinion, nulle objection ne tenait. Je n'ai connu à part Madame Labelle qu'une autre femme qui put prendre sur un public féminin — pas le plus facile à convaincre — un pareil ascendant et c'est Madame F.-X. Béique.

Sur des questions philanthropiques, sociales et politiques, elle prononçait des décisions supérieures auxquelles rien ne résistait. Un jour, au cours de la guerre, après la conscription, on voulut fonder "L'Aide au Conscrit" pour porter secours aux nouveaux enrôlés de par la loi. Je représentais la Croix Rouge où nous avions décidé de nous objecter au mot "Conscrit" pour le remplacer par celui de "Soldat". Dès qu'un jeune homme a revêtu son habit militaire et porte son numéro matricule et le nom de son régiment il est "Soldat", et c'est lui faire injure que de lui continuer le nom de "conscrit". L'assemblée était incertaine et inquiétante. Naturellement la Croix Rouge ne s'engagerait qu'à cette ultime condition et l'on ne pouvait se passer d'elle. Dans le feu de la discussion, je vis soudain au dernier rang se lever notre distinguée Générale. Elle éleva à peine la voix, mais ses arguments éclatèrent comme des fanfares et la salle applaudit à outrance. Notre cause était plus que gagnée.

Dans la vie conservatrice elle joua un rôle éminent et très apprécié. Elle fut une bienfaitante et ne comptait que des amis. Madame Labelle eut plusieurs enfants : Alfred, Paul, Edouard et Jean, une seule fille, Berthe; trois soeurs, Mesdames Cortland Steanes, Henri Labelle et Edgar Armstrong. Son souvenir vivra longtemps à travers les générations parce qu'elle fut loyale, intelligente et bonne !

MADAME ARTHUR LACHANCE

(Marie Routhier)

Née à Québec en 1863. Fille unique de François-Xavier Routhier et de Zoé Tourangeau. Elle épousa en 1903 l'honorable Arthur Lachance, avocat, substitut du procureur général, député de Québec de 1904 à 1920, puis juge de la Cour des sessions de la paix de 1920 à 1928. Madame Lachance est l'auteur de très jolies pièces poétiques, et devint lauréate du Concours de la Société des Poètes en 1925. Elle reçut alors la "Lyre d'Or", attribuée au premier prix. Elle mourut à Québec en 1930 et ne laissa pas d'enfant.

"Sa vie s'écoula sur les cimes, mais des cimes douloureuses", écrivait à sa mort, le Père Marcel-Marie, dans la revue franciscaine qui déplorait le trépas de sa distinguée collaboratrice. En me penchant sur cette vie j'y découvre un bonheur serein et absolu, mais hélas, bientôt la maladie frappa cette femme d'élite. Cette existence ouverte sur tant de joie subit la torture de l'immobilité ajoutée à toutes ses souffrances. Cependant elle ne cessa de sourire parce qu'elle portait en elle les lumières et les espoirs que le sort ne saurait dominer.

J'ai devant les yeux une petite image où sourit gravement un doux visage, éclairé d'yeux profonds et tendres. Le regard est appuyé comme sur une belle vision. Ainsi elle m'apparaît d'un charme infini. Sa bouche bien dessinée révèle la bonté. Je ne l'ai pas connue, j'ignore quel fut le son de sa voix, l'éclat de son teint, mais je la devine en ses oeuvres d'une clarté, d'une précision et d'une simplicité que rien n'altère. Elle a trouvé en la poésie sa suprême expression.

Enfant choyé, jeune fille recherchée, elle avait épousé l'homme de son amour. Que pouvait-elle demander qui fut meilleur que la joie d'être choisie, comprise et appréciée d'un être d'élite. Ses jours passèrent lumineux et sereins, et les joies de l'esprit s'ajoutèrent à la sensation magnifique d'être l'élue, la compagne, l'amie, de ne jamais décevoir, de continuer toujours vers le mirage joli qui ne s'arrête pas.

Les épreuves pouvaient venir, les souffrances s'approcher, le malheur s'épandre, elle portait en elle les suprêmes ressources qui amoindrissent, puis chassent les douleurs... ou les font oublier. Elle accepta donc sereine, l'atroce maladie qui de longues années la crucifiait tandis qu'autour d'elle se multiplièrent, insatiables de dévouement, les soins menus, tendres et prolongés. Et les jours s'ajoutèrent aux jours qui la privaient de toute action sans qu'elle sût s'en plaindre, entourée d'une sollicitude intense qui dépassait tout ce qu'elle avait encore reçu. Elle se spiritualisa et son talent glissa dans une inspiration limpide où rien ne trahit l'effort de souffrir. Profondément intelligente, elle s'était alors installée dans sa foi, son amour et son art; elle a continué d'écarter l'égoïsme, et ses amitiés se sont accrues du fait que toute sa pensée leur appartenait. Elle savait attirer la confiance et commander l'estime. Sa loyauté ne connut pas de défaillance et elle ne renonça jamais à la simplicité de sentiment et d'expression qui lui donna tant de charme. Ni mondaine ni austère, elle était délicieusement bonne et sa spirituelle affabilité lui valait toutes les sympathies.

On l'aimait pour l'atmosphère de son amitié. De la parole et du geste, elle savait apprécier le mérite qui s'offrait et la douceur de ses jugements comme la délicatesse de ses opinions s'exprimaient en des causeries brillantes où son esprit scintillait. Elle regardait réussir et son sourire s'attendrissait sur les succès d'autrui. Elle était donc bonne dans son essence et de la seule façon qui soit juste et profitable; son âme forte et croyante communiait à l'idéal inspirateur de mouvements généreux et profonds. Elle accordait sa grâce comme un bienfait et ce privilège de dispenser l'amabilité n'appartient vraiment qu'aux personnalités rayonnantes.

La maladie brutale d'abord, lente ensuite, qui l'annihila physiquement n'eut jamais raison de son être moral et elle prouva qu'elle portait en elle le don de dominer l'appauvrissement humain. La chambre où elle fut exilée s'envahit de lumière et de douceur. On se groupa dans ce cénacle discret pour l'entendre et l'aimer. Ses amitiés l'accompagnèrent jusqu'au bout. Puis elle avait ses livres, eux qui ne trahissent jamais et nous suivent sans oubli ni défaillance. Elle vécut dans leur intimité constante. Certains auteurs la ravirent davantage, mais tout effort intellectuel la captivait. Elle ne se retrancha nullement dans d'étroites admirations, les petites chapelles lui restèrent fermées; elle leur préféra les grands temples et s'assimila toutes les écoles, en quête d'impressions nouvelles, de formules plus neuves, de raffinement plus absolu. Ecrire lui resta jusqu'à la fin sa distraction favorite. Nombreux sont les vers qui tombèrent de sa plume et que personne ne lira. Elle n'a pas voulu et ses suprêmes pudeurs ont consenti leur anéantissement. Elle n'aurait pas été artiste si elle avait agi autrement. Ce geste dernier de réduire ses rêves en cendres l'exprime magnifiquement. Il y a des chants que l'on ne dit qu'à soi-même.

J'aime ce geste du poète qui meurt sur son beau rêve et l'emporte dans les éternités...





LADY LACOSTE
(Marie-Louise Globensky)

Née à Montréal le 2 février 1849. Morte à Montréal le 11 décembre 1919. Sa mère : Angélique Limoges.

Fit ses études chez les Dames de la Congrégation Notre-Dame. Le 8 mai 1866, Marie-Louise Globensky, âgée de dix-sept ans, fille de M. Léon Globensky de Montréal, épousait en l'église Notre-Dame, Alexandre Lacoste, avocat, âgé de vingt-quatre ans, fils de l'honorable Sénateur Louis Lacoste, de Boucherville.

Grandes caractéristiques : sa piété et son grand esprit de devoir. Elle partageait sa vie entre son devoir familial, son devoir social, son devoir religieux. Tout avait sa place et se faisait à son heure. Son esprit d'ordre, d'économie, lui a permis de faire honneur toute sa vie aux obligations que sa position sociale exigeait d'elle, surtout alors que les rémunérations accordées aux juges, et même aux juges-en-chef, n'étaient encore que très minimes. En plus, par ces qualités, elle contribua largement à donner à chacun des membres de sa nombreuse famille, ayant eu treize enfants, l'éducation complète nécessaire à la grande lutte de la vie.

Elle fut incorporatrice de l'hôpital Sainte-Justine, l'une des promotrices des Écoles ménagères, présidente du Château Ramezay pour le terme 1905-1906, présidente de l'oeuvre de l'asile de la Providence, patronnesse active de l'hôpital Notre-Dame dès son début et puis présidente du

Comité des Canadiennes Françaises de Montréal pour prélever un fonds pour nos prisonniers de guerre en 1916. Toujours faisant sa large part dans les activités de son temps, elle sut se dépenser personnellement partout où elle pouvait être utile.

Sur la demande de Mlle Marie-Louise Loranger, elle prit l'initiative d'un mouvement qui réussit à prélever les fonds nécessaires à l'érection d'un monument de la Sainte Vierge sur le terrain des pauvres au cimetière de la Côte des Neiges. Idée vraiment très belle et très juste, car jusque-là ce terrain était dénué de tout consolant emblème religieux. Le jour de la bénédiction de cette statue de la Vierge, le 5 novembre 1911, on lit dans son journal : "C'est avec un bonheur extrême, Vierge bénie, que j'ai travaillé pour vous. . . . Lorsqu'à mon tour je me rendrai à la céleste Patrie, soyez là pour me recevoir et m'obtenir miséricorde. Oh ! ma Mère chérie, souvenez-vous !"

Ayant écrit son journal pendant un très grand nombre d'années, elle a laissé à ses enfants des pages touchantes et intéressantes, et qui lui rendent le plus merveilleux témoignage d'un caractère fortement trempé, qui, toute sa vie, a conservé les principes inébranlables d'une solide éducation familiale et chrétienne.

Parmi les premières pages, écrites en 1864, alors qu'elle n'avait que quinze ans, nous retrouvons une description des plus charmantes d'une vacance passée en juillet de la même année au manoir Papineau à Montebello. Monsieur L.-J. Papineau aimait beaucoup la petite Marie-Louise et son amie, Eliza Chauveau; pendant leur séjour au manoir, malgré ses 78 ans, il s'intéresse à ces enfants, il les amuse tous les jours, les initie aux travaux de la fenaison, leur fait la lecture pendant qu'elles brodent ou cousent, leur fait faire leurs premières expériences de boulangerie. Il se fait un grand plaisir de leur tresser des couronnes de fleurs qui ornent leur tête, de leur faire faire, par les sauvages des environs, des arcs avec lesquels elles font merveilles au tir. Enfin, ce sont des descriptions naïves mais charmantes qui dépeignent bien la vie de ce temps.

Le 8 mai, l'honorable Sir Alexandre et Lady Lacoste célébraient leur cinquantième anniversaire de mariage. A cette occasion, se trouvaient réunis leurs très nombreux enfants et petits-enfants.

Extrait de son Journal, mardi, 9 décembre 1919 : . . . "Je suis allée cet après-midi à l'orphelinat de la Providence pour placer quatre orphelins. . . ." Mercredi, 10 décembre. "Ce matin, Messe. Après mon déjeuner, je suis montée en auto pour poursuivre mon oeuvre commencée hier. Je voudrais placer ces petits orphelins, aussi à l'autel de la Vierge ai-je demandé toute la protection de cette bonne Mère. . . ." Ayant réussi ses démarches, elle ajoute : "Quel bonheur j'éprouve d'annoncer cette bonne nouvelle à celle qui était venue solliciter cette faveur. Vous avez entendu ma prière, ô Vierge bénie. Recevez toute ma reconnaissance. Que ces petites âmes vous soient à jamais dévouées. Pauvres petits qui n'ont plus de mère; vous êtes Celle qui les reçoit dans ses bras. Comme ils s'y trouveront bien. Merci, merci, mille et mille fois." Dernière page de son journal. Le lendemain après-midi, elle tenait une assemblée chez les Soeurs de la Providence, faisait son chemin de croix dans la petite chapelle, prenait le dîner chez une de ses nièces et mourait subitement à 11 hres 20.

Ce récit de ses derniers jours est donc un résumé de toute sa vie si merveilleusement bien remplie.

Le souvenir de cette femme éminente flotte encore dans tous les esprits qui ont subi l'emprise de son caractère noble, juste et infatigablement dévoué dans sa simplicité, et de sa vraie générosité baignée du don puissant du réconfort. Dans la vie canadienne, elle reste l'exemple de la femme qui ne sacrifie jamais aux exemples que l'on attend d'elle, et qui se sacrifie entièrement au bien de sa famille, de sa religion et de sa patrie.

Bonne, elle l'était miraculeusement !





MADEMOISELLE IDA LABELLE

Née à Montréal du mariage de Joseph Labelle, entrepreneur en bâtiments, et de Joséphine Paquin. Elle étudia à l'Académie de Mademoiselle Poitras, où elle devint ensuite professeur de piano. En 1892, elle fonda l'Académie Sainte-Marie qu'elle dirigea avec un art professionnel consommé, et d'où sont sorties de nombreuses femmes prêtes à jouer un rôle intelligent et distingué dans notre société. D'une famille de musiciens, Mademoiselle Labelle avait le culte de l'art, aussi n'épargnait-elle rien pour s'entourer de professeurs d'élite, et nous trouvons M. Arthur Letondal et Mademoiselle Victoria Cartier, dirigeant les classes de musique de l'Académie Sainte-Marie. Elle s'était également attaché une haute éducatrice dans Mademoiselle Marie Bourbonnière qui devint vraiment son "alter ego". Ces deux femmes se complétaient justement par des qualités différentes qui s'harmonisaient heureusement, et toutes deux pendant vingt années, remplirent admirablement leur mission d'éducatrices. Mademoiselle Labelle décéda à 61 ans, emportant les regrets de tous ceux qui la connaissaient et entourée des respects et des gratitude des femmes qui avaient été formées à la remarquable institution qui ne devait pas lui survivre mais qui réussit à immortaliser leur souvenir.



LADY LOUIS-HIPPOLYTE LAFONTAINE

(Jane Morrison)

Fille de Charles Morrison, de Berthier, petite-fille du colonel Boucher, de Maskinongé, Jane Morrison épousa en premières noces, à Montréal, Thomas Kinton, des Ingénieurs Royaux, qui mourut peu de temps après cette union. La jeune veuve devint, en 1861, la femme de Sir Louis-Hippolyte Lafontaine, l'un de nos plus célèbres hommes politiques qui, par sa valeur, son intelligence, son sens juridique fameux, et une lutte habilement conduite, nous obtint un gouvernement responsable, sanctionné par l'Acte d'Union, début d'une ère politique plus généreuse et plus juste pour nous.

Du mariage de Sir Louis-Hippolyte avec Jane Morrison-Kinton naquirent deux fils; le premier avait dix-huit mois à la mort de son père, survenue en février 1864, et le deuxième, Charles-François-Hippolyte, né le 13 avril de la même année, fut le fils posthume du grand homme d'état canadien. Tous deux moururent en bas âge.

Montréal donna le nom de Lafontaine au plus beau de ses parcs, où s'érige le monument élevé à sa mémoire.



MADemoisELLE HERMINE LANCTÔT
(En littérature "Hermance")

Mademoiselle Hermine Lanctôt est née à Laprairie, du mariage de Théophile Lanctôt et Philomène Ménard. Elle commença ses études chez les Dames de la Congrégation dans leur couvent de sa ville natale, puis les continua à l'Académie que dirigeait Madame Marchand, personnalité éminente du monde enseignant d'alors. Ce fut sous la direction de cette femme distinguée que débuta, en 1877, dans la carrière qu'il lui plaisait de choisir, celle qui devait si bien la continuer. Elle se sépara de Madame Marchand pour créer des cours particuliers qui devinrent vite renommés et prirent plus tard le nom des "Hirondelles". Mademoiselle Lanctôt, à son titre d'éducatrice, peut ajouter celui de femme de lettres. Les revues et journaux ont fréquemment publié son excellente prose, qu'elle signa du pseudonyme d'Hermance. Professa de longues années avec un succès marqué. Célébra son jubilé d'or, en 1927, en des fêtes solennelles organisées par ses élèves, anciennes et du temps. Fonda et dirigea une revue intitulée "Gazouillis", à l'usage de ses élèves. Publia un recueil de "Portraits d'enfants", de contes et nouvelles, sous le titre de "Fleurs enfantines", et dans une plaquette de luxe, une charmante conférence sur Madame mère : Leatitia Bonaparte, racontée avec un rare souci des détails de cette étonnante personnalité. Mademoiselle Lanctôt s'est retirée de la carrière en 1928, après cinquante et un ans de service actif. Mais elle ne cesse de s'intéresser aux lettres, aux arts et de participer à tout mouvement d'éducation.

Mademoiselle Lanctôt n'a pas restreint ses horizons à son école. Si absorbante que fut sa carrière, elle obtint des loisirs pour le travail que réclamaient son esprit et sa vaillance. Ecrire lui était naturel; elle en avait toute jeune, pris l'habitude. Il se trouvait alors une revue dont la popularité était absolue. Sous le pseudonyme d'Hermance, elle y collabora avec des articles et nouvelles d'une note un peu rêveuse, sensibilisée, émotive. Elle aimait écrire, et on aimait à la lire. Le "Monde Illustré", où présidait un accueillant rédacteur, avait hautement formulé le voeu d'éveiller les jeunes talents. Hermance y connut les meilleurs succès. Puis, fatalement, la plume se ralentit, l'effort, par ailleurs trop ardent, diminua ici, et l'on se plaignit vivement de voir se restreindre une action littéraire dont l'on avait tant espéré. Hermance glissa tout doucement, sans doute parce que Mademoiselle Lanctôt exigea ce sacrifice. Cependant le talent n'est pas chose périssable; il subsiste en dépit du silence qu'on lui impose; il se révèle dans les simples actes; il surgit du cahier que l'on corrige, de la diétée que l'on prononce, du "compliment" qui sera lu par la petite, de l'adresse que récitera la doyenne de l'école... Ainsi s'est prodiguée la plume de notre soeur...



MADAME RODOLPHE LAPLANTE
(Germaine Sauriol)

Née à Montréal, Germaine Sauriol fit de solides études chez les Dames de la Congrégation Notre-Dame et plus tard, en face de la vie sérieuse qui commençait, je ne dirai pas une vocation irrésistible, mais plutôt un hasard providentiel, l'installa dans le journalisme. Elle rédigea la "Mutualité", journal de cette grande Société canadienne des Artisans. Je ne l'aurais sans doute jamais lue, si un ami, directeur de cette société, ne m'eût présenté la jeune journaliste dont la plume traitait avec aise et esprit de l'entr'aide matérielle qu'apporte aux affiliés une mutualité prudemment dirigée. Elle contribua au succès de cette vaste entreprise en incitant, par l'emprise de sa prédication, les indifférents et les incroyants à s'enrôler pour mener une lutte énergique et sauver ainsi l'avenir.

Je devins donc une lectrice de "Germaine", me complaisant à analyser cette jeune fille sérieuse dont l'esprit mathématique m'intéressait. Puis pendant des années, je ne sus rien de cette silencieuse que la vie avait dirigée sans doute vers son vrai destin.

En 1934 je donnai un concours sur la politique des quatre dernières années 1930-34, dans l'"Action Conservatrice", que je dirigeais avec une sorte d'allégresse, et à travers les nombreux manuscrits, j'en distinguai un qui sortait victorieux du problème difficile posé à nos lecteurs d'alors et qui éveillait en moi des souvenirs confus, mais insistants... J'avais retrouvé la plume alerte, convaincue et si complètement directe de l'ancienne rédactrice de la "Mutualité".

En 1928 Germaine Sauriol avait épousé M. Rodolphe Laplante, sorti des Hautes Études Commerciales avec de brillants brevets que sa collaboration dans des maisons financières et bancaires a hautement justifiés, et que ses qualités de premier plan ont vite désigné au poste de secrétaire de l'"Office du Prêt Agricole", institué par le présent gouvernement provincial. Unie à un homme d'action d'un patriotisme éprouvé, notre brillante Canadienne se complit à marcher de front avec son époux vers un idéal national, fait d'espoirs sans doute; également absorbés dans le besoin de se montrer dignes de tout ce que l'on pouvait espérer d'eux.

"Ne jamais décevoir" doit être la devise de ce couple si dignement appareillé d'âme et d'esprit.

Elle fut tout d'abord sa vaillante aide dans les entreprises de journalisme que M. Laplante implanta dans divers coins de l'Ouest, où il entretenait le feu sacré de la survivance française et de l'amour de la petite patrie, le cher et vieux Québec; et tous deux prêchèrent l'évangile national avec une conviction ardente et une foi profonde.

Mais avant tout Madame Laplante se défend de féminisme, du moins de féminisme outrancier. Mais dans les rangs féminins et féminisants, elle joue le rôle des mamans avec cette caractéristique de toute dame bien née, qui connaît son devoir et le remplit avec l'épanouissement de son être jeune et tendre, de toute sa sensibilité bien définie et généreusement distribuée.

Au foyer où tout est amour et sagesse, cinq enfants grandissent tout doucement: "Voilà une nichée de petits Laplante à laquelle j'apprendrai à servir, suivant leurs moyens, la littérature canadienne-française et le sincère patriotisme."

Bravo, Madame, et merci.

MADAME FRANÇOIS LA ROCHE

(Hélène Durand)

Née à St-Jean-de-Matha. Son père était M. Joseph Durand, industriel, et sa mère Madame Marie-Louise Lefebvre. Elle étudia chez les religieuses des Saints Noms de Jésus et de Marie. Fut graduée en enseignement ménager le 19 juin 1919, aux Écoles Ménagères Provinciales de Montréal. Devint professeur à la même institution jusqu'en 1920, alors que sur la recommandation de cette brillante Jeanne Anctil, trop tôt disparue, elle fut nommée conférencière dans le service actif du Ministère de l'Agriculture à Québec, position qu'elle occupa pendant six ans. Épousa en 1926 M. François La Roche, fonctionnaire et écrivain. De ce mariage naquit en 1928, une fille, Louise-Hélène.

Madame Durand-La Roche est aussi un charmant écrivain. Ses articles ont trait à mille détails de la vie domestique. Elle a collaboré à plusieurs journaux et revues mais notamment à la "Bonne Fermière". A contribué à la composition de la "Bonne Cuisine" ouvrage qui fut édité par le Gouvernement provincial en 1927, ainsi qu'à "The Maple, Pride of Quebec" qui devait nous valoir en Angleterre, la bonne réputation du sirop et du sucre d'érable. A publié en 1935 un volume à l'intention des maîtresses de maison qui s'intitule "Menus de Réceptions" qui couvre tous les détails que doit connaître la femme qui reçoit. Les conférences de Madame Durand-La Roche ont porté sur à peu près tous les points de l'art domestique et de l'hygiène.

En 1936 elle s'installa à Montréal et s'essaya à créer des bonbons délicats et fins. Elle confectonne donc et vend des bonbons exquis présentés avec l'élégance des compositions parisiennes.

Ces bonbons fort recherchés sont signés "Hélène".

Extrêmement sympathique, Madame La Roche ne passera nulle part sans éveiller l'attention. Elle est de ces gens que l'on "aime" aimer. Née dans une jolie campagne, elle vécut heureuse, entourée de toute la joie d'une nature pittoresque jusqu'à ce qu'un accident brutal lui ravit l'affection d'un père fort intelligent. Sa mère devint seule le soutien et le guide de toute la famille. Ses études terminées, Madame Durand-La Roche habita Montréal et suivit un cours sérieux remportant bien des succès. Sa vocation alors se dessina. Elle avait tous les dons de la vraie conférencière : extérieur séduisant, parole éloquente, style agréable; elle commença une propagande qui lui permit de visiter sa province et d'en connaître toutes les saintes et diverses beautés. Très éprise de la nature, elle communiquait à son travail le charme des paysages inspirateurs. Si prosaïques que dussent être les sujets traités, la jeune conférencière leur conférait un goût de poésie qui embaumait l'âme de ses auditrices.

Cette éducation de nos fermières qui touche parfois au raffinement à un sens qui m'émeut et je n'en saurais parler légèrement. Toute initiative qui tend vers la vie paysanne achemine la race vers le progrès. Ceux qui prennent son sort à coeur ont pénétré le vrai sens du patriotisme et méritent bien de la nation.

Tout un mouvement est né dans notre pays qui tend à faire bénéficier les arts et métiers paysans, l'artisanat enfin, d'une organisation perfectionnée et modernisée, mais en propageant ces nouvelles idées, il faut également sauvegarder les traditions qui, elles, protègent le passé. Le passé est également le culte qui lie à la terre par des attaches indestructibles celui qui de génération en génération renouvelle le geste auguste du semeur. Aussi faut-il aux éducateurs une singulière adresse faite de soins minutieux et d'actes concertés, pour ne rien détériorer de l'acquis et l'enrichir des ressources nouvelles, en accord avec l'esprit et les besoins du temps.

Dans les études et articles consacrés à l'enseignement ménager, Madame La Roche ne dissimule pas ses véritables dons d'écrivain. Il faut répandre du charme un peu partout, et celles qui le comprennent obtiennent sans coup férir les meilleurs résultats. Combien il faut apprécier un tel travail ! Savoir les choses humbles et simples, s'en contenter, en tirer des leçons subtiles, les distribuer, les enraciner de façon à ce qu'elles président aux rites consacrés, qu'elles subissent l'ignorance, qu'elles suscitent des espoirs, qu'elles encouragent, consolent, enjolivent, que voilà donc une belle et saine mission ! Et pour l'accomplir, quels êtres d'élection...

C'est une femme d'action, cultivée et utile.



MADAME LAROCQUE DE ROQUEBRUNE

(Anne Lilia D'Irumberry de Salaberry)

Née à Saint-Mathias de Rouville en juin 1851. Son père était le lieutenant-colonel Charles-René-Léonidas de Salaberry, principal fondateur et commandant du 9^e Voltigeur de Québec, fils de Charles-Michel d'Irumberry de Salaberry, le magnifique héros de Châteauguay. Sa mère était Marie-Victorine Franchère et mourut en 1855. Élève brillante de Villa Maria. Épousa en 1874 Hertel LaRocque de Roquebrune. De ce mariage cinq enfants survivent : Henriette, Aline mariée à M. Georges Derome de Montréal, Roquebrune, René, lieutenant et vétéran de la grande guerre et Robert, écrivain remarquable qui vit à Paris. Il y a quelque temps décédait à Montréal, Hervé, l'un des fils de Madame de Roquebrune.

Les d'Irumberry de Salaberry sont de lignée royale, ainsi que l'atteste M. Pierre-Georges Roy, le prince des archivistes, dans l'ouvrage qu'il a consacré à la famille illustre issue des rois de Navarre et des ducs de Gascogne, et dont l'un d'eux reçut de Henri IV à la bataille de Coutras, cette splendide devise qui barre les armes de la famille : "Force à superbe, mercy à faible", alors qu'il se montra pitoyable à un ennemi mourant. Le premier de Salaberry qui vint au Canada y fut envoyé en mission royale. Il s'appelait Michel. Il mouilla tout d'abord aux Isles Saint-Pierre, à l'entrée du golfe Saint-Laurent le biscayenne du Roi qu'il montait, et fut plus tard en reconnaissance de ses bons et loyaux services, nommé Lieutenant de vaisseau et fait Chevalier de l'ordre royal de Saint-Louis. Un Salaberry fut honoré de l'amitié du duc de Kent, père de la reine Victoria. Cette famille compte des alliances avec les Juchereau-Duchesnay, les de Saint-Ours, les de Tilly, les de Gardeneur, les de Lanaudière, les de Hertel, les de Rouville, et que sais-je, qui ne furent nobles et heureux d'allier leur blason à l'un des plus glorieux et des plus anciens de l'Armorial de France.

Et l'honneur est ici résumé dans un portrait de femme !

Voilà donc une femme qui a fait exemple à une époque où la course à l'argent a avachi tous les mondes jusqu'à les mener au bord du précipice. Ce sont ces familles de bel équilibre qui ont rétabli la balance en sauvegardant le bon sens, en méprisant le dieu banal. Ils opposent la magnifique leçon de leur vie calme, de leur absence d'appétit, de leur dédain de l'arrivisme à ces aventuriers acrobates, requins, pilliers qui se sont avancés au pied de toutes les palissades, et ont voulu asservir le peuple à un seul culte. Ils ont failli tout culbuter sous leur infâme ruée. Mais ils ont oublié, ces corsaires, qu'il existait encore des gens de qualité, des magnats de la morale humaine, dont la vie simple et forte saurait sauvegarder l'avenir.

Ces vrais braves ont eu raison des bravaches et ils prouvent que le monde ne se mène pas avec de l'or, mais avec des idées, des cultes et de l'idéal ! Ceux qui ont entretenu, aux heures de grandes divagations, le feu sacré au foyer du monde, ce sont ces grands qui se sont faits humbles, ces maîtres qui ont servi, ces vaillants qui ont tenu l'édifice debout !





LADY LAURIER
(Zoé Lafontaine)

Née à Montréal du mariage de M. Lafontaine et de E. Tessier, dit Lavigne, étudia chez les Dames du Sacré-Coeur, elle épousa le 13 mai 1868, Wilfrid Laurier avocat d'Arthabaska qui fut plus tard premier-ministre de son pays et reste dans la pensée canadienne, l'un des plus illustres fils de la race française d'Amérique. Lady Laurier est morte le 1er novembre 1921, à l'âge de 80 ans.

Elle revit dans tant de souvenirs que je crains de la peindre maladroitement... Restituer son joli visage et sa manière délicate d'être bonne, est une bien délicate tentative quand il s'agit de fixer définitivement un aussi précieux portrait. Elle est partie, l'une des dernières de sa génération, et le souvenir que nous avons d'elle est celui d'une aimable femme à cheveux blancs, au regard profond et doux, au geste accueillant, aux façons discrètes et sympathiques. Mais celle-là a été, avant tout et par-dessus tout, la compagne aimable du seul homme qui ait troublé son cœur. Avoir fait un rêve unique et le vivre, voilà quel fut son sort. Il est certes digne d'envie et je ne sais pas une femme qui n'ait souhaité aussi désirable destin... Le souhaiter est tout naturel; le mériter est autre chose. Or, il advint cette réalité: Lady Laurier méritait d'accompagner au cours de sa carrière l'homme illustre qui l'avait associée à son existence, dans une union complète des sentiments, des idées et des goûts. Ainsi, ils vécurent, merveilleusement appareillés, et jamais une ombre ne voila leur bonheur.

Mademoiselle Lafontaine appartenait par sa mère à la lignée des musiciens Lavigne, elle était extrêmement douée comme pianiste. Le talent devait la rapprocher du docteur Séraphin Gauthier et de sa femme, qui étaient tous deux fort épris d'art. Le docteur Gauthier qui avait pratiqué tout d'abord à St-Lin, petite patrie de Laurier, était fort lié avec sa famille et Madame Laurier avait instamment prié Madame Gauthier de veiller sur son fils Wilfrid, qui étudiait à Montréal et dont la santé précaire l'inquiétait sans cesse. Le bon docteur Gauthier qui ne faisait pas les choses à demi, crut de son devoir de médecin et d'ami, d'ouvrir sa maison au jeune étudiant en droit, afin qu'il y reçut les soins

du praticien, en même temps que la douceur de la vie de famille. Et ce fut ainsi, dans cette atmosphère de sympathie, d'affection et de cordialité que le jeune Wilfrid Laurier s'éprit de cette belle jeune fille instruite et artiste qui se nommait Zoé Lafontaine et qu'il épousa bientôt.

La jeune épouse savait à quel rôle elle se consacrait et elle apporta au service de cette existence qu'elle devait sauver, les soins intelligents et attentifs dont la pensée ne devait plus la quitter. Et ainsi s'opéra le miracle! Laurier vécut, et s'il put devenir le grand homme dont le Canada, le Canada français plus particulièrement, garde le culte fier et exalté, c'est grâce à la femme qui employa toutes les ressources de son cœur et de son esprit à ouater son existence, à ménager ses forces, à soutenir ses énergies. L'oeuvre ainsi accomplie par Lady Laurier ne fut pas uniquement l'action d'un cœur aimant; elle y apporta plus encore, les ressources d'une intelligence aussi vaste que cultivée. Elle fut encore et combien davantage la compagne de son mari. Déjà fort instruite elle s'astreignit à étudier l'histoire politique de son pays, et tout lui était familier de la politique européenne, surtout de la politique anglaise. Très psychologue et observatrice de cette façon sensible que professent certaines femmes intuitives autant qu'intelligentes, elle jugeait les hommes qui entouraient son mari, d'une façon claire et juste que Sir Wilfrid appréciait fort, et il confessait volontiers que jamais elle n'avait commis une faute de tact, d'omission ou d'incompréhension.

Autour d'eux, Lady Laurier sut créer de la joie par sa bonté, sa grâce et aussi sa gaieté. La maison d'Arthabaska s'ouvrait large et aimable. Elle eut un jardin secret pour ses amis les artistes, et pour eux ses prévenances furent inépuisables. Elle les aurait voulu tous grands et comblés. Les pauvres étaient son constant souci. Elle était le ministre des bonnes oeuvres, et à Ottawa tout comme à Arthabaska, ses charités furent abondantes. Auprès d'elle, les jeunes députés et bien souvent les ministres venaient chercher de sages avis et des conseils judicieux. Elle avait de profondes clartés sur toutes les grandes questions nationales ou mondiales et l'on s'instruisait à l'entendre causer. Elle eut cette joie, qui lui était bien due, de rester la dernière et de soigner jusqu'au suprême moment l'homme admirable qu'elle avait entouré du parfait amour. Elle le pleura avec des yeux qui n'y voyaient presque plus. Deux ans après, elle s'en alla à son tour, heureuse dans la complète certitude qu'elle le rejoignait par delà le ciel bleu, et elle s'endormit heureuse dans cette conviction que là-haut, les bien-aimés se reconnaissent.





BÉATRICE LAPALME

(Madame Salvator Issaurel)

Cette grande artiste canadienne naquit à St-Hilaire, du mariage de Alexandre Lapalme et de Germaine Têtu. Elle manifesta très jeune un talent musical si accentué que l'on ne sut sur quoi arrêter sa prédilection. Il appert que le violon l'attira; encore enfant, elle jouait dans les concerts mondains et surtout dans les organisations de charité. C'est ainsi qu'elle apparut un soir, devant une salle littéralement comble, à un concert donné chez les Sourdes-Muettes, par la belle cantatrice de l'époque, Hélène LeBouthillier. Elle était accompagnée par M. Joseph Saucier, pianiste renommé, qui devint peu de temps après, un de nos plus grands chanteurs barytons, tandis que Béatrice LaPalme, munie d'une bourse pour l'étude du violon, partait pour l'Europe où les professeurs du Conservatoire décrétèrent qu'elle devait s'inscrire à la classe de chant et devenir l'une de nos grandes cantatrices canadiennes. L'une de ses premières victoires fut remportée à Covent Garden où elle obtint les félicitations du roi Edouard VII et de la reine Alexandra, conquis par le talent, la grâce de leur sujette canadienne, aussi admirablement douée que l'avait été l'Albani. Puis ce fut l'entrée à l'Opéra Comique de Paris où elle joua Manon, avec une grâce, un talent, une émotion incomparables, et plusieurs autres rôles-titres où sa voix acquérait à chaque interprétation, plus d'ampleur, de sonorité, de souplesse et d'envolée.

Elle avait une facilité d'adaptation musicale incomparable, et en quinze jours, elle apprit "Marguerite" de Faust, "Elsa" de Lohengrin, et "Elisabeth" de Tanhauser qu'elle chanta à Londres, sans une seule répétition d'orchestre. Elle fut deux semaines ici avec la Montreal Opera et y déchaîna un enthousiasme délirant.

Elle avait épousé M. Salvator Issaurel à l'église Notre-Dame de Lorette, à Paris. Lui, en qualité de ténor, elle de prima dona, ils donnèrent à la saison artistique de Royan, tout le répertoire de l'Opéra Comique de Paris. Puis Béatrice eut cet irrésistible besoin de revoir sa patrie et les siens. C'est alors que nous la retrouvâmes, la très belle artiste qu'elle était devenue, grande, élancée, magnifique, avec cette physionomie qui révélait si bien une âme d'élite. Ils ouvrirent ensemble un studio où se formèrent toute une pléiade d'élèves qui leur firent par la suite largement honneur.

L'éminente artiste, que nous avons tant admirée, et aimée, succomba après quatre mois de souffrances indicibles, le 10 janvier 1921, nous laissant à tous des souvenirs et des regrets que rien n'a pu diminuer, encore moins effacer ou amoindrir. Elle repose dans sa gloire, au cœur de sa patrie, regrettée de tous, et pleurée par ceux qui ont aimé son talent et deviné son âme.



MADAME JOSEPH LAVERGNE (Emilie Barthe)

Émilie, née à Montréal, était la fille unique de J.-G. Barthe, avocat et journaliste, et de Marie-Louise Adélaïde Pacaud. Elle étudia d'abord à la maison avec des maîtres choisis par des parents cultivés, puis passa chez les Ursulines, et jeune fille elle suivit ses parents à Paris où ils séjournèrent plusieurs années, pendant lesquelles ils fréquentèrent les milieux les plus raffinés, tant académiques qu'aristocratiques. La Comtesse de Montijo, mère de l'impératrice Eugénie, devint l'amie de Mme Barthe. Lamartine, Béranger, Thiers, Victor Hugo assistaient fréquemment à ses réceptions. Et il devint notoire dans la capitale française que le "jour" de cette grande dame du Canada et de sa spirituelle jeune fille était fréquenté par la haute société parisienne.

De retour au pays, devenue une très jolie fille, d'une culture accomplie, elle épousa en novembre 1876, l'un des hommes les plus estimés de la province, M. Joseph LaVergne, avocat distingué, membre de la Chambre des Communes, puis juge de la Cour Supérieure de notre province. Ils eurent deux enfants : Gabrielle qui épousa un avocat éminent de l'Ouest, M. Noël, mort jeune en laissant une enfant unique, Andrée Noël. Madame Noël épousa plus tard le Docteur Restaldi, alors consul italien à Montréal; le fils de M. et Mme Joseph LaVergne fut ce très grand et sincère patriote dont la mémoire grandit sans cesse dans la pensée canadienne : Armand LaVergne, député conservateur du comté de Montmagny et président de la Chambre sous le gouvernement Bennett. Le chef du gouvernement appréciait au plus haut point les qualités françaises et le sincère amour que son "orateur" professait pour sa langue et ses traditions françaises, et le lui manifesta hautement. Armand LaVergne repose aux côtés de son père, de sa mère et de sa soeur dans le cimetière d'Arthabaska, où des admirateurs ont dressé un monument commémorant la mémoire d'Armand LaVergne et des siens.

Madame LaVergne était une femme très spirituelle, mordante quand il fallait, imbue d'un chaleureux patriotisme qu'elle exprimait avec amour et fierté.

J'eus l'honneur de son amitié durant les dernières années de sa vie, et de communier, dans une conversation intarissable, avec l'esprit et le coeur d'une femme éminemment française par l'éducation, le goût, la fine culture et surtout l'esprit vif qui jaillissait spirituel, bien au point, et donnait un charme souverain, un enchantement à ses paroles comme à ses actes.

Jusqu'à la fin nous la vîmes, belle, élégante et enjouée. Lorsqu'elle ne put tenir son rôle de grande dame, avec la même grâce infinie, elle se déroba dans le silence et la solitude. Seule avec les siens, ses médecins et ses gardes, elle se prépara au grand voyage de l'éternité, où elle entra, avec la dignité qu'elle avait apportée à son existence.

Il se fit alors un grand vide, toujours incombé...



MADAME GILBERT LAYTON
(Norah England)

Née à Marlborough, Wiltshire, Angleterre, du mariage de John England et de Florence-Louise Grimmett. Fit ses études au Montreal High School et à l'université McGill. Épousa en 1921 M. Gilbert Layton, de l'importante firme Layton Bros., secrétaire de l'Association des Aveugles de Montréal, président du club St-Georges, ex-président de la St. George Society, député de la division St-Georges et ministre sans portefeuille dans le gouvernement Duplessis.

L'honorable Gilbert et Madame Layton ont quatre enfants : Joan-Norah (14 ans), Robert-Edward-John (12), Philip-England (11), Barbara-Ann (9).

Madame Layton s'occupe activement d'oeuvres sociales, notamment de l'Association des Aveugles de Montréal, plus particulièrement des aveugles musiciens et chanteurs. Ses distractions favorites sont le chant et le golf.

Madame Layton occupe une place de choix dans la société anglaise de la métropole. Elle se prête généreusement et aimablement à tout mouvement social apte à diffuser les oeuvres éducatives et philanthropiques susceptibles d'améliorer la société humaine et de décupler les activités, de faire aimer le travail. Nous la rencontrons à toutes les manifestations musicales dignes d'intérêt et elle aide à développer la vocation musicale parmi les aveugles si richement doués sous ce rapport.

Elle est une maman parfaite et une jeune femme du monde très appréciée. Elle sait créer le bonheur autour d'elle.



HÉLÈNE LeBOUTHILLIER
(Madame Arthur Lavoie)

Née à Gaspé, Héléne LeBouthillier fut, comme tous les siens, forte et courageuse, et elle s'employa à mettre en valeur l'admirable voix de soprano dont le Ciel lui avait fait don. De multiples et grands succès la sacrèrent "soprano" ou prima dona, estimant qu'elle dépassait les voix ordinaires et se plaçait parmi les cantatrices de cette héroïque époque où parurent les Patti, les Albani, les Melba, les Calvé et tant d'autres qui l'accueillirent dans leur cénacle avec ferveur. Son premier et décisif succès à Montréal fut obtenu à la salle Karn, vers 1900, salle où avait lieu tous les concerts et réunions littéraires de Montréal. L'enthousiasme atteignit à des limites jusqu'ici fort rares. La jeune fille dépassait à peine la vingtaine et rayonnait de la joie de vivre et de chanter comme un... rossignol. Ce concert fut donné entre deux séances d'études, à Paris, où elle suivait les cours des grands maîtres.

Elle chanta à Paris, à Londres et autres centres européens, et connut les ivresses des grands triomphes. Héléne LeBouthillier, si artiste, avait l'une de ces âmes fraîches et indépendantes que ne satisfont vraiment que les joies de la famille et l'amour de la famille. Elle avait gardé cette fraîcheur d'âme qui laissait volontiers ignorer que, riche hier, elle devait peiner aujourd'hui.

Un jour que la soeur pratique qui s'était faite son impresario et son administrateur, vérifiait avec elle son budget, lui demanda : "Il devrait te rester cinquante sous, qu'en as-tu fait?" Alors Héléne simplement : "J'ai acheté des roses pour la Vierge de Lourdes. Depuis si longtemps je n'avais pu lui en offrir, je n'ai pu résister... Puis comme j'étais seule dans la chapelle, j'ai chanté tout bas, pour Elle, pour Elle seule", fit-elle plus bas.

Héléne LeBouthillier épousa le docteur Arthur Lavoie, le 10 janvier 1902. De ce mariage naquirent huit enfants : Eva, religieuse de la Congrégation Jésus-Marie, Germaine, Arthur, Oblat de Marie-Immaculée, missionnaire à la Baie James; Marcel, décédé à 16 ans, René, André, Héléne et Jules.

En 1912, Héléne LeBouthillier qui avait charmé tout Québec de ses chants merveilleux, déjà très malade, chanta une dernière fois à l'ouverture du mois de Marie. C'était son chant du cygne, et le 24 du même mois, elle s'endormit pour le dernier repos, avec auprès d'elle le cher compagnon qui l'avait faite heureuse, et les enfants qui ne cesseront de chérir la mémoire d'une mère qui n'eut que des qualités, des charmes et un merveilleux talent.



MADAME OSCAR LABEL

(Geneviève Davis)

Née à Montréal du mariage de M. C.-A. Davis, voyageur de commerce, et de Corida Belland, Geneviève Davis étudia chez les religieuses des Saints Noms de Jésus et de Marie. Une voix remarquable et des goûts artistiques très sûrs manifestèrent dès le couvent d'une véritable vocation. Blonde comme les blés, mignonne et jolie, Mme Davis l'est restée, sans se soucier de vieillir un tout petit peu instinctivement, peut-être pour que l'on remarquât qu'elle était devenue une délicieuse jeune fille avec de beaux rêves dans ses yeux rayonnant de la joie intense de croire au bonheur. Elle épousa M. Oscar Label, industriel bien connu. Elle étudia le chant sous M. Jean Riddez. Elle prit des leçons de solfège du professeur Lamoureux, fut l'élève de Mlle Alma Bouthillier. Un éclectisme naturel dominait tous ses goûts. Elle le transporta dans son éducation musicale et développa une voix pure, souple, égale et d'un charme indicible.

Mme Geneviève Davis-Label débuta à l'opérette en 1927. Elle avait besoin que sa sensibilité fine et profonde reçût l'encouragement qui aura manqué à tant d'autres à l'heure où la carrière se décide. Spontanément le public fut conquis comme les professeurs et les amis. Elle triompha par son talent puis par sa grâce intelligente, son aisance scénique donnant à son jeu une distinction et un sens gracieux qui marquèrent sa personnalité et l'enveloppèrent de multiples succès. Dans le "Soldat de chocolat", cette délicieuse composition de Strauss, elle enleva littéralement la salle. Une vedette fine, émotive, gracieuse, élégante et simple, dont la voix ravissante dirigée par un véritable professeur, méritait le succès que Mme Davis-Label remporta dès son entrée à la scène et qui se multiplia autant de fois qu'elle voulut bien se prêter à cet art.

On put le constater dans le "Pays du Sourire", où elle fut délicieusement fine, radieuse et jolie, jouant de tout son être, mais surtout de sa voix enchanteresse avec un art renouvelé et une voix rafraîchie de souplesse, de sensibilité et de savoir-faire. Elle fut et est restée la vedette rêvée. La reverra-t-on encore dans "Dolly" de Fourdrain, où elle fut idéalisée par tant de talent et de charme ou encore si touchante dans la "Demoiselle du Printemps", de Goublier. On l'applaudit dans le "Petit Duc", les "Cloches de Corneville" et combien d'autres compositions où son charme, sa voix flexible, légèrement grave, gazouillante ou sérieuse prenait leçon de ses costumes frais et gracieux qui versaient tout autour d'elle mousselines et parfums.

Elle chantait pour celui qu'elle aimait sans jamais le dire. Et c'était ce grand amour qui rendait la femme si jolie et si fine, l'artiste si sincère, si franchement triomphante.

Elle transporte dans la vie son art d'être heureuse. Elle donne toute son âme dans la magie de son talent.

Elle est au début de sa carrière. Je lui vois des jours de bonheur, des années de triomphe.

Au concert elle est ravissante et admirable. C'est à la radio que nous voudrions l'entendre plus souvent car sa voix s'irradie avec une rare perfection.

MADAME CALIXTE LEBOEUF

(Rébecca Brunel)

Née à Batiscan du mariage de Charles Brunel et de Rose Lanouette. Fut élevée à Boston. A huit ans, ses parents l'envoyèrent chez les Dames Ursulines de Trois-Rivières où elle étudia cinq ans. Termina ses études dans sa ville adoptive de Boston. Épousa l'avocat Calixte LeBoeuf en 1891, qui fut nommé juge en 1908, décédé depuis. De ce mariage sont nés : une fille, Cécile (Mme Roy Lefebvre), un fils Calixte, lieutenant-aviateur, une belle-fille Madame Fiamma LeBoeuf-Sacter, de Norvège. Elle servit aussi de mère au fils de la première femme de son mari, Me Lorenzo Prince, avocat, journaliste et coroner de la cité de Montréal.

Un front large, bien dessiné, ombragé de cheveux blonds et flous, une bouche fine et énergique, des yeux bleus qui vous scrutent de toute leur franchise, petite et souple, voilà bien Madame LeBoeuf qui avance dans la vie, insensible à toute suggestion qui l'éloignerait des opinions qu'elle a jugées puis acceptées, dans la nette certitude d'avoir su choisir. Nature ardente, accessible à toute idée neuve, fervente du progrès, apôtre des droits de la femme, absolue dans ses croyances, modérée dans leur expression, nous la verrons toujours participer à tout mouvement dont l'action sollicite son intelligence et sa droiture. Après des études commencées dans les grandes écoles américaines, elle fut, à l'âge de huit ans confiée aux dames Ursulines des Trois-Rivières, puis les écoles supérieures de Boston achevèrent son éducation. Madame LeBoeuf reçut donc une formation intellectuelle supérieurement nuancée, où les procédés savants et délicats des unes se sont fondus avec les méthodes essentiellement modernes des autres, de façon à fixer une personnalité bien balancée et préparée pour tous les rôles.

Il semble cependant que le mariage et la maternité aient complété tout d'abord la femme intérieure, et que son foyer soit resté son royaume prédestiné, là, où elle étudie et travaille assidûment. L'oisiveté ne saurait convenir à cette Franco-Américaine qui garde de son pays adoptif un souvenir enchanté. Elle resta pendant de longues années la collaboratrice de son mari, passant des nuits à lui servir de secrétaire, experte à la trouvaille des textes légaux nécessaires à certaine rédaction des jugements du savant juriconsulte.

C'est ainsi qu'elle a appris que la loi faite par les hommes est faite pour les hommes. Et lorsque nous lui demandons quel est son rêve, ne nous étonnons pas de l'entendre répondre :

— Mon rêve... peut-être vaudrait-il mieux continuer de le rêver... c'est l'émancipation de la femme... peut-être parce que je connais trop bien les lois qui la régissent dans cette province".

Il faut le continuer votre rêve, Madame, car il est d'élémentaire justice et de saine raison. Aussi, voyons-nous Madame LeBoeuf se ranger dans l'armée militante de l'Alliance canadienne pour le vote des femmes et comme elle appartient par sa famille et ses relations au parti libéral, elle a accepté de présider le comité des dames libérales de Westmount. Ardemment patriote, elle est l'une des directrices auxiliaires de la Légion des Vétérans canadiens. Dans l'ordre littéraire, où elle fut entraînée par sa culture personnelle et à l'école de son mari qui fut l'un de nos brillants journalistes, nous la trouvons vice-présidente des "Gens de Chez-nous" et secrétaire d'un cercle d'études. Mais c'est peut-être dans le domaine artistique, au chapitre des arts décoratifs, que nous la trouvons le plus vivement intéressée. Elle est la maîtresse d'un fourneau où elle cuit de ravissantes porcelaines et où elle expérimente des procédés nouveaux. Des miniatures qu'elle exposa à la Galerie des Arts furent très remarquées. Elle est vice-présidente du "Renaissance Art Club".

Pour son fils et sa fille, elle voulut cette éducation éclectique dont elle avait si largement bénéficié, et les deux enseignements leur furent successivement versés. Son fils étudiait le génie civil à l'Université McGill lorsque sonna l'appel de la guerre. Toute la classe s'envola d'un seul élan, et pendant quatre ans et demi, le jeune LeBoeuf, devenu lieutenant-aviateur servit dans l'armée canadienne, années terribles qui firent tant pleurer les mères. Madame LeBoeuf avait l'âme trop haute pour ne pas approuver l'héroïsme de son fils, et noblement elle porta ses angoisses.

Cette vie qui semblerait remplie par ses assiduités familiales et sociales, ses travaux d'ordres divers et fort absorbants, s'est agrémentée néanmoins de nombreux voyages qui ont été la distraction souveraine de Madame LeBoeuf. Elle a parcouru notre hémisphère, du nord au sud et de l'est à l'ouest, avide de tout voir, et les difficultés ne l'ont jamais fait reculer. Puis elle a exploré et étudié les pays et les peuples étrangers qui ont sollicité ses curiosités.





MARJOLAINE
(Mademoiselle Justa Leclerc)

Née à Pointe-Claire, sur cette pointe luxuriante où s'élève la touchante église de village qui semble nous rappeler tout l'autrefois, lourd de souvenirs, de coutumes et des droits qui, si longtemps ont dressé les Canadiens français pour les opposer à ces vaines atteintes contre les droits sacrés de la patrie, de la religion, de la langue maternelle.

De ce joli coin français a émergé Marjolaine, Canadienne française saine de cœur et d'esprit, ardente servante de son culte tant religieux que national. Son père, Moïse Leclerc, et sa mère, Marie-Louise Crevier, passèrent toute leur vie dans le coquet village de Pointe-Claire où ils donnèrent les plus fructueux exemples de vie chrétienne et civique. Marjolaine fut donc élevée à une grande école, et jamais elle ne démérita des exemples compris et suivis au foyer familial.

Elle n'eût qu'une sœur, Alice, qui ne la quitta jamais. Elle ne chercha d'autre joie humaine que de soigner cette sœur, dont l'existence lui était un perpétuel souci. Jamais elle ne faillit à la tâche que la souffrance presque perpétuelle de cette sœur aimée rendit parfois formidable, et c'est entre ses bras que s'endormit un soir la sœur délicate et sensible qui avait fait toute la joie du cœur de Marjolaine.

Sa vie abondante de femme de lettres, débuta — si je ne me trompe — dans le "Royaume des Femmes" que j'avais fondé en 1900 et que je quittai en 1919 pour fonder la Revue Moderne. Alors Marjolaine me remplaça cinq ans. Ensuite, Marjolaine collabora à la "Presse" et y fut vivement appréciée par la qualité colorée de ses contes dont la morale était étonnante de vérité et de simplicité. Elle édita ses "Gerbes d'Automne", "Contes pour enfants canadiens", "En veillant au coin du feu", "Rosette et sa maman" et "Aux fillettes canadiennes".

Elle prépare en ce moment d'autres publications sous des titres variés, mais inspirés toujours de sentiments charmants, ainsi : "Contes pour les petits de chez-nous" et "Roman pour les enfants". Elle a beaucoup observé et réussit à créer chez ses petits amis d'attachantes sympathies.

Je m'en voudrais d'oublier le pittoresque volume "Au Fil de nos Pensées" écrit en collaboration avec France en 1929. L'opposition complète entre ces deux femmes de lettres : Marjolaine ne voyant la vie que par son côté aride, austère, et "France" tout en sourires et en rires, avec des pointes mélancoliques qui se terminent par un éclat de gaieté, devait étonner et charmer.

Marjolaine vécut toujours dans une solitude presque absolue. Les mondanités lui restèrent inconnues, ce qui lui laissa plus de temps pour le travail, la lecture et l'étude. Elle s'est choisie des amies et des oeuvres. Chose étrange, cette Marjolaine, éducatrice par instants, a souvent repris les routes que je délaissais. Nous travaillâmes ensemble à la "Vie Canadienne" que je fondai et dus quitter dans des circonstances plus que tragiques.

La VIE CANADIENNE revêcut un jour dans la "Revue Moderne" où je présume que Marjolaine avec cet esprit de fidélité qui l'honore, aura l'énergie de la faire durer, tant que faire restera possible; à moins que mon ex-revue qui fut si belle et illustrée de si grandes collaborations, ne se décide à mourir avant elle.



MADAME PAUL LEDUC
(Gabrielle Belcourt)

Fille du toujours regretté patriote, le sénateur Belcourt, ce grand défenseur des écoles catholiques et françaises de l'Ontario, Béatrice Belcourt fit son cours d'études chez les Dames du Sacré-Coeur du Sault-au-Récollet. Pour avoir grandi dans une atmosphère où le respect des principes et la fidélité à la race et à ses droits priment tout, elle apprit comment il faut organiser la lutte et mériter les victoires nécessaires. Elle épousa M. Paul Leduc, avocat d'Ottawa, qui fut élu à la Législature de l'Ontario et y représente avec une grande dignité notre minorité dans le cabinet de l'honorable M. Hepburn. Sa femme, initiée bien jeune à la discussion politique, joue par son affabilité, son esprit très vif, son rôle d'épouse de ministre avec la distinction de la femme du monde accomplie.

Ses occupations supérieures ne l'éloignent tout de même pas de ce qui fait conférer à la femme le titre de reine du foyer. Elle n'est jamais inactive et les moindres détails de la vie intime sont l'objet de ses minutieuses attentions. Son goût pour les choses artistiques l'incline à cultiver les embellissements du foyer et à en faire un intérieur chaud, sympathique et attrayant. Madame Leduc seconde parfaitement son mari; elle cultive avec tact, initiative et succès les amitiés françaises dans la Capitale et dans ses alentours. C'est une belle lutteuse, elle se révèle la vraie fille du sénateur Belcourt.

Deux enfants, Andrée et Pierre, égaient ce jeune foyer.

Madame Leduc, par sa sobre élégance, ses cheveux bien drapés, semble le type perfectionné de la femme du jour. Elle est de son temps et en révèle l'exact modèle, accusant plus de finesse, plus de goût que la plupart de ses contemporaines qui ont le grand tort de s'enlaidir de trop vulgaire maquillage. Belle, saine, sportive, élégante, voilà Madame Paul Leduc physiquement. Bonne, charitable, et vivante, elle apparaît dans un rayonnement.



GINEVRA
(Georgina Lefavre)

Née à Québec de Georges Lefavre et de Sara Plamondon, étudia chez les Ursulines de Québec. Commença à écrire en 1902. Collabora à diverses publications et s'installa définitivement dans le journalisme en 1905; devint rédactrice des pages féminines du "Soleil" alors sous le directorat du sénateur Choquette, a publié quelques volumes de chroniques, contes et nouvelles. A célébré, il y a deux ans, ses noces d'argent de journaliste. Appartient à la Société des Auteurs canadiens. Est secrétaire générale de la Ligue antituberculeuse de Québec depuis 1916. L'une des fondatrices et la présidente générale de la Ligue Catholique Féminine, une oeuvre d'apostolat laïque féminin, bénie par le Souverain Pontife. Elle poursuit son idéal assidûment et lui consacre son meilleur effort. Donne fréquemment des conférences sur des sujets littéraires et éducationnels. A contribué par son activité et sa propagande au succès de l'Amicale des Ursulines, la plus nombreuse des amicales de couvents, et de maintes autres réunions sociales catholiques.

Ginevra a tenu le fauteuil de rédactrice au "Soleil" de Québec pendant plus de vingt ans. Elle n'y a jamais fait d'action politique mais une action féminine d'une haute dignité.

Elle a fait de beaux voyages dont elle parle avec esprit. Elle en retire la plus belle somme de visions. Savoir regarder est encore l'un de ses talents. Il est d'ailleurs le meilleur don de l'écrivain. Depuis 1911, elle s'est particulièrement attachée au développement de cercles d'études, soucieuse de voir la jeunesse féminine s'intéresser aux travaux de l'esprit. Elle a multiplié ses influences et provoqué des manifestations intellectuelles du meilleur ton. Son tempérament pondéré l'éloigne des actes fébriles et l'incruste volontiers dans un mouvement d'ordre ou son sens approfondi des raisonnements la dirige avec une sûreté jamais à la dérive. Savoir où elle va, et ne pas dépasser le but: tout est là. Elle est donc un être d'équilibre essentiellement. Elle ignore ce qu'elle ne veut pas connaître. Comme c'est bien de ne se pencher que vers la Beauté et d'ignorer que la laideur existe.



MADAME T.-C. LEMAIRE
(Georgette Coulée)

Née à Montréal, du mariage de M. J.-P. Coulée, marchand, et de Marie-E. Germain. Elle étudia chez les Religieuses des Saints Noms de Jésus et de Marie en leur couvent de Longueuil. Épousa en 1894 M. T.-C. Lemaire dont elle eut plusieurs enfants, morts en bas âge. Une seule fille survécut : Aline (Madame Emery Lalonde). C'est dans les concours littéraires du "Royaume des Femmes" de la "Patrie" que je dirigeais, que Madame Lemaire fit, avec éclat, ses débuts littéraires et ses succès se continuèrent dans les revues que je fondai plus tard et où son amitié m'escorta d'une intéressante collaboration. Elle possède dans ses cartons la matière de plusieurs volumes dont notre littérature féminine pourra se montrer fière. A ses dons littéraires très variés elle joint un talent de graphologue dont l'on peut dire le plus grand bien et elle apporte à la description des caractères, un sens aigu de fine observation qu'elle traduit dans une langue fortement imagée et d'un éclatant coloris. Madame Lemaire a pris part à plusieurs mouvements d'ordre social et charitable.

Rien n'entame son optimisme et elle le communique avec tant d'entrain et tant de gentillesse, que l'on se plaît à écouter les raisons d'espérer qu'elle énumère avec une conviction communicative. C'est une "chasseuse" de nuages et la tristesse ne résiste pas à ses provocations. Elle sait offrir la consolation et pleurer avec ceux que l'épreuve meurtrit et elle met tant de sincérité dans tous ses accents que sa voix opère magiquement sur les âmes que la douleur brutalise.

Ai-je besoin de dire combien elle est spontanée, juste et prête à tous les dévouements. Elle ne se lasse jamais à vous rendre service et si longtemps qu'elle se croit nécessaire elle reste au poste qu'elle a assumé, sans compter ses fatigues, ses ennuis. Et vous pouvez compter ainsi sur elle inépuisablement. Jamais je l'ai vue distraite dans sa façon magnifique de se dépenser.

MADAME J.-E. LEMIRE

(Irène Hébert)

Née à Montréal du mariage de Victoria Benoit et de Emile-J. Hébert qui, longtemps fonctionnaire supérieur dans l'administration du Pacifique Canadien, contribua puissamment au développement du grand réseau ferroviaire, Irène Hébert fit de brillantes études au Mont Sainte-Marie. En 1912, elle épousa le notaire J.-E. Lemire, dont la carrière pleine de promesses, — professionnellement et politiquement — fut brusquement fauchée dans la force de l'âge dès 1935. Du mariage de M. et Madame Lemire naquirent deux filles : l'aînée morte au berceau et Marie, radieuse jeune fille qui fit la joie et la fierté de sa mère. Depuis plusieurs années, Mme Lemire s'est initiée à la vie politique de son mari, et a apporté un fécond dévouement dans les rangs conservateurs et nationaux, principes politiques auxquels les familles Hébert et Lemire ont toujours consacré leur action intelligente et dévouée. Elle est actuellement secrétaire de l'Association des femmes conservatrices et y voue son intelligente et constante attention.

Non contente d'adhérer à un parti politique, elle y déploie une action d'autant plus précieuse qu'elle a tout d'abord débuté en appliquant son louable effort à s'éduquer dans une action sociale très ordonnée et bien comprise qui l'a mise en contact jour par jour, avec nos classes besogneuses, dont elle a connu aussi bien les sentiments que les besoins. Cette situation est la seule normale. Toute femme qui essaie un rôle politique, sans avoir subi la saine éducation sociale et s'être employée à servir la partie la plus humble de nos populations, ne saura faire une propagande utile et élevée. Ceci me rappelle la vérité de la devise choisie par la Fédération Nationale St-Jean-Baptiste, fondée par Mme Gérin-Lajoie : "Vers la justice, par la charité !" C'est la devise que toute âme bien née doit faire sienne, quand elle veut remplir de façon fructueuse son rôle social, chrétien et même politique.

Madame Lemire est vive à comprendre et à agir. Rien ne l'étonne, la déconcerte ou la rebute. Son apostolat — dans quelque domaine qu'il s'exerce — obtient des résultats justes et sensibles. Elle n'éprouve — du moins ne manifeste — aucune appréhension devant les tâches les plus abstraites, les plus compliquées. Elle semble avoir toujours une chanson aux lèvres pour atténuer tout ce qu'elle peut éprouver de contrariétés ou de mécomptes. C'est une énergique à la manière gaie, et elle ne donnera jamais l'impression d'un échec, même s'il lui arrivait de brûler ses vaisseaux en pure perte. Elle sait d'ailleurs l'esprit des meilleures revanches, tant elle a vite saisi le noeud des situations, et par suite, le moyen de le dénouer.

Son éducation est très poussée. Son père lui a, dès la sortie du couvent, permis de grands et beaux voyages; elle a traversé le Canada de l'est à l'ouest, une grande partie des États-Unis, puis elle a continué sa course vers les pays d'Europe qu'elle a visités pour la plupart, non à la façon du touriste, mais à petits pas, afin d'en saisir non seulement la beauté, mais en apprenant les moeurs, les coutumes, en visitant les musées, en prenant sa part des manifestations nationales ou artistiques qui s'y déroulaient sous ses yeux. Elle a ainsi développé des compréhensions et des sensibilités que sa vivacité d'esprit et d'expression ne nous permet pas toujours de saisir du premier coup, mais qui dénotent par la suite, le sérieux dans ce caractère prompt au bon mot comme à la riposte malicieuse ! Caractère loyal qui peut se tromper, mais qui n'hésite jamais à réparer. Personnalité chatoyante qui intéresse par son accent de sincérité.

Madame Lemire a déjà pris une part notablement vigoureuse dans l'organisation féminine du parti conservateur fédéral; elle est toute désignée pour occuper le premier plan dans les luttes à venir. Ses qualités d'esprit, de finesse, de vivacité, de loyauté, sa diplomatie la désigne au rôle le plus brillant et le plus fier.





MADAME RAOUL-GUILLAUME de LORIMIER

(Irma Hamel)

Née à Québec du mariage de Adolphe Hamel et de Léda Patoine, Irma Hamel fit de brillantes études chez nos magnifiques éducatrices Ursulines. Son entrée dans le monde fut soulignée par de vifs succès d'élégance, de gentillesse et d'esprit. En 1889, elle épousa Me Raoul-Guillaume de Lorimier, C.R., avocat réputé de la Métropole. De leur mariage naquirent deux filles, l'aînée morte au berceau, et Marguerite, aujourd'hui Madame Lucien Gendron. Madame Irma Hamel de Lorimier appartient à une famille de peintres et de musiciens. Deux oncles paternels : Eugène et Théophile furent des artistes de renom et des portraitistes fort recherchés par la société de leur temps et leurs tableaux sont à l'honneur dans nos principales galeries canadiennes.

Née et élevée dans un milieu très raffiné, Madame Raoul-G. de Lorimier a pris à l'aristocratie québécoise d'où elle est sortie, cette jolie éducation qui fait la grande dame, celle qui appuie tous ses actes sur les bases indestructibles d'une ardente foi religieuse, de charité discrète, d'oubli de soi, de tout ce qui tend à adoucir le sort des humbles et à rendre le devoir de vivre supportable, alors que de partout les épreuves s'acharnent à détruire les meilleurs espoirs.

Elles sont plus nombreuses qu'on l'imagine celles dont les noms ne figurent jamais au dossier des oeuvres connues, mais qui, dans leur intérieur discret et chaud, laissent venir à elles les éternels oubliés, les timides, les déconcertés, et surtout les pauvres honteux qui sont trop fiers pour dire leur misère et leur chagrin, et qui les laissent si facilement deviner à une femme délicate et sensible qui leur sourit et leur parle doucement comme une soeur. Trop délicate de santé pour se porter au-devant de la misère humaine, Madame de Lorimier la laisse entrer chez elle et dispose à son égard d'une quantité d'actes charmants, apitoyés autant que délicats.

Et ces femmes qui refusent de signer leurs charités à l'Armorial si souvent affiché des femmes de bien, souvent j'ai constaté leur action splendide et je suis heureuse de mettre en relief le côté rayonnant de l'une d'elles, de cette délicate Madame de Lorimier qui porte l'un des grands noms de notre histoire et le porte noblement !

Madame de Lorimier synthétise en sa gracieuse personnalité tous les dons et les raffinements de sa race et elle les a intégralement transmis par des actes de douceur sans cesse renouvelés à celle et à ceux qui la doivent continuer. Si je devais écrire sur "l'art d'être grand'mère", j'irais certainement recueillir auprès de cette femme d'élite, les mille et une délicatesses de pensée et d'action qui consacrent les véritables joies des vies qui déclinent ainsi sous d'admirables couchants.



MADAME LEPROHON

(Rosanna Eleanor Mullins)

Rosanna Eleanor naquit à Montréal le 9 novembre 1832. Elle était la fille de Francis Mullins. Elle reçut son éducation chez les Dames de la Congrégation Notre-Dame. Elle est notre première femme de lettres québécoise. A l'âge de 14 ans elle commença sa carrière littéraire. Elle ne tarda pas à se signaler à l'attention de la classe instruite de ce pays qu'elle enchantait pendant nombre d'années de sa riche imagination. Elle fut surtout une nouvelliste et une romancière, et toujours elle apparût comme la plus spirituelle apôtre de l'entente cordiale en ce Québec que la conquête avait cruellement meurtri, et qui acceptait avec une répugnance non dissimulée l'ennui de n'être plus le maître chez-lui. Elle apprit le français, de façon à pouvoir distribuer chez les vaincus comme chez les vainqueurs, sa convaincante propagande. Cette femme extrêmement intelligente, douée d'un véritable talent littéraire se fit prêchante du rapprochement des deux races appelées à se joindre et à se confondre souvent, afin d'arriver à former une race homogène constructive et colonisatrice. Ses nouvelles et ses romans reflètent presque invariablement cette thèse noble, sérieuse et patriotique. Et elle s'astreint à livrer sa prose au public, dans les deux langues. "Antoinette de Mirecourt", l'un de ses romans fiers et attendrissants, semble bien la synthèse de l'oeuvre complète de Mme Mullins-Leprohon. Elle fit mieux et davantage en épousant un gentilhomme français du Québec en 1851, le Dr J.-L. Leprohon, qui devint consul d'Espagne au Canada. M. et Mme Leprohon eurent plusieurs enfants, dont un fils, médecin comme son père, et décédé il y a quelques années.

Madame Leprohon mourut à Montréal le 20 septembre 1879, et fut inhumée dans le cimetière de la Côte-des-Neiges, aux côtés de son mari qui l'avait précédée dans la mort. Madame Leprohon, en dépit de ses charges familiales, de ses nombreux travaux littéraires, s'était montrée une mère parfaite et une grande dame. Après sa mort, ses oeuvres poétiques furent publiées en volume par les soins de J. Reade qui écrit la préface de cette oeuvre et y célébra le génie de l'auteur et les admirables qualités de la femme. Regardez le front altier, les yeux pensifs et doux. Tout ce que la photographie peut donner de remarquable et de passionnant, il semble qu'elle l'ait employé à nous donner de cette femme de lettres, une évocation incomparable.



MADAME LOUISE-JOSEPHTE DE LOTBINIÈRE HARWOOD

L'aînée des trois filles de l'honorable Michel-Eustache-Gaspard-Alain Chartier de Lotbinière, par son mariage avec Charlotte Munro, Louise-Josephte de Lotbinière, épouse de l'honorable Robert Unwin Harwood, hérita de la seigneurie de Vaudreuil, dont elle laissa l'administration à son époux.

Elle s'adonna exclusivement à des oeuvres de charité et de bienfaisance, et sa photographie semblerait confirmer ce que j'avais ouï dire : qu'elle avait fait le voeu de pauvreté. Outre qu'elle fournissait nourriture, vêtements, etc., aux familles indigentes de sa seigneurie, de par ses études et recherches et aussi en vertu de l'instruction que l'on donnait dans les familles à cette époque, elle avait acquis une notion élémentaire de la médecine, telle que pratiquée en général à la campagne par les mères de familles nombreuses, et aussitôt qu'elle apprenait qu'un de ses censitaires était malade, elle se rendait à son chevet, assez souvent accompagnée du Dr Cartier, cousin de Sir Georges-Étienne Cartier, qui longtemps exerça sa profession à Vaudreuil.

Ses multiples bontés et bienfaisances étaient reconnues de tous, et par toute la paroisse elle était désignée tout simplement "Madame".

(Avec la collaboration de l'un de ses petits-fils : Me Charles - Auguste de Lotbinière Harwood, C.R.)



MADAME JOLY
(Julie-Christine Chartier de Lotbinière)

Julie-Christine était la plus jeune fille d'Eustache-Gustave-Michel Chartier de Lotbinière, seigneur de Vaudreuil, Rigaud et Lotbinière, homme public d'une rare distinction, qui fut orateur de l'Assemblée Législative du Bas-Canada et occupa divers postes au service de son pays. Julie-Christine reçut son éducation à Montréal, ainsi que ses soeurs aînées.

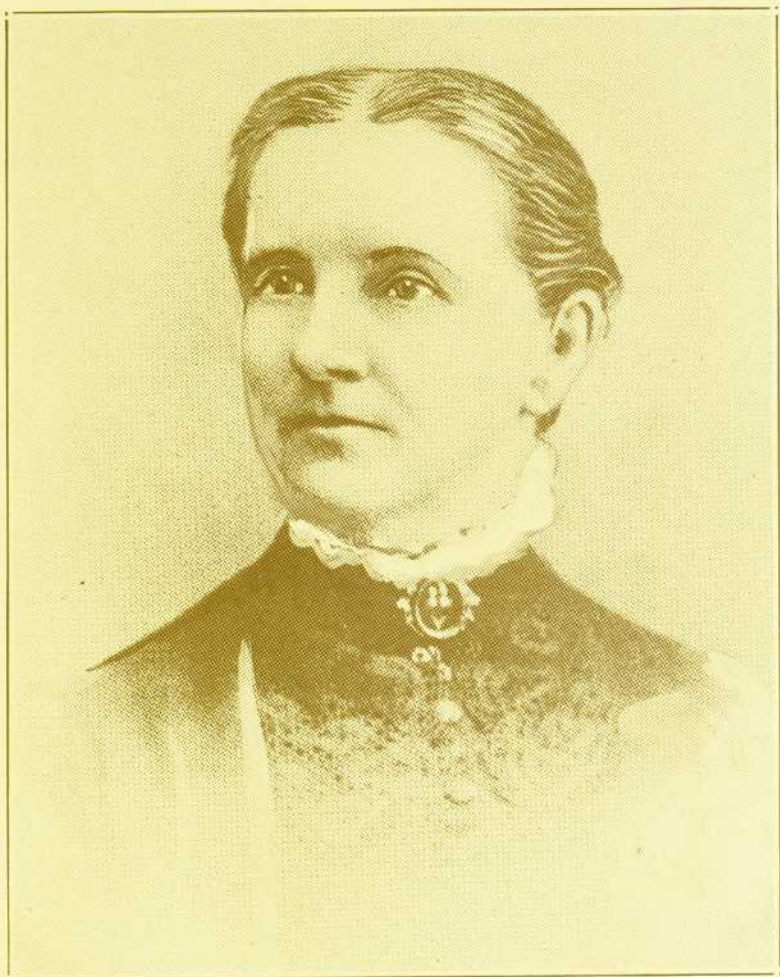
Le 17 décembre 1828, Julie-Christine de Lotbinière épousa Gaspard-Pierre-Gustave Joly, gentilhomme français huguenot, dont elle eut deux fils et une fille.

L'aîné, Henri-Gustave Joly, obtint par un acte du Parlement d'ajouter au nom de Joly, celui de sa mère née Chartier de Lotbinière. Le second fils, Édouard, choisit le métier des armes, et s'enrôla tout d'abord dans le 32^e Régiment. Lors de la guerre de Crimée, il s'enrôla dans l'armée anglaise, le "Connaught Rangers". Il participa à la prise de Sébastopol. En 1857, il se battit pour combattre une mutinerie au sein de la population, sous le commandement du général Havelock. Il tomba à Lucknow, frappé par un boulet, comme un héros, le sourire aux lèvres !

Amélie Joly, épousa le Capitaine Savage.

Monsieur et Madame Joly vécurent plusieurs années dans le manoir des Lotbinière à Vaudreuil. Elle et ses deux soeurs étaient si élégantes, aimables et jolies qu'on les nommait les "Trois Grâces" lorsqu'elles apparaissaient aux réceptions et aux bals très brillants de ce temps et d'un luxe que nos générations ont ignoré, de même que l'extrême tenue de ces réunions et leur distinction.

Madame Joly mourut à Québec le 28 octobre 1887 et fut inhumée à Vaudreuil, dans la crypte de la chapelle St-Louis, endroit de sépulture de sa noble famille.

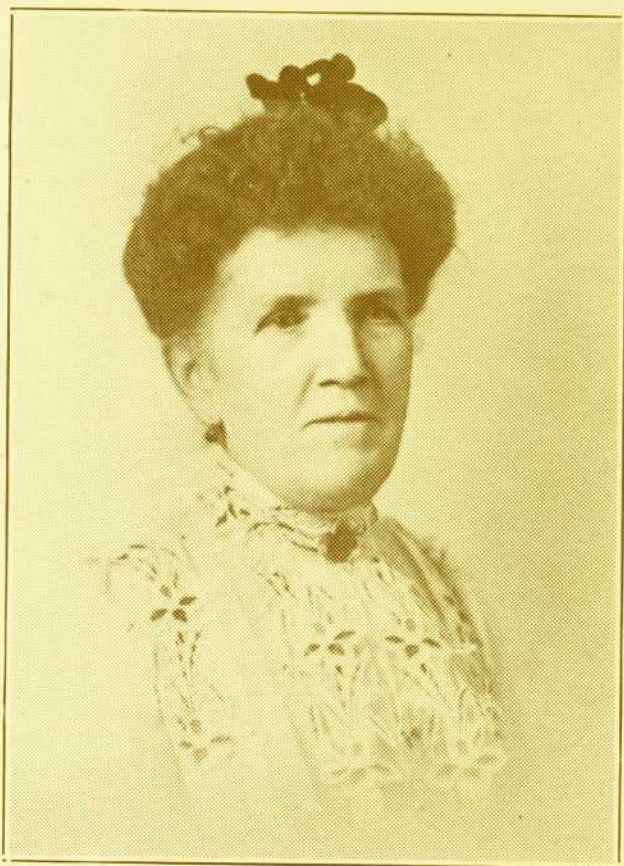


LADY JOLY DE LOTBINIÈRE
(Marguerite-Josépha Gowan)

Marguerite-Josépha était la fille de Hammond Gowan et naquit à Québec. En 1850, elle épousa Henri-Gustave Joly de Lotbinière (un acte du Parlement lui avait permis d'ajouter le nom de sa mère, née de Lotbinière, à celui de son père, Joly). M. Joly de Lotbinière se voua à la vie publique où il remporta de notoires succès. Il fut premier-ministre du Québec puis quitta l'arène provinciale et se fit élire membre du Parlement fédéral. En 1900, il fut nommé Lieutenant-Gouverneur de la Colombie britannique.

Lady Joly, douée d'une belle intelligence, d'une culture raffinée, très bonne et d'une sensibilité extrême, restera dans l'histoire féminine canadienne comme l'une des femmes essentiellement racées de notre province et du pays.

Le fils unique de l'Honorable M. Joly de Lotbinière, Alain, habite Montréal sur notre fastueuse avenue des Pins, en pleine montagne. C'est un chercheur de l'histoire, celle de sa famille notablement sur laquelle il est sérieusement renseigné. Nous lui demanderons de nous l'écrire pour rehausser encore les belles et fortes origines qui ont constitué notre peuple fort et sain.



MADAME ROBERT WILLIAM DE LOTBINIÈRE HARWOOD
(Marie-Charlotte McGillis)

Fille de John McGillis, avocat de Glengarry, Écosse, et d'Eliza Caldwell. Née à Montréal en avril 1837 au cours des temps de révolution suscités par Papineau et ses patriotes. Épousa le 7 octobre 1856 Robert-William Harwood.

Cette femme remarquable par ses dons d'intelligence, d'ordre, de bienveillance, eut une nombreuse famille qu'elle entoura d'une sollicitude sans égale, mais avec cette belle énergie que les femmes bien nées apportent à collaborer à leur mari dans l'éducation et la formation de leurs enfants afin de continuer la race et la famille dans les sentiments et exemples donnés par les ancêtres. Femme du monde accomplie, elle laissa à sa mort, survenue le 20 septembre 1918, un souvenir où le respect s'alliait à l'admiration.

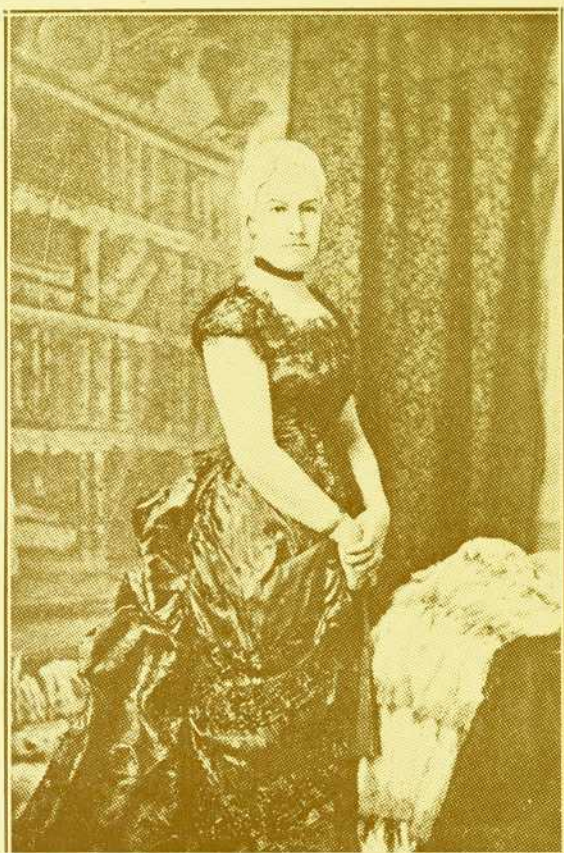


MADAME CHARLES-AUGUSTE DE LOTBINIÈRE HARWOOD
(Marie-Adélaïde Masson)

Fille du Lieutenant-gouverneur Louis Masson qui devint plus tard sénateur. Elle épousa après de brillantes études, M. Charles-Auguste de Lotbinière Harwood, avocat gradué de l'Université McGill, actuellement procureur des Chemins de fer nationaux pour la province de Québec.

De son mariage avec Mlle Masson plusieurs enfants sont nés : Roderick de Lotbinière Harwood qui épousa en 1929 Jeanne McLaren; Cécile de Lotbinière Harwood qui épousa Louis-David Bruise Monnier-Williams de Reigate, Surrey, Angleterre; Charlotte de Lotbinière Harwood qui épousa Francis A. McGillis, Charles-Henri-Gaspard-Chartier de Lotbinière Harwood, surintendant du Bell Telephone Co., à Québec, qui épousa Germaine Baril, en 1927; Louise de Lotbinière Harwood qui épousa Raymond R. Wayland en 1936 et qui habite St-Jérôme; Harry-Antoine de Lotbinière Harwood né le 26 décembre 1936.

L'histoire de cette grande famille devrait être écrite à l'honneur de nos archivistes canadiens et prendre sa place à côté de celle des de Lanaudière, des Juchereau-Duchesnay, des Taschereau, car elle a brillamment mérité de figurer au fronton de l'histoire du Canada français. Les de Lotbinière appartiennent aux premiers temps de notre histoire et nous voyons les premiers du nom s'établir en Nouvelle-France vers 1640, y devenir seigneurs de telle et telle place, donner de nobles exemples, être militaires, politiques, et établir ici une grande famille qui porte haut, et son nom et ses origines.



BARONNE MACDONALD OF EARNSCLIFFE

(Sara-Agnès Bernard)

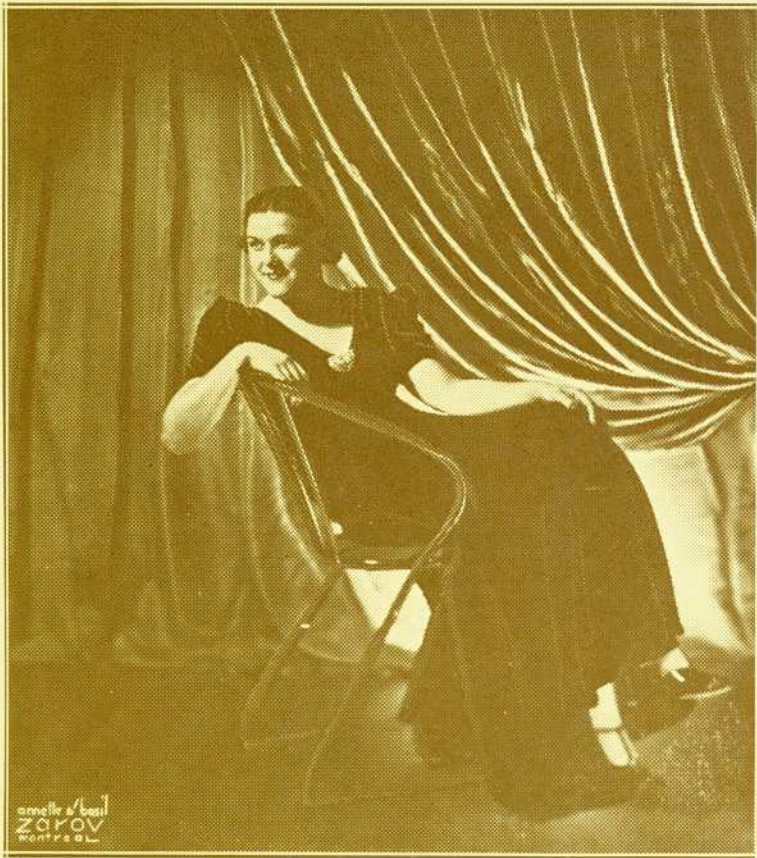
Née à la Jamaïque, du mariage de l'honorable T. Bernard, Conseil Privé des Iles de la Jamaïque et de Théodora Foulx. Elle fut élevée en Angleterre, et rencontra John Alexander MacDonald, l'un des grands hommes politiques du Canada et fondateur avec Sir George Étienne Cartier, de la Confédération sous laquelle se perpétue encore le sort du pays. MacDonald était alors veuf d'une première femme dont il n'eut qu'un fils, Hugh John, qui s'établit dans l'Ouest Canadien et représenta Winnipeg aux Communes du Canada, sous le gouvernement Tupper.

Lady MacDonald de Earncliffe, était une femme d'une prestance imposante et d'un rare talent d'écrivain. Elle pratiqua aussi le journalisme, et l'histoire de la vie politique porte souvent le reflet de l'intelligence comme de la clairvoyance de la baronne McDonald.

Le grand Canadien mourut quelques années avant sa femme et lui laissa le brillant héritage des honneurs qu'on immense talent et les services rendus à son pays, lui méritèrent, honneurs et titres conférés par nos souverains britanniques.

Il y a quelques mois on constate l'abandon de la tombe de MacDonald dans son village natal. Ce sera à la plus grande gloire du premier ministre MacKenzie King d'avoir restauré la tombe de son grand prédécesseur et pourvu à l'établissement d'un fonds qui verrait à son entretien permanent.

Les plus grands connaissent tout comme les plus humbles, les vicissitudes des tombeaux oubliés, abandonnés.



MADemoiselle ANNA MALENFANT

Née à Shédiac, N.B., fille de M. Jean Malenfant et de Mme Marie Bourque, Anna étudia chez les Dames du Sacré-Coeur de Moncton, et déploya fort jeune un esprit fin, des aptitudes sérieuses pour les sciences, et une vocation réelle pour les arts. On allait à la chapelle et à l'église pour l'entendre et pas un concert ne s'organisait chez elle et aux alentours, sans qu'elle y figurât. Elle n'avait qu'à laisser couler cette voix naturelle, douce et claire, d'un timbre prenante et poétique, pour soulever une admiration réelle. Anna chante avec une facilité d'oiseau, descend et remonte la gamme, exprime tous les sentiments humains avec la grâce d'une dispensatrice de bonheurs délicats et sincères. Née en pleine Acadie, dans le Nouveau-Brunswick l'enthousiasme se fit autour de sa gracieuse personnalité, à un point tel que de sévères mécènes crurent devoir donner à la jeune Française, les moyens de perfectionner son art dans le doux pays de France. Et Anna Malenfant, après une tournée de concerts qui furent autant de succès par toute sa province natale, s'embarqua pour l'Europe.

Après deux années d'un travail intense à Paris, où les maîtres du chant ne cessèrent de l'encourager dans la carrière, elle montra des dons si extraordinaires, elle fit une vie d'économie tellement intense qu'au fait de ses succès inouïs, ses compatriotes du Nouveau-Brunswick lui permirent individuellement de passer deux autres années au Conservatoire de Naples. Ayant épuisé ses ressources, son cœur nostalgique la rappelant chez elle, dans son cher Canada, elle se fixe avec les siens à Montréal, et trouva à produire son talent dans des concerts, dont M. Issaurel lui ménagea la chance, et à la radio. Chaque fois qu'apparaît son nom au programme, les vrais radiophiles ont vite fait d'orienter leur choix à l'appel de cette voix enchanteresse. Sa carrière s'est affirmée dans une formule, la plus séduisante de toutes : L'Opéra. Elle chanta aux Variétés Lyriques "Werther", y déploya des qualités scéniques que nous ignorions jusqu'ici. La même Société artistique à laquelle le public ne dissimule pas ses préférences marquées, donnera de temps à autre, de l'opéra, et l'on signale pour l'automne la fameuse "Carmen" de Bizet dont Anna Malenfant chantera le rôle-titre, avec tout le charme ensorcelant qu'y apportait sa créatrice, la splendide Calvé. Anna Malenfant possède encore la même physionomie, le même charme piquant, les mêmes yeux splendides d'expression, la même attirance et une voix qui peut soutenir toute comparaison. Et de triomphe en triomphe, elle ira !



GERMAINE MALÉPART

Née à Montréal du mariage de M. Odilon Malépart et de Mme Aldouida Gadbois. Elle fit de brillantes études aux "Hirondelles", de Montréal. Son maître en musique fut M. Arthur Letondal. En 1917, elle obtint le prix d'Europe pour le piano décerné par l'Académie de Musique au nom du gouvernement provincial. En 1920, Mademoiselle Malépart obtint la bourse d'études du "Ladies Morning Musical Club". Elle travailla le piano 5 ans en Europe, sous des maîtres tels que M. Isidore Philippe et M. Maurice Amour, tous deux professeurs au Conservatoire; et avec M. Maurice Broche, l'harmonie et la composition musicale. A Paris elle eut l'honneur de se faire entendre à la salle Gaveau, devant un auditoire d'élite, et la critique se rallia à l'opinion des professeurs pour lui décerner des mots d'éloge et d'espoir. En 1922, elle inaugura sa carrière artistique parmi nous, dans un grand concert donné au Ritz, et qui obtint un succès énorme qui se répéta d'ailleurs dans chacune de ses auditions, soit à Québec, Ottawa, Toronto, même Winnipeg. Elle obtint en 1934 un retentissant succès comme soliste des Concerts Symphoniques de Montréal.

Dans la discrétion de l'atelier, seule avec les maîtres qu'elle s'est choisis, près de l'instrument où elle fait chanter leur âme elle devient enthousiaste jusqu'à l'exubérance, et octroie ce droit grandiose de s'extérioriser par la magie unique de son talent. Ce talent, nous le savons, est une splendeur. Très jeune elle dénota des dons remarquables et variés. Elle était une précieuse fillette qui laissait pressentir ce que serait la femme plus tard. Je la croisai un jour, lors d'une séance artistique et littéraire dont elle était l'étoile indiscutable. Déjà le maître Letondal avait mis au point ses remarquables facultés. Elle interprétait avec une rare virtuosité des pièces dont les difficultés ne semblaient nullement inquiéter la précocité artistique de la jeune musicienne. Elle mettait à traduire les auteurs un esprit et un charme qui n'ont fait que s'accentuer à la fréquentation des grandes écoles françaises, dans la pénétrante ambiance de ce Paris dont elle a subi fort heureusement la merveilleuse emprise. Elle a depuis acquis cette culture générale sans laquelle le talent, si profond soit-il, décline vite, et jusqu'à la négation, et elle est entrée dans la carrière, avec la complète certitude de ses moyens artistiques vaillamment obtenus, et mis au service de son talent musical, comme de son sentiment d'art. Elle avait compris dès la révélation du don qu'elle portait avec tant de rayonnement, qu'elle devait s'entourer d'extrêmes précautions pour n'être pas sans cesse trahie par la modicité de ses ressources physiques qui se dresse fréquemment entre son rêve et elle, limite son action et la voue trop souvent au repos, comme au renoncement... Ses joies lui sont de ce fait odieuses, comptées goutte à goutte. Je crois qu'elles ont néanmoins une saveur unique dont notre artiste se délecte dans un recueillement incomparable. Savoir vivre ses joies et quand ces joies sont rares, se les approprier minutieusement, dans la délicatesse comme la subtilité des détails, est le fait propre aux âmes fortes et surhaussées. Or l'âme de Mademoiselle Germaine Malépart est le champ clos où se livrent les plus valeureuses prouesses.

Rien ne dérouta son endurance ni ne disloqua son espoir. Elle accumule des biens trop rares, et disons-le, trop perfectionnés, pour n'en pas exprimer la magnificence dans la forme qu'elle s'est donnée, qui la classe au premier rang et la désigne aux plus sûres destinées.



MADAME J.-R. MANION
(Marie-Hélène-Yvonne Désaulniers)

Née à Montréal du mariage de J.-R. Désaulniers et de Mathilde Bellemare, elle fut, encore enfant, transportée à Ottawa où son père occupa de longues années le poste de traducteur-en-chef de la Chambre des Communes. Elle fut donc élevée au couvent du Sacré-Coeur d'Ottawa et y reçut une éducation bilingue des plus perfectionnées, des plus larges, et disons-le, des plus propres à orienter certaines femmes qui doivent occuper les plus hautes situations sociales. Son grand-père paternel, L.-L. Lesieur Désaulniers, a représenté la division de Saint-Maurice aux Communes du Canada sous Sir John MacDonal et sous plusieurs ministères subséquents, tandis que dans cette même période Nérée Duplessis, le père du premier ministre actuel du Québec, était député pour la même division à la Législature de Québec. Son grand-père maternel, H. Raphaël Bellemare, fut l'un des meilleurs journalistes de son époque. Il fut rédacteur à la "Minerve" près de Dansereau et contribua à la fondation de la Banque d'Épargne du Canada.

Toute jeune, Yvonne Désaulniers épousa le docteur J.-R. Manion. Le jeune couple s'établit d'abord à Fort William et c'est dans cette région ontarienne que le jeune médecin fit ses débuts dans la politique. Il fut deux fois ministre dans les cabinets Meighen, puis en 1930 ministre des chemins de fer dans le gouvernement Bennett. L'honorable Dr Manion vient d'être élu chef conservateur, en remplacement du Très Honorable R. B. Bennett, et l'on fonde les plus grands espoirs sur l'avenir du nouveau chef que secondera admirablement son intelligente et admirable compagne.

M. et Mme Manion ont eu trois fils qui sont aujourd'hui fixés dans de belles situations et mariés.

La qualité de Mme Manion comme hôtesse est incomparable; l'atmosphère qu'elle et son mari ont composée dans leur splendide résidence de la Place Allan, à Ottawa, est la révélation du goût pour les arts dont ils ont acquis maints chefs-d'oeuvres, le tout encadré dans des décors doux et plaisants où circulent, aux jours de réception, des invités de marque, heureux de jouir de cette hospitalité qui ravit toutes les exigences. Ce couple heureux et charmant aura certainement une belle et heureuse histoire que nous lui regarderons vivre dans la plus belle harmonie et sans doute la gloire la plus sûre et la plus discrète.



MADAME F.-G. MARCHAND
(Arzélie Turgeon)

Née à Terrebonne, du mariage de Louis Turgeon et de Pélagie Marchand, Mlle Turgeon étudia au couvent de sa petite ville, et le 12 septembre 1854, elle épousa M. F.-G. Marchand, notaire à St-Jean d'Iberville. De ce mariage naquirent : Eugénie (Madame Larocque); Gabriel, avocat et journaliste, directeur du "Canada Français", député, mort jeune; Elodie, aussi morte jeune; Joséphine (Madame Raoul Dandurand), femme de lettres éminente connue dans la littérature mondiale de façon flatteuse; Hélène (Mme Gustave Grenier); Ida (Mme Arthur Legendre); Ernestine (Mme Arthur Simard).

Personne n'a rien oublié de l'histoire politique de l'honorable F.-G. Marchand, de ses luttes électorales, de son ardent patriotisme et de son intégrité parfaite. Il fut élu en 1867 député libéral de St-Jean et Iberville, conserva ce poste jusqu'à l'heure de sa mort survenue le 25 septembre 1900. Il fut ministre dans le gouvernement Joly et, après la défaite du gouvernement Flynn, Sir Adolphe Chapleau, Lieutenant-Gouverneur, demanda à M. Marchand de former un ministère qu'il composa d'hommes remarquables. Après trois ans et demi de pouvoir, il s'éteignit, entouré de sa femme et de sa famille, dans la paix sereine des âmes qui n'ont vécu que pour le bien et ont accompli leur devoir dans toute sa plénitude.

Sa compagne l'avait admirablement secondé. "Elle tenait le flambeau" dans le milieu politique où l'éminent F.-G. Marchand l'avait placée. Elle fut à la hauteur de sa tâche, se signala par son intelligence et sa sûre logique. Elle était surtout admirablement charitable. Dans Saint-Jean, où elle résidait, elle fonda diverses oeuvres qu'elle dirigeait et où elle distribuait les secours et les mots consolateurs. Elle savait donner avec son coeur. C'est le meilleur éloge que l'on puisse faire d'une femme. Madame Marchand décéda en 1905.



MADemoiselle CÉLINA MARIER

Née à Montréal, du mariage de Albéric Marier et de Dorimène Panneton, elle descend en ligne maternelle du Sieur Noyel de Fleurimont, dont le fief était St-Denis sur Richelieu, où se joua une partie du drame historique de 1837... Le Docteur Nelson — dont la statue décore le square Viger — était son grand-oncle maternel, Mademoiselle Marier fut l'élève des Religieuses de Ste-Croix. Elle étudia le chant avec le professeur réputé du temps, Charles Labelle, et débuta très jeune, dans des concerts où elle remporta de vifs succès. Elle éprouva ce besoin tout naturel de vivre quelques années dans une ambiance artistique plus profonde et plus sérieuse, et sur les conseils de son Maître elle se dirigea vers la France et la Belgique où à Liège, elle travailla avec Duyzing, du Conservatoire de cette ville, et à Paris elle étudia avec Bussine qui faisait les plus grands éloges de la voix remarquable de son élève canadienne, de sa sensibilité et de son éducation musicale déjà très poussée et qu'elle n'a cessé de perfectionner par l'étude, le travail et l'expérience. Mademoiselle Marier a prodigué son beau talent, elle fut de tous les grands concerts, même aux côtés de Plançon, célèbre chanteur français, première basse du Métropolitain de New-York pendant des années, et artiste de renommée mondiale. Lors de ce concert donné à Montréal, aux environs de 1910, et auquel participèrent aussi M. Edouard Lebel, M. Dubois et M. Desève, Mademoiselle Marier, qui revenait justement de France, fit vivement admirer sa belle voix de soprano. Mademoiselle Marier professe le chant depuis une trentaine d'années, l'on peut dire que la plupart des voix remarquées au concert et à l'opérette se recommande de l'excellence de son enseignement. Ainsi parmi ses élèves, nous citons : Mesdames Sarah Fischer, Cédia Brault, Caro Lamoureux, Larivière-Bernier, Berthe Cabana, M. Lionel Daunais et Mesdemoiselles Gauthier, Simone Quesnel, M. Tremblay, tour à tour, boursières du Delphic Study Club, et Mlles Farrer et Hamel qui eurent aussi des honneurs aux examens du même club musical. Mademoiselle Marier a trop noblement bénéficié des avantages de son éducation européenne pour n'avoir pas voulu en faire profiter ses élèves, et à quatre reprises, elle organisa des voyages en France avec des programmes d'études bien élaborés, et de nature à intensifier l'instruction musicale qu'elle dispense si largement. Ces voyages qui groupèrent de nombreuses élèves, eurent lieu en 1897, 1899, 1909 et 1927. Outre ses classes privées fréquentées par un grand nombre d'élèves, Mademoiselle Marier dirige la classe de chant du Conservatoire National de Musique. Mademoiselle Marier prend part à toutes les activités musicales où son talent d'artiste et sa compétence professorale sont reconnus et appréciés.

Ce précis biographique signale surtout qu'elle est vaillante. Voilà qui demande des qualités de précision, des besoins d'exactitude, des vertus d'endurance qui n'appartiennent qu'aux êtres de décision et de résistance. Ce sont les constructifs, et en art, les créateurs. Mademoiselle Marier entra dans la carrière, supérieurement douée et le succès lui sourit tout de suite. Elle aurait pu se laisser griser de tant de visions qui l'ont illuminée. Elle était jeune, douée, heureuse, mais elle n'a pas remis à plus tard les soucis d'éducatrices, les tâches épuisantes, les renoncements inévitables. Elle s'est ostreinte au travail sérieux et acharné. Elle ne prit pas de vacances pour y promener sa jeunesse et ses rêves. Tout de suite, le labeur s'offrit, et elle y consacra ses enthousiasmes. Elle s'installa à son programme et professa.

Mademoiselle Marier continue son oeuvre, elle a devant elle des années et des années à prodiguer son solide enseignement et sa précieuse expérience. Jamais le succès de ses cours n'a fléchi; ses classes ne furent jamais désertées, et sa popularité elle la doit d'abord à la sûreté de méthodes qui ont fait merveille, mais encore à son caractère d'une distinction accomplie, à la belle droiture qui l'anime, à son esprit d'ordre et d'activité, à l'intelligence de ses initiatives artistiques, et plus encore peut-être à cette grâce du dévouement.

Mademoiselle Marier a droit à toutes les admirations comme à tous les respects. Elle a créé chez nous une atmosphère où l'art fait loi. Elle ajoute à ce culte l'amour du travail fidèle et consciencieux, sans lequel les plus brillantes qualités s'annihilent, disparaissent. C'est une grande prêtresse qui entretient le feu sacré de l'Idéal au coeur de ses contemporains. Son action provoque les admirations; elle commande surtout les respects.

Dans un Conservatoire national de musique elle a droit à un directorat tant tout chez elle est constructif, irréprochable, magistral.



MADAME E.-Z. MASSICOTTE
(Alice Godin)

Née aux Trois-Rivières le 15 juillet 1868, du mariage de Philippe Godin, marchand bien connu et ami intime de Benjamin Sulte, et de Dame Azélie Matte, Alice Godin fit ses études avec grand succès chez les Ursulines de sa ville natale. En 1899, elle épousait E.-Z. Massicotte, avocat et journaliste devenu en 1911 conservateur des archives judiciaires de Montréal. Habile aux travaux d'aiguille, musicienne, philatéliste, elle rédigea quelque temps la page féminine du "Monde Illustré" que dirigeait son mari. Elle signait Mme Andrée.

Elle décéda le 9 janvier 1934, âgée de 66 ans. Survivaient à la défunte, son mari, sa fille Suzanne et un fils Jean-Maurice, professeur de dessin à la Commission des écoles catholiques de Montréal, époux de Marie Trudel et père de quatre enfants.

En 1901, Antonio Pelletier publiait une silhouette de cette admirable femme, dont voici un extrait : "J'apprendrai à nos amis que notre ancienne collaboratrice prépare un travail sur les travaux domestiques, et des dissertations sur les ouvrages de fantaisie : fil tiré, broderies, dentelles, etc.

"Les oeuvres de Mme Andrée dans ce genre, ont été souvent couronnées aux expositions annuelles. De plus, Mme Andrée dessine actuellement la flore canadienne pour illustrer un nouveau volume que son mari M. E.-Z. Massicotte présentera avant longtemps au public.

"Mme Massicotte est écrivain, femme d'intérieur, artiste-peintre et je puis vous le dire : très bonne musicienne.

"L'écrivain chez elle a un style courant, clair, précis, sans clinquant, sa plume est un pinceau qui fait image.

Le caractère de Mme Andrée est sérieux : elle raisonne tous ses actes, excepté un, celui de son cœur : je veux dire qu'elle est bonne, très bonne."

ANTONIO PELLETIER, Le "Monde illustré," 26 octobre 1901."

Depuis, elle est partie, laissant l'impérissable expression de sa pensée aimable et forte et le charme infini de son talent et de sa bonté.



MADAME HONORÉ MERCIER
(Virginie Saint-Denis)

Née à Saint-Hyacinthe, du mariage de Jean-Baptiste Saint-Denis et de Hermine Boivin. Elle étudia chez les Dames de la Présentation. En 1871 elle épousa Honoré Mercier, avocat, journaliste, député, ministre et premier ministre de notre province, ardent lutteur et fier patriote. Cinq enfants naquirent de ce mariage : Iberville, Héva (Mme Omer Fauteux), Henri-Honoré, Paul-Émile et Raoul.

Pour bien définir Madame Mercier, il faut se pencher sur la vie de son mari, et là, relever les preuves sensibles de l'amour qu'elle lui a donné, du dévouement dont elle l'a entouré, de l'indulgence dont elle l'a enveloppé, et comprendre la valeur de tous les jolis gestes qu'elle a accomplis pour son succès, son bonheur, son repos. Vous ne la trouvez jamais en faute, et il semble qu'une admirable intuition l'ait sans cesse dirigée vers les actes dont dépendait l'harmonie des existences dont elle assumait le bonheur. Elle avait épousé très jeune, un grand homme et au foyer qu'elle était appelée à reconstituer, de petits bras d'enfant l'appelaient. On lui offrait une fillette à élever, qui devint plus tard, Madame Lomer Gouin. Elle se complut dans cette maternité spontanée, et elle avouait "n'avoir, jamais fait la différence entre celle qu'elle appelait gentiment son "ainée" et ses propres enfants." Aussi quand Madame Gouin partit la première, elle la pleura comme une mère seule sait pleurer son enfant.

Mais à l'heure des catastrophes, des trahisons, des lâchetés, elle était là ! Tout ce qu'un cœur de femme peut contenir de tendresse, de douceur, de gentillesse, elle le déploya autour du géant hélas terrassé ! Après avoir appartenu à tout le monde, il n'était plus qu'à elle seule. Toute la dette d'amour lui fut alors payée. Il n'y eut plus, dans une chambre, qu'un homme las, malade et désillusionné, et la clarté d'un dévouement. Celui qui allait mourir ressentit toute la splendeur d'avoir été compris et aimé. Il n'en fallait pas davantage pour enchanter son agonie.

Un jour—j'en éprouve encore tout le saisissement — un message de sa fille m'apprenait qu'elle "AVAIT PASSÉ" tout doucement, sans qu'on l'eût sue aussi malade. Elle souriait parmi les fleurs. Elle avait atteint la grande paix !



MADAME HONORÉ MERCIER (jr)
(Jeanne Fréchette)

Née à Montréal du mariage de Louis Fréchette et de Emma Beaudry. Étudia chez les Dames de la Congrégation en leur couvent de Villa-Maria. Termina ses études à Paris sous la direction des Dames de Saint-Maur. Douée d'une fort belle voix elle travailla le chant avec Jehin-Prume et Madame Bennatti. Épousa en 1903 Honoré Mercier, fils aîné de Mercier le grand patriote qui fut premier ministre de la Province et l'un des grands tribuns du Canada français. Son mari alors avocat, devint député de Châteauguay puis ministre dans le cabinet Gouin et plus tard dans le gouvernement Taschereau. De ce mariage sont nés douze enfants dont dix survivent : Emma (Madame H. Hamilton), Marie-Paule, Honoré-Fréchette, Jean-Paul, Louise, Louis, Jacques, Claude, Madeleine et Jeanne. Madame Mercier prend une large part à toutes les activités philanthropiques; elle est présidente d'honneur de l'association des patronnesses de l'oeuvre des enfants infirmes, fondée par Madame Théodule Bruneau, et fut présidente des patronnesses de l'institution des Sourdes-Muettes et membre d'un grand nombre d'autres oeuvres. M. et Madame Honoré Mercier habitent Bellevue en Châteauguay.

Elle eut, je crois, comme l'intuition des devoirs qui incombent à ceux qui ont beaucoup reçu et elle s'appliqua à se rendre digne des devoirs que confère une situation supérieure. Une grande noblesse dans les pensées et dans les gestes caractérise Madame Mercier; rien de factice chez elle.

Tout est en profondeur, raisonné et persuasif. Elle ne s'arrête à rien de vain ou d'inutile. Elle a l'accoutumance de l'action sérieuse et réfléchie. Puis elle obéit à ses principes, et tout d'abord à ses principes. Vous croiriez que cette soumission à une règle de vie qui s'est façonnée dans le respect des traditions religieuses et sociales implique quelque rigidité. Détrompez-vous, rien n'est plus aimable que la vertu de cette femme. Car vertueuse elle l'est, sans effort et sans règle, tout simplement et plus encore, tout naturellement. Vous ne la voyez que sourire, de ce gracieux sourire où flotte parfois cet esprit si volontiers railleur de Louis Fréchette; mais qui se fond dans une douceur incroyable s'il s'adresse à une détresse si peu avouée soit-elle. Car Madame Mercier a cette sympathie qui devine, apaise et console. Elle sait aussi corriger du même sourire une gêne, une anxiété, une misère si légère soit-elle. C'est une bienfaitrice, mais c'est encore une timide, et plus, une modeste. Elle ne demande qu'à s'effacer et à s'oublier. Elle passe sa vie à ne jamais penser à elle. Elle accomplit ce délicieux tour de force avec tant de grâce que personne n'en perçoit le renoncement.

Elle n'a jamais tiré vanité ou quelconque satisfaction de la chance d'être aussi bien née. Elle était trop fine et trop consciente des hasards pour s'enorgueillir ainsi. Et en elle se développa cette jolie humilité qui a, de tout temps, inspiré ses actes et a provoqué chez les autres les plus vives admirations. On peut affirmer que sa vie est un acte harmonieux. Elle brilla sans effort partout où elle passa. Sa vie de Paris est notée de bien jolis souvenirs. Elle y rencontra d'éminentes personnalités qui s'intéressèrent à la fille du poète canadien et elle participa à des événements littéraires et patriotiques qui charment toujours ses souvenirs. C'est ainsi qu'elle connut dans son intimité familiale, François Coppée, dont elle évoque le geste familier de la cigarette à peine fumée et sans cesse renouvelée. Elle rencontra encore Jules Claretie, et eut les honneurs de sa loge à la Comédie française qu'il dirigeait alors; elle connut l'hospitalité de Paul Blanchemin dans son château de l'Indre. Elle pénétra également, grâce aux brillantes relations de son père, dans les cercles artistiques et connut Coquelin et Sarah Bernhard. Elle était là, lors des funérailles du grand Pasteur et fut encore associée à la tristesse de la France dans cette épreuve de la dégradation de Dreyfus au Champ de Mars.

La vie politique d'Honoré Mercier fut brutalement dénouée par la chute du gouvernement Taschereau. Mais le nouveau premier ministre, l'honorable M. Duplessis invita M. Mercier à demeurer à son poste de directeur des Eaux limitrophes, disant qu'il ne voulait pas atteindre dans sa sécurité matérielle le père de dix enfants et le fils du grand patriote canadien-français.

Mais secoué par de rudes épreuves qui avaient altéré sa santé, sans que rien ne l'eut fait sentir, une crise d'angine paralysa cet homme intègre et sympathique auquel le gouvernement Duplessis fit des funérailles d'état. L'on vit, inclinés sur la tombe de ce grand et honnête homme, les vaincus et les vainqueurs également émus et attristés.

La douloureuse Madame Mercier avait perdu son grand amour et dans des circonstances tellement rapides qu'elle en portera la date — le dix-neuf juin mil neuf cent trente-sept — en lettres brûlantes dans son cœur tendre et parfait.





MADAME LÉON MERCIER-GOUGIN
(Yvette Olivier)

Née à Québec, fille de Nazaire Olivier, qui fut député de Lévis et l'un des fondateurs de "l'Union Libérale" de Québec, où il collabora d'une façon brillante. Sa mère, Héloïse Roy, est aujourd'hui Mme Paquin de Québec. Madame Gouin étudia chez les Ursulines, à leurs pensionnats de Québec et de Roberval. Elle épousa en 1917, M. Léon Mercier-Gouin, avocat, fils de Sir Lomer Gouin, ancien premier-ministre de Québec, haute fonction qu'il occupait à sa mort. De son mariage sont nés quatre enfants: Lomer, Olivier, Lizette et Thérèse. Madame Gouin a un joli talent littéraire qui lui a valu de flatteurs succès. Elle s'occupe activement d'oeuvres philanthropiques et son action sociale est fort animée. Elle est présidente des dames patronnesses de l'Asile de la Providence et fut présidente des Oeuvres de la Merci que dirigent les Frères de la Charité. Elle a fondé l'oeuvre des "Vieux Couples" qui permet à des époux indigents de vivre et mourir ensemble. Elle participe à maintes organisations sociales. Et l'on se demande si elle ne s'arrête jamais de penser et d'agir. Elle tranche et lumineusement sur la paresse et l'insignifiance de tant de jeunes femmes qui, douces et belles, s'appliquent à ignorer le sens de la vie, et cheminent ainsi vers leur automne dans l'incroyable insouciance des années mornes qui suivront. Celle-là ne s'apercevra pas des jours qui fuient. Elle aura amassé des trésors qui décorent chaque âge de la vie de radieux détails et nous conduisent à la vieillesse par des sentiers en fleurs. C'est une vigilante qui veille sur les trésors de son esprit et de son coeur, mais pour les dispenser. Elle ignore la cherté de ses dons et juge inutile d'empiler ses richesses; elle les distribue donc largement, mais non follement. On pourrait accepter que sa jeunesse se libère d'une générosité abondante, mais tous ses actes, sages et justes, attestent que son jugement mûri est incapable de se diminuer dans les gestes inutiles, alors que ses intuitions lui suggèrent toutes les bienfaisances raisonnées.

Depuis quelques années, Madame Léon Mercier-Gouin a beaucoup travaillé à une évolution qu'elle a d'ailleurs réussie. Stimulée par le Montreal Repertory Theatre dirigé par Miss Allan, elle a obtenu que du théâtre canadien-français y soit joué. Son succès l'entraîne à composer des pièces où elle se taille ainsi qu'à ses amis et partenaires, de larges succès. Citons "Marie-Claire", "Cocktail", le "Jeune Dieu" et "Un homme", le tout, enlevé, me dit-on de façon rayonnante. Des artistes de renom interprétèrent en France en 1938, sa pièce "Un homme" sur la vaste scène de l'Odéon de Paris. Récemment les éditions Vaillancourt de Montréal publiaient en série des contes ravissants qui obtiennent la faveur des enfants et des vieux.



MADAME de MONTIGNY-GIGUÈRE

(Louise de Montigny)

Née à Laprairie du mariage de David de Montigny et de Mélina Bouchard, elle fut élevée à Montréal où ses parents avaient élu domicile et fit ses études à l'Académie Saint-Louis de Gonzague. De son mariage avec Alfred Giguère naquirent deux enfants : Théobald et Blanche (Mme V. Roberge).

Elle s'adonna tout d'abord à la peinture, sous la direction de Brymmer, peintre fameux dans l'art canadien, et elle remporta à chaque salon de l'"Art's Association" un succès que signala élogieusement la critique. Plusieurs de ses oeuvres furent reproduites dans les grands journaux. Cinq fois médaillée, elle fut bien vite remarquée par les connaisseurs et le grand public. Plus tard, les circonstances l'orientèrent vers la sculpture et à l'École des Beaux-Arts, elle trouva en M. Alfred Laliberté un professeur qui s'intéressa à son talent et s'attacha à le développer.

En sculpture comme en peinture, Mme de Montigny remporta des succès signalés et personne ne saurait s'en étonner, qui a pu admirer les oeuvres installées dans son studio. Mme de Montigny a fixé dans un buste très expressif, l'une de nos deux sénatrices canadiennes, l'honorable Cairine Wilson, buste qui restera certainement l'une de ses meilleures oeuvres. Nous désirons aussi attirer l'attention sur d'admirables terres cuites du plus saisissant effet.

De fière et vieille souche, Mme de Montigny-Giguère honore bien sa lignée par la distinction qui émane de sa personne et de son oeuvre. Elle est la femme du monde dans le vrai sens du mot, telles que furent les nobles dames, seigneures du vieux temps qui ont légué à leur descendance le cachet de leurs grandes vertus comme leur grâce incomparable. La fillette de dix ans qui un jour sanglotait devant une vitrine où un tableau de Brymmer lui inculquait d'un coup la sensible harmonie des couleurs, n'a rien perdu de son extrême impressionnabilité et son talent ne cesse de développer ses qualités créatrices.



MADAME J.-A. MOUSSEAU
(Herzélie Desrosiers)

Née à Berthier, fille de Léopold Desrosiers et de Lise Doire de Bondy.

Elle était l'épouse de l'Honorable J.-A. Mousseau qui fut Secrétaire d'État sous le gouvernement de Sir John MacDonal, devint membre du Conseil Privé, premier ministre de la Province de Québec, puis juge de la Cour Supérieure.

Partout où Madame Mousseau passa, elle s'acquit l'estime et l'amitié de ceux qui l'approchaient. Sa gracieuseté et son exquise bonté lui attiraient autant d'amis que de connaissances.

M. et Mme Mousseau eurent plusieurs enfants : Joseph et Alfred, avocats, tous deux décédés; Marie (Mme R.-A. Drapeau, de Rimouski); Cécile (Mme P.-M.-A. Genest, artiste de Québec), également décédées; Germaine (Mme Chs-P. Casgrain, de Québec) et Annette (Mme J.-O. Mousseau, de Montréal) sont les seules survivantes.

M. et Mme J.-A. Mousseau avaient su communiquer à leurs enfants une large part de leurs belles qualités. Les personnes qui formèrent avec eux des liens d'affection eurent le rare bonheur d'admirer la vivacité et la culture de leur esprit, la bonté et la noblesse de leurs sentiments.

La vie politique si bien remplie de M. Mousseau est trop connue pour qu'il soit nécessaire d'insister sur les éminents services qu'il rendit à son pays et à ses concitoyens.

Madame Mousseau était une femme d'un grand cœur, à l'esprit fin et subtil, doucement ironique à l'occasion, jamais mordante; très instruite, aimant la lecture avec passion, notamment l'histoire qui n'avait pas de secret pour elle. Elle mourut à Montréal en 1902.

C'est dans les foyers modèles comme celui de M. et Mme Mousseau qu'apparaît l'excellence de la famille et que se forment les traditions d'un peuple.



MADAME JOSEPH PAPINEAU
(Rosalie Cherrier)

Née à Saint-Denis-sur-Richelieu, Rosalie Cherrier épousa en 1780 Joseph Papineau, notaire de Montréal, membre de l'Assemblée législative du Bas-Canada, juriste éminent, notamment en droit constitutionnel.

De ce mariage naquirent une fille et quatre fils : Rosalie qui épousa l'honorable Jean Dessaulles, M.L.C., Louis-Joseph qui immortalisa son nom lors de la révolte de 1837; Toussaint-Victor qui devint prêtre; Denis-Benjamin et Augustin.

La photographie de Madame Papineau dénote son ferme caractère, sa noble intelligence et sa distinction.

Son mari mourut à Montréal en 1841, âgé de 90 ans; Madame Papineau l'avait précédé dans la mort, ayant succombé en 1832 à une épidémie de choléra qui sévissait rigoureusement au Canada. Elle était âgée de 70 ans.

Madame Joseph Papineau eut deux soeurs très remarquables, dont l'une fut la mère de Monseigneur Lartigues, premier évêque de Montréal, et l'autre la mère de D.-H. Viger, qui joua à son heure un beau rôle dans la vie canadienne-française.



MADAME LOUIS-JOSEPH PAPINEAU

(Julie Bruneau)

Julie était la fille de Pierre Bruneau, marchand de Québec et représentant de sa ville à l'Assemblée Législative du Bas-Canada, pendant plusieurs parlements. Sa mère était Anne Robitaille, née et éduquée chez les Ursulines. Elle fut constamment citée comme le modèle des épouses et des mères; belle, intellectuelle, elle sut s'intéresser à la chose publique. Elle épousa en 1818, à Québec, Louis-Joseph Papineau, le grand patriote, alors orateur à l'Assemblée législative.

Il est notoire que Papineau intéressait sa femme à la chose publique, la consultait, avait toute confiance en son esprit et en son jugement, et subissait son influence dans une large mesure. Qui sait si Madame Papineau ne fut pas la première féministe de son pays? En ce cas, elle serait la protectrice toute trouvée de nos apôtres d'aujourd'hui qui ne sauraient invoquer un plus grand exemple. Lors de la révolte de 1837, Papineau trouva en son intelligente compagne, une aide de tous les instants. Elle le suivit dans son exil en France et aux Etats-Unis, et revint reprendre sa place au foyer familial, le manoir seigneurial de Montebello. Trois ou quatre enfants de Louis-Joseph Papineau et de Julie Bruneau moururent en bas âge, et trois fils et une fille leur survécurent: Louis-Joseph-Amédée qui fut protonotaire à Montréal; Gustave, journaliste, qui mourut étudiant en Droit, Lactance, médecin, mort en France, célibataire; Marie-Rosalie-Exilda, qui s'éteignit en 1869, célibataire, et Marie-Julie-Exilda qui épousa le délicat artiste, écrivain et penseur dont les oeuvres survivent, Napoléon Bourassa. De ce mariage naquirent plusieurs enfants: l'abbé Bourassa qui occupa de hautes charges universitaires, et mourut vers 1904, alors curé de St-Louis-de-France de Montréal; mesdemoiselles Alphonsine et Adine et Henri Bourassa.

Madame Papineau mourut d'apoplexie dans son manoir de Montebello, à l'âge de 66 ans, le 18 août 1860, laissant le souvenir d'une grande patriote et d'une femme exemplaire!



MADAME WENCESLAS PAQUETTE

(Marie-Rose Lareau)

Née à St-Grégoire d'Iberville, du mariage de Noël Lareau et de Rosalie Mestras, elle étudia chez les Dames de la Présentation de Marie en leur couvent de St-Alexandre. Elle épousa, en juin 1881, M. Wenceslas Paquette, instituteur de Marieville. De ce mariage naquirent six enfants : quatre filles, Alice, en religion Soeur Thomas de Cantorbury, de l'Institut de la Providence; Blanche (Soeur Georges-Marie, de la même Congrégation); Yvonne (Mme Aubut) et Mlle Palmyre; deux fils, le Rév. Frère Jacques, des Écoles Chrétiennes, et l'honorable Jacques-Henri Albiny Paquette, médecin, officier de la grande guerre, aujourd'hui membre du gouvernement Duplessis et Secrétaire provincial.

La mère du jeune ministre exprime, dans la photographie que nous reproduisons, sa joie et sa fierté de voir exaucés ses vœux de former des âmes pour Dieu et la patrie. Cette tête rayonnante et spirituelle semble vous communiquer son bonheur maternel.



MADAME J.-ADÉLARD PAQUETTE

(Germaine Biron)

Née à St-Cuthbert du mariage de F.-X.-A. Biron, notaire du dit endroit dans le comté de Berthier, et de Noémie Fiset, soeur du sénateur Fiset, Germaine Biron fit de brillantes études chez les Soeurs de Sainte Anne et développa toute sa vie un charmant et sûr talent musical et littéraire qu'elle consacra totalement aux oeuvres de charité auxquelles elle s'attacha et resta fidèle toute sa vie.

Elle épousa, à St-Ours, Adélarde Paquette, fonctionnaire au département des Postes. Deux filles naquirent dont l'une mourut au berceau, et Graziella Paquette qu'elle éleva au rang d'éducatrice et qui sut mettre en relief les qualités du coeur et de l'esprit dont elle l'avait si largement dotée. Nous saluons avec un respect attendri la douce et jolie image de cette mère qui fut avant tout et surtout une "maman" au sens le plus doux du mot.

Dès 1915, pendant plus de vingt ans, Madame Paquette dirigea un groupe de jeunes filles qui composèrent une "Amicale" qui donnait des spectacles, pièces dramatiques, concerts et conférences, pour le plus grand bien des oeuvres paroissiales... Et ainsi, que de gentillesse elle a apportée dans l'art de vivre et d'aider à vivre.

La dernière fois que je la vis, elle était venue accomplir l'acte suprême d'amitié envers une malade.

Elle le croyait comme je le croyais moi-même... Nous étions alors fin juillet de cette année 1937. Elle mourut le 8 octobre 1937... et je suis là à écrire combien elle fut bonne, sympathique et fidèle... Les destins de Dieu sont impénétrables! Elle dort dans la paix suprême.



MADemoiselle GRAZIELLA PAQUETTE

Née à Saint-Ours du mariage de Adélarde Paquette, fonctionnaire, et de Madame Germaine Biron, Mlle Paquette fit un cours brillant chez les religieuses des Saints Noms de Jésus et Marie, mais l'on peut affirmer sans crainte de se tromper que sa première et véritable éducatrice fut sa mère, femme de la plus grande distinction, tandis que le père, doué d'un véritable don musical ajoutait à l'atmosphère familiale une harmonie qu'accueillaient les deux sensibles femmes dont la joie compréhensive était sa meilleure récompense. Aussi la disparition survenue en 1935, de cet être d'élite laissa désespérée les deux femmes dont il avait tendrement guidé et protégé l'existence. A cinq ans, la petite Graziella s'affirmait toute gracieuse, dans de jolies récitations apprises de sa mère. La fondation du Conservatoire Lassalle par le comédien Eugène Lassalle qui connaissait son métier et professait avec savoir, développa les ressources du talent très vite reconnu et apprécié de Mademoiselle Paquette, aujourd'hui professeur à son tour et enseignant l'art de bien dire dans des institutions où de nombreuses classes profitent de son enseignement lumineux et fructueux. Elle a établi une classe de cours particuliers.

Si Mademoiselle Paquette a connu la rude épreuve de perdre un père qui était la moitié de sa joie de vivre, son existence ensuite s'est pour ainsi dire tassée dans l'extrême affection maternelle, et rien n'échappe à l'une de ce que l'autre veut entendre et recevoir. C'est entre les deux une telle association d'idées, d'actes en commun, d'entente mutuelle qu'il faut trembler à les voir si unies, qu'un brusque assaut brise tant de paisibles et chaleureux bonheurs, n'obscurcisse un horizon si empourpré, si magnifique. Ces deux femmes ont une âme qui est tellement semblable, des mots qui se rencontrent, des gestes qui se ressemblent, qu'en portraiturant la fille, je reproduise l'image de la mère avec une fervente fidélité.

Sincère dans l'expression de son art, dévouée au professorat, elle gravit, et ainsi que l'a voulu sa mère, elle montera allégrement les échelons de sa fructueuse carrière et l'aimant de plus en plus, la continuera... sans toucher jamais à la carrière des autres. Tout vient vers elle parce qu'elle est calme, discrète, honnête dans toute la gentillesse du terme, distribuant les leçons avec une assiduité où la bonne humeur joue son rôle.



MADAME E.-L. PATENAUDE
(Georgiane Deniger-Poupart)
CHÂTELAINE DE SPENCER WOOD

Madame Patenaude née à Laprairie, eut un berceau doublement tragique: la mort prématurée de ses père et mère, M. et Mme Deniger. Mais cette petite fille eut le doux privilège de trouver en M. et Mme Alphonse Poupart, marchands de Montréal, ses oncle et tante, des parents d'adoption qui eurent pour cette enfant si vite orpheline, une attention, une sollicitude, une tendresse et un attachement qui firent de cette petite nièce leur fille par le coeur, avec la véritable illusion du foyer. Rien de ce qui pouvait développer la grande intelligence, voire même les dons artistiques de leur mignonne enfant, ne fut négligé et dès sa première jeunesse, la jeune Georgiane Deniger-Poupart, connut le bienfait d'une éducation distinguée. Elle fit ses études chez les Dames du Bon Pasteur, en leur si renommée Académie St-Louis de Gonzague, et ses institutrices n'eurent qu'à se louer des remarquables talents et du charmant caractère de cette élève qui dénotait un vif penchant pour la musique.

Elle épousa le 8 mai 1900, Me E.-L. Patenaude, C.R., dont la carrière politique est l'une des plus remarquables au Canada français par sa loyauté et son dévouement aux idées et aux chefs. M. Patenaude milita dans les rangs conservateurs toute sa vie et à l'époque périlleuse de 1914-17, nous le trouvons ministre dans le cabinet Borden. Sur une question de principe, il sortit du cabinet, mais ne se détacha ni de ses idées ni de ses principes, ni de ses chefs. Son nom dans la politique est synonyme de fierté et de fidélité. Il avait servi aux côtés du Très Honorable M. Bennett et l'amitié ne pouvait que s'établir entre ces deux hommes d'une qualité d'âme exceptionnelle. Avec lui s'éleva la femme de caractère, de calme dignité et d'exceptionnelle distinction que la vie avait préparée à tous les rôles et qui remplit celui de Châtelaine de Spencer Wood avec dignité, amabilité et charme.

Récemment elle prenait part à titre officiel avec son mari aux fêtes du couronnement de George VI et d'Elisabeth d'Angleterre et en retint d'inoubliables impressions.

Du mariage de M. et Mme Patenaude sont nés trois enfants, un fils mort au berceau, une fille, Rose (Madame Hubert Prévost, dont l'époux est un des hommes d'affaires en vue de la métropole); Alphonse, avocat de Montréal qui épousa Madeleine Mercier, fille d'un chirurgien célèbre.

Toute la famille de M. et Mme Patenaude est extrêmement dévouée à nos intérêts nationaux, et apporte à la politique conservatrice que les Patenaude ont fidèlement servie, toute leur fidélité intelligente et leur irréductible dévouement. Madame Patenaude suit les belles traditions avec son charme et son intelligente amabilité.

Dans les annales de Spencer Wood, Madame Patenaude survivra comme l'une des plus charmantes hôtesse de ce palais quasi légendaire. Les Québécoises lui ont donné leur précieuse sympathie, sympathie que d'ailleurs, elle leur rend de toute son âme fervente.



LADY PELLETIER
(Virginie de Sales Laterrière)

Lady Pelletier (Virginie de Sales Laterrière), seconde fille de M. P. Sales de Laterrière, qui fut membre du Parlement, et de Eulalie Dénéchaud. Elle naquit au manoir seigneurial des Eboulements, habité aujourd'hui par Me Edmond de Sales Laterrière, le seigneur actuel, petit-fils du précédent, et neveu de Lady Pelletier. Elle fut élevée au couvent des Ursulines de Québec et épousa Charles Alphonse Pantaléon Pelletier, avocat, qui entra dans la vie politique fédérale, et après avoir siégé aux Communes, fut nommé au Sénat où il fut orateur, puis leader du gouvernement. Il fut créé membre du Conseil Privé. En reconnaissance de ses nombreux services, la reine Victoria lui décerna le titre de K.C.M.G. en 1898. Cette même année, après un stage de quelques mois, il déclina l'honneur d'agir plus longtemps comme Lieutenant-Gouverneur de la province de Québec. Lady Pelletier l'a suivi et aidé toute sa carrière, et elle laissa le souvenir d'une femme d'une rare distinction, créant autour d'elle une ambiance du meilleur goût.



MADAME JOSEPH-ÉDOUARD PERREULT
(Madeleine Richard)

Née à Winnipeg, du mariage de J.-Auguste Richard, industriel et philanthrope de renom, et Albertine Rivard, soeur de l'honorable juge Adjudant Rivard, l'un de nos meilleurs écrivains. Élevée à Montréal où M. Richard s'était fixé après un séjour dans l'Ouest canadien, elle fut élève au Sacré-Coeur. Elle compléta ses études à Paris où elle travailla sous des professeurs éminents pendant trois ans. Elle épousa en 1908, M. Joseph-Édouard Perreault, avocat, Conseil du Roi, député, puis ministre dans les gouvernements Gouin et Taschereau. Elle eut deux enfants : Richard, mort à douze ans, Thérèse morte à quatre ans.

Habite Arthabaska où elle prend une part active à tous les mouvements charitables ou littéraires car cette jolie ville compte nombre de lettrés. A été décorée, après la guerre, de la médaille du Roi des Serbes. Charitable, elle consacre son temps et ses efforts à des oeuvres d'assistance publiques en particulier à l'orphelinat et à l'Hôtel-Dieu d'Arthabaska. Ardente patriote attachée au souvenir de Laurier, elle s'occupe en ce moment d'ériger la maison d'Arthabaska en musée Laurier où les souvenirs du grand homme canadien voisineront avec les oeuvres fameuses des artistes de la région.

Comment exprimer le trait dominant de cette femme, infiniment femme, gracieuse, jolie et intelligente? J'affirmerais que c'est la bonté, une bonté délicate et fine, bonté dans les regards, les paroles et les gestes, bonté de l'esprit, tout aussi bien que du coeur, la seule qui compte, bonté discrète autant que sincère qui s'explique sans paroles parfois, toujours claire et souvent magnifique, charmante, gaie, confiante, impulsive mais on ne la sent pas moins douée de cette sagesse qui est la belle conquête des âmes hautes et limpides.

L'éducation très poussée dont elle fut favorisée explique ses enthousiasmes et ses prédilections. Elle a trop vu pour ne pas savoir regarder. Elle sait donc discerner et son goût ne s'égare pas. Elle apparaît la compagne idéale pour l'homme public qui l'a choisie et ceux qui connaissent cet homme-là avec ses chaleureux enthousiasmes, comprennent qu'il l'ait aperçue entre toutes. Elle est dénuée d'ambition, ne cherche pas le succès. Elle ne comprend que la loyauté et la tendresse. Elle est ainsi tout naturellement.

Les loisirs que lui laissent les demandes de charité elle les emploie à doter sa ville d'un musée Laurier! La maison de Laurier, celle qu'il a construite, meublée, habitée... Nous nous rappelons que cette maison fut rachetée vers 1928 par deux admirateurs du grand Canadien, M. N. Timmins et M. A. Kirke Cameron, qui l'offrirent à la province de Québec pour un musée où seraient conservés tous les souvenirs de l'illustre homme d'État. Nous ne saurions assez bénir le geste patriotique de ces messieurs dont l'honorable M. Perreault a d'ailleurs apprécié toute la générosité dans le discours parlementaire par lequel il offrit le splendide cadeau à sa province. La maison était là avec ses meubles et quelques souvenirs précieux. Il s'agissait alors de constituer le musée et pour cette oeuvre de patience, de ténacité, de sens national il fallait le tact féminin.

Alors tout naturellement la tâche fut confiée à Madame Perreault qui s'est trouvé des alliés précieux qui collaborent assidûment à cette reconstitution. Alors Madame Perreault est à son oeuvre, elle y met tout son coeur tout son dévouement. Elle n'est certes pas au bout de son travail car la maison est vaste et elle entend la remplir de vieux meubles quasi-historiques qui feront à Laurier un entourage du meilleur goût. Elle sait également que ses cantons ont compté des talents : les Philippe Hébert, les Suzor-Côté, les Alfred Laliberté sont des enfants du pays, elle rêve de salles consacrées à ces gloires de la peinture et de la sculpture de chez-nous. Le devoir de faire une grande et belle chose de cette maison Laurier est devenu l'attrait puissant qui anime ses pensées et ses projets. Elle va glaner les souvenirs, les lettres, les journaux, les mille et une choses qui ont émané du grand Canadien ou touché à sa vie... Elle est animée du plus joli zèle et nous voyons déjà la maison de ses rêves, ressuscitant la pensée si noble et si puissante du cher disparu. Et je songe à celui qui de là-bas, assiste à la résurrection que lui prépare l'âme ardente et fidèle de cette jolie patricienne qui lui dresse ainsi tout son culte avec celui de la patrie qui se souvient.





MADAME E. PERSILLIERS - BENOIT
(Alice Pepin, en littérature "Monique")

Née à Montréal du mariage du notaire Henri Pepin et de Madame Malvina Duckett. Après de fortes études, la jeune Alice Pepin épousa le Dr Persilliers-Benoit, neveu du Dr Persilliers-Lachapelle, fondateur de l'Hôpital Notre-Dame et son président des années durant. De ce mariage naquirent trois fils : Pierre marié à Pauline Amosse, Jacques qui épousa Jacqueline Leduc et André jeune célibataire.

Au demi versant de sa vie de femme, Madame E. P.-Benoit s'occupa de littérature et sous le nom de Monique offrit successivement "Brins d'herbes", "Théâtre" comprenant "Le mirage" et "L'heure est venue", puis d'autres pièces : "Le destin", "Le lys noir", "La maison sans horloge". Elle fut secrétaire du P.E.W. pendant cinq années et fait toujours partie de ce groupe international d'écrivains.

Est aussi membre de la Société des Auteurs canadiens. Fut présidente du "Canadian Women's Press".

Aujourd'hui présidente du bureau d'administration de l'Hôpital Ste-Justine où toutes ses activités se sont concentrées. Elle choisit bien où installer son bien à faire, bien qu'elle accomplira complètement et parfaitement. La partie sociale telle que comprise, acceptée et exécutée sera la plus intelligente part de la vie de Madame Benoit, et aussi la mieux remplie parce que sans se soucier de l'écrire, elle la vit de toute sa bonté, son attachement et de sa pieuse et claire collaboration. Le côté gai et émouvant de la vie reste à jamais infixé dans une existence.

La vie est belle : celle des autres. Comment n'être pas heureuse?

Oh, l'éloquence de certaines âmes...

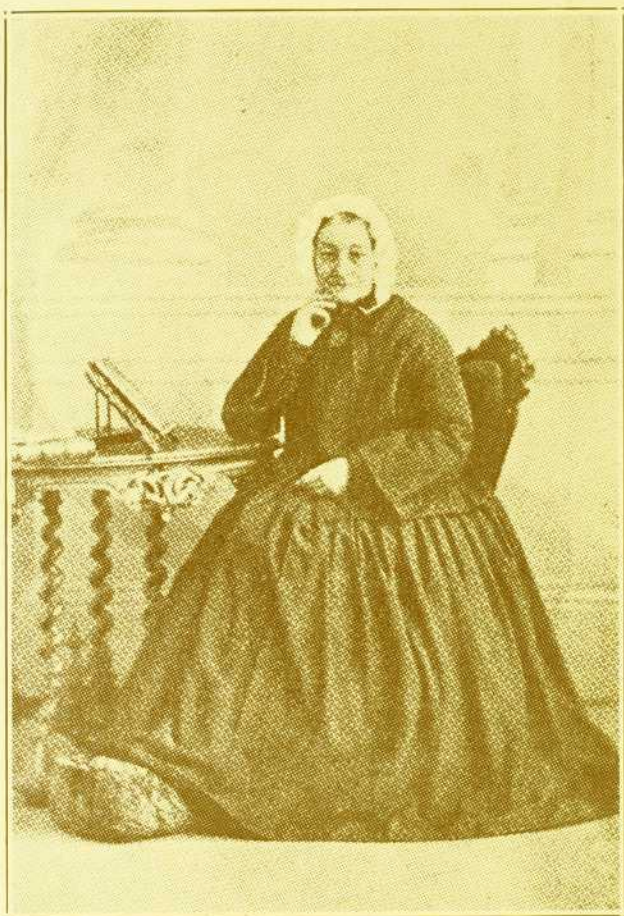


FABIOLA POIRIER

Née à Montréal du mariage de Hyacinthe-Frédéric Poirier et de Célianire Joyal. Elle commença ses études chez les Soeurs des Saints Noms de Jésus et Marie, en leur Académie Marie-Rose, et les termina avec les Dames de la Congrégation à l'Académie Saint-Urbain. Elle travailla le chant avec le professeur réputé qu'est M. Albert Clerck-Jeannotte et plus tard à Paris, avec M. Dupré de l'Opéra Comique, et Mademoiselle Juliette Berl. Mademoiselle Poirier a remporté de grands succès au concert, à l'opéra et l'opérette. Elle a chanté le rôle-titre de maints oratorios avec la Chorale St-Louis de France et les Chanteurs de Montréal. Ses auditions à la radio sont écoutées avec ferveur. Les classes de chant de Mademoiselle Poirier reçoivent nombre d'élèves et ses cours au Conservatoire National de musique sont hautement appréciés. Elle est incontestablement la grande demande aux émissions radiophoniques.

Sa voix est d'une grande étendue; soprano dramatique et encore mezzo, nuance admirablement et vit ses interprétations de façon vibrante. Très souple elle se joue des difficultés musicales et il semble qu'elle ait toujours saisi la pensée de l'auteur, tant elle met en valeur les plus subtiles nuances de son oeuvre. Elle a une compréhension artistique très fine, pour ainsi dire intuitive, qui sert admirablement son interprétation. Tous les genres lui sont familiers et il semble qu'elle comprenne tous les auteurs. Au concert elle affirme la maîtrise qu'elle a de son art et de sa voix, et toutes les pièces qu'elle présente ont cette caractéristique de la note personnelle qu'elle y ajoute et donne vraiment l'impression d'une création.

Douée presque miraculeusement, Mademoiselle Poirier, nous l'éprouvons, est, au moment où je l'écris, en pleine possession de son talent, je dirai plus, de sa personnalité. Nous n'ignorons rien de ce qu'elle vaut et si tout le monde est heureux de l'entendre personne ne se lasse de l'écouter.



MADAME JULES-M. QUESNEL

(Josette Cotté)

Marie-Josette naquit à Montréal du mariage de Gabriel Cotté et de Madame Angélique Blondeau, la très distinguée femme de bien qui fonda l'Institut Catholique de Montréal. Elle épousa en juin 1816, Jules-M. Quesnel, avocat de haute valeur qui devint membre du Conseil Spécial créé par Lord Durham en 1838, et aussi Conseiller Législatif. Madame Quesnel contribua vaillamment au succès de l'oeuvre fondée par sa mère et elle fut l'une des "Leading Ladies" de la société montréalaise. Son mari mourut en mai 1842, âgé de 57 ans. Il était le fils de Joseph Quesnel qui fut l'un de nos premiers hommes de lettres et un grand musicien de l'époque. Elle survécut à son mari jusqu'au 6 juin 1866, ayant passé tout son temps de veuvage à regretter et pleurer le cher disparu et à remplir des rôles de femme pieuse et charitable. Madame Quesnel était la soeur de deux autres nobles Canadiennes françaises : Madame François-Antoine Larocque et Madame Alexis Laframboise.



MADAME ADHÉMAR RAYNAULT

(Thérèse Prézeault)

MAIRESSE DE MONTRÉAL

Née à Montréal, du mariage de Napoléon Prézeault et d'Antoinette Saint-Denis, elle fit ses études sous la direction des excellentes éducatrices que sont les religieuses de Sainte-Anne et s'affirma l'une de leurs plus brillantes élèves au couvent de Lachine.

Mademoiselle Prézeault épousa en 1925, M. Adhémar Raynault. Quatre enfants sont nés de ce mariage : Gisèle, élève des Soeurs des Saints Noms de Jésus et Marie au couvent d'Hochelega; Lise, Claude et la gentille petite Nicole, dont le premier regard pour son père fut aussi pour le nouveau maire de Montréal.

Cette naissance en un temps de popularité, vint accroître l'estime que professaient déjà les Montréalais à l'égard de celui qu'ils venaient de choisir comme premier magistrat et de sa charmante épouse.

Jolie, notre mairesse à des traits bien définis, qui laissent deviner en elle une grande fermeté de caractère, mais son sourire facile traduit clairement la grandeur de sa tendresse maternelle.

Après son mariage, Mme Raynault continua par des études personnelles, d'augmenter ses connaissances intellectuelles dont elle fait profiter aujourd'hui ses enfants. Portée au rang de première dame de la société montréalaise, Mme Raynault ne tire point de cet honneur un orgueil excessif et consacre autant de temps qu'auparavant au bonheur de sa famille.

Au cours de l'été dernier, Mme Raynault accompagna notre premier magistrat aux fêtes du Couronnement à Londres, puis-aux fêtes de Paris.

Mme Raynault, gracieuse et spirituelle, y personnifia avec tact la femme canadienne-française.

LADY RODDICK

(Amy Redpath)

Née à Montréal, fille de John Redpath, grand promoteur d'industries, philanthrope éminent décédé aux environs de 1867, et de Ada Mills, suivit les cours de Miss Symour et épousa en 1906 le docteur Georges Roddick, savant médecin, grand chirurgien de son époque, homme politique distingué, député conservateur au parlement fédéral où nombre d'années il représenta la division St-Antoine de Montréal. En 1914 il fut créé chevalier de Sa Majesté George V.

Lady Roddick est une poétesse de haute réputation; elle a publié un grand nombre de volumes fort loués par la critique et dont voici les titres, avec la date de leur publication: "The flag and other poems" en 1918, "The Armistice", etc. en 1919, "An Indian Mystery Play", "The Birth of Montreal" en 1922, puis en 1926 et 1929 elle nous en apporta d'autres aussi remarquables qui furent tous accueillis avec la plus grande faveur. Elle compte dans son ascendance maternelle, le Major John Easton Mills, qui fut Maire de Montréal en 1847 et dont Mademoiselle Guérin a écrit une émouvante biographie. Lady Roddick n'a pas d'enfant, elle participe à toutes les activités sociales et littéraires du pays et elle est une bienfaitrice de l'Université McGill et autres institutions éducationnelles.

Lady Roddick, de taille plutôt élevée, fort élégante, au teint de blonde éclairant une physionomie où de beaux yeux profonds rayonnent l'intelligence et le talent. L'ensemble est sympathique et captive l'attention. Elle appartient essentiellement, et a tous les titres à cette noblesse qui s'est créée ici comme ailleurs, dans l'élite professionnelle, industrielle et commerciale, et que des générations cultivées et bien façonnées, raffinées par leurs instincts et leurs goûts, ont plus sûrement consacrée que les titres des parchemins et des armes.

Lady Roddick exerce un ascendant profond sur son entourage par son esprit, son caractère et sa formation supérieure. Elle est douée d'un talent délicat et sa pensée élevée et sereine, inspirée du plus vif patriotisme se traduit en de belles strophes, son oeuvre poétique est citée comme supérieure dans la littérature anglo-canadienne. Sa poésie est hautement canadienne et il convient de traduire cette impulsion rapide et claire qui dirige la mentalité des Canadiennes anglaises et les font se réclamer simplement filles de leur pays. Cette tendance qui s'affirme de plus en plus ne diminue en rien la fierté des liens qui les rattachent au pays de leurs origines. D'ailleurs, depuis quelques années, le même sentiment opère et prend possession de l'esprit canadien-français et désormais nous éprouverons que notre pays est assez grand, assez beau, et qu'il s'est assez bellement conduit pour suffire à l'orgueil de ses enfants. Le moment est sans doute arrivé où certaine appellation dans nos titres respectifs doit disparaître, sans que nous sachions même qui l'a effacée, tant le geste sera unanime d'un grand peuple qui prend enfin conscience de sa véritable force.

Lady Roddick projette l'institution d'un drapeau canadien qui, de l'est à l'ouest, sera pour tous le grand symbole, le drapeau, le seul, parce qu'elle sait l'emprise irrésistible de l'emblème qui incarne la patrie, et porte en ses plis toute la gloire et l'espoir d'une nation consciente de son passé et de ses traditions, amène l'espoir de vivre les grands actes de l'immortalité. Voilà une propagande bien digne et qui devait venir à l'esprit de la descendante de l'un des grands créateurs de l'industrie canadienne. Alors que le père voulut constituer l'organisme industriel dont notre vie nationale devait s'alimenter pour poursuivre son développement et son progrès, sa fille aujourd'hui, accomplit le geste que notre idéal réclame. John Redpath qui mourut en 1862, emportant l'estime général, avait employé ses talents comme sa fortune, à l'instauration de mouvements philanthropiques qui continuent sans cesse leur oeuvre apaisante. Sa fille mariée à un homme d'action et de grande élévation morale, le Docteur Roddick, a pu développer ses dons particuliers dans une ambiance qui en fortifiait l'inspiration et en consacrait l'autorité.

Le drapeau, projet si cher à Lady Roddick, comporte une immense feuille d'érable couvrant presque l'Union Jack et y déployant ses couleurs d'espérance. Sans doute accepterait-elle toute suggestion qui satisferait davantage à l'idée du drapeau qu'elle veut dresser dans le ciel natal pour attester que nous sommes un peuple épris de liberté et de lumière, fier de sa patrie et de son sang.

Dans cette unité nationale, Lady Roddick aura posé de précieux jalons.

La famille Redpath est l'une et peut-être la plus grande fondatrice de l'Université McGill de Montréal.





MADAME RINFRET-GAGNON
(Albina Pominville)

Née à Montréal, du mariage de François Pominville et de Lucie Painchaud, elle devint l'une des meilleures élèves du Sacré-Coeur. Vers 1880 elle épousa un brillant avocat de Montréal, Francis Rinfret, dont elle eut trois fils : L.-Thibaudeau, juge à la Cour Suprême, Charles, décédé en 1933 et Fernand, actuellement Secrétaire d'État dans le gouvernement fédéral King, ardent libéral, journaliste et ancien maire de Montréal.

Veuve très jeune, elle épousa en secondes noces M. Arthur Gagnon, courtier en assurances, homme d'une rare culture, qui avait eu d'un premier mariage deux filles, Jeanne, décédée, et Gabrielle (Mme Jean Prévost). De ce second mariage naquirent quatre enfants : deux fils morts en bas âge, Sybille et Jean Gagnon, qui reprit le bureau de son père et jouit d'une belle réputation d'homme d'affaires.

Madame Rinfret-Gagnon jouit toute sa vie d'une réputation de haute culture. Elle avait aussi grand air. Son esprit était vif et inspirateur, elle possédait une éducation supérieure à celle des femmes de sa génération. Elle réunit autour d'elle les enfants de trois souches et les identifia dans une éducation si claire et si haute qu'elle les conduisit au devoir et au succès. Elle était recherchée dans la haute société. Elle s'occupa beaucoup d'oeuvres, soit de charité, soit d'action sociale et d'éducation. Sa logique était solide, son jugement rapide et son esprit avait de la vivacité, de l'humour. Une grâce infinie émanait de cette femme et toutes celles qui l'ont connue l'ont appréciée et admirée pour ses qualités sûres, son intelligence raffinée et ses sentiments de la plus exquise qualité. Elle mourut en 1909... bien avant l'heure, pleurée par tous ceux qui avaient éprouvé toute la noblesse d'une vie vouée aux plus féconds devoirs. Son souvenir flotte encore, comme un encens inoubliable dans toutes les oeuvres qu'elle embauma d'exemples.



MADAME HENRI ROLLAND

(Marguerite DeLisle; en littérature "Berthilde Pascal")

Née à Québec du mariage de Arthur DeLisle, avocat, Conseil du Roi, et de Blanche Hudon, tous deux décédés, Marguerite encore fillette devint par la nouvelle orientation professionnelle de son père, citoyenne de la Métropole où elle reçut la très solide et brillante éducation des Dames du Sacré-Coeur, en leur couvent de la ville et du Sault-au-Récollet. Jeune fille, ayant le goût d'extérioriser des dons intellectuels d'une jolie et fine qualité, elle aborda bravement le journalisme où elle se tailla une place sérieuse et enviable dans le reportage féminin d'abord, ensuite dans la rédaction de pages féminines sous la signature de BERTHILDE PASCAL, enfin dans la littérature enfantine, sous le pseudonyme de "Tante Nine" alors qu'elle entretenait avec la gent écolière du temps de riantes et éducatives conversations. Elle occupa plusieurs années le poste de Secrétaire de la Société des Auteurs (section française), et celui du "Women Press Club" (section montréalaise).

Elle fut parmi les premières aides bénévoles du dispensaire de l'Hôpital Sainte-Justine et disposa à cet égard de la large publicité que lui permettait son talent si vivant et si convaincant. On la trouve depuis longtemps dans toutes les initiatives littéraires, artistiques et même théâtrales, dans divers cercles notamment "Le Théâtre Intime". Elle joue la comédie avec cet art souple et spirituel où la personnalité de l'interprète fait tout le relief de la pièce et encore consacre souvent le nom des auteurs.

En 1924, Mademoiselle DeLisle épousa M. Henri Rolland, de la grande firme de papeterie Rolland, homme d'une forte culture scientifique et elle installa ainsi sa nouvelle existence dans le bonheur que donne l'accord parfait de deux êtres doués de dons peut-être divers, mais facilement adaptables dans leurs aspirations réciproques. Alors la personnalité de notre charmante Canadienne était déjà intéressante et achevée.

Au cours de beaux voyages accomplis avec recueillement à travers le monde, rien ne lui a été révélé, mais elle a certainement reçu l'éblouissante confirmation de tout ce qu'elle espérait découvrir et elle s'est enrichie à étudier des mondes, des moeurs, des civilisations anciennes et nouvelles qui intéressaient déjà ses curiosités de femme cultivée, à la recherche de sujets pris sur le vif. Ainsi s'effaçait tout ce qu'il pouvait y avoir de livresque dans ses appréciations pour communiquer avec le réel et l'authentique !



MADAME WILFRID ROULEAU
(Corinne-Évangéline Rocheleau)

Née à Worcester, du mariage de Henri-Louis Rocheleau, médecin, et de Marie-Phoebé Tougas. Elle étudia dans les écoles supérieures américaines, chez les Soeurs de la Providence à Montréal, au collège Dalzelle et au Musée des Beaux-Arts de Worcester. Epousa en 1930 Joseph-Wilfrid Rouleau, polyglotte distingué. Chef du département des langues étrangères à l'Imprimerie Nationale de Washington pendant de nombreuses années. Dût abandonner son emploi pour cause de santé. A repris sa vie active il y a six ans dans les bureaux du journal "United States Daily".

Madame Rocheleau-Rouleau a publié trois livres : "Françaises d'Amérique", "Hors de sa prison" couronné par l'Académie Française, "Those of the Dark Silence" en collaboration avec Rebecca Nack, deux études : "Les réserves nationales des États-Unis" et "Normality for the Handicap". Les articles de Madame Rocheleau ont paru, et nombreux, dans la "Revue Canadienne", le "Canada français", "l'Opinion Publique" de Worcester, "l'Union" de Woonsocket, le "Worcester Sunday Telegram",

le "Worcester Evening Gazette", "l'Almanach du Peuple", "La liberté" de Fitchburg, la "Semaine Religieuse", "Teachers' Forum for the Blind" de New-York, le "Catholic Educational Review" de Washington, etc., etc.

Toute petite fille, elle affirma des dons remarquables mais un mal atroce arrêta son élan, un mal que personne ne put enrayer, que toutes les autorités médicales consultées furent impuissantes à guérir. La petite fille gaie, vive et charmante n'entendait plus ! Se pouvait-il que tant d'espoirs fussent ainsi ravagés ? Alors autour d'elle la famille entière organisa un dévouement éclairé, une patience discrète et assidue, une délicatesse toujours en éveil. Mais le père clairvoyant sentit bientôt qu'il fallait donner à l'intelligence de cette enfant que l'infirmité menaçait de ruiner, l'éducation propre à assurer son plein développement, à l'outiller de manière à faciliter l'expansion des dons intellectuels dont elle annonçait les magnifiques promesses. Ce fut aux religieuses de la Providence en leur institut des Sourdes-Muettes qu'il confia son enfant afin de lui faire apprendre ce langage des lèvres qui supplée miraculeusement à la déchéance de l'ouïe. Alors l'éducation fut une sorte de merveille. Cette enfant avide de tout apprendre et tout comprendre acquit vite la devination des propos qui courent sur les lèvres. Elle dévoilait par un sentiment très vif de l'étude, un sens idéaliste, un raisonnement juste et un amour du travail qui jamais ne se démentait. "C'est une belle âme... une grande âme", confesse l'une de ses éducatrices. Ainsi armée contre l'adversité la jeune fille remplit dans sa famille son rôle d'actif dévouement sans renoncer à l'étude qui toujours la passionna. Pendant son séjour au pensionnat elle avait ardemment sympathisé à des détresses qui dépassaient la sienne.

Elle avait vu une petite sourde-muette-aveugle qui était devenue pour ses éducatrices un objet d'inlassable sollicitude. Elle avait regardé ce miracle d'une malheureuse, déshéritée des sens qui aident à comprendre et à aimer la vie. Sous l'effet d'une intervention miraculeuse apprendre Dieu d'abord, puis s'éduquer dans les matières essentielles. Elle en était restée éblouie. Plus tard elle devait écrire : "Hors de sa prison" qui est l'histoire de cette miraculée qui mourut comme une petite sainte dans la maison où elle avait connu la douceur d'être secourue et aimée. Ce livre est une belle oeuvre, saine et forte, puissante et consolante. C'est l'expression de la pitié humaine dans sa plus rare beauté. Aussi l'Académie française a-t-elle sanctionné d'un prix d'Honneur le livre qui raconte jusqu'où peut aller le sacerdoce de la charité. La lecture de "Hors de sa prison" est fort attrayante par la qualité de son sujet certes, mais aussi par la simplicité prenante du style.

Cet écrivain que l'épreuve a façonné, apporte à écrire outre un goût littéraire très vif, une pensée approfondie, une compréhension lumineuse des êtres, une appréciation sensible des choses. Et comme elle a développé son observation jusqu'aux limites, elle en recueille une facilité d'assimilation prodigieuse.

Cette merveilleuse idéaliste est aussi une femme d'ordre qui a compris le côté pratique de la vie, l'a acceptée et dirigée même avec une rare volonté. Son énergie mise à de si dures épreuves n'a jamais flanché, elle l'a soutenue dès son bas âge dans une redoutable épreuve et depuis lors l'a accompagnée pas à pas dans une carrière qui ne fut jalonnée que d'actes clairs et méritoires. Elle réussit à garder sa volonté immuable et dirigée avec fermeté.

A un beau tournant de la vie elle a croisé l'homme digne de reconnaître ce qui existait en elle d'infiniment précieux, et ce fut Monseigneur Deschamps, en la basilique de Montréal, qui bénit l'union de deux êtres d'élite. Le doux et saint prélat connaissait la grande âme, la nature altière et distinguée, le caractère d'élite de la femme dont il avait suivi l'évolution. Il devait consacrer son bonheur. Dans ce mariage, notre distinguée femme de lettres trouva le merveilleux échange qui fait les unions bienheureuses. Son éducation bilingue et poussée aux meilleures limites, lui permet d'exercer une double action sur l'esprit de son entourage, et elle emploie valeureusement son talent à mettre en lumière tout ce qui dans l'humanité mérite le relief d'un cadre bien assorti.

Elle est américaine de naissance et canadienne-française d'origine. Sa patrie lui est chère et lui sont également sacrées sa langue et les traditions de sa race.





MADAME FÉLIX ROULEAU
LA MÈRE DU CARDINAL ROULEAU
(Luce Irvine)

Née à L'Isle Verte du mariage de William Irvine et de Lucile Hamel. Epousa vers 1865, Félix Rouleau, aussi de L'Isle Verte, agent général pour la paroisse précitée, servant de comptable pour la municipalité, les écoles et autres institutions d'ordre général ou privé, enfin l'homme de confiance de toute une partie du Témiscouata.

Ce couple d'une éducation religieuse austère et exemplaire éleva une famille de plusieurs enfants dont l'aîné entra dans les ordres, puis dans l'illustre compagnie dominicaine où son intelligence et son caractère ne lui permirent pas d'observer la stricte modestie qui l'aurait relégué dans l'ombre du cloître. Ses supérieurs lui confièrent des missions et des évangélisations qui le mirent en éclatante lumière et attirèrent sur le Père Raymond-Marie l'attention de l'Église canadienne. Il fut ordonné prêtre le 31 juillet 1892, sacré évêque de Valleyfield en 1923, nommé archevêque de Québec le 9 juillet 1926, créé cardinal au Consistoire du 19 décembre 1931, il décéda quelques années plus tard. Sa vie cardinalice fut courte mais fertile en exemple de piété éclairée, de ferveur évangélique, de charité et de douceur apostolique.

Outre Son Éminence gloire de l'Église canadienne, M. et Mme Félix Rouleau eurent plusieurs enfants : M. Luc Rouleau, le Dr Rouleau, Mme Luce Côté, tous trois décédés, Mme Félixine Servêtre (mère de Mlle Jeanne Servêtre, pianiste-organiste de renom), J.-A.-D. Rouleau (de Mont-Joli), Mesdemoiselles Blanche et Marie-Anne.

La vénérable mère du grand Cardinal était remarquable par son esprit, sa distinction, sa belle éducation et une charité qui s'exerçait avec grâce et vertu. Elle était de l'école des grandes chrétiennes, d'une douce piété et d'une inaltérable douceur. Fervente et pieuse, sans bigoterie, elle était le modèle des femmes fortes et dévouées qui ont permis à la race de vivre d'abord, de grandir ensuite.



LADY ROUTH
(Marie-Louise Taschereau)

Fille aînée de l'honorable Jean-Thomas Taschereau, de la Cour du Banc du Roi, à Québec, et de Marie Panet, elle fut la soeur de Son Éminence le cardinal Taschereau et de l'honorable Thomas-Taschereau, juge de la Cour Suprême du Canada. Elle épousa le 16 janvier 1830, le commissaire-général Randolph Isham, un officier distingué qui avait servi sous Wellington et était à ses côtés lors de la bataille de Waterloo, suprême défaite de Napoléon 1er. Il demeura au Canada environ seize ans où il occupa des charges importantes et reçut titres et décorations. Lady Routh accompagna son mari en Angleterre. A la mort de Sir Randolph Routh, elle revint en 1858 dans sa patrie, s'établit à Montréal où elle mourut en 1891, elle fut inhumée au cimetière de la Côte des Neiges.

Lady Routh fut une femme de la plus grande dignité, affable et bonne. Elle laissa quatre fils et cinq filles, dont la plupart habitèrent l'Angleterre.



MADAME BERTHE ROY

Née à Québec du mariage de Philéas Roy, pianiste et organiste, et de Angéline Côté. A l'âge de dix ans elle suivit sa famille à New-York, où elle étudia chez les religieuses de Jésus-Marie. Pendant son séjour dans la métropole américaine, la jeune fille vécut dans l'ambiance musicale créée autour d'elle par son père qui fut professeur de piano et d'orgue au collège de musique, organiste à l'église Trinity et à la cathédrale Saint-Stéphane de la grande ville.

Dès l'âge de trois ans elle émerveillait ceux qui l'approchaient par sa précocité et son extraordinaire mémoire musicale. Elle fut tout d'abord l'élève de son père qui la dirigea admirablement et sut tirer parti de ses dons parfaits.

Peu de temps après son arrivée à New-York, elle obtenait la bourse de la National Conservatory of Music, prix convoité par plus de cinq cents concurrents et concurrentes. Elle étudia alors dans la classe de Joseffy et ses succès attirèrent toutes les attentions.

Madame Berthe Roy a également étudié le chant sous les meilleurs maîtres français à Paris et ses classes de piano et de chant sont suivies par de nombreux élèves qui bénéficient de l'excellence des méthodes des grands maîtres de l'art, transmises par un professeur d'une exceptionnelle valeur.

Ni morgue, ni vanité, ni maniérisme chez cette grande artiste qui a, depuis son bas âge, connu d'insurpassables succès, disons, pour être plus juste, triomphes. Car ce mot exprime bien la qualité des ovations qui l'accueillèrent partout où elle se fit entendre.

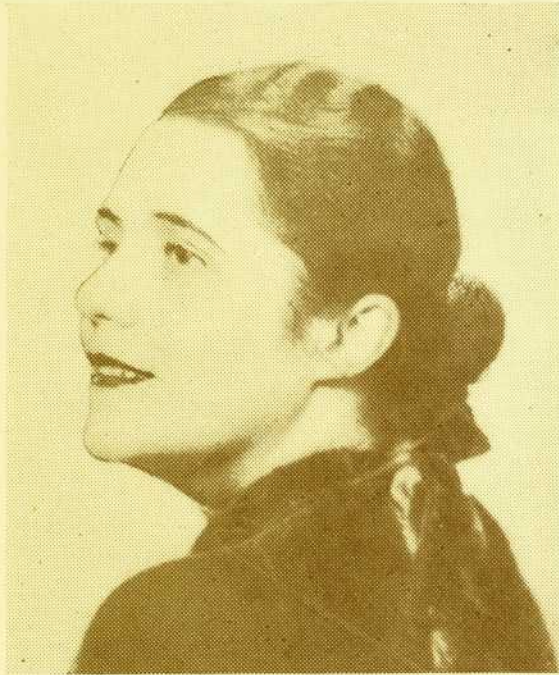
Les critiques de la grande presse française et anglaise n'ont pas craint d'employer à son égard le mot qu'ils n'ont pas l'habitude de prodiguer: "Génie musical", car c'était non seulement de l'admiration d'entendre cette enfant, encore à l'âge de jouer à la poupée, exécuter des oeuvres que des artistes d'une haute compétence n'abordent qu'avec crainte. Comment expliquer ce tour de force de jouer de mémoire toutes les fugues de Bach, et les transposer ensuite dans tous les tons du clavier?

Au fait du scepticisme de quelques artistes qui n'avaient pas encore entendu Berthe Roy, son impresario, offrit une bourse de mille dollars à tout musicien qui pourrait répéter en public un exploit de cet enfant. Personne ne se présenta.

Elle n'avait que huit ans, lorsqu'elle débuta dans un grand concert au Château Frontenac à Québec. Elle connut un succès royal et la petite reine resta toute gentille sous le poids des hommages comme elle demeura plus tard une jeune fille très simple puis une modeste jeune femme qui ne cesse de répondre à son idéal artistique et de manifester son grand don musical.

L'on ne cesse de déplorer, avec combien de raison, qu'une telle artiste s'éloigne des concerts et soit trop complètement absorbée par le professorat.

Souhaitons que bien vite, une ère nouvelle s'inaugure qui nous permettra de jouir de la splendeur de tels talents. Nous ne pouvons renoncer à la joie, comme à la fierté de les entendre et de les acclamer. Madame Berthe Roy est une grande artiste et tout chez elle, en atteste: pensée, culture, technique, tempérament, sentiment.



MADAME ROY-VILANDRÉ

(Adrienne Roy)

Née du mariage de M. A.-R. Roy et de Dubiana Deslauriers, Adrienne fit ses études chez les Ursulines de Québec, et dès l'année suivante elle voyagea en Europe avec son père et sa mère. En 1916, elle épousa le docteur Dollard Vilandré, et le jeune couple résida tout d'abord dans la pittoresque petite ville de La Tuque où Madame Vilandré organisa maints concerts au bénéfice des oeuvres naissantes de ce nouveau coin de notre province.

Madame Roy-Vilandré a travaillé le chant avec mesdames Jeynevald Mercier (1er prix du Conservatoire de Lille), avec notre grande artiste-professeur, Mme Berthe Roy et M. Victor Occellier. Ce n'est pas la splendeur de sa voix qui lui vaut son succès, mais le charme exquis de sa personnalité spirituelle et rayonnante. Rien de plus gracieux, de plus joli, de plus personnel également que la manifestation artistique de cette sincère interprète qui choisit son art et se spécialise dans l'évocation d'un passé auquel il est temps de rendre un hommage mérité, par la résurrection des danses antiques et séduisantes des premiers habitants de ce pays, les diverses tribus indiennes dont la plupart sont décimées au point qu'on craint leur disparition totale. Mme Roy-Vilandré a recueilli certains de leurs chants étranges et tristes à la fois; elles les interprète et leur donne plus de précision encore, par sa mimique expressive et juste. De sa plume alerte et fine elle en fait habilement la critique.

Madame Adrienne Roy-Vilandré a longuement vécu à Paris, où son mari spécialisait ses études médicales, tandis qu'elle perfectionnait sa culture artistique. Ils vivaient dans la métropole et y trouvaient un champ d'action conforme à leurs légitimes désirs de dispenser une action large et généreuse, tant scientifique qu'artistique. Après avoir connu des concerts divers et multipliés, elle comprit vite que sa voix devait s'adapter à un genre particulier. Elle choisit d'abord d'être la chanteuse en costume — le costume de ses chansons, et rien ne fut plus émouvant que l'Évangéline qu'elle personnifia à la perfection. Puis, remontant encore vers le passé, cette jeune femme si vivante dans son époque, eut un élan irrésistible vers les oubliés, les tribus demi-mortes. Elle apprit d'eux tout ce qu'il fallait pour imaginer et organiser un grand spectacle indien, où elle chanta et dansa, avec un partenaire également spécialisé dans les danses indiennes, Paul Coze, de Paris. Les Indiens reconnaissants lui donnèrent alors le titre de "Princesse Ichadio" (Voix claire des bois).

Notre artiste perdit son compagnon et son collaborateur dévoué qui la laissa avec quatre enfants : Rolande, Michelle, Adrien et Gilles. Madame Roy-Vilandré a donc recréé ici les danses indiennes et restitué ainsi à l'art antique une place dans l'art moderne.

MADAME ARTHUR SAUVÉ

(Marie-Louise Lachaine)

Née à Saint-Jérôme, fille unique de Louis de Gonzague Lachaine et de Sophie Migneault, elle étudia chez les Soeurs Grises en leur couvent de Saint-Benoit, et orpheline, Madame Sauvé, fut élevée chez son grand-père maternel, le docteur Joseph Migneault.

Elle épousa le 3 octobre 1899, M. Arthur Sauvé, alors journaliste, qui devint peu de temps après, député des Deux-Montagnes, ensuite chef de l'Opposition provinciale et qui en 1930 fut appelé par le très honorable R. B. Bennett, à occuper, dans son cabinet, le poste important de Ministre des Postes, et fut nommé membre du Sénat canadien en 1935.

De ce mariage naquirent dix enfants, dont quatre survivent : Marie-Malvina Mercédès (Madame Armand Rochon); Jean-Paul, avocat, député des Deux-Montagnes et ancien Orateur de l'Assemblée Législative; Gustave, courtier en assurances et Anne-Marie Pauline; aussi une petite-fille Pierrette Rochon.

M. et Madame Sauvé habitent à Saint-Eustache la belle maison historique où après le docteur Labrie, a vécu son gendre le grand patriote Chénier.

Madame Sauvé possède toutes les vertus des femmes vaillantes et fortes de sa famille qui figure aux premières pages de notre histoire, et a échelonné tout le long de nos annales, les bravoures françaises et les dévouements féminins, aidant laborieusement à la création de la race.

Issue d'un soldat qui se fit colon, Madame Sauvé garde cette belle discipline du courage et de la droiture qui de génération en génération s'est transmise dans sa famille. Elle ne saurait déroger et va tout droit vers le devoir qu'elle confond avec le sentiment, ou plutôt qu'elle n'en sépare pas.

Elle restera indifférente à tout ce qu'elle estime incompatible avec les attributions de la femme, sans cependant attester par des opinions tranchées qu'elle peut condamner quiconque ne pense pas ainsi. Elle met de la douceur dans ses paroles comme dans ses actes. On sent très bien que cette femme gentille, sympathique et aimable, se laisse surtout diriger par son intelligence, mais que son cœur est ainsi fait qu'il ne saurait contredire la dictée de son esprit. Elle indique donc ce bel équilibre qui sauvegarde et pacifie. Elle a épousé l'homme qui l'a choisie, dans toute la ferveur de sa jeunesse bien consciente. Il s'est trouvé encore que sa raison s'accordait avec son amour. Elle est devenue l'associée parfaite: celle qui comprend, soutient, encourage et console.

Elle est la véritable personnification de la femme, telle qu'elle dut être aux temps tragiques de la colonie: fermière ou châtelaine, acceptant la vie telle qu'elle s'offrait, aussi stoïque aux heures de carnage que sereine aux jours de paix. Essentiellement traditionaliste et plus encore parce qu'elle ne s'est jamais séparée de la nature, elle s'est adaptée à toute circonstance avec cette aisance et cette grâce qui est le propre de la véritable distinction et de la réelle valeur.





MADAME ALBERT SÉVIGNY

(Jeanne Lavery)

Née à Québec, seconde fille de Joseph-Isaac Lavery, avocat, Conseil du Roi, et de Madame Pamela Mailloux, elle fut élevée rue Saint-Louis au centre de cette grande bourgeoisie québécoise où depuis la fondation du pays, des générations se lèguent les vieilles traditions de nos aristocratiques familles d'autrefois, dans des décors qui semblent être la reproduction des antiques villes de France, qu'accentue encore cette vieille Porte St-Louis qui rappelle que Québec fut autrefois une ville fortifiée.

Jeanne Lavery a gardé la distinction comme le charme de la véritable Québécoise. Après une éducation toute française, elle puisa dans le milieu très recherché du couvent de Loret's Abbey de Toronto, une solide instruction anglaise.

Le 4 juin 1908 elle épousa M. Albert Sévigny, avocat, qui fut député conservateur de Dorchester en 1911, et désigné comme député-orateur de la Chambre en 1915. En janvier 1916 il était nommé à la présidence des Communes du Canada. Pendant cette période, Madame Sévigny se montra une fort charmante hôtesse, et dans leurs appartements installés au Parlement, elle reçut avec la plus grande distinction. Elle déploya dans ce rôle mondain, mais encore plus diplomatique, les brillantes qualités de la véritable femme du monde. Ce fut en février de cette même année 1916, que fut détruit par incendie, le vieil édifice parlementaire. L'honorable M. et Mme Sévigny revinrent habiter leur chère vieille cité de Québec.

Nommé ministre du Revenu de l'Intérieur en 1917, l'honorable M. Sévigny démissionna en mars 1918 et reprit sa place au Barreau. Il pratiqua sa profession à Montréal jusqu'en juillet 1920, et en mars 1921, il fut nommé juge à la Cour Supérieure du district de Québec. En 1933 il devint juge-en-chef adjoint. Depuis cette nomination, M. et Mme Sévigny habitent Québec, et l'été une ravissante villa à la Pointe-au-Pic, construite par M. Lavery et qu'il habita pendant des années avec sa famille.

Nous pouvons même dire que Madame Jeanne Lavery-Sévigny est une enfant de cette ravissante Malbaie qu'elle a habitée dès son enfance et où sa radieuse personnalité est familière autant que sympathique.

De l'union de M. Albert Sévigny et de Jeanne Lavery sont nés trois enfants : Madeleine, Françoise et Pierre.

Madame Sévigny est le parfait exemple de la femme qui accepte avec ses devoirs familiaux, ceux que lui confèrent les situations où la place le talent de son mari et qui, partout où elle se trouve, sait remplir dans leur délicate plénitude, les rôles les plus délicats, préparée qu'elle est aux fonctions les plus représentatives, sans autre effort que celui de rester ce que son intelligence comme son éducation l'ont faite. Elle est ce que les Anglais dénomment si bien "a perfect lady" et nous, une vraie dame. Et les goûts de Madame Sévigny qui aime le calme, l'ordre, l'intimité, les choses artistiques, les beaux voyages, se sont sacrifiés néanmoins quand il a fallu présider une vie représentative, et très brillamment elle a accompli tous les rites officiels et compliqués, comme si elle y avait trouvé la plus intense satisfaction, tant il est vrai qu'une femme bien née et bien éduquée atteint à toutes les disciplines quand il s'agit de faire honneur à l'homme qui l'a choisie.





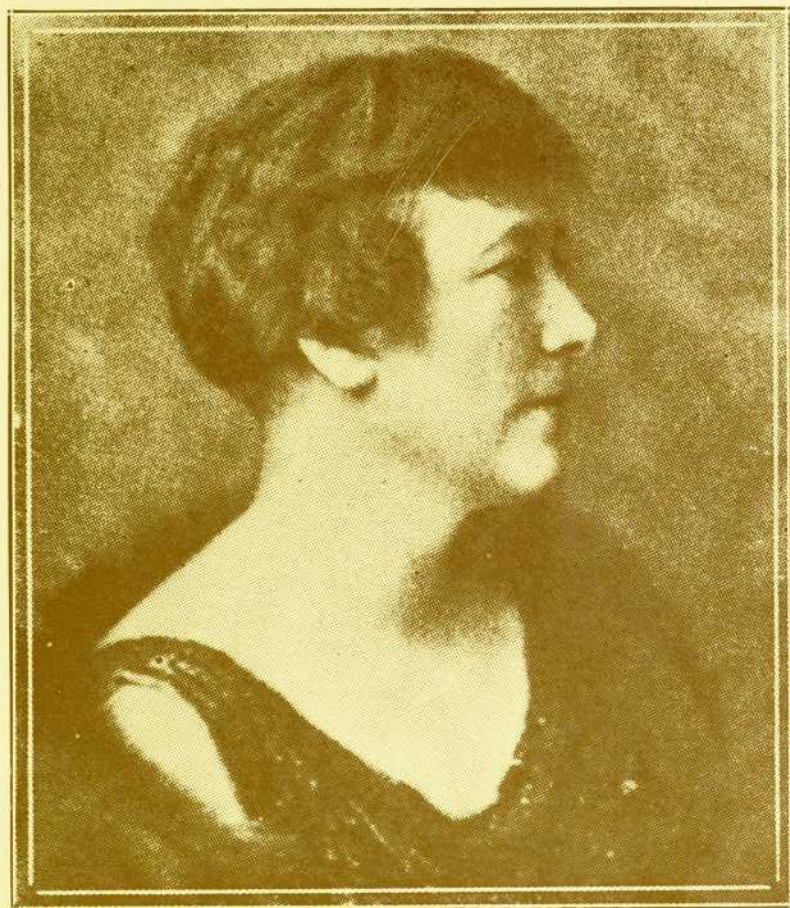
MADAME JOHN SCOTT
(M. McMaster)

Née dans la banlieue de Glasgow (Écosse), du mariage de A. McMaster et de Elisabeth McIndo, Madame Scott est donc une Écossaise cent pour cent. Depuis 1874, fixée dans la ville de Montréal, elle y a exercé un travail social, politique et patriotique de la plus sûre direction et de la plus noble portée. Son sens politique averti, son intelligence admirablement disciplinée, la portent aux points stratégiques qu'il faut défendre et sauver. Ses activités dans le domaine de l'éducation populaire, s'exercèrent tout d'abord avec la "Women's Christian Temperance Union" où elle s'affirma un véritable chef de file.

Elle est incontestablement une éducatrice incomparable. C'est sa carrière et c'est aussi son art. Elle est membre à vie du "National W. T. U." et de l'Alliance Nationale pour le vote des femmes; présidente honoraire de l'Union Française Villard, et rédactrice au "White Ribbon Tidings".

Pendant la guerre, elle joua un rôle éminent aux élections de 1917. Depuis 1919 elle est vice-présidente et organisatrice de la "Women's Conservative Association" et présidente du "Franchise Committee of the Montreal Women's Club". Elle est aussi membre du "Women's War Council", créé à Ottawa en 1918. Elle eut deux fils: James Douglass Scott, officier aviateur tombé en France dès 1916, et le capitaine Hugh M. Scott, qui servit pendant la grande guerre dans les rangs du 42e Bataillon Royal Highlanders of Canada. Madame John Scott a aussi deux filles, Mesdames Strong et Thorpe, de Montréal.

En 1935 elle mit toute son activité, son esprit d'initiative au service de la cause du Très Honorable R.-B. Bennett, et servit activement les intérêts conservateurs, les activités féminines et sociales, se montrant toujours dévouée et ardente à toutes les nobles causes. Ses chefs l'honorent de la façon la plus courtoise et la plus respectueuse. On ne peut s'incliner trop bas devant cette femme d'élite venue d'Écosse et qui a servi sa patrie canadienne avec une merveilleuse énergie, un dévouement inaltérable et magnifique. Le nom de Mme John Scott s'inscrit parmi les nobles figures de nos grandes Canadiennes.



MADemoiselle IDOLA ST-JEAN

Née à Montréal, du mariage de Edmond-N. St-Jean, avocat criminaliste distingué et de Mme Emma Lemoine, descendante de l'une de nos grandes familles canadiennes. Elle étudia chez les Dames de la Congrégation Notre-Dame. Après des études sérieuses elle se spécialisa dans la diction et l'élocution, et enseigna l'art de BIEN DIRE dans nos principales maisons d'éducation.

Vers 1913 nous la trouvons à Paris à l'école du grand Coquelin et de Mlle Renée Dumesnil, de la Comédie Française. Mlle St-Jean est chargée de cours de langue française et de diction à l'Université McGill et au Monument National.

Féministe militante, elle a fondé en 1927 "l'Alliance Canadienne pour le vote des femmes" et elle a multiplié son action dans tous les sens pour intéresser les femmes à leur propre sort.

En 1930 elle se présente devant l'électorat de la division St-Denis - Dorion. Son geste courageux fut considéré comme prématuré. Elle se sentait aller à une défaite, mais elle jugeait l'heure venue d'affirmer ses idées et de proclamer ses revendications féministes par une candidature où elle fut combattue avec une violence qui la laissa sans amertume, et garda l'emprise d'une volonté que rien ne fait dévier. Son esprit est précis et méthodique, mais cette discipline est acquise à force d'effort raisonné.

Elle a dû être tout d'abord, imaginative, primesautière et impulsive. Elle a acquis de meilleurs pouvoirs : se contrôler, grandir sa volonté, élargir ses horizons, prévoir, dominer son acte pour se porter ensuite et vigoureusement vers les points stratégiques où elle sent son sexe insuffisamment protégé. Elle n'a pas peur d'élever des barricades qu'elle sait ensuite défendre avec cette belle bravoure qui lui vaut toutes les estimes, je dirai plus, de vibrantes admirations.

Et si Idola St-Jean avait DIRIGÉ SEULE la campagne du suffrage féminin, le suffrage, elle l'aurait gagné. Et le jour où les femmes voteront dans Québec, c'est à l'effort persistant et intelligent d'Idola St-Jean qu'elles le devront. Quel que soit le rôle qu'elle remplira ensuite dans la lutte, ce sera elle, l'instigatrice, la fervente, la combative qui aura voulu et obtenu le suffrage des femmes !



MADAME H.-C. ST-PIERRE
(Marie-Albina Lesieur)

Née à Terrebonne. Son père, Charles-Adolphe Lesieur descendait en ligne directe du fondateur de Yamachiche. Sa mère, Elisabeth Loranger, appartenait à cette famille Loranger qui a donné des membres éminents à la magistrature. Elle étudia chez les Dames de la Congrégation Notre-Dame. En 1874, elle épousa M. H.-C. St-Pierre, avocat déjà réputé au barreau de Montréal et qui fut nommé juge de la Cour Supérieure en 1902. De ce mariage naquirent cinq enfants : Henri, avocat, décédé; Georges, ingénieur civil; Madame Lorenzo Bélanger (Annette); Guillaume, avocat et actuellement chef du bureau légal de la ville de Montréal; Mme J.-Alexandre Prudhomme (Juliette).

Madame St-Pierre étudia le piano avec le fameux musicien et compositeur Dominique Ducharme, et sa carrière musicale fut des plus brillantes. Cette femme remarquable par ses dons artistiques, ses qualités morales et son charme extrême, mourut le 19 décembre 1908, entourée de l'admiration de tous ceux qui l'avaient approchée.

Elle était une virtuose tout à fait remarquable, et pendant toute une période pas un concert ne se donna sans sa brillante collaboration. Les programmes du temps attestent combien sa carrière fut active et belle.

Tous les artistes, arrivés comme aspirants — participèrent aux bienfaits de cette incomparable dirigeante. Ses activités musicales ne la faisaient nullement se désintéresser de son foyer où elle apportait d'adorables qualités de dévouement et l'excellence d'un caractère épanoui au souffle ardent des plus hautes impressions.

Cette artiste était surtout une femme exquise au cœur délicieux, à l'esprit aimable et fin, qui a su mettre dans son époque de la beauté, de la droiture et du charme.



MADAME LOUIS-JOSEPH TARTE
(Berthe Gauthier)

Née à Montréal. Son père, Thomas Gauthier a laissé le renom d'un financier et d'un philanthrope; sa mère, Elizabeth Pagnuelo, était de descendance espagnole et française. Elle étudia chez les Dames du Sacré-Coeur à Montréal et épousa en 1898, M. Louis-Joseph Tarte, journaliste, autrefois directeur de "La Patrie", fils de l'honorable Israël Tarte, l'un de nos grands hommes d'État canadiens. De ce mariage sont nés quatre enfants : Jeanne (Madame Jean Bérard); Héléne (Madame Charles Dupuis); Jean, avocat, et Paul. Madame Tarte s'intéresse à tous les mouvements d'inspiration sociale et charitable. Elle est patronnesse à Notre-Dame, à Ste-Justine, à l'Asile de la Providence et présidente-conjointe de l'Institution des Sourdes-Muettes qui reste son oeuvre de prédilection. Elle fut aussi secrétaire des Filles de l'Empire, Chapitre Dumont-Lavolette, où elle prodigua au cours de la guerre, ainsi que dans la Croix-Rouge et dans maintes associations de combattants, un extrême dévouement. Ses goûts artistiques l'inclinent à favoriser tout mouvement d'éducation chez ses compatriotes, et son hospitalité comme sa bienveillance, s'exerce à l'égard des artistes et des écrivains. Elle se dévoue aux côtés de son mari, dont le civisme s'atteste hautement, au service de toute cause propre à servir le progrès national.

Ses aïeux français comptèrent parmi les premiers colons canadiens, et nous retrouvons leurs gestes courageux aux nombreuses pages de notre histoire. Ne compte-t-elle pas dans sa lignée ce Blaise Juillet tombé à trente-deux ans dans une formidable épopée aux côtés de Dollard Des Ormeaux. Elle est également apparentée, par son aïeule maternelle, née Leber, à l'illustre recluse canadienne, Jeanne Leber. Madame Tarte n'aime que la simplicité, l'ordre, la paix; elle choisit ses amitiés; on ne lui suggère pas ses sentiments, encore moins ses idées. Et par-dessus tout, elle ne renonce jamais à un devoir, incapable d'une faiblesse dans l'ordre moral. Trop raffinée pour n'être pas intuitive, elle voit en elle et autour d'elle. Elle n'est point de celles que l'on puisse abuser, ni qu'une flagornerie puisse conquérir. Elle sait à un point sensible, évaluer la qualité des esprits et des coeurs avec lesquels la vie la met en contact, et son intuition n'est jamais en défaut. Vous ne l'éblouissez pas, car elle sait ramener chaque individu, comme chaque chose, à ses justes proportions. Mais rien n'altère une affection qu'elle a acceptée. Sa loyauté et sa tendresse sont des trésors qu'elle ne reprend jamais à ceux qui les ont reçus. Sa fidélité prend alors un sens émouvant. Rien de mondain ni de factice ne l'anime. Elle est trop discrète, trop délicate, trop timide aussi pour se livrer. Elle a permis à ceux qui l'aiment d'apprendre silencieusement tout ce que son sentiment offre de sécurité et de luxe.



LA MÈRE DU CARDINAL TASCHEREAU
MADAME JEAN-THOMAS TASCHEREAU
(Marie Panet)

Il convient ici de placer un précis historique qui donne son véritable cadre à la mère distinguée d'un fils auguste de notre Église catholique canadienne. C'est dans les recueils historiques de M. Pierre-Georges Roy que nous allons remonter, pour y emprunter, avec son bienveillant assentiment, les détails qui racontent la création de cette grande famille, dont le fondateur Thomas-Jacques, arriva à Québec le 28 août 1726, accompagnant le Gouverneur de la Nouvelle-France, le Marquis de Beauharnois, et Claude-Thomas Dupuy, nommé intendant de la colonie. L'intendant Dupuy, révoqué en 1728, retourna en France, mais Thomas-Jacques résolut de demeurer ici. En 1732, il obtint la charge de trésorier de la marine et des troupes. La charge était lourde et peu rémunératrice, et Taschereau l'accepta sur les instances de l'intendant Hocquart qui, par la suite, devint l'ami du jeune Taschereau et signa son acte de mariage avec Marie-Claire Fleury de la Gorgendière, épousée à Québec en janvier 1732.

Thomas-Jacques Taschereau était né à Tours, en Touraine. Ses parents y avaient joué un rôle éminent dans le progrès de cette jolie ville, comme dans la conduite de la justice et de l'administration. Intègres et intelligents, ils s'étaient tour-à-tour imposés à l'estime de leurs concitoyens, et s'étaient élevés aux postes les plus enviés. Thomas-Jacques devait apporter ici les vertus et les talents familiaux. Il avait obtenu du gouverneur Beauharnois, dès 1756, la concession de trois fiefs contigus sur les bords de la rivière Chaudière, qui furent attribués aux seigneurs de la Gorgendière, aux deux frères Pierre-François et Rigaud de Vaudreuil qui tous deux devinrent Gouverneurs de la Nouvelle-France, et à Thomas-Jacques Taschereau, en qualité de seigneurs. Ils contribuèrent, par l'établissement de leurs seigneuries, à l'ouverture de tous les comtés qui sont situés sur les bords de la rivière Chaudière, en assumant la direction agricole et colonisatrice de cette partie riveraine du Saint-Laurent.

Et la dynastie Taschereau s'établit et fournit au clergé des prêtres de haute et sainte renommée, des avocats au barreau et à la magistrature des juristes éminents, tandis que les filles de cette lignée épousaient les partis les plus considérés de la Nouvelle-France, notamment les Juchereau-Duchesnay, les Des Rivières, les Routh, les Coutenot, etc. Ils sont seigneurs de la Beauce, de Joliet dans Dorchester et autres lieux, et l'on arrive ainsi, en pleine gloire, au mariage de l'honorable Jean-Thomas Taschereau, continuateur de la deuxième branche de la dynastie fondée par Thomas-Jacques, seigneur de Sépaillé, venu au Canada en 1726. Il représentait la troisième génération de la troisième branche des Taschereau canadiens, et épousa à Québec, le 16 mai 1806, Marie, fille de l'honorable Jean-Antoine Panet, orateur de l'Assemblée Législative, et de Philippe Badelard. De ce mariage naquit avec plusieurs autres enfants, Elzéar-Alexandre, le premier Prince de l'Église canadienne, son Éminence le Cardinal Taschereau qui naquit au manoir de Ste-Marie de la Beauce, patrimoine familial, le 17 février 1820. A 17 ans il entra dans l'état ecclésiastique et fut reçu prêtre en 1842 après de longues années d'études philosophiques et théologiques. Sa vie s'identifia avec celle du Séminaire de Québec. Il alla à Rome étudier le droit canonique. En 1871 il fut nommé archevêque de Québec et devint l'un des fondateurs de l'Université Laval. Il fut créé cardinal en 1886 et décéda en 1898. Il est inhumé sous le sanctuaire de la Basilique de Québec.

Marie Panet-Taschereau, sa mère, était une bonne et sainte femme. Elle fut la fondatrice de la Société charitable des femmes catholiques de Québec qui subsiste toujours, plus prospère que jamais, nous affirme M. Pierre-Georges Roy, l'un de nos grands archivistes, l'historien de la famille Taschereau, des Juchereau-Duchesnay, des De Lanaudière et autres. Le père du Cardinal, le juge Jean-Thomas Taschereau, mourut en 1832 à Québec, du choléra asiatique. La mère, Marie Panet, mourut en son manoir de Ste-Marie de Beauce en 1866. Ni l'un ni l'autre n'assistèrent à cette élévation au plus haut degré de l'histoire de l'Église romaine au Canada, non plus qu'à la nomination de leur fils Jean-Thomas, au titre de juge de la Cour Suprême du Canada, mais ils avaient semé, par leur vie vertueuse, des exemples qui font les races fortes et puissantes.





MADAME ALEXANDRE TASCHEREAU

(Adine Dionne)

Née à Sainte-Anne de la Pocatière. Fille de l'honorable Elisée Dionne, conseiller législatif et ministre dans le cabinet Chapleau-Mousseau. Sa mère, Clara Tétu, appartenait à l'une des premières familles du pays. Elle reçut son éducation chez les Dames de Jésus-Marie, dans leur couvent de Sillery. Le 26 mai 1891, elle épousa M. Louis-Alexandre Taschereau, avocat au barreau de Québec qui devint Premier ministre de sa province. De ce mariage sont nés cinq enfants : Paul et Robert, avocats, Charles, ingénieur civil, deux filles : Gabrielle (Mme Cortland Fages), et Juliette (Mme Louis-P. Gélinas). Madame Taschereau participe au mouvement social et philanthropique de la Capitale. Elle organisa le premier "Tag Day" donné à Québec, et contribua ainsi à apporter d'importants appoints matériels à la Ligue antituberculeuse et à l'hôpital Laval de Québec. Elle s'occupa activement des oeuvres de guerre, dans la période de 1914-18, et leur prêta son généreux appui et son important dévouement. La Croix Rouge, les oeuvres de secours aux soldats, les oeuvres françaises, belges ou serbes absorbèrent ses activités. Après l'Armistice, elle dirigea à Québec la fête des "Coquelicots" qui, le 11 novembre, ceignaient corsages et boutonnieres, au bénéfice des soldats de retour du front. S'intéresse à tout mouvement littéraire et artistique, et les seconde libéralement. Est décorée de la "Reconnaissance serbe" pour services signalés.

Madame Taschereau a toujours connu la noblesse des milieux cultivés et raffinés où l'on obéit à des traditions, où l'on reste fidèle à des coutumes. Son enfance s'est déroulée dans des cadres harmonieux et pittoresques, où les plus exquises façons avaient cours, et elle est ainsi devenue la femme du monde accomplie que nous nous plaisons à regarder dans les réunions sociales où président son charme incomparable et son aisante dignité. Elle n'ignore rien des choses nationales qui sont traitées autour d'elle, non plus que des questions politiques qui défraient l'actualité. Mais son activité de ce côté est restreinte, et elle laisse volontiers les lourdes responsabilités à ceux à qui elles incombent. Néanmoins, il ne faudrait pas la croire indifférente ou détachée des hautes préoccupations qui intéressent le sort de la femme; elle est trop de son époque pour se détourner des intérêts qui passionnent à quelque titre, l'opinion du temps, mais elle est aussi trop profondément femme pour souhaiter une émancipation qui dans des opinions que nous n'avons pas à discuter ici, apparaît comme la faillite de la famille et du foyer. Madame Taschereau a contribué de façon trop absolue à de grands mouvements d'éducation et de charité, d'essence entièrement féminine, pour n'en pas comprendre la puissante et admirable discipline. Elle n'est jamais restée sourde à un appel qui l'atteignait au coeur.

Appelée à Ottawa, avec un groupe des femmes marquantes de chaque province, à une conférence féminine convoquée par Sir George Foster, sous la présidence de la Duchesse de Devonshire, en la dernière année de la guerre, Madame Taschereau fit preuve de discernement et de décision. On sentit son esprit sûr, juste et renseigné. Elle prouva alors, avec tant d'autres, que la femme peut à l'occasion influencer de tout son poids le bon côté de la balance où se pèsent les destinées nationales.

Puis, la guerre finie, elle n'arrêta pas son travail. Elle ne fit que le diviser autrement. Il restait tellement à faire pour panser les maux dont le monde restait accablé. Il y avait nos valeureux soldats à réinstaller dans une vie nouvelle. Les souffrances n'empêchaient pas les déboires. La sollicitude de Madame Taschereau se tourna naturellement vers eux avec cette délicatesse qui donne un tel prix aux plus simples attentions. A l'anniversaire de l'Armistice, Madame Taschereau eut cette suprême pensée de fleurir sa belle ville de ces coquelicots, rouges comme le sang de nos héros, fleuris aux côtés des Flandres où tant de nôtres s'étaient endormis dans la gloire. Elle donnait ainsi à cette fête lourde de souvenirs une note émouvante et douce tout à la fois. N'est-ce pas joliment cette idée de fleurs jaillies des champs de bataille qui venaient jeter dans la fête de l'Armistice ce rappel des morts, et bien aussi des vivants. Car alors, dans les tirelires des jolies vendeuses, tombaient innombrables, les recettes qui devaient soutenir les oeuvres consacrées à ces valeureux "retours du front".



MADAME JEAN-THOMAS TASCHEREAU

(Marie-Louise-Joséphine Caron)

Née à Québec, fille de l'honorable René Caron, Lieutenant-Gouverneur de la province de Québec, et de Joséphine de Blois, elle épousa Jean-Thomas Taschereau, juge de la Cour Suprême du Canada, veuf déjà de Adèle Dionne, fille d'Elisée Dionne, qui lui laissa un seul fils, Jean-Thomas, et quatre filles.

Par son second mariage, le juge Jean-Thomas Taschereau, jr., ouvrit la seconde branche de la famille. Nous suivons cette dernière lignée qui comprend Joseph-Edouard, Jean-Thomas-Antoine Caron; Marie-Louise, Joséphine, Louis-Alexandre, ancien premier ministre de la province de Québec, Charles-Edmond, Marie-Hélène, Marie-Claire-Caroline.

Epouse de l'un des juristes les plus éminents de son temps, Madame Taschereau tint à ses côtés avec une impeccable grandeur, son rôle de grande dame. Elle représentait dans toute sa finesse, sa distinction et sa discrétion, le "meilleur monde", et ceux qui se rappellent encore ces dames du temps jadis vraiment nées et vraiment éduquées, frémissent de dédain devant les parvenues qui s'efforcent de les remplacer et ne réussissent qu'à les faire davantage regretter.

Cette rare qualité de race qui faisait de Madame Jean-Thomas Taschereau une personnalité inoubliable, je me sens impuissante à la raconter telle qu'elle fut, incarnant la bonté, la grâce de l'ancien régime.

Autour d'elle s'opérait un rayonnement incomparable et qui apportait joie et paix et laissait les âmes planer si haut que de tels sommets sont devenus inconnus.

Madame Jean-Thomas Taschereau, jr., mourut à Québec au milieu de sa famille, le 7 octobre 1915, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, dans toute sa sérénité de grande chrétienne.



MADAME AMÉDÉE TRUDEAU
(Antoinette Charbonneau)

Née à Montréal, du mariage de François Guillaume, fonctionnaire, et de Mathilde Plessis-Bélaïr. Elle étudia chez les religieuses des Saints Noms de Jésus et de Marie de Longueuil avec lesquelles elle conserva les plus affectueuses relations, prenant part à toutes leurs oeuvres pieuses et charitables. Actuellement, elle est présidente des anciennes élèves et elle participe avec elles à secourir les infirmes, les orphelins, les malheureux, tous les délaissés que la misère isole fatalement. En 1933, elle épousa M. Amédée Trudeau.

Madame Trudeau poursuivit ses études à l'Université de Montréal, devint bachelière en sciences sociale, économique et politique.

Femme d'une rare activité et d'un dévouement à toute épreuve, son éducation sérieuse lui permet d'accéder à tous les rôles, voire même à toutes les dignités. Spirituelle, gaie et aimable, elle voit s'ouvrir pour elle les cercles les plus nombreux comme les plus sympathiques. Sous le gouvernement Bennett, elle succéda à Mme Gérin-Lajoie au bureau de l'hygiène; sa connaissance du sujet lui valut outre les éloges de ses chefs, la sympathie et l'amitié de ses camarades. Elle dirige actuellement l'enseignement dans l'art du bien manger et du bien recevoir dans les hôtels de la province pour le bonheur des touristes et notre renom français.



MADAME HENRIETTE TASSÉ

(Henriette Lionais)

Née à Québec, mais élevée à Montréal. Fille de Charles Lionais, le grand animateur minier de son époque. Sa mère était Émilie Berthelot, la soeur du fameux humoriste et caricaturiste Hector Berthelot. Elle étudia au couvent d'Hochelega chez les Soeurs des Saints Noms de Jésus et de Marie. En 1892, elle épousa M. Gustave Tassé, dont elle eut trois enfants : Marguerite, morte à six ans, Jeanne, décédée à l'âge de 22 ans et Gaston.

Madame Tassé est membre du comité exécutif du Club libéral central des femmes de Montréal et secrétaire provinciale du suffrage féminin qui s'appelle "Ligue des droits de la femme".

Madame Tassé participe à tous nos mouvements d'ordre littéraire et social, et devint membre de la Société des Auteurs dès sa fondation. Elle est une fervente patriote et une sociologue de belle valeur, en même temps qu'un écrivain d'élite.

A publié son premier volume "La vie et le rêve" en 1915, "De tout un peu" en 1923, "La femme, la Civilisation" en 1927, "Les salons français" en 1930, et la biographie de son oncle, Hector Berthelot.

Elle voyage actuellement en Europe, surtout à Paris où elle entretient des relations d'affaires avec de grands éditeurs français.

Les "Salons français" reconstitués par Madame Tassé, de celui de la marquise de Rambouillet à celui de Madame Juliette Adam apportent un parfum délicat et capiteux. La lecture est bien attachante de cette petite histoire, plus vivante que la grande, qui reconstitue les sociétés parées d'esprit et de grâce. Cette oeuvre apporte par sa brillante évocation, un choix qui fleure le bel esprit et la bonne compagnie. Et le tableau nous met en extase devant toutes ces grandes dames qui dans leurs salons mirifiques, provoquent le génie et consacrent l'héroïsme. Et nous aimons la pensée qui a remplacé dans son cadre brillant, une société où de nos aïeux fréquentaient.

Madame Tassé ne limite pas ses activités à recréer le passé. Elle est dans son époque d'évolution, une animatrice. Aucune faiblesse dans le caractère de cette femme tendre et compréhensive qui a communiqué aux luttes de la vie, à qui rien n'échappe de ce qui vaut d'être compris.

Madame Tassé, outre la tâche littéraire qu'elle poursuit sans négligence prend encore part aux activités sociales, voire même politiques, et se met constamment au service des causes qui intéressent la sauvegarde et le progrès.





LADY WILLIAMS-TAYLOR

(Jane Henshaw)

Fille de Joshua Henshaw, homme d'affaires, Mme Williams-Taylor naquit à St-Hyacinthe et passa ses jeunes années dans le milieu cultivé et raffiné de cette jolie ville où elle apprit, par un contact quotidien, à connaître les Canadiens français. Elle apprit ainsi notre langue et ne cessa de la perfectionner par des séjours prolongés en France. Elle sut s'initier à la vie parisienne et acquérir la compréhension de l'art et de la littérature de ce merveilleux pays, tout comme elle étudia l'Angleterre dans ses aspects divers et multiples. Toute jeune elle épousa en 1888 Sir Frédéric Williams-Taylor, financier, qui dirigea en qualité de directeur-général et de président la Banque de Montréal et porta très haut le prestige et la solidité de cette institution bancaire.

Du mariage de Miss Jane Henshaw avec M. Williams-Taylor naquirent deux enfants : une fille, Mme Frédéric Watriss de New-York et un fils qui servit pendant la grande guerre dans les Hussards et ensuite au Soudan où il fut tué en 1925.

Lady Williams-Taylor fut présentée à la Cour de St. James en 1907. Elle y reparut en 1911 et à plusieurs reprises depuis soit dans des bals ou réceptions, et tout récemment occupait avec son mari des stalles réservées aux invités de marque, lors du Couronnement de Leurs Majestés George VI et Elisabeth d'Angleterre.

Sir Frédéric et Lady Williams-Taylor ont ici leur résidence Avenue des Pins, à Londres Place Eaton, et à Nassau, aux îles Bahamas, une enchantresse villa "The Wave", où le distingué couple passe la plus agréable et reposante partie de sa vie.

De tout temps lady Williams-Taylor — disons lady Jane avec ceux qui l'admirent et l'aiment — se mêla aux initiatives patriotiques et philanthropiques, mais pendant la guerre elle se haussa au premier rang alors qu'elle appliqua ses extraordinaires qualités d'initiative et d'organisation, et cette intuition intelligente qui distingue la valeur individuelle et se l'attache avec diplomatie et intelligence, dans les proportions nécessaires au succès des oeuvres.

Sous l'autorité directe du Comité France-Amérique la liaison avec les diverses activités installées dans "L'Aide à la France" devint facile, rapide et efficace. Puis la sympathie monta avec l'admiration que provoqua l'action de cette femme d'une essence rare et fine, d'un caractère et d'une discipline incomparables. Elle seconda Madame Thibaudeau qui ne demandait qu'à se faire suppléer par cette compagne plus jeune et désignée par ses dons personnels comme par sa situation sociale à jouer un rôle de toute première valeur. Et comme en qualité de secrétaire de "L'Aide à la France", je pus voir et applaudir de plus près l'action intensive autant que désintéressée de cette splendide animatrice liée à nos pensées et à nos sentiments, je dois lui rendre cet hommage ému et reconnaissant, que lady Williams-Taylor en trois années de travail en commun, avec ses compatriotes françaises, a plus fait pour provoquer l'union entre les deux grandes races qui peuplent notre province que les meilleurs diplomates et les plus sincères politiques par leurs discours et propagande. Et je fixe ici un souvenir qui devra être gardé à la mémoire d'une femme qui put développer autant de véritable esprit canadien, tout simplement parce qu'elle était juste, noble, belle et femme, magnifiquement femme.

Sa culture très éclectique l'incline naturellement aux choses de l'esprit et le "Press Women Club" de Montréal l'a désignée comme présidente honoraire. A Londres, à Nassau, partout où rayonne notre grande Canadienne, s'installe avec elle une atmosphère harmonieuse et gaie. Mentionnons que diverses décorations, celles de la "Reconnaissance française de 1ère classe (médaille de vermeil)" de l'Ordre de St-Sava de Serbie, médaille de la Croix Rouge, etc., etc., sanctionnèrent son dévouement patriotique.

MADAME JULES TESSIER

(Frances-Mathilde Barnard)

Née du mariage de Edmund Barnard, avocat, Conseil du Roi, et Ellen Austin, d'Albany, N.-Y. Étudia chez les Dames du Sacré-Coeur en leur pensionnat du Sault-au-Récollet. Épousa en 1882 M. Jules Tessier, avocat, qui devint député puis président de l'Assemblée Législative, sous le gouvernement Marchand et fut nommé membre du Sénat canadien en 1903 par le cabinet de Sir Wilfrid Laurier. Madame Tessier est à la tête du mouvement social et charitable et depuis nombre d'années, se dépense sans compter pour les oeuvres artistiques et philanthropiques de la vieille capitale du Québec.

Madame Tessier est la femme de son époque, esprit ouvert, accessible à tous les sages progrès, accordant les qualités de la meilleure tradition aux idées et aux initiatives de l'époque où la vie l'a située.

La mère de Madame Tessier est née à Rome, cette cité antique où l'histoire et l'art ont écrit leurs plus splendides miracles. Plusieurs années de vie européenne avaient fait de Madame Barnard la femme supérieure que ses amis ont hautement estimée. Elle a transmis à ses enfants les belles qualités de l'esprit et du coeur, que l'on retrouve dans la Québécoise d'aujourd'hui.

Madame Tessier ne connut aucun de ces heurts qui disloquent tant d'existences dont le cours s'annonçait serein. Elle avait épousé un juriste qui goûta de la politique, avec discernement, et dont le caractère, tout de droiture et de courtoisie, pouvait faire l'honneur d'une femme. Fils du juge Tessier, ancien seigneur de Rimouski, il retourne chaque été avec les siens, humer l'odeur du varech familial dans ce beau domaine seigneurial, héritage de sa lignée. La seule ombre sans doute, au tableau de ce ménage, c'est l'absence d'enfants à ce foyer si fervent et si heureux.

On s'inquiète quelquefois d'une divergence purement imaginaire, entre la Québécoise et la Montréalaise, qui rendrait difficile, à l'une comme à l'autre de se transporter dans le milieu que l'on croit volontiers adversaire, pour y exercer une action directe et y conquérir une autorité. Certaines femmes offrent un éloquent démenti à cette opinion déraisonnable et je ne sais pas de plus persuasif exemple que la carrière de Madame Tessier. Aucun Québécois n'a jamais dû éprouver qu'elle était née à Montréal, tant Québec l'a faite sienne étroitement et, disons-le, aimablement. Personne donc ne s'aviserait de penser aujourd'hui que Madame Tessier n'appartient pas, tout entière à sa ville d'adoption et l'on taxerait de jalousie et d'envie la ville natale qui oserait la réclamer. D'ailleurs, si la métropole concède à la capitale de si brillantes recrues, il n'en arrive pas moins à Québec d'exercer sa générosité envers Montréal, et il sera intéressant au cours de ces portraits de femmes, de signaler ces heureux échanges.

Une distinction innée préside à tous les actes de Madame Tessier. La confiance qu'elle inspire est presque touchante. On sait la sagesse pondérée de ses directives. Aussi tous les mouvements qu'elle a inaugurés, protégés ou servis ont connu le meilleur succès.

En 1895, aidée de Miss Margaret Thompson (depuis Madame Fred Gaudet, de Montréal), elle a fondé le Club Musical qui est aujourd'hui un centre autorisé de culture artistique. Madame Tessier a aussi suscité des activités sociales du plus haut mérite. Celle de la Goutte de Lait qu'elle inaugura en 1915, entourée de Mesdames Frances McLennan, Onésime Pouliot, Miville Dechêne et autres, est restée je crois, sa plus chère attention. L'Oeuvre compte aujourd'hui plus de dix dispensaires disséminés sur divers points de la capitale et dans les milieux les plus peuplés. Des médecins dévoués ont, l'an dernier, veillé sur la santé de deux mille sept cents bébés et reculé ainsi dans une ombre presque totale le spectre de la mortalité infantile qui horrifie les pauvres mamans. La Goutte de Lait de Québec est restée une oeuvre d'initiative privée que les pouvoirs publics protègent, mais qui agit sous l'impulsion de la femme, souveraine gardienne des berceaux. Ajoutons que des infirmières se consacrent à l'éducation des mères, se rendent à leur appel, professent à leur adresse les notions d'hygiène et les soins à donner aux enfants. Toute une éducation saine et intelligente se développe ainsi. Et n'est-il pas émouvant de voir une femme sans enfant, déployer de telles activités maternelles et manifester une sollicitude admirable pour préserver tant et tant de petites vies. Il est inutile d'insister sur les mérites d'une création aussi tendrement humaine. Là, ne s'arrête pas la sollicitude de Madame Tessier envers les tout petits et elle est encore Trésorière de l'Oeuvre de la Sauvegarde de l'Enfance, société très agissante et dont les bienfaits sont profondément salutaires.

Ainsi va vers le bien comme vers le beau, l'effort de Madame Tessier, rehaussé par le charme tout puissant, la bonté compréhensive et sans cesse éveillée de cette splendide initiatrice. Si j'aimais les comparaisons, Madame Tessier me paraîtrait se rapprocher de Madame Rosaire Thibault et posséder



la même emprise sur l'esprit de ses collaboratrices. Toutes deux d'ailleurs se ressemblent par des origines européennes plus directes, par leurs mères qui s'aimaient, par leur éducation auprès des mêmes religieuses, sous le même toit qui a abrité tant de radieux espoirs. Elle jouit encore à Québec de la même affection dont s'enveloppe ici la vie de Madame Thibaudeau. Même charme, même esprit, même bonté, donc même prestige, cela va de soi. Elles ont acquis sur leurs contemporaines, une indiscutable autorité due essentiellement à leur mérite, à leur vaillance, à leur dévouement encore. Elles ont multiplié leur action et l'ont sans cesse subordonnée à l'appel qui montait de la détresse humaine. N'est-il pas tout simple qu'on les aime et qu'on les respecte?

Attachant au possible, m'est ce portrait dont je n'ai saisi le charme qu'au passage, de loin, sur la route, comme l'on respire le soir, dans l'ombre discrète, l'arome de jardins lointains situés quelque part, que l'on ne voit pas et où l'on n'est jamais entré. Il n'y a alors qu'à fermer les yeux et goûter à son rêve.

MADAME ROSAIRE THIBAudeau

(Marguerite LaMothe)

Née à Montréal du mariage de Guillaume La Mothe et de Marguerite de Savoie. Étudia chez les Dames du Sacré-Coeur à Montréal; épousa en 1873 Rosaire Thibaudeau, de l'importante firme Thibaudeau frères, qui devint sénateur en 1878, puis shérif de Montréal en 1890 et décéda en 1909.

Madame Thibaudeau eut deux filles: Rita (Madame Aimé Geoffrion) et Alice (Madame R.-D. Gurd) qui mourut à l'âge de 27 ans. Elle éleva un fils de son mari, de Blois Thibaudeau.

Elle est née, incontestablement née. Son père lettré, homme du monde, admirateur de tous les arts, s'intéressa toute sa vie aux choses de l'esprit. Une partie de sa jeunesse se passa en France et en Italie. A Paris dans les salons de la princesse Belgioso, il rencontra pour la première fois cette exquise Marguerite de Savoie, jeune et belle Lorraine qu'il devait retrouver plus tard en Italie, où il l'épousa. Le mariage eut lieu à Florence, dans la chapelle aristocratique du couvent de Santa Felice d'aCroche. La marquise Mannucci, dame d'honneur de la grande duchesse de Toscane, servit de mère à la fiancée, tandis que le comte Moretti était le témoin de M. La Mothe.

Madame Thibaudeau naquit à Montréal et fut nommée du joli nom de sa mère, Marguerite. La vie la porta à exercer tout un rôle dans la société canadienne. La salon de Madame Thibaudeau était un centre charmant où fréquentèrent tous les esthètes du temps, les femmes du meilleur monde et les hommes politiques en vue. Mais cette existence plutôt mondaine ne pouvait suffire à occuper les heures de cette débordante d'activité, de cette assoiffée de dévouement. Les oeuvres la sollicitèrent. L'Orphelinat Catholique reçut tout d'abord son adhésion fervente. L'hôpital Notre-Dame la retint de longues années à la tête de son comité de dames patronnesses. Elle fut merveilleuse dans ce rôle de présidente qu'elle remplit les trois-quarts de sa vie, où elle sut intelligemment s'entourer de collaboratrices ardentes au travail.

Elle apporta toujours à la direction de ses comités un tact, une délicatesse, une prudence que nous ne croyons pas susceptibles d'être dépassés.

Madame Thibaudeau n'est jamais restée muette quand un appel atteignait sa raison et son coeur. Pendant la guerre, nulle ne fut plus vaillante ni plus méritoire. Ce ne fut pas seulement l'Aide à la France qu'elle magnifia par sa splendide propagande, mais ce fut partout où on la réclama qu'elle accourut avec ses énergies décuplées, des initiatives multipliées, des actes centuplés. Elle s'était fièrement battue. On lui rendit les honneurs. La France lui décerna en 1920, la médaille de vermeil de la "Reconnaissance française" et en 1929 la "Cross of Mercy" lui fut conférée par le roi Alexandre de Serbie.

Dès 1915, l'Angleterre pour reconnaître hautement ses services à l'hôpital Notre-Dame lui avait accordé le titre si recherché de "Lady of Grace of St. John Jerusalem".

Elle a atteint en faisant le bien les sommets de la sérénité. Elle a vu, compris, jugé, excusé, avec l'indulgence des gens de sa caste. Dans notre vie féminine, nous l'avons voulue au premier rang. Nous étions fières d'elle qui portait tout ce qui est cher à la femme: beauté, distinction et bonté.

Elle est de celles qui maintiennent partout et sans cesse la dignité de leur sexe et la suprématie de leur race.





MADAME WILLIAM TREMBLAY

(Léda Guénette)

Fille de François-Xavier Guénette et de Léda Lachance, elle épousa le vingt-six janvier 1914, M. William Tremblay, commerçant de Montréal, qui avait choisi la politique et y travaillait fougueusement afin de devenir un homme utile à son pays. Honnête et progressif, il apprit vite tout ce qu'il faut connaître pour remplir ce rôle auprès de ses contemporains. Il possède cette éloquence naturelle qui exprime des idées et provoque de grands projets.

A les regarder, elle si mignonne, si câline, lui si fort, si énergique, si protecteur, nous les sentons épris l'un et l'autre du sentiment qui seul sanctionne les vies heureuses, "les mariages écrits au Ciel". De ce mariage sont nés quatre enfants, tous remarquables par leur intelligence, leur talent, leur amour du travail. Deux fils, William et Lucien; deux filles, Léda et Jeanne.

En l'étudiant bien nous nous rendons compte qu'il a fallu que Madame Tremblay ait toutes les dispositions d'esprit et de coeur pour établir dans l'âme des enfants un tel sens de bien faire ce qu'ils font. Nous connaissons peu de jeunes personnes dans les générations d'aujourd'hui qui aient reçu les merveilleux exemples qui ont été donnés aux enfants du député de Maisonneuve, élevés par leur exquisite maman. Je le dis ainsi parce que c'est ainsi qu'il faut le dire pour recevoir l'approbation de la sincère Léda qui a appris plusieurs langues exprès pour pouvoir redire à sa maman qu'elle est pour eux tout le centre du monde, sans paraître s'adonner à des redites.

Madame Tremblay ressemble aux peuples heureux en ce qu'elle n'a pas d'histoire. Mais elle a la joie d'aimer le meilleur homme du monde et d'avoir des enfants qui la respectent et l'entourent d'une tendresse à nulle autre meilleure.

Dans la vie, cette femme se tient paisible et gracieuse, avec une ardente passion, la culture des fleurs dont elle embaume la vie des siens, avec les gestes exemplaires qui jalonnent son existence en actes d'amour et de bonté.



MADAME F.-L. TURGEON

(Marie-Léonide Ferland,
en littérature "Renée des Ormes")

Née à Sainte-Marguerite de Dorchester. Descend de l'une des plus anciennes familles françaises établies à Saint-Pierre de l'Île d'Orléans vers 1668. L'ancêtre François Ferland s'y maria en 1673. Elle étudia chez les Dames du Bon Pasteur, dans leur couvent de Saint-Isidore. Épousa M. F.-L. Turgeon, du département de l'Agriculture à Québec. Trois fils sont nés de ce mariage : Fernand, Paul et Jules. A publié nombre d'articles et deux volumes : "Entre deux Rives", récit du temps de la guerre, et "Célébrités", oeuvre consacrée à Laure Conan, au Cardinal Mercier, à Louis le Cardonnal. Travaille actuellement à la vie de "Françoise", femme de lettres canadienne. Madame Turgeon habite Québec depuis nombre d'années.

Ce n'est pas en vain qu'elle prend racine dans la première génération canadienne. Elle a bien de cette origine la noblesse que confère le temps à ceux qui perpétuent de belles et magnanimes traditions. Elle a la sérénité, la droiture, la spontanéité et le charme qui donnent au talent sa belle mesure. Blonde aux yeux bleus, tendres et rieurs, elle dégage toutes les énergies de sa lignée. Tout en elle vous accueille ou pour mieux dire, vous reçoit. Elle possède l'affabilité intelligente qui dérive directement de la bonté profonde.

Renée des Ormes écrit avec simplicité et grâce. Son style est sans apprêt, car sa pensée est trop sincère pour ne pas se passer de fioritures. Elle est enthousiaste, mais si éprise qu'elle soit d'un merveilleux sujet, elle lui refuse l'extrême concession de perdre le sens qui lui est particulier, des exactitudes.

Chercheuse avide, ai-je dit, il est évident qu'elle devait meubler sa vie de souvenirs précis et combien intéressants. Son chez-elle la révèle et bien intelligemment.

Des cadres et des cadres, les murs en disparaissent. Et dans ces cercles d'or fin, touchés parfois de teintes roses, bleues et quelquefois vertes, des figures vous regardent. Têtes de grands hommes et de femmes célèbres. Renée des Ormes s'est composé une atmosphère de célébrités : Foch y voisine avec Laurier, Claude Farrère se pose près de Fréchette, Delarue-Mardrus regarde François. Ils sont là encore : Gyp avec ses yeux moqueurs, Jules Clarétie, Lemay, Blasco, Léon de Tinseau et que d'autres dont l'un : Rabindranath Tagore, avec sa belle tête et ses yeux de flamme, est décidément le favori de l'hôtesse de ces lieux. Par quelle curieuse affinité la pétillante Canadienne s'est-elle enthousiasmée de ce poète du Gange qui porte la chlamyde... et la barbe biblique? Je ne saurais l'expliquer, ni sans doute Renée des Ormes elle-même. Il est plus facile de céder à l'attraction que de faire la mise au point. Mais en me l'indiquant, Renée des Ormes a bien le don de me présenter le plus illustre de ses invités, dont les yeux de brasse évoquent tous les yeux du Bengale, sa patrie. Je m'incline, un peu intimidée. Ce n'est qu'un portrait, mais quel portrait ! Alors dans cette ambiance consacrée qui évoque la chapelle du souvenir les heures coulent si vite que l'on passe dans l'intimité d'une telle amie. Combien elle doit s'y sentir à l'aise pour penser et écrire, et n'est-ce pas charmant d'avoir ainsi composé le centre de sa vie.



MADEMOISELLE LÉONISE VALOIS

(En littérature "Atala")

Née à Vaudreuil, du mariage du docteur Avila Valois et de Louise Bourque. Etudia chez les religieuses des Saints Noms de Jésus et Marie, en leur couvent de Beauharnois. Fit ses débuts littéraires au "Monde Illustré" où les jeunes écrivains du temps essayaient leur plume, puis collabora en prose et en poésie à la plupart des journaux et périodiques. Fut une fidèle du "Royaume des Femmes" que j'avais installé à la "Patrie", et où son talent était fort apprécié. S'associa à tous les mouvements littéraires, et ne cessa de cultiver la Muse qui lui inspira de fort jolies pensées. Atala est la première poétesse canadienne qui publia un volume de vers: "Fleurs Sauvages", lequel parut en 1910. Elle dirigea les pages féminines du "Monde Illustré", pendant plusieurs années, et récemment, celles de "La Terre de Chez-Nous", où elle donnait une très intéressante collaboration alors qu'un brutal accident la mit aux portes du tombeau, et lui interdit encore toute activité littéraire. Atala avait dans ses cartons toute la matière, en vers, d'un second volume, et en prose, de plusieurs.

Atala mourut en 1936, entourée de nobles amitiés et de soins fraternels touchants. Une belle âme comme la sienne devait partir avec le sourire, en beauté. Sa mort fut rayonnante et sublime. Tout en elle était gentillesse et distinction. Elle n'eut jamais un mot rude, une expression amère, un geste trop raide. Elle était bienveillante en ses moindres propos, et indulgente à toutes les erreurs qu'elle n'aurait jamais su commettre. C'était une tendre qui s'émuait de la clarté d'un paysage, de l'harmonie d'un chant d'oiseau, du parfum d'une fleur. La nature lui a fourni les motifs de ses plus beaux chants.



MARIE-MADELEINE DE VERCHÈRES

Elle fut une grande héroïne, notre grande guerrière. Née au fort de Verchères. Son père, François Jarret de Verchères, sa mère, Marie Perrot, née à Verchères en 1676. François Jarret de Verchères était un des brillants officiers du célèbre régiment de Carignan-Salières qui rendit de si grands services dans la fondation de la Nouvelle-France, dans les neiges canadiennes.

Vers l'âge de quatorze ans, sortie du fort pour chercher du linge étendu sur l'herbe, elle aperçut des Iroquois ramant vivement pour s'approcher du fort qu'ils comptaient détruire en l'incendiant et brûler la famille Jarret qui l'habitait. En une course folle elle rejoignit le fort, lança l'appel aux armes et s'affirma un grand soldat pour défendre son fort et le sauver.

Fait bien significatif de la précocité de cette enfant, c'est que son premier geste fut de tirer les coups de canons qui avertissaient les forts voisins de se préparer contre une attaque des sauvages ennemis. Ceci est à retenir de la grandeur d'âme de cette fillette qui défendit avec un vieillard, un soldat et ses deux jeunes frères, tous armés jusqu'aux dents et elle-même, grandie et fière, reconduisant l'ennemi pas à pas comme si toute une armée dans le fort était réunie pour pourfendre ces audacieux guerriers.

La France ne connut que plus tard l'acte héroïque de cette Canadienne appelée Madeleine de Verchères et qui aurait eu droit à toutes les récompenses et à tous les honneurs s'il avait été porté à la connaissance des autorités françaises.

Les Jarret de Verchères étaient pauvres, dénués de tout, vivant dans le froid, la tourmente, la solitude, le père souvent en mission militaire ici et là. Un jour Madeleine rencontra le seigneur Tardieu de Lanaudière qui était riche et qui voulut l'épouser. Madeleine qui était jolie, bien née et plus courageuse que bien des hommes, aima ce beau jeune homme et accepta de l'épouser. Affreusement pauvres, les Jarret arrivaient à force de privations à payer leurs redevances et n'avaient pas de dettes. Quand son mari lui eut confié la gérance de ses biens, elle exigea de ses fermiers et de ses censitaires, la même rigide honnêteté et elle réclamait sans faiblesse devant les juges ce qui lui était dû. Elle fit bien. Outre qu'elle aidait les hommes de justice à gagner un peu d'argent, encore apprenait-elle aux hommes qui voulaient abuser du fait qu'elle était femme pour la frauder de ce qui était dû au seigneur de Lanaudière. Quel bel exemple de propreté morale, de rigide discipline, elle aurait pu donner dans nos actuelles sociétés veules et soucieuses de l'honneur autant que d'un fétu de paille.

O notre grande Madeleine, héroïne de chez-nous, en lisant ta belle histoire si riche d'exemples, je rêvais moi aussi de me battre comme toi pour défendre mon pays avec toutes les armes dont je dispose.

Madeleine de Verchères dans l'histoire de la Nouvelle-France est la sublime héroïne d'un grand fait guerrier et la justicière des fripons et des mauvais payeurs. Justicière elle le fut dans tous les actes de sa vie et elle ne se démentit jamais.



MEDJÉ VEZINA

Medjé est la fille de feu le docteur J.-D. Vézina et de Madame Fabiola (née Alain) Vézina. Elle a un frère et une soeur. Sa vocation littéraire se précisa très jeune mais elle écrivit longtemps sans se résoudre à publier, tant elle voulait apporter à la littérature canadienne un reflet de ce qu'elle porte en elle de rare et d'exquis. Maintenant qu'elle a conquis sa juste personnalité, qu'elle sait ce qui bouillonne en son âme inassouvie, je la laisse se raconter. Je transcris ici les quelques lignes où elle s'exprime, en un style souple, imagé et coloré :

"Je naquis à Montréal. Après avoir obtenu mes degrés à l'un de nos pensionnats affiliés à l'Université de Montréal, j'obtins mon lauréat à l'Académie de musique de Québec. L'art, sous toutes ses modalités, m'attirait constamment et c'est encore pour assouvir cet idéal que j'entrai, comme publiciste-stagiaire, à l'École d'Art Paysan de Québec. J'y suis attachée depuis sa fondation. Cette mission du beau auprès de notre population régionale m'enthousiasme.

Une tâche quotidienne m'obligea à démissionner comme secrétaire de la Société des Auteurs, poste que j'occupai durant trois ans. Je publiai en 1934, mon premier et seul volume de vers, intitulé : "Chaque heure a son visage".

Remonter à la source de mon impulsion poétique, c'est rechercher dans le bois peuplé d'harmonies, le chant du cours d'eau si adouci, si caché de la grande route que seuls les oiseaux, les feuilles et les herbes en sont les témoins. C'est à dire ce serait retracer mon enfance si unie à l'âme de mon père que c'est lui qui m'apprit la grandeur lumineuse des symphonies de la terre. Depuis, mon amour passionné de tout ce qui fait la Vie, une sympathie ardente pour l'humanité belle comme pitoyable, voilà je crois la synthèse de mon oeuvre poétique".



MADAME RODRIGUE VILLENEUVE
LA MÈRE DE SON ÉMINENCE LE CARDINAL VILLENEUVE
(Marie-Louise Lalonde)

Naquit à Montréal du mariage de A. Lalonde et de Auxiliatrice Monpetit. Elle épousa M. Rodrigue Villeneuve, marchand de cette ville, dont elle eut trois enfants : Son Eminence le Cardinal Villeneuve, le frère Liguori des Frères des Ecoles Chrétiennes et Madame Ernest Goulet, mère de deux jeunes filles, Pierrette et Thérèse.

La famille de notre grand Cardinal est limitée ensuite à des vieillards, oncles et tantes, et dans la jeune génération à ces deux jeunes filles.

Tous ceux qui ont connu cette femme d'élite qui fut la mère prédestinée d'un Prince de l'Église canadienne — et ceux-là sont assez rares étant donné la vie retirée que menait cette femme pieuse et charitable, assidue à ses devoirs de gardienne de foyer, mère de famille et amie des pauvres dans toute la splendeur des termes. Comment aurait-elle pensé, alors que discrètement elle administrait sa maison et y faisait régner avec les plus belles traditions le puissant rayonnement de sa piété, qu'elle prendrait un jour l'une des premières places dans la hiérarchie sociale et catholique? Elle était modeste, douce, intelligente, intuitive et simple de cœur. Elle accomplissait ses devoirs envers les siens, envers ses semblables, avec une courtoisie souriante et courageuse. Elle n'avait aucune ambition si ce n'est de remplir le mieux possible les commandements de Dieu et de son Église. Elle était encore la plus tendre des mères et ceux qui ont dormi dans ses bras maternels savent avec quelle fierté elle pria pour que ses enfants fussent bons et utiles.

Le souhait tendre fut exaucé au delà de ce que la mère pouvait espérer. L'aîné de ses fils, Rodrigue, entra dans la communauté des Oblats et fut admis à la prêtrise, le 25 mai 1907; nommé en 1930 évêque de Gravelbourg, le 11 décembre 1931 nommé Archevêque de Québec, arriva dans la Capitale le 24 février suivant, créé Cardinal le 13 mars 1933, et a depuis, par la noblesse de sa direction, la charité de ses enseignements, le zèle et l'ordre de son administration, la sagesse de ses avis, élevé l'Église canadienne vers ses plus sûres et splendides traditions, veillant à ce que la foi du peuple canadien s'alimente à la source des exemples.

La bonne et vénérée mère dont le doux visage rayonne ici mourut en grande chrétienne. Elle avait tout donné à Dieu, et son fils, Cardinal, l'assista à ses derniers moments et lui indiqua le Ciel, but suprême des vies vouées au service du Seigneur.



COMTESSE VON ZEPPELIN

(Mamie McGarvey)

Mamie, fille de William McGarvey est née à Huntingdon, province de Québec, et habita plus tard Warden, dans Lambton, Ontario, où elle épousa en 1895 le comte Eberhard Von Zeppelin, second capitaine des Lanciers allemands, qui faisait aussi partie de la firme de constructeurs de vaisseaux aériens géants qui firent l'étonnement du monde entier. M. McGarvey, père de la comtesse ci-haut mentionnée, fut le principal propriétaire des fameux puits de pétrole de Galicie.

L'historien possède peu de détails sur la vie de cette Canadienne. Ses amis vantent son intelligence, sa beauté et sa dignité — qui ne s'est pas transformée en raideur même dans le monde rigoriste où s'écoula son existence comblée et respectée.



MADAME E.-J. WERMENLINGER
(Antonine Lalonde)

Née à Montréal du mariage de Nelson Lalonde, marchand, autrefois de Sainte-Scholastique, et de Mme Rose-Anna Hamelin, elle fit ses études chez les Dames de la Congrégation Notre-Dame.

Très musicienne, elle étudia avec Mme Dorimène Paré, aujourd'hui Mme Henri Grignon, d'Ottawa, obtint son lauréat en musique, avec M. J.-N. Charbonneau, docteur en musique, et termina sous la direction musicale de M. Elie Savaria, organiste bien connu.

Elle épousa en 1917 M. Edgar-Jules Wermenlinger, ingénieur civil et représentant conservateur de la division Montréal-Verdun aux Communes du Canada.

De ce mariage sont nés six enfants : Juliennne, Jules, Daniel, Claire, Pierre et Madeleine.

M. et Mme Wermenlinger se sont installés depuis plusieurs années dans la jolie petite ville de la banlieue montréalaise qui porte le nom symbolique de Verdun. Ils s'y créèrent une réputation des plus sympathiques, s'attachant avec un grave dévouement à toutes les oeuvres sociales et charitables. De là à atteindre, non en brûlant les étapes mais en les franchissant dans le travail, l'ordre et l'entente, les échelons qui mènent au plateau de la popularité, il y a moins d'efforts et de volonté qu'on ne pourrait le croire. Devant la population qui portait vers le succès ce descendant fierement attaché à sa race et à son pays canadien, elle se tint constamment aux côtés de son mari, aidant chacun de ses projets, appréciant ses meilleurs collaborateurs et sachant être reconnaissante à ceux qui servaient la cause de son mari. Lors de la défaite du parti conservateur en 1935, le seul Canadien français élu dans toute la province québécoise fut M. Jules Wermenlinger, député de Verdun, et sa femme trouva tout simplement que cette victoire était juste et méritée par l'homme honnête et sincère qui était son mari.

Dans la famille, cette jeune femme prodigue sa douceur et inculque une forte éducation à ses enfants, afin qu'ils servent plus tard la patrie et la race dans le même esprit de foi et de conduite exemplaire qu'ils connaissent à leur mère qui reflète l'intelligence, la loyauté, la gentillesse et la sérénité d'une âme droite et fière. Et comme je veux insister pour plus de détails elle me fixe de son clair regard: "Je n'ai rien à dire puisque je n'ai fait toute ma vie que travailler. Vous comprenez, remplacer mon mari quand il n'est pas là, voir à son commerce comme à la maison, diriger les enfants. C'est tout ce que je puis vous raconter". Et il y avait tant de simplicité dans cet aveu, que je ne trouve rien de mieux à dire pour achever le portrait d'une femme de coeur et d'action.



L'HONORABLE CAIRINE WILSON

(Madame Norman Wilson)

Née à Montréal, fille de l'honorable Robert MacKay, négociant, financier et sénateur, et de Jean (Baptist) MacKay, elle reçut son éducation à l'Institut Trafalgar, sous la direction de Mesdemoiselles Symmers et Smith. Elle épousa le 25 février 1909 M. Norman-F. Wilson, député fédéral pour le comté de Russell.

Madame Wilson se révéla une ardente philanthrope et son action bienfaisante s'étendit au delà d'Ottawa, par tout le Dominion, où elle acquit une grande popularité. Ainsi elle fut vite choisie comme la présidente active de la Fédération Nationale des Femmes libérales du Canada; présidente de la Ligue des Nations au Canada, directrice du bureau de santé et Y.M.C.A. à Ottawa, membre de la "St. John Women's Institute"; vice-présidente du "National Council of Women"; membre du Bureau des Gouverneurs du "Victorian Order of Nurses for Canada". A été créée "Dame de Grâce" de l'Ordre "St. John of Jerusalem" et nommée au Sénat canadien en 1930, elle eut l'honneur d'être la première femme admise dans cet auguste cénacle. En politique, libérale; en religion, presbytérienne. Ses sports et distractions favoris sont le golf, la natation, la lecture. Elle appartient aux clubs Chelsea, Royal Ottawa Golf, Zonta.

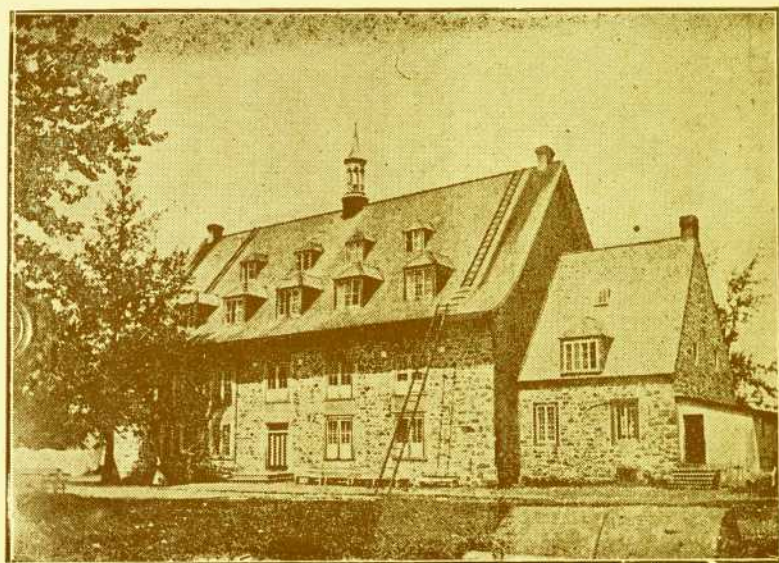
Outre ses activités extérieures fort nombreuses comme l'indique l'énumération précitée, elle apporte à ses responsabilités parlementaires ou plutôt sénatoriales, une conscience profonde, et donne à l'étude des législations soumises au Sénat, l'attention la plus sérieusement approfondie recourant aux auteurs, aux exemples, aux législations passées, de façon à apporter un vote éclairé et non point fanatique, encore moins asservi au succès du parti auquel elle est profondément attachée. Elle fait passer le bien du pays avant tout. C'est une patriote qui pense et agit bien, dans un pur esprit patriotique.

Outre ses devoirs publics, la Sénatrice (le mot me plaît et il se féminise bien) Mme Wilson a un mari et de lourdes responsabilités de famille, plusieurs enfants admirablement élevés qu'elle soigne et surveille avec le souci d'une mère qui ne ferait pas autre chose que "bercer ses petits".

Elle est ainsi la preuve éclatante qu'une femme peut multiplier son effort patriotique et politique, sans en rien diminuer son rôle d'épouse et de mère. La Sénatrice Cairine Reays Wilson est une belle oratrice et dirige avec tact et esprit les mouvements publics qu'on lui confie.

Ajoutons qu'à sa grande distinction, à ses qualités de femme du monde, elle ajoute ce qui est le suprême "chic" pour une Canadienne anglaise, et tout naturel aux femmes de la haute société anglaise, de parler le français avec une rare élégance. Aussi dans ce livre écrit en français, se sentira-t-elle fort à l'aise, et chez-elle.

BIBLIOTHÈQUE
SAINTE-ANNE



LE VIEUX COUVENT DES SOEURS DU ST-ROSAIRE DE RIMOUSKI

Ce couvent que j'ai connu enfant, jeune fille, dont j'ai compris le formidable effort, il m'est d'une douceur infinie de le placer ici, comme un joyau de mon pays natal.

LE COUVENT DES SOEURS
DU ST-ROSAIRE DE RIMOUSKI

TABLE DES MATIÈRES

NOS GRANDES FONDATRICES

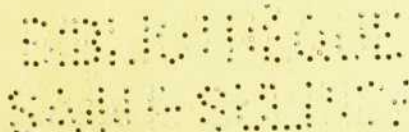
	Page
La duchesse d'Aiguillon	12
La vénérable mère de l'Incarnation	10
Jeanne Mance	14
La vénérable Marguerite Bourgeoys	16
Mère Louise Soumande de St-Augustin	18
Mère d'Youville	20
Madame Gamelin	22
Révérènde Soeur Sainte-Anne	24
Mère Marie-Rose	26
Mère de la Nativité	28
La révérende Mère Mallet	30
Mère Marie Saint-Maurice	32
Mère Marie St-Ignace	34
Mère Marie de Sainte-Elisabeth	36
Mère Marie du St-Rosaire	38
Révérènde Mère Marie de St-Basile	39
Soeur Thérèse de Jésus	40
Les Soeurs des Pauvres au Canada	44
Soeur Marie-Anne de Jésus	42
L'Hôpital Ste-Justine	48
La bienheureuse Marie de Ste-Euphrasie	46
Mère Marie de Jésus	45

PORTRAITS DE FEMMES

Madeleine Huguenin	53
Albani (Emma Lajeunesse)	54
Lady Angers (Emélie LeMoyné de Longueuil)	56
Madame Jean-Louis Audet (Yvonne Duckett)	60
Françoise (Robertine Barry)	62
La duchesse de Bassano (Marie-Anne-Clara Symes)	72
Madame Louis Beaubien (Lorette Stuart)	64
Madame Hector Beaugard (Blanche Lamontagne)	66
Madame Rodolphe Bédard (Blanche Gaucher)	68
Madame Charles Bégin (Luce Paradis)	57
Madame F.-L. Béique (Caroline Dessaulles)	73
Mademoiselle Antonine Bernier	70
Madame Joseph Bilodeau (M. L'Heureux)	74
Madame Bingham (Marie-Charlotte de Lotbinière)	75
Madame Elie Blanchard (Flore Penoy)	76
Madame Joseph Boucher de Boucherville (Corinne Martin)	77
Madame John Bourque (Dorimène Brien)	78
Mademoiselle Alma Bouthillier	80
Madame Edmond Brégent (Elize Forté)	81
Madame Donat Brodeur (Marie-Louise Marmette)	82
Madame R.-E. Caron (Joséphine de Blois)	87
Madame Henry-George Carroll (Amazélie Boulanger)	84
Lady Cartier (Hortense Fabre)	86
Mademoiselle Victoria Cartier	88
Lady Casault (Elmire-Jane Pangman)	89
Lady Chapais (Hectorine Langevin)	90
Lady Chapleau (Marie-Louise L. King)	92
Mademoiselle Hélène Charbonneau	91
Madame Alphonse Chartrand (Régina Caron)	94
Madame Philippe-Auguste Choquette (Sophie Bender)	95
Madame Simon Cimon (Claire Garon)	96
Madame Eva Circé-Côté (En littérature "Colombine")	103

	Page
Laure Conan (Félicité Angers)	58
Madame Raoul Dandurand (Joséphine Marchand)	98
Mademoiselle Marie-Claire Daveluy	100
Madame Athanase David (Antonia Nantel)	102
Jeanne Desjardins (Madame Willie Lonergan)	104
Madame C.-A. Desmarais (Ada Roy)	105
Madame Eugène Desmarais (Corinne Larue)	106
Madame Félix Desrochers (Rita Duckett)	122
Madame Léo-Paul Desrosiers (Marie-Antoinette Tardif)	108
Lady Drummond (Grace Julia Parker)	110
Madame L.-A. Dubrûle (Marie Larue)	114
Madame Camille Duguay (Doria Lemaire)	112
Madame Marie Dumais-Boissonnault (En littérature "Solange")	115
Madame Dumont-Laviolette (Mary MacDonald)	116
Madame J.-S. Duperreault (En littérature "Perrette")	118
Madame Nérée Duplessis (Berthe Genest)	120
Madame Bona Dussault (Maman)	123
Madame J.-P.-R. DuTremblay (Angéline Berthiaume)	124
Madame Duval (Adélaïde Dubuc)	128
Madame Aldège Ethier (Béatrice Champagne)	126
Madame E.-R. Fabre (Luce Perreault)	129
La sénatrice Fallis (Iva Campbell-Foyle)	132
Françoise (Robertine Barry)	62
Madame Louis Fréchette (Emma Beaudry)	130
Madame Charles Frémont (Thais Lacoste)	133
Madame Joseph Gagnon (Mathilde Parent)	134
Madame Onésime Gagnon (Cécile Désautels)	136
Madame Henri Gérin-Lajoie (Marie Lacoste)	138
Madame Charles Gill (Gaétane de Montreuil)	140
Madame F.-X.-A. Giroux (Eugénie Lafond)	142
Madame Eudore Gobeil (Eugénie Tellier)	144
Madame Samuel Gobeil (E. Brousseau)	146
Madame Charles Gosselin (Anne Césarée Gauvreau)	147
Madame David Gourd (Yvonne Fortin)	148
Mademoiselle Jeanne Grisé	150
Madame Amédée Guillet (Marie Plouffe)	152
Madame Henry Hamilton (Caroline Leclerc)	158
Madame L.-H. Hébert (Elodie Gauthier)	154
Madame W.-D. Herridge (Mildred Bennett)	156
Madame J.-A. Jarry (Jeanne Guyon)	160
Lady Jetté (M. Laflamme)	159
Madame Joly (Julie-Christine Chartier de Lotbinière)	198
Madame Elzéar-Antoine Juchereau-Duchesnay (Alice Tremblay)	162
Madame A.-E. Labelle (Amélie Sicotte)	164
Mademoiselle Ida Labelle	170
Madame Arthur Lachance (Marie Routhier)	166
Lady Lacoste (Marie-Louise Globensky)	168
Lady Louis-Hippolyte Lafontaine (Jane Morrison)	171
Mademoiselle Hermine Lanctôt (En littérature "Hermance")	172
Béatrice Lapalme (Madame Salvator Issaurel)	180
Madame Rodolphe Laplante (Germaine Sauriol)	173
Madame François La Roche (Hélène Durand)	174
Madame LaRocque de Roquebrune (Anne Lilia de Salaberry)	176
Lady Laurier (Zoé Lafontaine)	178
Madame Joseph LaVergne (Emilie Barthe)	181
Madame Gilbert Layton (Norah England)	182
Madame Oscar Lebel (Geneviève Davis)	184
Madame Calixte LeBoeuf (Rébecca Brunel)	186
Hélène LeBouthillier (Madame Arthur Lavoie)	183
Marjolaine (Mademoiselle Justa Leclerc)	188
Madame Paul Leduc (Gabrielle Belcourt)	189
Ginevra (Mademoiselle Georgina Lefavre)	190
Madame T.-C. Lemaire (Georgette Coutlée)	191
Madame J.-E. Lemire (Irène Hébert)	192
Madame Leprohon (Rosanna Eleanor Mullins)	196
Madame Raoul-Guillaume de Lorimier (Irma Hamel)	194
Madame Charles-Auguste de Lotbinière Harwood	201
Lady Joly de Lotbinière (Marguerite-Josepha Gowan)	199
Madame Louise-Josephte de Lotbinière Harwood	197
Madame Robert William de Lotbinière Harwood	200
Baronne Mac Donald of Earncliffe (Sara-Agnès Bernard)	202

	Page
Mademoiselle Anna Malenfant	203
Germaine Malépart	204
Madame J.-R. Manion (Marie-Hélène-Yvonne Désaulniers)	205
Madame F.-G. Marchand (Arzélie Turgeon)	206
Mademoiselle Céline Marier	207
Madame E.-Z. Massicotte (Alice Godin)	208
Madame Honoré Mercier (Virginie St-Denis)	209
Madame Honoré Mercier (Jeanne Fréchette)	210
Madame Léon Mercier-Gouin (Yvette Olivier)	212
Madame de Montigny-Giguère (Louise de Montigny)	213
Madame J.-A. Mousseau (Herzélie Desrosiers)	214
Madame Joseph Papineau (Rosalie Cherrier)	215
Madame Louis-Joseph Papineau (Julie Bruneau)	216
Mademoiselle Graziella Paquette	219
Madame J.-Adélaré Paquette (Germaine Biron)	218
Madame Wenceslas Paquette (Marie-Rose Lareau)	217
Madame E.-L. Patenaude (Georgiane Deniger-Poupart)	220
Lady Pelletier (Virginie de Sales Laterrière)	221
Madame Joseph-Edouard Perreault (Madeleine Richard)	222
Madame E. Persilliers-Benoît (Alice Pépin)	224
Fabiola Poirier	225
Madame Jules-M. Quesnel (Josette Cotté)	226
Madame Adhémar Raynault (Thérèse Prézeault)	227
Madame Rinfret-Gagnon (Albina Pominville)	230
Lady Roddick (Amy Redpath)	228
Madame Henri Rolland (Marguerite De Lisle)	231
Madame Félix Rouleau (Luce Irvine)	234
Madame Wilfrid Rouleau (Corinne-Evangéline Rocheleau)	232
Lady Routh (Marie-Louise Taschereau)	235
Madame Berthe Roy	236
Madame Roy-Vilandré (Adrienne Roy)	237
Madame Arthur Sauvé (Marie-Louise Lachaine)	238
Madame John Scott (M. McMaster)	242
Madame Albert Sévigny (Jeanne Lavery)	240
Mademoiselle Idola St-Jean	243
Madame H.-C. St-Pierre (Marie-Albina Lesieur)	244
Madame Louis-Joseph Tarte (Berthe Gauthier)	245
Madame Alexandre Taschereau (Adine Dionne)	248
Madame Jean-Thomas Taschereau (Marie-Louise-Joséphine Caron)	250
Madame Jean-Thomas Taschereau (Marie Panet)	246
Madame Henriette Tassé (Henriette Lionais)	252
Lady Williams-Taylor (Jane Henshaw)	254
Madame Jules Tessier (Frances-Mathilde Barnard)	256
Madame Rosaire Thibaudeau (Marguerite LaMothe)	258
Madame William Tremblay (Léda Guénette)	260
Madame Amédée Trudeau (Antoinette Charbonneau)	251
Madame F.-L. Turgeon (En littérature "Renée des Ormes")	261
Mademoiselle Léonise Valois (En littérature "Atala")	262
Marie-Madeleine de Verchères	263
Medjé Vézina	264
Madame Rodrigue Villeneuve (Marie-Louise Lalonde)	265
Comtesse von Zeppelin (Mamie McGarvey)	266
Madame E.-J. Wermentlinger (Antonine Lalonde)	267
L'honorable Cairine Wilson (Madame Norman Wilson)	268





Province de Québec

L'honorable Onésime Gagnon

sollicite la collaboration active

des femmes patriotes

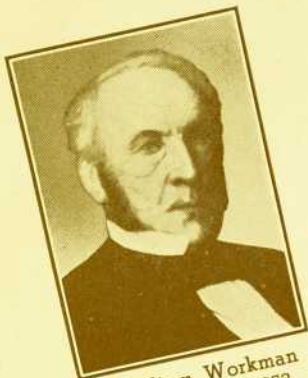
à toutes les initiatives

de son ministère.

MINISTÈRE DE LA SANTÉ
ET DES SERVICES SOCIAUX

LA BANQUE D'ÉPARGNE

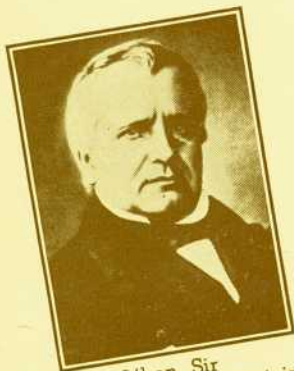
DE LA CITÉ ET DU DISTRICT DE MONTRÉAL



M. William Workman
1846 - Président - 1852



L'hon. L.-J. Papineau
Administrateur



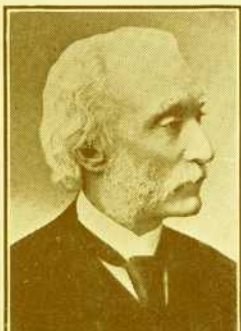
L'hon. Sir
Louis-Hippolyte Lafontaine
Administrateur



Mgr Ignace Bourget
Patron-Fondateur 1846



L'hon. Sir
Geo.-Etienne Cartier
Administrateur



L'hon. Edward Murphy
1877 - Président - 1895



L'hon. Raoul Dandurand
Président Actuel



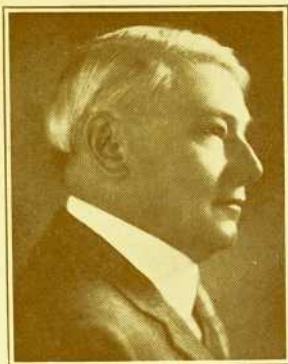
Province de Québec

Avec
les
compliments

du

SECRÉTARIAT
de la
PROVINCE DE QUÉBEC

HONORABLE ALBINY PAQUETTE
Ministre



M. Joseph Théodore Leclerc
Administrateur et Directeur Général

SOCIÉTÉ D'ADMINISTRATION ET DE FIDUCIE

FONDÉE EN 1902

Administration de successions
Gérance d'immeubles et de fortunes privées
Garde et gestion de portefeuilles
Assurance-feu, vol, automobiles

VOÛTES DE SÛRETÉ

Siège social: **MONTREAL**
(Immeuble du Crédit Foncier Franco-Canadien)
5 est, rue St-Jacques

AGENCES

QUÉBEC

WINNIPEG

REGINA

EDMONTON

VANCOUVER



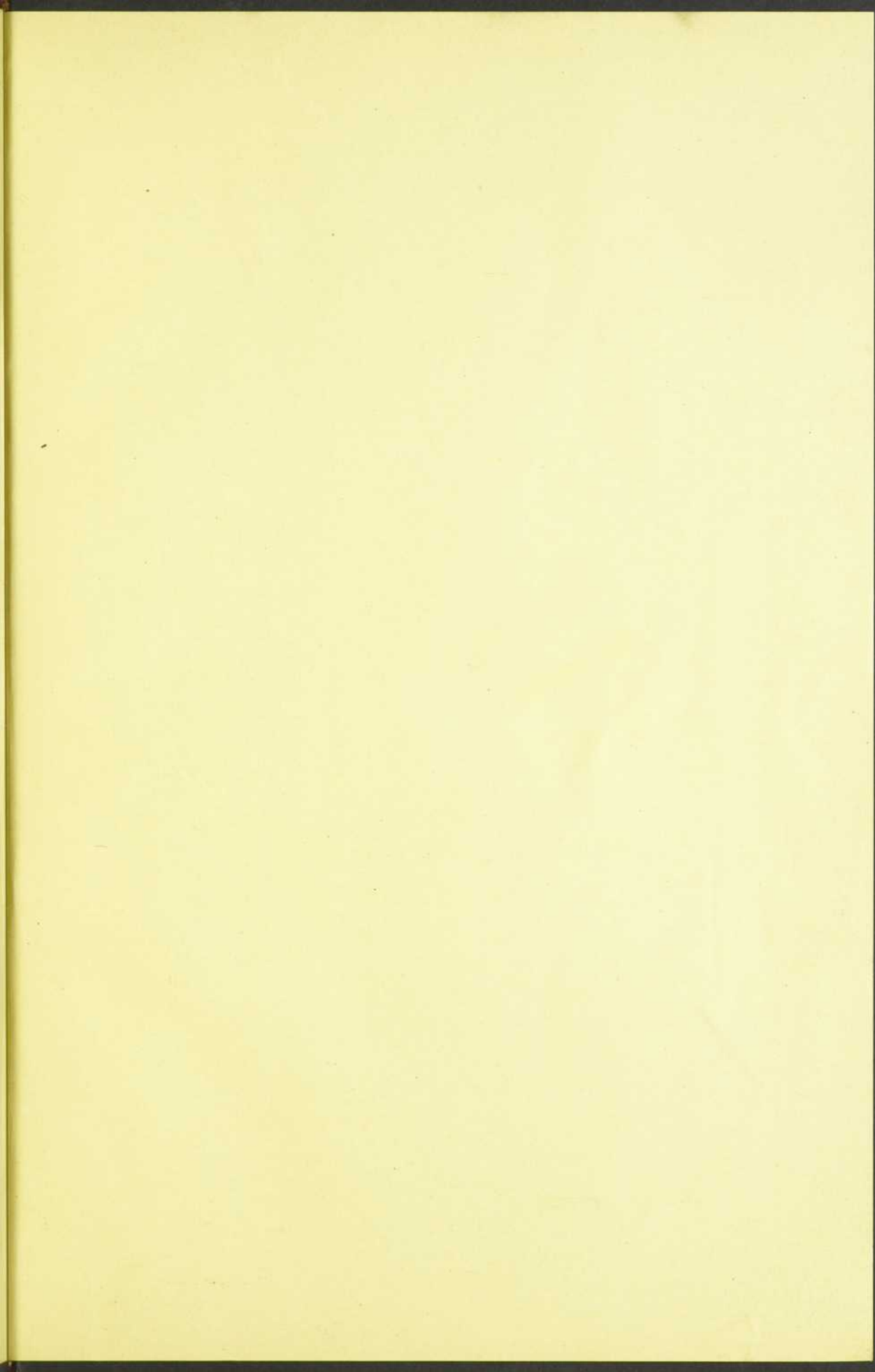
Province de Québec

Avec
les
compliments

du

**MINISTÈRE DU COMMERCE,
DE L'INDUSTRIE ET DES
AFFAIRES MUNICIPALES**

HONORABLE J. BILODEAU
Ministre



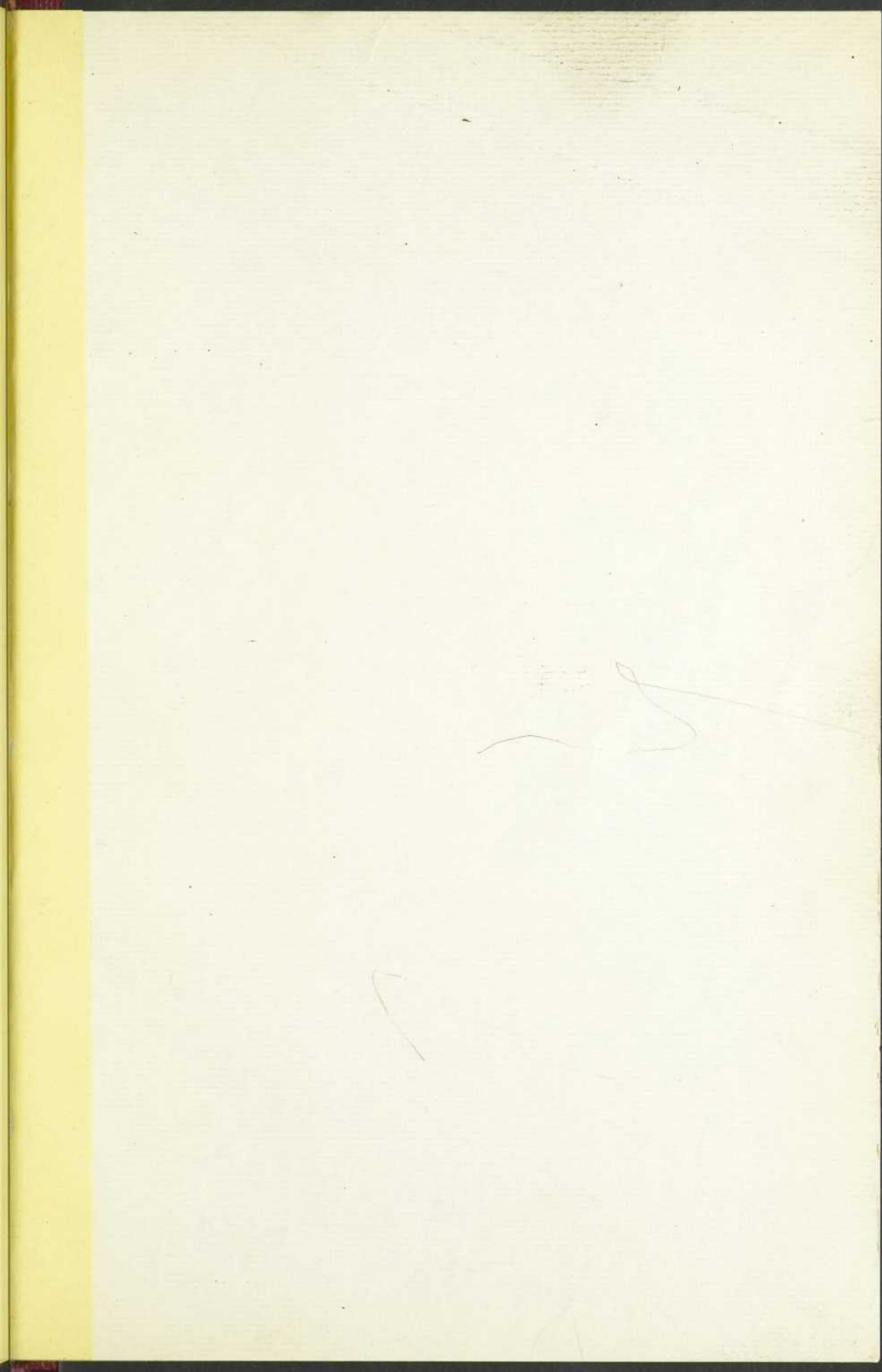
Trois cents exemplaires de ce volume sont demeurés la propriété exclusive des sous-cripteurs privilégiés. Ces exemplaires sont numérotés de 201 à 500, signés par l'auteur et portent les armes des éditeurs

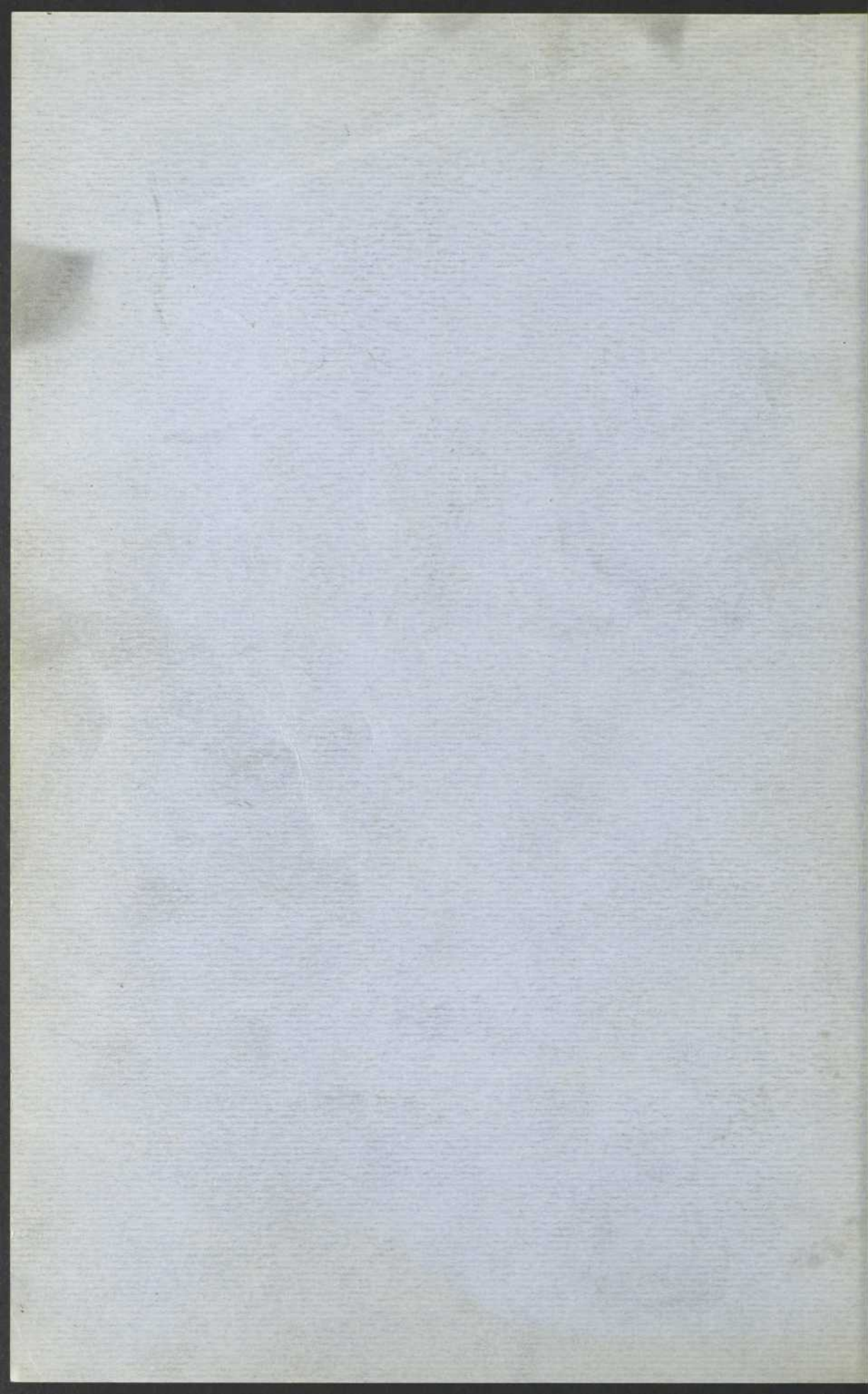
284

Maclaine G. Huguenin

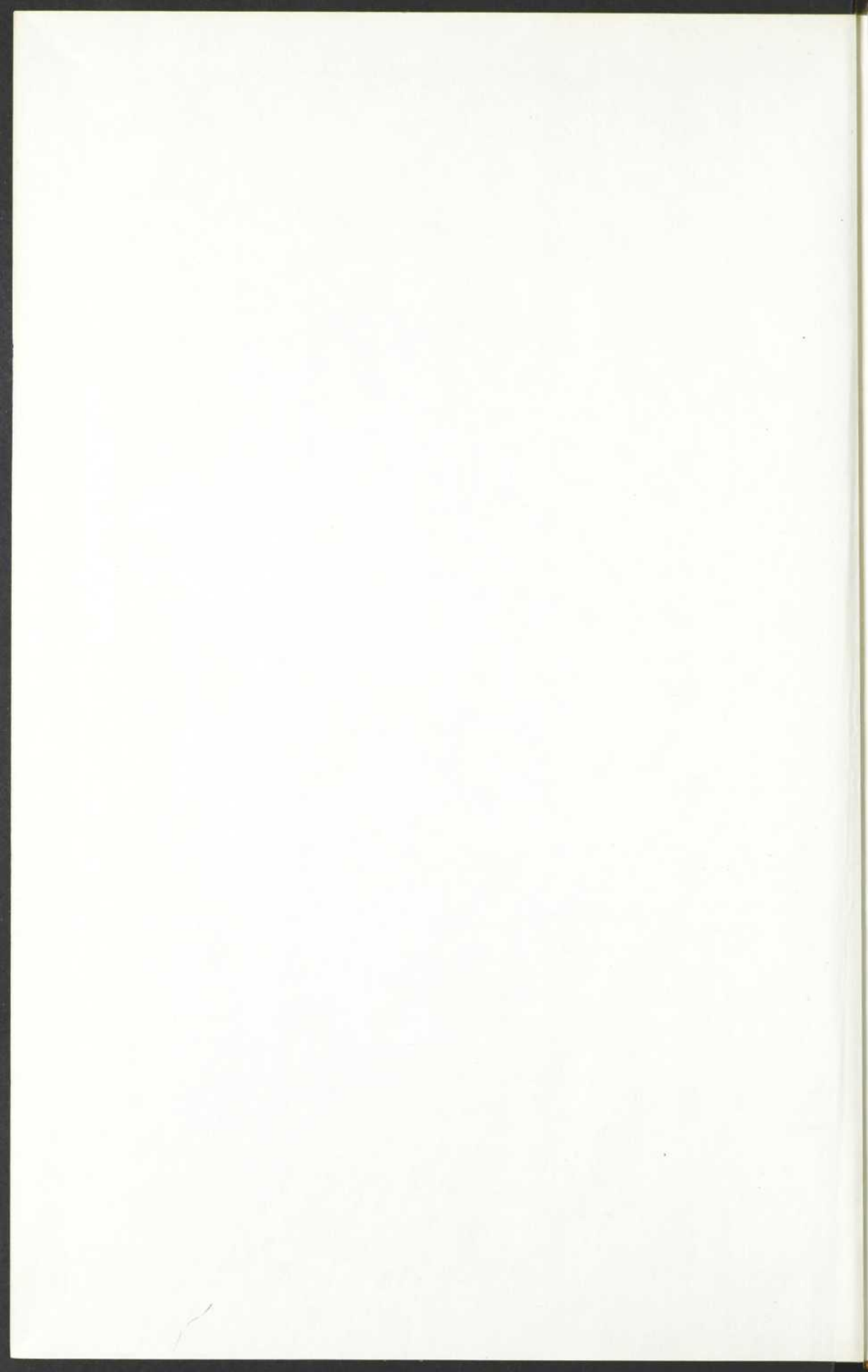
La Patrie

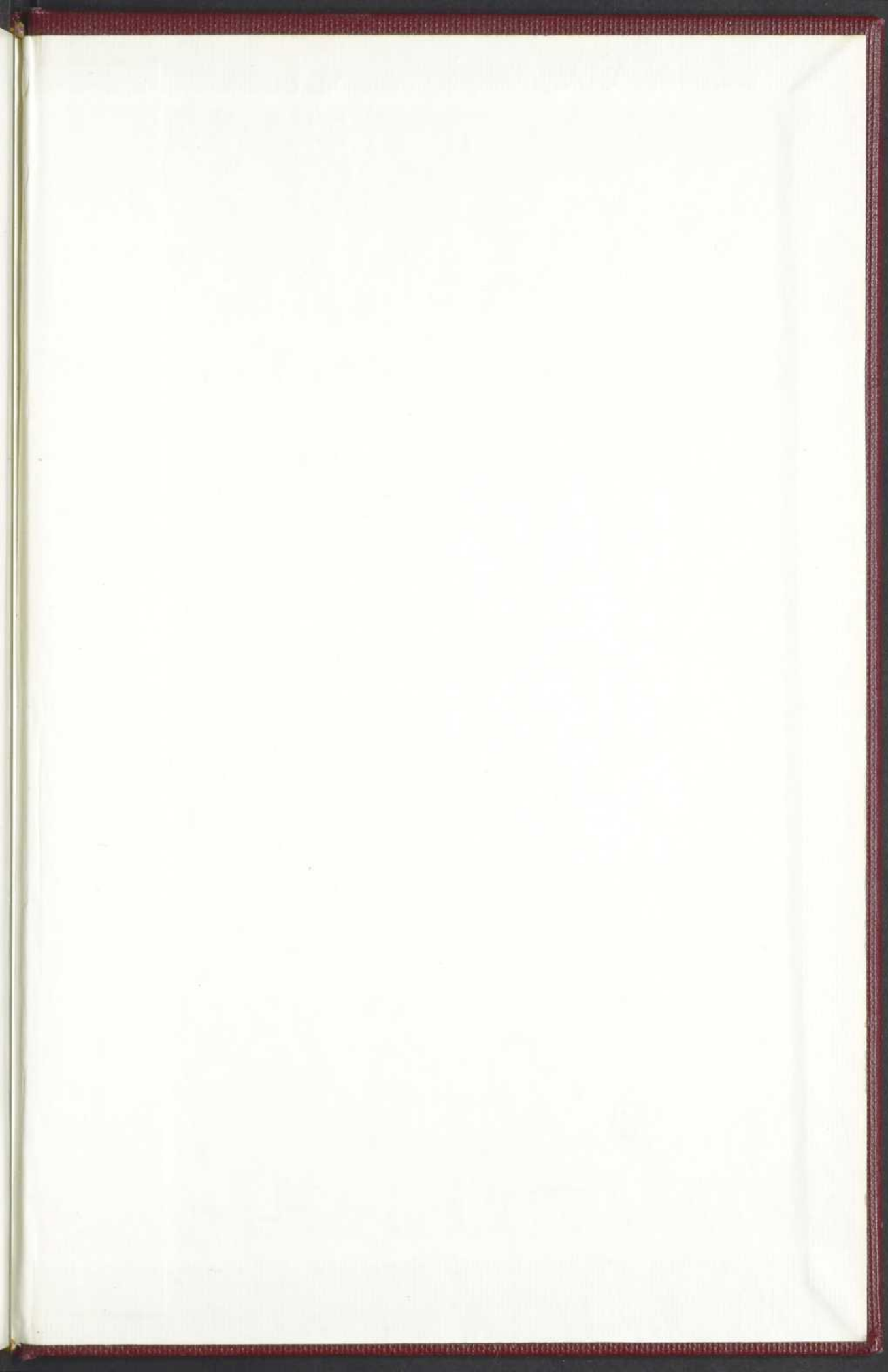
À Montréal, ce dixième jour d'août, mil neuf cent trente-huit.





FROM THE
OFFICE OF THE
SHERIFF





BNQ



000 478 864